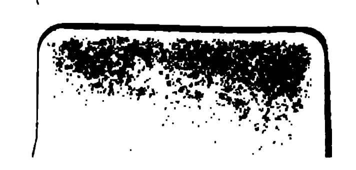




VOYAGE EN AFRIQUE

AU

ROYAUME DE BARCAH

ET DANS LA CYRÉNAIQUE

A TRAVERS LE DÉSERT.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.



Tantalus Æthiopicus. (ibis.)

VOYAGE EN AFRIQUE

AU

ROYAUME DE BARCAH

ET DANS LA CYRÉNAIQUE

A TRAVERS LE DÉSERT.

TRADUIT ET AUGMENTÉ

DE NOTES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET BOTANIQUES,

ET

D'UNE NOTICE

SUR L'ANCIENNE ET MODERNE CYRÉNAIQUE,
SUR LE ROYAUME DE FEZZAN, SUR TEMBOCTOU, SUR L'OASIS DE SYOUAH,
L'ANTIQUE OASIS D'AMMON ET LE TEMPLE DE JUPITER,
SUR LE VENT DU DÉSERT, SUR L'IBIS SACRÉ, SUR LE LOTUS,
SUR LE PAPYRUS ÉGYPTIEN,
ET SUR LE SILPHIUM SI RECHERCHÉ DES ANCIENS.

Orné de Planches et d'une grande Carte.

Mille hominum species, et verum discolor usus :
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
(PERSE, sat. V.)

PAR ADOLPHE PEZANT,

Auteur du Voyage à Pompeï et à Herculanum.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE,

ÉDITEUR DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE DES VOYAGES,

RUE MIGNON, 7, PRÈS L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

MDCCCXL.

A M. REGUIS,

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL DE MARSEILLE,

ET MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

MONSIEUR,

La place éminente que vous occupez si dignement, et les arrêts que vous rendez chaque jour dans le temple de Thémis, ne sauraient vous distraire du goût que vous avez pour les sciences et les beaux-arts.

Convaincu qu'un nom recommandable est un préjugé heureux en faveur d'un ouvrage, permettez-moi, Monsieur, de mettre le vôtre à la tête de celui que j'offre au public sous un auspice si favorable; ce sera la récompense la plus flatteuse de mon tra-

vail, et le garant le plus assuré du succès que je puisse en attendre.

Agréez en même temps, Monsieur, la très-humble assurance de la considération profonde avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

ADOLPHE PEZANT.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Dans ce moment où l'Europe entière a les yeux sur nos conquêtes d'Afrique, j'ai pensé que le public ne lirait pas sans intérêt le détail et le tableau des mœurs et usages des peuplades bédouines qui habitent cette partie du globe.

Quoique les tribus dont l'auteur de ce voyage fait mention ne soient pas directement celles des contrées qui guerroyent avec nous, elles n'en sont pas moins les mêmes sous le rapport des coutumes, du dialecte, de la religion, etc..., puisque dans toute la partie septentrionale de ce continent, depuis la mer Atlantique jusqu'au delà du Nil, et vers le sud jusqu'au delà de l'Atlas, elles ont toutes le même caractère.

Les régions décrites par notre voyageur ont été abandonnées depuis des siècles par les nations les plus riches, les plus civilisées de l'antiquité qui les avaient colonisées, et dans lesquelles pendant longtemps elles firent fleurir les arts, les sciences et le commerce, avantages que les anciens eurent sur les modernes.

L'Afrique, si célèbre jadis dans l'histoire, dont le littoral est connu depuis trois siècles, échappe encore en grande partie aux regards de la science; malgré son antique célébrité et sa proximité de l'Europe, ce pays nous est pour ainsi dire inconnu.

Dans ce vaste domaine du continent africain, l'immobilité prédomine dans toute la nature, et dans nulle autre partie du globe la stérilité n'est si voisine de la fécondité. Tout en Afrique sollicite à la pensée, à la méditation, aux réflexions, aux comparaisons, aux recherches; elle offre un champ neuf et vaste aux découvertes, et à l'historien de la nature et de ses productions une carrière immense. Mais pour la parcourir avec quelques succès et avec moins de dangers, il est de toute nécessité de connaître la langue et les usages du pays qu'il faut affecter de suivre, surtout ceux qui ont quelque rapport avec la religion; il faut être familiarisé avec les habitudes et le costume des peuples qui l'habitent: c'est ce qui rend cette entreprise plus difficile qu'un voyage ordinaire.

De nos jours, il est peu de voyageurs qui aient exploré les contrées que nous allons décrire; car il est démontré qu'on ne peut les traverser isolément qu'au péril de la vie.

Les solitudes brûlantes de l'Afrique, son atmosphère embrasée, ses déserts sans eau, sans verdure, ses vents empestés, ont donné la mort à presque tous les voyageurs célèbres qui les ont parcourues, qui ont payé de leur vie cette noble soif des découvertes, et ont malheureusement réalisé ce vieux proverbe arabe, qui dit : *Le désert dévore les hommes qu'il ne connaît pas.*

Il faut donc marcher sur les traces des géographes grecs et romains, qui, sur certaines contrées de ce continent, sont plus riches en documents que les modernes. Cependant, tout imparfaites que soient encore nos connaissances sur cette partie de la terre, elles sont beaucoup plus étendues, surtout dans l'intérieur, que celles des Romains mêmes, qui, de tous les peuples de l'antiquité, les plus ardents à étendre leur empire, bornèrent dans ce pays leurs découvertes au mont Atlas, quoique le consul Suetonius Paulinus se fût avancé à quelques milles au delà.

Au nombre des sciences qui ont prospéré dans le XVIIIe siècle, il faut compter la géographie. Son domaine, plus étendu de nos jours, embrasse des empires, des régions, des continents; il nous a fait parvenir à des notions étendues et positives. S'il est une

science digne du philosophe, assurément c'est celle de la géographie. Nous devons aux voyageurs anglais la majeure partie des connaissances que l'on a acquises depuis cette époque, comme nous leur sommes redevables aussi des découvertes dans le nord de l'Amérique.

Les documents mentionnés dans ce voyage sont de la plus grande fidélité; ils ont été fournis par l'auteur, qui fut attaché en qualité de médecin au fils du pacha de Tripoli, commandant une expédition militaire contre des tribus révoltées, pendant le cours de laquelle il les a recueillis en parcourant cette terre barbare, et en vivant au milieu de ces peuples nomades.

Pour accroître l'intérêt que peut inspirer le désir de connaître ces régions désertes depuis longtemps, j'ai ajouté à cette narration des notes instructives, plusieurs notices sur divers pays peu connus de l'intérieur de l'Afrique, et sur différentes productions végétales et animales de ce continent, qui en rendront la lecture plus curieuse; des vues prises sur les lieux, et une carte de la Cyrénaïque que j'ai dressée pour la marche de l'armée tripolitaine, station par station.

AUTEURS CONSULTÉS POUR CET OUVRAGE.

Arrien.
Aristote.
Athénée.
Apulée.
Anacharsis.
Buffon.
Babeuf.
Brisson.
Bomare (Valmont de).
Belon.
Baubin.
Brown.
Blacquières.
Bruce.
Belzoni.
Cassiodore.
Cicéron.
Callimaque.
Cornelius Nepos.
Chénier.
Caillié.
Cailliaud.
Denys Périégètes.
Dioscoride.
D'Anville.
Desfontaines.
De Paw.
Dupinet.
Dominique di Pietro.
Dictionn. d'histoire naturelle.
Daniel (prophéties).
Erathostènes.
Edrisius.
Élien.
Eydous.
Florus.
Festus.
Féburier.
Gesner.
Gaucius.
Golberry.
Genèse (Bible).
Homère.
Hérodote.
Horace.
Horus Apollo.
Hyparque.
Hornemann.
Hasselquit.
Isaïe (prophéties).
Isidore de Séville.
Jérémie (prophéties).
Lucrèce.
Lucain.
Linné.
Ludolf.
Latham.
Lobel.
Langles.
Léon l'Africain.
Lucas.
Ledyard.
Lyon.
Livre des Rois (Bible).
Martial.
Mauduyt.
Mouradja d'Ohsson.
Malte-Brun.
Monge.
Marmol.
Maillet.
Maccarthy.
Nieburh.
Ovide.
Olivier.
Otter.

Ptolémée.
Pline.
Plutarque.
Procope.
Pausanias.
Pomponius Mela.
Polybe.
Pignorius.
Prosper Albinus.
Planche.
Pacho.
Poiret.
Paul Lucas.
Pananti.
Plaute.
Quinte-Curce.
Rollin.
Russel.
Rondelet.
Riley.
Sénèque.
Strabon.
Salluste.
Silius Italicus.
Synesius.
Solin.
Shaw.
Sonnini.
Savary.
Sauvigny.
Tite-Live.
Théophraste.
Turpin.
Tott (baron de).
Thevenot.
Virgile.
Varron.
Volney.
Xénophon.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je dirai fort peu de choses dans cette préface sur les motifs qui me firent entreprendre ce voyage ; le lecteur les trouvera dans le cours de cette narration. Je ne doutais pas que, dans cette immense étendue de littoral africain que j'ai parcourue, il n'y eût encore des lieux qui eussent échappé aux recherches des voyageurs modernes, et qui faisaient nécessairement une lacune dans les annales de la géographie; que ce vaste golfe de la Grande-Syrte, qui s'enfonce si profondément dans les terres, ne dût offrir encore des cantons inconnus et des particularités à décrire. Tout ce que les anciens ont dit de la Cyrénaïque excite la curiosité et le désir de la connaître : c'est cette région tant vantée qu'ils surnommaient *regio silphifera* (région qui produit le silphium). Cette terre, qui se couvrait d'une triple moisson, de

fruits exquis, qui fut célèbre sous le nom de *jardin des Hespérides* [1], séjour délicieux où régnait un printemps perpétuel.

Il m'est agréable aujourd'hui de faire hommage au public de mes fatigues et de mes recherches. Entouré de barbares, contraint à être journellement avec eux, à peine étais-je rentré le soir dans ma tente, que, idéalement transporté en Europe, je m'entretenais avec plaisir avec le célèbre professeur qui, par ses conseils, m'avait encouragé à faire ce voyage, et qui était dans le cas d'apprécier mes observations. D'après les avis de cet ami éclairé, j'ai supprimé tout ce qui ne convenait point au style d'un voyage instructif; j'ai substitué à des récits romantiques ce qui pouvait faire connaître le caractère de ces peuples barbares, la nature de ces contrées, les points de vue et les productions du pays que j'ai parcouru. J'ai soigneusement recueilli divers fragments de géologie que produit dans ces régions la nature du terrain, et les ai déposés au Musée

[1] Il est fait mention du jardin des Hespérides dans la notice de l'ancienne Cyrénaïque, qui est à la fin du volume. (*N. du T.*)

royal de l'Université de Gênes, pour l'instruction du public.

Le sol brûlant, sablonneux de la Grande-Syrte est souvent mobile ; il est peu productif en plantes ; mais, dans ce petit nombre, on en trouve de rares et d'une nature assez bizarre. La Cyrénaïque nous offre celles du *lotus* et du *silphium*, qui seules suffisent pour embellir la flore de ce pays.

Je dois à l'érudition du docteur Viviani, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Gênes, une partie des articles concernant la géographie ancienne dont il a orné ma narration, en comparant avec une sage critique ma relation sur les pays que j'ai vus avec celles des anciens auteurs; je lui dois aussi les renseignements qu'il m'a donnés sur plusieurs plantes connues des anciens, qui étaient en grand crédit chez eux, et qui sont ignorées de nos jours ; enfin, je suis redevable à ce savant de tout ce qui est relatif aux recherches antiques.

Les cartes les plus exactes de cette partie de l'Afrique, même celles d'Arowsmith, ne donnent pas une idée bien juste de l'état

physique de ces contrées; elles sont souvent défectueuses sur la direction des montagnes. J'ai suppléé autant que possible à ces erreurs en désignant exactement leur direction, la nature des terrains sablonneux, ceux qui sont cultivés ou boisés; j'ai indiqué aussi les sources d'eau, les puits ou les marais, de même que toutes les particularités qui sont dans le cas de donner une connaissance exacte et positive de ce pays, et je réclame l'indulgence du lecteur sur le peu que j'ai écrit.

VOYAGE

AU

ROYAUME DE BARCAH

ET DANS LA CYRÉNAÏQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DE TRIPOLI A TAJIURI.

Résidence de l'auteur à Tripoli. — Le pacha de cette ville met une armée en campagne pour soumettre des tribus révoltées. — L'auteur entre en qualité de médecin au service du bey qui la commande. — Composition de l'armée tripolitaine, son départ, son rassemblement dans les plaines de Tajiuri. — Trajet de Tripoli à Tajiuri. — Aspect et disposition du camp. — Organisation de l'armée tripolitaine en marche dans le désert. — Nature des bagages et ustensiles de campagne. — Ordre des chérifs et des ulémas

AYANT conçu le projet de connaître cette partie de l'Afrique, projet formé depuis longtemps, que je ne pouvais réaliser seul et étranger dans ces contrées, je m'étais rendu à Tripoli afin d'attendre l'instant favorable pour le mettre à exécution. Dans l'attente d'un moment si désiré, je m'occupais à une collection de quelques produits du sol africain, soit en plantes ou en minéraux, et je sentais redoubler en moi ce goût pour les sciences que m'avaient

inspiré les sages avis du professeur pour qui je conservais un doux sentiment de reconnaissance.

Au bout de deux mois que j'habitais cette ville, je vis se réaliser l'espoir que j'avais de visiter ces contrées maritimes et barbares qui, en longeant les bords de la Grande-Sirte, s'étendent depuis Tripoli, où réside le bey de cette régence, jusqu'à la frontière occidentale de l'Égypte, à travers la Cyrénaïque.

A l'approche de la belle saison, le pacha de Tripoli ayant mis en campagne une armée pour entrer dans ce pays, je saisis cette occasion qui m'offrait tous les moyens nécessaires pour m'aventurer dans un voyage depuis longtemps l'objet de mes désirs.

La ville de Tripoli est bâtie sur une plage où le minéralogiste ne rencontre que du sable, et où les plantes, privées de toute culture, végètent péniblement dans un entier abandon. A quelques milles de la ville, le pays est infesté de hordes errantes d'Arabes Bédouins [1], et le moindre risque que l'on court, en s'écartant un peu dans les terres, c'est de tomber entre leurs mains et d'être inhumainement dépouillé.

Les villes florissantes de la Libye, contrée jadis renommée, sont aujourd'hui abandonnées et désertes ; on ne compte qu'une population de vingt-cinq à trente mille habitants répartis dans les villes

[1] Bédouin, en arabe *Bedâoui*. Ce mot, qui a pour radical *bid*, désert, pays sans habitation, signifie homme du désert que les anciens appelaient *scenites*, c'est-à-dire habitant sous des tentes. Voyez plus loin la note du 7[e] sommaire. (*Note du Traducteur.*)

de Tripoli, Tajiuri, Sliten, Mesurata, Ben-Ghazi et Dernah[1], dans cette étendue de neuf cents milles de littoral (trois cents lieues), qui part de Tripoli jusqu'au golfe de Bomba.

Toute la sûreté que peuvent trouver les voyageurs qui traversent les vastes déserts de la Grande-Sirte gît dans cette effroyable solitude où on ne rencontre âme qui vive, où ils endurent la faim, et surtout la soif dévorante qui leur donne la mort.

Dans l'intérieur des terres de toute la Pentapole, on ne trouve d'asile pour pouvoir passer la nuit que la tente du Bédouin : de tout temps l'hospitalité fut en grande vénération chez les Arabes; mais cet antique usage, qui n'existe plus aujourd'hui que dans les romans, a coûté la vie à plus d'un voyageur, qui croyait rencontrer dans ces hordes de barbares les héritiers des vertus d'Abraham et d'Isaac[2].

[1] Je donne le nom des villes avec l'orthographe moderne. Malte-Brun donne à la régence de Tripoli et à ses dépendances, dont les villes susnommées sont les plus importantes, cent mille âmes de population. (*N. du T.*)

[2] L'usage sacré, établi depuis la plus haute antiquité chez les Arabes, de partager le pain et le sel avec l'étranger, n'est plus qu'une chimère que les Bédouins observent par caprice plutôt que par devoir, selon l'occasion. Tous les Arabes, sans exception, dit Schaw, dans son *Voyage en Barbarie*, se volent les uns les autres, et ils ont tous les mêmes inclinations, pourvu qu'il s'offre une occasion favorable de voler, de piller et d'assassiner non-seulement les étrangers, mais leurs propres compatriotes. Pour se garantir autant que possible de tomber entre leurs mains, le meilleur moyen est de se vêtir comme eux ou comme les spahis qui servent d'escorte aux voyageurs; car les Arabes sont très-défiants et soupçonneux, ils considèrent un étranger comme un espion qui vient reconnaître

Cette contrée se déploie dans la belle carte d'Arowsmith, où ce célèbre géographe a indiqué les routes qui ont été suivies en divers sens sur cette partie du globe.

On y voit quelques voyageurs partir de l'Égypte pour aller dans le royaume du *Fezzan* [1], de là à

leur pays, lequel, à ce qu'on leur insinue dès l'enfance, doit retourner un jour sous la domination des chrétiens.

Savary, dans son *Voyage en Égypte*, ne partage pas, à l'égard des Arabes, l'opinion de Shaw et de notre voyageur; ceux-ci rapportent, comme on vient de le voir, que généralement cette renommée d'hospitalité qui remonte aux premiers âges du monde et qu'ils exerçaient si généreusement, n'est plus aujourd'hui qu'une fable.

Puisque je viens de donner à cet égard l'opinion de Shaw, voici ce que dit Savary à la suite d'une note sur les Arabes :

«La troisième espèce d'Arabes est comprise sous la dénomination générale de *Bedâoui* (Bédouins ou habitants du désert). Ces peuples pasteurs remplissent les solitudes brûlantes qui s'étendent à l'orient et à l'occident de l'Égypte; divisés en tribus, ils ne cultivent point la terre, et se nourrissent d'orge, du fruit des dattiers, de la chair et du lait de leurs troupeaux, etc... Le voyageur qui se met sous leur protection n'a rien à craindre ni pour sa vie, ni pour ses richesses, car leur parole est sacrée.

«Je n'ai point lu dans l'histoire, je n'ai point appris sur les lieux, qu'aucun Arabe ait jamais violé la foi jurée. Leur goût pour le pillage ne les a point fait renoncer aux devoirs de l'hospitalité, etc...»

Si Savary émet cette opinion à l'égard des tribus arabes, sur ce qu'il a pu lire dans l'histoire, ou sur ce qu'on a pu lui dire, elle n'est point admissible, et il tombe dans une grande erreur, d'autant plus que Shaw et notre voyageur parlent sciemment sans doute, par ce qu'ils ont vu, ou par ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes en parcourant ces contrées barbares.

L'opinion de Shaw et de notre voyageur est confirmée par ce que dit Volney à l'égard des Bédouins : *S'ils sont en guerre, ils vous pillent à titre d'ennemis; s'ils sont en paix, ils vous dépouillent à titre d'hôtes. Aussi dit-on en proverbe : Évite le Bédouin ami comme ennemi.* (*N. du T.*)

1 On trouvera la description de ce royaume à la fin du volume.

Tripoli; d'autres se diriger de cette ville vers le Grand-Désert, et entreprendre la route de *Tombouctou,* ou tourner leurs pas vers les bords du Nil; mais on n'en voit pas qui aient pris la route de *Barcah*, de la Pentapole, ou du sol classique de *Cyrène*.

Toutes ces observations ne m'ont point arrêté; j'ai visité les rives désertes de la Grande-Sirte orageuse [1]; j'ai fait connaître aux botanistes la flore de la Libye, sans que j'aie eu à redouter la famine, ni le poignard du Bédouin, voyageant sous l'escorte de dix mille hommes de troupes, et de nombreux chameaux chargés de vivres.

Jamais l'Afrique, que les anciens surnommaient le pays des monstres [2], n'engendra de bête plus féroce et plus sanguinaire que le bey Mahmeth-Maramalli, fils aîné du pacha régnant à cette époque à Tripoli [3]. D'un naturel stupide, irascible, se livrant sans frein aux passions les plus brutales, il n'est pas de cruautés, de crimes, qu'il ne fût dans le cas de commettre : on l'a vu faire administrer à ses esclaves des doses d'arsenic, pour se faire un jeu des contorsions et des souffrances que ces malheureux éprouvaient dans leurs convulsions mor-

[1] Ainsi que l'appelle Virgile : *Inhospita Syrtys. Æn.*, lib. 4. (*N. du T.*)

[2] Les Romains appelaient l'Afrique *monstrorum ferax,* fertile en monstres. (*N. du T.*)

[3] Les pachas sont des lieutenants du sultan dans les provinces; on les distingue par le nombre de queues ou de drapeaux; ils réunissent le pouvoir militaire, le pouvoir administratif, et souvent même la ferme des impôts.

Un pacha est vice-roi et fermier général du pays. Les pachas à trois queues portent le titre de vizir. (*N. du T.*)

telles. Cet homme cruel fut mis par son père à la tête d'une petite armée pour soumettre quelques tribus bédouines de la province de Ben-Ghazi, qui infestaient le golfe de la Grande-Sirte, dévastaient les contrées voisines, et se refusaient à payer le tribut d'usage.

Mahmeth-Bey, chargé d'exécuter les ordres de son père, les remplit si bien, qu'il ne resta de ces tribus, ni sujets, ni rebelles soumis. De retour à Tripoli, tout boursouflé de ses succès dans cette expédition sanguinaire, accoutumé dans son camp à voir tous les siens esclaves de ses volontés et obéir aveuglément à ses ordres extravagants, il ne voulut plus rentrer sous la dépendance de son père. Ayant eu un jour une altercation avec lui, il lui porta un coup de poignard dont il fut heureusement garanti par un de ses esclaves. Au lieu de le punir de cet attentat ou de le mettre dans l'impossibilité de lui nuire, son père le nomma gouverneur des provinces de Ben-Ghazi et de Dernah, situées aux limites orientales de son royaume. Cette contrée est habitée par une puissante tribu de Bédouins que l'on nomme *Zoazes*, depuis longtemps insoumise au pacha de Tripoli, et souvent en rébellion contre lui.

A peine le nouveau gouverneur eut pris possession de ses États, que son père s'aperçut qu'il avait mis son fils à la tête des mécontents, qui, de suite, se déclarèrent ouvertement en révolte.

Le pacha de Tripoli, voyant alors qu'il était temps de pourvoir à sa sûreté, mit à la disposition de son

fils cadet, Ahmeth-Bey, un corps de troupes pour en arrêter les progrès et punir la rébellion de son fils aîné.

Ahmeth-Bey, par une prévoyance peu commune à ces peuples, désira avoir un médecin auprès de lui pendant cette expédition; et son père, qui me connaissait comme tel, s'adressa à l'agent consulaire de Sardaigne pour me faire accepter cet emploi auprès de son fils.

Le consul, que j'avais instruit de mes projets et du désir que j'avais de connaître cette partie du globe, céda aux instances du pacha pour nous être agréable à tous deux.

Ignorant les dangers où m'exposait une entreprise de cette nature, je ne balançai pas, et redoublai de courage pour parvenir à mon but. Dès lors aucune crainte ne put l'emporter sur le plaisir d'aller visiter un pays qui m'était inconnu, car, en pareille occurrence, les périls que l'on court sont toujours ceux que l'on prévoit le moins.

Le lecteur gémira sans doute sur les motifs qui provoquèrent cette expédition où se sont commises tant de cruautés; mais, comme il n'était pas en mon pouvoir d'en arrêter la marche, une faible consolation lui restera, c'est que j'ai tout mis en œuvre pour la faire tourner au profit des sciences. Il apprendra avec plaisir comment une armée se rassemble dans ce pays, quelle en est la discipline, de quelle manière on pourvoit à sa subsistance pour traverser des régions désertes ou habitées par des tribus vagabondes.

On pourrait croire que, dans un pays de barbares étrangers à toute espèce d'organisation, toutes ces dispositions offrent de grandes difficultés; mais ces peuples ont encore des ressources que l'on sera curieux de connaître.

A peine le pacha de Tripoli eut décidé de punir son fils, qu'il ordonna de suite à tous les chefs de tribus bédouines de ses États, connus sous le nom de *schecher* [1], de lever un nombre de soldats proportionné à leurs populations, de venir se joindre au gros de l'armée à son passage, en attendant de se rendre eux-mêmes à Tripoli pour prendre leurs tentes, leurs effets de campement, et recevoir leurs étendards des mains du pacha.

Ces drapeaux sont presque tous uniformes, à l'exception de ceux des marabouts et des chérifs, qui ont seuls le privilége de porter l'étendard vert

[1] *Schecher* est le pluriel de *cheik*. Ce mot, dans son acception étymologique, signifie vieillard, ancien, *senior populi*.

C'est un mot générique que l'on donne indistinctement à tout homme respectable par son âge, sa vertu, sa piété, sa vie solitaire, enfin par l'austérité de ses mœurs.

Ce mot est encore affecté d'une manière particulière et comme un titre honorifique à ces prédicateurs que l'on appelle *waïs*, et à tous les supérieurs des différents ordres de derviches.

Chaque tribu a son cheik qui la gouverne.

Chaque mosquée a son cheik qui prêche tous les vendredis après l'office solennel de midi.

Les cheiks, ou schecher, chez les mahométans, ne font qu'une seule et même classe de ministres qui ne jouissent d'aucune autre distinction que de celle attachée au mérite, à l'érudition et au crédit personnel.

Pour parvenir au grade de cheik, il faut que les droits d'ancienneté soient encore soutenus par des talents, des vertus et une vie exemplaire (Mour., *Tabl. de l'emp. ott.*). (*N. du T.*)

de Mahomet : les premiers, parce qu'ils forment une classe privilégiée qui est en odeur de sainteté ; ceux-ci, parce qu'ils se disent les descendants du prophète [1].

[1] Le mot de *chérif* répond à noble, seigneur, prince. Autrefois il n'y avait que les dix chefs aristocratiques de la Mecque, encore païenne, qui fussent appelés chérifs.

Ils portent aussi le nom d'*émir* qui a pour synonyme *seyd, bey* celui d'*ewlad-ressoul* (enfant du prophète), celui de *zoulcourba*, mot qui signifie les proches, les descendants de la race de Mahomet, et désigne leur affinité avec le législateur arabe.

Les chérifs sont confondus dans tous les ordres de l'État, dans la magistrature, dans le clergé, dans la bourgeoisie, et dans le militaire. L'insulte faite à un chérif, même de la dernière classe, est regardée comme infiniment plus grave que celle qui serait faite à tout autre citoyen.

Les chérifs et les ulémas forment le premier des quatre ordres de l'État musulman et sont toujours les premiers soumis à l'audience. Les chérifs sont distingués du reste des musulmans, et par les différentes dénominations qui leur sont attribuées, et par le turban vert qu'ils ont le droit de porter : ce qui est une marque de noblesse en Turquie.

Cette distinction seule suffit pour leur attirer le respect des personnes de tout état et de toute condition. Le blanc et le vert sont les couleurs les plus distinguées chez les mahométans ; les sultans eux-mêmes leur donnent la préférence, et s'en revêtissent surtout dans les grandes cérémonies.

Le gouvernement est toujours le premier à donner l'exemple de la vénération qui est due au sang des chérifs ou émirs : ils le sont ou par le père ou par la mère indistinctement. Ceux qui le sont du chef de leur mère sont plus estimés que les autres ; mais les chérifs qui doivent la noblesse de leur naissance au père et à la mère tout à la fois jouissent encore d'une plus grande considération que les premiers.

Les chérifs sont très-fiers de leur naissance ; leur vanité, à cet égard, n'a d'égale que dans l'Orient ; elle ressemble à celle dont on faisait parade en Europe dans les temps de la féodalité. La généalogie des chérifs remonte à un grand nombre de siècles qui prouvent leur descendance soit de Mahomet, soit d'un ancien chérif

Cinq jours avant notre départ, les étendards du pacha furent déployés, et les tentes dressées devant son château dans les plaines de La Messi. Tel est le signal de leur déclaration de guerre; pendant ce temps, tout fut disposé pour entrer en campagne.

Ahmeth-Bey, généralissime de cette expédition, employa les derniers jours à rendre visite à tous les marabouts de la ville pour se les rendre propices et se recommander à leurs prières.

Nous partîmes de Tripoli le 11 de février; le pacha de Tripoli accompagna son fils jusqu'aux premières tentes, qui avaient été dressées dans la plaine de Tajiuri, à douze milles de distance de cette capitale en suivant le bord de la mer.

Nous sortîmes au nombre de cinq cents hommes; le bey était suivi de son état-major, de ses mameluks, de ses esclaves noirs et de toute sa suite.

L'armée s'était rassemblée dans les plaines de Tajiuri, elle ne devait être au complet qu'après avoir dépassé le golfe de la Grande-Sirte, où la population est plus nombreuse. Heureusement que la révolte ne s'était pas beaucoup étendue de ce côté, sans quoi il eût été impossible au pacha d'en obtenir des renforts (voyez la carte pour la marche de l'armée).

Sur notre passage, les femmes se mettaient sur leur porte, et entonnaient une certaine chanson

d'un rang élevé. Leur noblesse est d'autant plus estimée qu'elle dépend uniquement de la naissance, et ne peut être conférée par le diplôme d'un prince (Mouradja d'Ohsson, *Emp. ottoman*). (*N. du T.*)

en prononçant d'un air guttural ces mots *lu, lu, lu*, qu'elles ne cessaient qu'après avoir perdu l'armée de vue [1]; celles qui se trouvaient dans les champs accouraient de suite pour se joindre à ce chœur, qui ressemblait tellement au croassement des grenouilles, qu'on eût dit que l'on était auprès d'un marais rempli de cette gent aquatique. J'appris que c'était là le cérémonial d'usage avec lequel les femmes recevaient leurs maris, et la manière dont elles fêtaient le bey lorsqu'il passait dans leur pays.

Après deux heures de marche à travers les plaines, nous nous trouvâmes près de Tajiuri, où était le camp, et où était déjà rassemblée une partie de l'armée tripolitaine [2]. L'aspect de ce camp n'avait

[1] D'après Nieburh, dans son *Voyage en Arabie*, il paraît que ce cri de *lu, lu, lu*, est un cri d'allégresse en usage parmi les femmes arabes, puisqu'il s'exprime ainsi, tome I : *et le cri de* lu, lu, lu, *se fit entendre de tous côtés*. (*N. du T.*)

[2] Ce village est situé sur les bords de la mer, à trois lieues de Tripoli, sur la route de Mesurate; il possède une rade d'un abri sûr pendant l'été. Les habitants de Tajiuri font leur principale occupation de l'agriculture; ils approvisionnent Tripoli d'une grande quantité de volailles, de légumes et de fruits.

La route de ce bourg à la capitale est fort belle, et semble se diriger à travers un jardin.

Maccarthy, dans son *Voyage à Tripoli*, dit que tout près de ce village on trouve un lac salé qui porte le nom de Tajiuri, qu'il est presque environné de sables, que lorsqu'il est plein, il couvre un espace d'un mille et demi, et a presque partout un demi-mille de diamètre. Quand il est à sec, il existe tout autour une croûte de sel aussi dure que la pierre, que l'on casse par morceaux, et que l'on transporte à Tripoli.

Ce lac en produit une grande quantité, et c'est de cette capitale que se tire tout celui qui s'exporte du royaume tripolitain. Ce sel est beaucoup plus beau quant au goût et à la couleur que celui que l'on apporte des lacs situés dans le delta d'Alexandrie. (*N. du T.*)

rien d'attrayant pour un Européen, et n'offrait qu'un coup d'œil désagréable. L'on ne voyait ni ordre dans les manœuvres, ni uniformité dans les vêtements ni dans les armes; à travers ce désordre régnait un air de misère, d'incapacité, qui était la seule analogie que ces barbares eussent entre eux.

Le soldat était armé d'un mauvais fusil et d'une paire de pistolets plus mauvais encore. Il était enveloppé dans une capote de laine déguenillée, ayant pour chaussure deux morceaux de peau de chameau séchée au soleil, qu'il lie avec une corde autour de son pied. De sa ceinture pendent trois sacs de cuir, un pour la poudre, le second pour les balles, et le troisième qui contient la bourre. Le soldat étant obligé de pourvoir, à ses frais, à sa subsistance et à son équipement, la chose ne peut être autrement, bien heureux encore si, enrôlé dans les troupes du pacha, il a le droit de vivre, quand l'occasion s'en présente, aux dépens des habitants du pays qu'il traverse, et de voler à droite et à gauche tout ce qui lui tombe sous la main. Heureusement que la vie animale est facile à se procurer à peu de frais dans ces contrées, excepté quand on traverse le désert, et elle l'est encore plus pour des soldats accoutumés à des privations.

Lorsqu'une armée se met en campagne, cinq à six soldats achètent un chameau à frais communs. Ils s'en servent pour le transport de leurs bagages et de leurs provisions, qui consistent en orge pour les chevaux, et en farine d'orge pour eux. Ils pétrissent cette farine en guise de polente ou de bouillie,

ensuite ils la réduisent en boulettes qu'ils avalent crues comme des pilules.

Leur bagage se compose d'une natte de feuilles de palmier sur laquelle ils dorment, d'une outre qu'ils appellent *gherba* pour mettre l'eau, et d'un petit seau de bois qu'ils nomment *gassa*, dont ils font usage généralement pour tout, soit pour pétrir leur polente, soit pour faire leur lessive; il leur sert aussi à manger, à donner à boire à leurs chevaux et à leurs chameaux.

Vers le soir, quelques habitants de Tajiuri vinrent au camp apporter au bey et à l'armée des provisions pour la journée: elles consistaient en polente de farine de blé pétrie avec de l'huile et du poivron. Cette espèce de mets s'appelle *basine* [1]. L'usage du piment cru pulvérisé en guise de poivre, mêlé avec d'autres fortes épices, est très-commun parmi ces habitants.

Il y a tout lieu de croire que l'habitude où ils

[1] Ce mets, qu'on appelle aussi *asida* dans le royaume de Fezzan, est la nourriture la plus générale des indigènes, parce qu'elle est la plus facile à préparer. On y emploie la farine de toute espèce de grains. On se sert principalement de celle d'orge dans les environs de Tripoli.

On place sur le feu un pot de cuivre ou de fer avec un peu d'eau qu'on fait bouillir, on y jette ensuite de la farine en assez grande quantité pour former une pâte liquide qu'on remue avec un bâton aplati en spatule, jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance d'un pouding; alors on la tire du feu, on la met sur un plat et on la pétrit en masse ronde. On fait un creux dans le milieu où l'on verse de l'huile, de la graisse ou du beurre: le mets est alors préparé, et il ne s'agit plus, pour le manger, que d'en arracher avec les doigts des morceaux que l'on trempe dans le liquide qui est au centre. (*N. du T.*)

sont de manger des pâtes crues, rend les drogues nécessaires à leur digestion; aussi leur estomac finit par se détériorer, et les maladies de vessie deviennent très-ordinaires chez eux.

Je passai la première nuit assez agréablement dans le camp de ces barbares, dont je vais décrire la disposition.

Leurs tentes sont placées en ligne demi-circulaire; ils ont toujours soin, en les dressant, que l'ouverture soit en face de la route qu'ils doivent suivre. Celle du bey était au milieu de ce demi-cercle avec celle du *kasnadar* [1] et la mienne.

Venaient ensuite les tentes de sa garde, composée de mameluks et de nègres; après celles-ci, également dressées en forme demi-circulaire, mais en plus grand nombre, étaient les tentes de l'armée. L'intervalle qui se trouvait à l'entrée de ce croissant était occupé par les chevaux du bey, les bannières du pacha, et l'artillerie qui consistait en huit canons de bronze montés sur des affûts lourds et grossiers. Au centre de ces bannières s'élevaient les deux grands étendards du prophète, gardés par deux chérifs [2]: au milieu de ces étendards était placé le grand

[1] D'Ohsson écrit *kasmedar*, officier chargé de la garde-robe. Le kasmedar est spécialement chargé de la garde-robe, de l'argenterie et des meubles les plus précieux de la maison du pacha. Tous les pages, valets de chambre et autres domestiques lui sont subordonnés. *Tableau de l'empire ottoman.* (*N. du T.*)

[2] Le pacha de Tripoli avait organisé son armée à l'instar des armées ottomanes; il lui avait donné le simulacre de l'étendard du prophète. Voici ce que c'est que l'étendard du prophète : Cette oriflamme, dont la vénération chez les Osmanlis se changeait en enthousiasme, servait et sert encore à enflammer l'esprit du sol-

bâton de commandement. Ce signe de la souveraineté est transmis aux pachas par le Grand Seigneur ; il est le symbole de la suprême autorité du sultan. S'il arrive quelquefois, et le cas n'est pas rare, qu'à la suite d'une révolte quelque rebelle envahisse le pouvoir, se constitue bey d'un royaume, le Grand Seigneur, ne pouvant le réduire de suite par la force, lui envoie adroitement son adhésion pour ne pas avoir l'apparence d'opposer une résistance intempestive, et pour démontrer qu'il n'est point d'autorité qui n'émane de lui. Un malfaiteur, quel que soit son délit, est sauvé s'il parvient à toucher ce bâton, symbole de l'autorité suprême ; les chérifs, dont les

tet. Le fanatisme des mahométans pour cet étendard a plus d'une fois opéré des prodiges de valeur dans les armées ottomanes. Ce signe est tellement révéré parmi eux que, malgré les différents échecs dont sa réputation est ternie, il est encore le seul objet de leur confiance et le point sacré de leur ralliement. Il est gardé religieusement au sérail, en temps de paix, dans une chapelle où se conservent en même temps toutes les autres reliques du prophète, et d'où on ne le sort que pour aller à la guerre lorsque le sultan ou le grand vizir commande l'armée en personne.

Ce drapeau, de douze pieds de hauteur, est d'étoffe de soie verte, surmonté d'une espèce de pommeau en argent, de forme carrée, où est renfermé un livre du Coran, écrit de la main du calife Osman. Les mahométans appellent cette oriflamme *sandjiak-cherifs* · Les émirs seuls ont le droit de la toucher ; ils composent la troupe qui l'entoure, et elle est portée par leur chef.

Lorsque l'armée entre en campagne, une superbe tente est spécialement destinée à recevoir ce drapeau dont tout annonce la sainteté. Lorsque l'armée rentre pour prendre ses quartiers d'hiver, on a soin de le détacher de sa lance, et de le renfermer au sérail dans une caisse richement décorée. On procède à cette cérémonie avec pompe et magnificence : on brûle des parfums d'aloès et d'ambre gris, on fait des prières qui se renouvellent tous les jours. (Voyez le baron de Tott.) (*N. du T.*)

bannières sont constamment déployées auprès de ce signe, sont regardés comme le type de cette dépendance où sont les puissances barbaresques à l'égard de la sublime Porte.

L'usage où était le grand sultan d'envoyer au service d'un pacha des janissaires pour faire partie de sa milice était, dans le principe, une bonne institution pour lui, parce que son but était de ne leur laisser pour toute autorité que celle d'exécuter les ordres qu'il leur envoyait. Mais à une si grande distance de la métropole, un tel gouvernement n'a plus aucun pouvoir, et les rênes d'une pareille administration sont aujourd'hui très-mal assurées entre les mains du Grand Seigneur, au sein même de sa capitale.

La garde du camp se fait d'une manière bruyante et importune. Le chiaoux, un des officiers qui ont leur tente dressée aux deux extrémités de l'enceinte circulaire qui forme le camp, commence, au signal donné par un coup de canon, à crier : *balich-oh!* Ce qui équivaut à notre cri nocturne *garde à vous*. Ce cri est répété dans la tente voisine; ensuite, faisant le tour du camp, de tente en tente, il arrive à celle du chiaoux, qui est dressée à l'autre extrémité opposée à celle où est placée la tente du premier officier, à qui ce cri est renvoyé par ce dernier [1].

[1] Blacquières dit, dans ses *Lettres sur l'Afrique*, qu'il y a à la suite des pachas un certain nombre d'officiers en sous-ordre que l'on appelle indistinctement chiaoux. Ce sont des hommes d'une fidélité reconnue, qui non-seulement mettent à exécution tous les édits intérieurs du pacha, mais qui remplissent encore les fonctions

Ces cris insupportables continuaient toute la nuit sans interruption, et c'est au milieu de ces clameurs fatigantes que je transcrivais les notes et les observations que j'avais faites pendant le cours de la journée.

de couriers au dedans comme au dehors de la régence. Ces espèces de messagers d'État sont au nombre de douze : ils sont les instruments aveugles des volontés ou des plaisirs du souverain ; ils sont toujours prêts à porter une dépêche ou à couper une tête.

Il y a des chiaoux turcs et des chiaoux indigènes. Ces officiers ne reçoivent jamais que des ordres verbaux, jamais d'ordres écrits. On sait avec quelle inflexibilité ces hommes, ministres de la vengeance de leurs maîtres, exécutent les ordres d'un pacha.

Pananti dit qu'on choisit en général, pour cet emploi, les hommes les plus robustes et doués de la meilleure vue, et que les ordres qu'on leur donne, quelque terribles qu'ils soient, n'éprouvent aucune résistance. *Relat. d'un séjour à Alger.* (*N. du T.*)

CHAPITRE II.

DE LÉBIDA A MESURATE.

Monts Ghorian. — Séné. — Palmiers, dattiers. — Manière dont les Arabes font le vin de palmier, qu'ils nomment *laghiby*. — Description de ce végétal. — Jeu du djerid en usage chez les Arabes. — Notice sur la pourpre des anciens. — Figuier d'Inde; son usage. — Caste des marabouts. — Leur crédit en Afrique. — Notice sur l'Alcoran. — Respect des musulmans pour leurs supérieurs. — Chasse au faucon; manière de dresser cet oiseau. — L'armée est jointe par un corps de Bédouins. — Ruines de l'ancienne ville Leptis Magna, aujourd'hui Lébida. — Son ancienne alliance avec les Romains. — Rencontre du capitaine Smith.

Une plaine, de douze milles de longueur environ, s'étend de Tripoli au cap Tajiuri. Cet espace de terrain est occupé par des maisons de campagne fort bien entretenues. Ces habitations, que protége la proximité de la ville, offrent aux voyageurs un aspect agréable par la manière dont elles sont cultivées.

Sur le bord de la mer on trouve une étendue de terrain d'environ trois milles, qui s'avance vers le sud; chacune de ses extrémités la sépare des premières collines de la chaîne des monts Ghorian, et est couverte de sables mouvants.

Ces montagnes, que l'on aperçoit en naviguant en vue de Tripoli, sont situées sur les confins du désert à une journée au sud-ouest [1]. Leur situation,

[1] Lucas et Ledyard disent que la route de Ghorian à Tripoli est

et les rosées, qui tombent abondamment dans ces contrées, procurent l'humidité nécessaire à la culture des terres, qui s'étendent depuis le cap Tajiuri jusqu'à Tripoli.

Ces monts se prolongent en une chaîne égale et escarpée, du nord au midi; ils prennent ensuite leur direction du sud-ouest au nord-est, en s'élevant à une hauteur d'environ cinq cents mètres (1,500 pieds) au-dessus du niveau de la Méditerranée. Ils sont l'apanage d'Achmeth-Bey, fils puîné du pacha de Tripoli, ainsi que les villages de Tavarna et de Ghorian, qui en font partie [1].

Les principales productions de ce canton sont le safran et le séné, *cassia senna* de Linné [2]. C'est sur

un désert de sables, et qu'il faut sept jours pour le traverser. *Voyage en Afrique*. (*N. du T.*)

[1] Les habitants de ces villages payent une légère redevance en nature au pacha Achmeth. Ils sont gouvernés par des chérifs qui les laissent assez tranquilles. (*N. du T.*)

[2] Tout le monde connaît le séné. Ce sont de petites feuilles en forme de lances, d'un vert tirant sur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'est pas désagréable, d'un goût un peu âcre, amer, qui excite des nausées, et qu'on emploie ordinairement pour purger.

Le séné, d'après Olivier, appartient à un petit arbrisseau du genre des cassis, qui croît à la hauteur de deux coudées *, sur les confins de l'Égypte supérieure à Sennaar et en Nubie, sur des coteaux incultes et arides, et dans des vallons sablonneux que les eaux du Nil ne peuvent atteindre.

Le safran et le séné qu'on recueille dans cette contrée sont vendus à Tripoli, pour être exportés en Turquie et en Europe.

La province de Ghorian fournit aussi d'excellent blé. (*N. du T.*)

* Trois pieds.

ces montagnes que l'on recueille en grande partie les drogues qui font le trafic de cette province.

Toute cette contrée, ainsi que les plaines de Tajiuri, sont couvertes de palmiers. Cet arbre, dont le tronc est uni et raboteux, porte une cime qui a quelque chose de bizarre aux yeux d'un Européen, mais il convient parfaitement à l'aspect aride et brûlant de ces régions. Il sert en majeure partie de nourriture à ses habitants; il n'exige d'eux ni soins ni culture, et, tout en favorisant leur extrême indolence, il approvisionne également, par la délicatesse de son fruit, la table du pauvre comme celle du riche[1].

[1] Le palmier dattier, que Linné appelle *phœnix dactilifera frondibus pinnatis, foliolis complicatis ensiformibus :* palmier dattier, feuillage ailé, folioles pliées en deux en forme d'épée.

Cet arbre majestueux et fertile se cultive particulièrement vers le désert, où la chaleur est beaucoup plus forte que le long des côtes. C'est beaucoup quand une seule grappe de dattes peut être contenue dans la peau d'un mouton, dont on se sert ordinairement pour les tenir fraîches et les conserver. Cette grappe se nomme *régime*, et un dattier dans la force de l'âge en porte jusqu'à douze, renfermant chacun cent vingt à cent cinquante dattes. Cet arbre se trouve partout en Afrique; il est d'une grande ressource pour les indigènes. C'est un très-bel arbre, qui se plaît dans les terrains sablonneux, où il parvient jusqu'à la hauteur de quarante à cinquante pieds : on le trouve en quantité dans les oasis. Ses branches partent de la cime; vers le mois de mars il sort de leurs aisselles des branches feuillées, des pédoncules qui portent des fleurs ou des fruits, car cet arbre étant unisexe, selon certains écrivains, les fleurs et les fruits viennent sur des individus différents.

L'opinion de Golberry, à cet égard, diffère de celle des naturalistes, qui disent que le mâle fleurit sans rapporter de fruit, qu'il laisse ce soin à la femelle, qui ne rapporterait point sans être fécondée par le mâle (Golb., *Voyage en Afrique*).

Otter, dans son *Voyage en Perse*, dit que dans les contrées de

La bonté des dattes de Tripoli n'approche pas de celle des dattes de Tunis, de même que celles-ci sont inférieures aux dattes du Fezzan; l'on exporte rarement ces dernières en Europe.

Bassora, dont les dattiers font la principale richesse, un seul mâle suffit pour féconder cent femelles et plus, mais que cela ne peut se faire sans la main de l'homme. Les Arabes, dit-il, appellent ceux qui font ce métier *lakkah;* dès que les gaînes, tant celles qui contiennent la semence que celles qui renferment le fruit, sont formées, ils montent à l'aide d'une corde qu'ils passent autour de leur corps et de l'arbre, coupent les gaînes des mâles où est la semence, et montent ensuite sur les femelles qui portent les gaînes du fruit; ils fendent les dernières avec un couteau pour y insérer la semence, qui est une farine ou poussière blanche attachée à de petits anneaux contenus dans la gaîne du mâle. C'est cette poussière qui donne la fécondité au fruit de la femelle quand sa gaîne est ouverte. Le vent la porte alors à chaque grain des dattes auxquelles elle s'attache; sans cela les dattes se forment bien jusqu'à un certain point, mais elles ne peuvent ni atteindre leur grosseur parfaite, ni mûrir, si elles n'ont point été touchées par cette poussière.

Dans les pays déserts, où ces arbres restent sans culture, la nature supplée à l'industrie humaine; les zéphyrs légers s'emparent des poussières séminales du palmier mâle, les transportent, et fécondent les fruits des palmiers femelles qui n'en sont pas très-éloignés, quand ils se trouvent sous la direction du vent (V. de B.).

La datte est une nourriture si saine, si nourrissante et si rafraîchissante à la fois, que son usage ne peut être que très-favorable dans un climat où le sang, toujours en effervescence, doit tendre à la dissolution. Avec les dattes pelées et pétries ensemble, on forme aussi de grosses masses de pain noir et solide, dont on fait usage dans les voyages de caravane dans le désert; en délayant des morceaux de ce pain dans de l'eau, on se procure une nourriture et une boisson rafraîchissante.

Pour recueillir les régimes des dattes, les Africains montent à la cime de ces arbres, qui n'ont pas de branches, et dont la tige droite et élancée ne pourrait soutenir une échelle; ils se servent, pour y parvenir, d'une sangle qu'ils attachent à une corde dans la-

En faisant une incision à ces palmiers, il en découle une liqueur que l'on recueille de suite : elle est pour les indigènes une boisson assez agréable, qu'ils appellent *laghiby*. Mise en fermentation dans

quelle ils font passer l'arbre. Ils s'appuient et s'asseyent sur la sangle, puis s'aidant de leurs pieds et tenant la corde aux deux mains, ils en font sauter l'arc ou l'anneau : celui-ci s'accroche aux nœuds un peu saillants formés par les branches feuillées que l'on coupe tous les ans. C'est par ces sauts successifs que les indigènes parviennent au haut des dattiers.

La côte des branches de cet arbre est fort longue, légère, et en même temps solide; elle s'appelle, dans la langue du pays, *djerid* (roseau), elle sert à faire les djerids des mameluks et des Arabes*.

Le bois des palmiers dattiers sert en Afrique pour la charpente; ses feuilles ou les branches feuillées servent à couvrir les habitations des indigènes, à faire des paniers et autres ouvrages. Ils font des balais avec les grappes; de son bois ils fabriquent aussi des vases, des plats, et l'emploient encore à différents usages.

Outre le palmier dattier que produit le sol africain, on y trouve encore le palmier sauvage, que Golberry nomme palmier franc ou chou palmiste, *palma nobilis seu regalis*, qu'il faut distinguer du palmier dattier. Ce palmiste, disent Lucas et Ledyard (*Voyage en Afrique*), dont on extrait aussi par incision une liqueur qu'on appelle vin de palmier, périt communément à la suite d'une trop grande extraction de son suc; plus fortement constitué, le dattier se rétablit insensiblement de ses ponctions; au bout de deux ou trois ans il recouvre sa première vigueur, et produit d'excellents fruits, comme je le répète plus loin à l'article du laghiby.

Le vin de palmiste, dit Golberry (*Voyage en Afrique*), est une boisson douce, blanche, légèrement acidulée, pétillante et un peu piquante : elle ressemble à du vin de Champagne blanc qui serait faible et un peu sucré; mais elle approche encore plus d'un petit

* C'est une espèce de bâton fait de branches de palmier effeuillées, de quatre pieds de longueur, pesant cinq à six livres, qui répond au pilum des Romains, qu'ils se lancent mutuellement comme un javelot en courant rapidement sur leurs chevaux. Cet exercice est fort en usage chez eux, et ils y sont d'une adresse inconcevable.

un vase, cette liqueur devient un breuvage enivrant; ils boivent de cette espèce de vin en dépit du Coran, qui prohibe toutes les boissons spiritueuses [1].

vin blanc que produit le cap de Bonne-Espérance. En laissant fermenter cette liqueur pendant deux jours, elle donne un bon vinaigre.

Quand on veut avoir le chou que renferme cet arbre, on l'abat, on coupe la tête à deux pieds ou deux pieds et demi de l'endroit où le faisceau de feuilles prend naissance, et on trouve le cœur au centre. Ce chou palmiste est un assemblage de parties feuillées arrangées en éventail non déployé, blanches, tendres, délicates; il approche du goût des culs d'artichauts. C'est une nourriture légère et de facile digestion, que l'on accommode de diverses manières, bouillie, frite à la poêle, en sauce, en guise de beignets, crue, en salade; mais comme pour l'avoir il faut sacrifier l'arbre entier, on en mange rarement. Le fruit que produit cet arbre est une baie oblongue, obtuse, un peu courbée, d'un bleu pourpre, un peu fibreuse, de la grosseur d'une olive, et succulente.

La hauteur du chou palmiste est plus élevée que celle du dattier, surtout dans les îles de l'Amérique (*V. de B.*). (*N. du T.*)

[1] Le *laghiby* ou *lakaby* est la boisson favorite des habitants de ces contrées, principalement des Tripolitains. On extrait cette liqueur du dattier avant la maturité de son fruit par le procédé suivant:

L'arbre ayant été dépouillé de son écorce dans la partie supérieure, ainsi que de toutes ses branches, on fait au milieu de son tronc un trou rond et profond avec une incision longitudinale pour donner passage à la liqueur, qui coule presque immédiatement, excitée par l'ardeur du soleil, et qu'on reçoit dans une jarre.

On en recueille ordinairement de chaque arbre un grand vase dans l'espace de vingt-quatre heures; souvent le laghiby coule pendant un mois, et fournit jusqu'à dix pintes de liqueur par jour. On marque ensuite cet arbre, qui ne produit plus de fruits qu'au bout de trois ans. Quelques-uns subissent cette opération jusqu'à cinq à six fois; et lorsqu'il meurt, on en fait du bois de charpente et des ustensiles.

Dans le premier moment le laghiby est frais et délicieux; il a,

L'usage de cette liqueur est très-ancien dans les contrées où croît le palmier, puisqu'on lit dans Hérodote que, parmi les présents que les peuples ichthyophages portèrent aux Éthiopiens de la part de Cambyse, il y avait un vase de vin de palmier[1]; et

quant au goût, quelque rapport avec le lait de coco; mais au bout d'un jour ou deux, il fermente et devient très-capiteux. (*N. du T.*)

[1] Voici comme s'exprime Hérodote :

Porro Cambyses, postea quam ex urbe Elephantina advenerunt ichthyophagi, eos ad Æthiopes misit, jussis cum ea dicere quæ oporteret, tum dona ferre amiculum purpureum, aureumque torquem tortilem, et armillas ac unguenti alabastrum, cadumque vini phœnicei (lib. III).

« Ensuite, dès que les ichthyophages furent arrivés d'Éléphantine, « Cambyse les députa vers les Éthiopiens en leur prescrivant ce « qu'ils avaient à dire; il leur remit les présents qu'ils devaient « offrir à leur roi. Ils consistaient en un manteau de pourpre*,

* Beaucoup d'auteurs ont parlé de la couleur pourpre; ils n'en ont pas donné, selon moi, une définition assez parfaite et assez satisfaisante pour que je ne saisisse pas l'occasion d'en dire deux mots en passant.

La pourpre des anciens est une de ces merveilles de l'antiquité dont bien des lecteurs ignorent l'origine. Chacun sait que la pourpre était la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers; elle était réservée principalement pour les rois, les princes, les dictateurs, les consuls, les sénateurs, et pour ceux à qui Rome accordait les honneurs du triomphe.

La pourpre disputait le prix à l'or même, quelque rare qu'il fût, dans ces temps reculés.

Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, fut le premier qui porta la pourpre après son triomphe sur les Étrusques : *Nam toga prætexta Tullum Hostilium è regibus primum usum Etruscis devictis satis constat*. Pline, liv. IX.

Cornelius Nepos dit que, dans sa jeunesse, la pourpre de Tarente se vendait cent deniers la livre (50 francs); qu'ensuite celle de Tyr devint la plus estimée, et tellement à la mode, qu'on ne pouvait en avoir une livre pour mille deniers (500 francs).

Mais depuis qu'on a trouvé dans la cochenille une couleur aussi belle, aussi durable, et infiniment moins chère que la pourpre tyrienne, on en a négligé toutes les recherches.

La pourpre des anciens était une couleur rouge tirant sur le violet; les

je présume que ce suc, d'un doux aigrelet, que les rois limitrophes des Troglodites de l'Arabie faisaient extraire d'une certaine fleur [1], et qu'ils buvaient, n'était autre chose que du vin de palmier. Le fruit

« un collier avec des bracelets en or, un vase d'albâtre rempli de « parfums, et un autre plus grand rempli de vin de palmier. » (*N. du T.*)

[1] Agatarchides, *Periph. maris Rubri*, page 45.

Tyriens la retiraient de divers coquillages marins que l'on pêchait sur les côtes de Phénicie, de Cilicie, d'Afrique et de Grèce. Ces coquilles étaient connues sous le nom de *murex*, de *conchylium* et de *purpura*.

Les naturalistes modernes n'ont pu reconnaître d'une manière très-précise les espèces qui donnaient la pourpre aux Tyriens, parce qu'ils ont obtenu la même couleur de presque toutes les coquilles des genres de *buccin*, que Pline nommait ainsi du mot latin *buccina* (trompette), parce qu'on en tire un son de trompette : *Ad similitudinem ejus qua buccini sonus editur*. Pline (lib. IX), Cassiodore, Varron, et plusieurs autres auteurs, prétendent que ce fut au hasard seul que les Tyriens durent cette découverte : « Un chien affamé ayant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, et dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, et donna l'idée de s'en servir. »

La janthine, que l'on trouve dans les parages de Tyr, d'Alexandrie, et d'Aboukir, est celle qui en fournit le plus. La liqueur de ces coquilles est ou verte ou blanche quand l'animal est vivant, et qu'on la tire du réservoir : alors sa viscosité est très-considérable ; elle devient rouge, et ensuite pourpre lorsqu'elle est étendue dans une certaine quantité d'eau et exposée à l'air. Ce réservoir est rarement plus gros qu'un pois ; on peut juger par là de la quantité de coquilles que les Tyriens étaient obligés de détruire pour obtenir leur pourpre ; aussi cette couleur était-elle excessivement rare.

Le buccinum et le murex ne différaient presque que par la grosseur du coquillage, par la manière de le prendre, et par celle de le préparer.

Le murex se pêchait pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le buccinum se prenait sur des pierres et des rochers où il s'attache. On trouve à l'île de Bombay un petit coquillage qui a la forme d'une moule, long d'environ quatre pouces, ayant sur le dos, auprès de la tête, une petite valvule renfermant une liqueur d'un pourpre foncé qui pénètre de sa couleur l'étoffe sur laquelle on la jette. Après avoir été soigneusement examiné, on a reconnu que ce poisson est le murex des anciens, dont les Romains se servaient pour leur belle teinture de pourpre que l'on trouvait sur les côtes de Tyr. (*N. du T.*)

des arbres qui subissent l'opération de l'incision n'est plus aussi délicat [1].

Il y a tout près de Tripoli, dans ces champs couverts de palmiers, beaucoup de jardins potagers qui sont fermés par des haies touffues de figuiers d'Inde [2].

[1] Voyez les notes antérieures que je viens de donner sur le laghiby et sur le palmier.

[2] Le figuier d'Inde est connu aussi sous le nom de raquette ou cactier raquette. *Cactus opuntia articulato prolifer, laxus, articulis ovatis, spinis cetaceis:* c'est ainsi que le désigne Linné.

Ce végétal fournit un assez grand nombre de variétés, qui diffèrent entre elles par la grandeur et la forme des articulations, par la longueur et la couleur des épines ou piquants. C'est un arbrisseau qui s'élève jusqu'à six ou huit pieds de hauteur, et qui, dans sa vieillesse, est porté sur un tronc court, ligneux et grisâtre. Il est entièrement composé d'articulations ovales, oblongues, comprimées, longues d'un pied, plus ou moins, épaisses d'un pouce, à bords arrondis, vertes, fermes, qui naissent toutes les unes sur les autres un peu obliquement, forment des ramifications, et ressemblent en quelque sorte à des raquettes, d'où l'arbuste tire son nom.

Le cactier croît non-seulement dans l'Amérique méridionale, mais aussi dans quelques parties de l'ancien continent, sur les côtes de Barbarie, en Italie, en Espagne, et même en Suisse. Il porte du fruit et fleurit deux fois l'année; plus il se trouve dans un lieu sablonneux, chaud et sec, plus son fruit devient gros, plein de suc et de saveur. Les fleurs en sont jaunâtres, le fruit a presque la forme d'une figue; il contient une pulpe succulente; il est ordinairement vert et dur quand il commence à paraître, et d'un rouge très-vif quand il est tout à fait mûr. Selon Miller, il rend l'urine de ceux qui en mangent rouge comme du sang, sans leur causer la moindre incommodité. On en fait de la gelée et de la marmelade, qui est très-saine et très-rafraîchissante; on en fait aussi des pâtes, du sirop, et on en emploie le suc ou le jus pour donner une belle couleur au rossoli et autres liqueurs qu'on veut colorer.

En médecine, la partie charnue de ce végétal est estimée anodine et rafraîchissante.

Le figuier raquette sert encore à faire des cloisons impénétra-

L'orange a l'avantage sur tous les fruits qui ornent rarement la table du Tripolitain ; cependant la figue, les diverses espèces de prunes, de poires, de certaines pommes dont la qualité nous est inconnue, et qui par leur bonté mériteraient de l'être, ne le cèdent en rien aux nôtres.

On trouve dans les plaines une grande quantité d'oliviers dont la feuille est d'un vert plus obscur que les nôtres, qui produisent une qualité d'huile excellente, quoique les indigènes ne sachent pas la faire.

Les fragments des magnifiques colonnes de granit qui appartiennent aux ruines de Lébida, l'ancienne *Leptis Magna*[1], leur servent de meules. C'est le cas qu'ils font de ces vénérables restes de l'antiquité, qu'ils n'apprécient que pour cet usage.

La population de Tajiuri, qui est d'environ trois mille âmes, est composée de juifs et de Maures ; ils s'adonnent à l'agriculture, à la teinture des baracans[2], et des nattes qu'ils fabriquent avec des feuilles

bles, même des retranchements et des barrières puissantes pour empêcher le passage dans les lieux que l'on veut garder. Une barrière de ces cactiers raquette serait une barrière impénétrable aux animaux, un rat même ne pourrait y passer sans y laisser une partie de sa peau. Poiret, dans son *Voyage en Barbarie*, dit que ce végétal croît en très-grande quantité dans les fentes des rochers de l'île de Tabarquah, sur la côte d'Afrique, à vingt-cinq lieues au nord-ouest de Tunis, et que dans l'Orient on vend son fruit pendant l'été dans les bazars. (*N. du T.*)

1 On verra plus avant, au même sommaire, ce qu'était Leptis Magna.

2 Le baracan est une pièce d'étoffe de laine, teinte en couleur, de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, sur cinq à six de largeur,

de palmier. Leurs habitations, plus ou moins nombreuses dans la plaine, sont groupées et dispersées çà et là.

A peine fûmes-nous arrivés le matin dans ce village, que le bey, accompagné de sa suite, alla visiter le marabout du pays, qui y était en grande vénération.

Comme il sera souvent question de ces saints personnages dans ma narration, je vais, en peu de mots, esquisser leurs mœurs et leurs usages.

Pour faire partie de cette caste privilégiée, il faut n'avoir qu'une femme, ne boire ni vin ni arăk, et savoir bien ou mal lire le Coran[1].

Lucas, dans son *Voyage en Afrique*, lui donne aussi le nom de bourakan ou allaïque; il dit qu'il a la forme d'un manteau écossais, et qu'il se porte de même.

Cette étoffe est d'un tissu un peu plus serré que la flanelle; les Arabes le plissent autour de leur corps, et l'arrangent de manière qu'une partie forme un capuchon sur leur tête, tandis qu'un bout rejeté sur l'épaule gauche leur flotte sur le dos.

Cette étoffe est tissue par les femmes arabes, avec la laine de leurs moutons, qu'elles font teindre généralement pour leur usage en couleurs brillantes, comme l'écarlate, le bleu, l'orangé, etc. Les Bédouins portent un épais bouracan de laine brune, de cinq à six aunes de long sur environ deux de large. Il leur sert de vêtement pendant le jour et de couverture pendant la nuit; ils le mettent en réunissant ensemble les deux extrémités supérieures au moyen d'un poinçon de bois ou de fer. Ces deux extrémités étant d'abord réunies sur l'épaule gauche, ils s'enveloppent le corps avec le reste.

Les femmes bédouines portent le bouracan avec infiniment de grâce. (*N. du T.*)

[1] Le lecteur sera, je pense, bien aise de trouver ici une petite notice sur le Corann ou Cour'ann, ainsi que l'écrit Mouradja d'Ohsson, dans son *Tableau de l'empire ottoman*. Je ne saurais dire

Dans un pays plongé dans une profonde ignorance et dans la dissolution des mœurs la plus par-

pourquoi et comment il peut se faire que d'Ohsson et Turpin, qui ont écrit tous les deux sur les institutions religieuses du mahométisme, diffèrent sur le mot fondamental de la religion.

Turpin, qui a écrit l'*Histoire de l'Alcoran*, dit :

L'Alcoran, qui signifie livre, a la même origine, la même signification que le *Micra* chez les juifs, et la *Bible* chez les chrétiens. Comme le nom dérive du verbe *koraa* (lire), puisque *al* n'est qu'un article, c'est donc un usage abusif de prononcer *alcoran*. Ces deux auteurs ont pris, sans doute, l'étymologie de ce mot à une source différente. On appelle aussi le Coran *hital*, le livre, *kitalullah*, le livre de Dieu, *masshhaf*, le code suprême, *furkann*, celui qui marque la distinction du bien d'avec le mal, et *kelam-scherif*, la parole sacrée.

Le Cour'ann, dit vulgairement Alcoran, est réputé chez les musulmans comme la parole immédiate de Dieu, comme le recueil de toutes les lois réputées divines, promulguées par Mahomet ou Mohamed.

Les mahométans sont dans la croyance que le Cour'ann est tiré du grand livre des décrets divins, qu'il est descendu du ciel sur la terre la nuit du 23 au 24 du mois de ramadan, et qu'ensuite il n'y descendit plus que verset par verset.

La doctrine, le culte, les lois morales et civiles du prophète, tout annonce que le législateur ne se proposa d'abord dans son entreprise que de détruire l'idolâtrie dans sa nation, de la ramener à l'unité, à l'adoration du vrai Dieu, en rétablissant chez elle les principes de la loi naturelle.

Dans cette vue, il prit pour modèle de son culte et de sa législation tous les patriarches de l'antiquité, Adam, Noé, Abraham, Ismaël, etc.; dont le culte, disait-il, était l'islamisme, nom sous lequel il consacra également sa doctrine et sa religion. Il puisa toutes les maximes analogues à son système, les unes dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, et les autres dans les diverses traditions généralement respectées chez les peuples arabes.

D'après les meilleurs auteurs nationaux qui ont écrit l'histoire de ce législateur, sa mission lui fut révélée en songe dans la quarantième année de son âge, par l'archange *Israfil*, la nuit du 19 du ramadan 6208, qui répond à l'ère chrétienne 603, trois cents

faite, il n'est pas étonnant que ces personnages se fassent un nom à peu de frais : cette renommée augmente considérablement si le marabout possède à

ans avant l'hégire *hidjreth*, mot arabe qui veut dire fuite, qui est l'époque où Mahomet s'enfuit de la Mecque à Médine.

Au milieu d'une de ses extases profondes, l'ange Gabriel, disent les écrivains mahométans, lui apparut, et remit par ordre de l'Éternel à son prophète, dans les vingt-trois dernières années de sa vie, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, tout le livre du Cour'ann.

La lecture de ce livre divin opérait toujours en Mahomet une espèce d'extase : il s'agitait, il se levait, se calmait, se passionnait, s'attendrissait, selon l'esprit, le caractère de chaque verset et de chaque passage de ce saint livre.

L'Alcoran, chez les mahométans, est la parole de Dieu incréée : *Allah* est ce Dieu unique et éternel qui vit, qui est tout-puissant, qui sait tout, entend tout, voit tout, qui est doué de volonté et d'action, qui n'a en lui ni forme, ni figure, ni bornes, ni limites, ni nombres, ni parties, ni multiplications, ni divisions, parce qu'il n'est ni corps, ni matière, qu'il n'a ni commencement ni fin, qu'il existe par lui-même, sans génération, sans demeure, sans habitation, hors de l'empire du temps, incomparable dans sa nature comme dans ses attributs.

Le précepte de l'islamisme est celui-ci : *Il n'y a qu'un dieu, et Mahomet est son prophète*. Comme il n'y a qu'un dieu, Mahomet enseigne qu'il ne doit y avoir qu'un culte.

Le style du Cour'ann est si riche et si pompeux, que les Arabes s'en font un titre pour prouver sa divinité. Tout le monde convient que c'est une prose harmonieuse et coulante, ses principaux dogmes sont simples et lumineux. Le Cour'ann, rempli de beautés sublimes, prescrit l'exercice de toutes les vertus morales et théologiques ; quel que soit le mérite ou la défectuosité de cet ouvrage, on a contesté à Mahomet la gloire d'en être seul l'auteur.

Les mahométans prétendent que le premier exemplaire du Cour'ann a été placé à côté du trône de Dieu, sur la grande table où sont placés tous les décrets de la divinité.

Le musulman, transporté d'une admiration superstitieuse pour ce livre, ne le touche et ne l'ouvre jamais sans être purifié ; et pour prévenir toute inadvertance qui en pourrait souiller la sainteté, il

fond son métier, et s'il sait, par son adresse, éblouir la multitude [1].

Les plus ignorants de cette caste, dans leurs mo-

a la précaution, dit l'auteur de l'*Histoire de l'Alcoran*, d'écrire ces mots sur la couverture : *Ne touchez point ce livre avant d'avoir purifié vos mains*. C'est sur ce livre qu'ils prêtent serment, qu'ils scellent leurs promesses et leurs engagements ; ils n'entreprennent rien sans l'avoir consulté; ils le portent avec eux en voyage, comme un gage de leur sûreté, et les soldats mêmes, dans leurs expéditions, le regardent comme un garant infaillible de la victoire. (*N. du T.*)

[1] Sous le manteau de l'austérité, ces espèces de prêtres religieux retracent dans leur conduite toute la dépravation du cœur et de l'esprit, ils se livrent aux plus grands désordres. Saint Augustin, qui était Africain (de Tagaze, royaume de Fez), disait qu'il était aussi difficile, étant Africain, de n'être pas porté à l'incontinence, que d'être né en Afrique et n'être pas Africain. Dominique di Pietro rapporte qu'au Caire les santons, espèce d'ermites, de religieux, à l'aide de la vénération qu'ils inspiraient au peuple, se livraient à tous les excès de la licence la plus effrénée.

Lorsque ces santons, qui avaient coutume de courir tout nus les rues du Caire, rencontraient une femme dont la tournure agréable annonçait une jolie figure, ils lui témoignaient leurs désirs, et sans aller plus loin, ils en jouissaient dans la rue, en présence du peuple, qui se rassemblait en foule pour être témoin d'une action aussi pie, et que la superstition musulmane regardait avec une sainte dévotion (*Voyage historique en Égypte*).

Le fait suivant que Brown rapporte confirme la relation de Dominique di Pietro :

Les santons ou saints de la religion mahométane, dit cet écrivain, continuent de se livrer sans contrainte aux plus criants excès. Ardent aux plaisirs d'un amour indéterminé, l'un d'eux rencontra un jour la femme d'un riche marchand mahométan nouvellement mariée, et après avoir mis en fuite celle qui l'accompagnait, il satisfit ses désirs au milieu de la rue. Le marchand porta des plaintes au pacha, qui lui répondit : « Vous êtes trop heureux ; votre femme accouchera probablement d'un welii (saint). » Il n'en put obtenir autre chose. *Voyage en Égypte et dans le Darfour*. (*N. du T.*)

ments d'inspiration, tournent avec vitesse, agitent leur tête et leurs bras avec tant de violence, qu'ils finissent par tomber sans connaissance [1]. D'autres, par un contraste frappant, opposent à ces mouvements de frénésie une gravité et une immobilité parfaites dans leurs gestes et dans leur attitude, position qui est encore plus difficile à conserver.

Il y a parmi ces gens-là de grands fourbes qui, par ce stratagème, cherchent au milieu d'une place publique à persuader à la multitude qu'ils font des miracles. Ce métier passe de père en fils, et maintenant ils se sont tellement propagés, que les contrées fertiles de la régence de Tripoli sont peuplées de cette caste. Quand ils meurent, le peuple leur élève un espèce de tombeau en forme d'une tour carrée surmontée d'un dôme d'architecture grotesque.

Ces tombeaux prennent aussi le nom de marabouts, et sont fréquentés par la foule, qui s'y rend en dévotion. Les enfants du mort, qui habitent ces monuments funèbres, publient les vertus du défunt pour accroître la réputation dont le saint homme jouissait de son vivant.

Les murs de ces tombeaux sont couverts d'offrandes que l'on fait au défunt : ce sont des armes à feu, des étriers, des selles, des brides, des corbeilles de fruits exquis, auxquels il est défendu aux profanes de toucher, parce qu'il arrive souvent que ces ex-voto sont faits par le monarque défunt pour

[1] Cette espèce de frénésie est une imitation de la danse sacrée des derviches (prêtres musulmans), dont les tournoiements ont pour objet d'imiter le mouvement des astres. (*N. du T.*)

acquérir des droits à la vénération de ces prétendus saints [1].

Le bey ne manquait pas d'aller visiter avec dévotion chaque marabout que nous rencontrions; mais il y allait toujours les mains vides, et c'était alors le marabout qui lui faisait des présents.

Il y a toujours quelques-uns de ces personnages qui suivent les armées, qui donnent leurs avis aux

[1] Langlès dit que le mot marabout est un nom arabe qui se prononce *marbout*, qui signifie proprement une personne plus étroitement liée aux exercices de sa religion, et particulièrement un religieux, un dévot, un saint homme, comme doivent être nos ermites.

M. de Paw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens*, dit que le mot *marabuth*, traduit littéralement, signifie *enfant du roseau ardent* (tom. III, part. III). Otter prétend que le nom arabe est *murabit*, qui signifie une personne qui s'attache à un endroit pour y servir Dieu uniquement et pour pratiquer des austérités pendant sa vie; qu'on a corrompu la prononciation de ce mot dont on a fait *marabout*, sans connaître sa vraie signification (*Voyage en Perse*, tome II).

L'idée de la sainteté de ces personnages et de leur intervention merveilleuse est commune à toutes les nations de l'Orient.

Voici ce que dit des marabouts le capitaine Lion : Les marabouts sont une sorte de gens dont on parle beaucoup dans les pays mahométans; il paraît, à ce que j'ai remarqué, que les qualités nécessaires pour donner droit à ce titre ne sont point partout les mêmes. Dans l'intérieur de l'Afrique, elles consistent à avoir un extérieur de sainteté, à s'abstenir de liqueurs défendues, à éviter l'usage d'expressions impropres et profanes, à ne pas avoir plus de quatre femmes, et à ne se permettre aucune intrigue avec celles des autres.

Mais à Tripoli une telle réserve n'est nullement nécessaire; il s'y trouve deux classes de marabouts : les idiots, qui ont permission de dire et de faire tout ce que bon leur semble, et les gens d'esprit qui, par une jonglerie aussi impudente que dégoûtante, s'attribuent le droit exclusif d'être les plus grands fripons qu'on puisse voir. *Voyage à Tripoli*. (*N. du T.*)

pachas et qui leur pronostiquent une heureuse issue dans les combats. Le camp devient alors le théâtre de leur charlatanisme ; ils y vendent leurs amulettes où sont tracés des caractères qu'eux seuls peuvent déchiffrer, et c'est dans ces signes énigmatiques que consiste la vertu de ces talismans. Leur croyance est telle à cet égard, qu'ils se persuadent qu'ils en ont qui ont le pouvoir de préserver d'un coup de fusil ceux qui les portent, d'émousser la pointe d'un poignard, et, qui plus est, d'arrêter les effets d'un boulet de canon.

C'est le prix qui détermine le plus ou le moins de vertu qu'ils ont. Il n'est pas un soldat qui ne soit pourvu d'une de ces amulettes, et qui n'en garnisse le cou de son cheval ou de son chameau, quand il en a les moyens.

Dans leurs maladies, ils ont la plus grande confiance dans ces caractères ; alors la présence du marabout est indispensable pour qu'il puisse lui-même les appliquer à la nature du mal ; si la maladie augmente, ils avalent les caractères qui sont tracés, et voici comment : ils écrivent avec de l'encre, dans le fond d'une tasse ou d'un bol, de grandes lettres ; ensuite ils délayent cette écriture dans du bouillon, et le malade prend ce breuvage avec la plus grande dévotion. De cet excès de superstition il en résulte des événements fâcheux.

L'épouse du pacha, qui était une Européenne, était morte, me dit-on, de la quantité d'inscriptions et d'encre qu'un marabout lui avait fait prendre de cette manière.

Ces dévots personnages ont un libre accès auprès des pachas, dans les audiences publiques ; ils lui baisent l'épaule et non la main. C'est une marque de distinction qui n'est accordée qu'aux grands et aux parents du bey[1].

[1] Les mœurs et les usages des peuples de l'islamisme ont si peu d'analogie avec les nôtres, que nous sommes chaque jour frappés de leur singularité, et c'est le peu de connaissance que nous en avons qui m'engage à mettre sous les yeux du lecteur une petite notice sur les bienséances et le respect que ces peuples observent envers les grands.

Jamais les mahométans ne se découvrent la tête ; les bienséances, d'accord avec le costume, n'exigent pas que l'on ôte le turban pour qui que ce soit. Leur manière de saluer est simple et naturelle, et, selon eux, c'est une indécence de se découvrir la tête pour saluer quelqu'un. Ils ne l'exigent pas même des étrangers : aussi nul Européen n'ôte le chapeau devant un mahométan. Un musulman salue son égal en portant la main sur le sein ou sur le cœur, et son supérieur en la dirigeant d'abord vers la bouche, ensuite vers le front : lorsqu'il rend des hommages au souverain, la main doit toucher la terre en faisant une profonde inclination.

L'air de gravité si général chez les mahométans, la décence qui accompagne tous les actes extérieurs de la vie civile, et la majesté du costume surtout dans les personnes de qualité, ajoutent infiniment à la noblesse de ce salut. Les mœurs mahométanes commandent tellement les réserves et les bienséances, que jamais une femme n'appelle son époux ou ne parle de lui qu'en employant les mots d'*aga*, d'*effendi*, ou de *tcheleby*, qui répondent à monsieur ; à différentes époques elle lui baise les mains : le jour de ses noces, dans le temps de ses couches, au mariage de ses enfants, dans les deux fêtes du Bairam, etc... Jamais un musulman n'embrasse sa mère, ni aucun de ses parents : il leur baise les mains et reçoit à son tour les mêmes marques de respect de toutes les personnes de sa famille sur lesquelles il domine par son âge ou par son rang.

Lorsqu'un mahométan se présente chez un grand, même chez des personnes d'un rang distingué, il a toujours soin d'être enveloppé dans son doliman, et d'avoir les mains couvertes avec le bout de ses manches.

La décence prescrit encore à l'un et à l'autre sexe la manière de

Le 12, à six heures et demie du matin, nous quittâmes le village de Tajiuri, nous longeâmes les bords de la mer, et, après sept heures de marche, nous trouvâmes une petite rivière que l'on appelle *Nadim-Sit,* qui donne son nom à toute la plage.

Cette rivière descend des montagnes de Ghorian, et se dirige, du midi au nord, vers la mer; ses bords sont dénués de verdure, et ses eaux intarissables coulent dans un lit bourbeux.

Vers le soir, nous campâmes à une heure et demie de distance de ce fleuve; nous vîmes venir vers nous plusieurs Bédouins des tribus voisines. Leur chef, qu'accompagnait un marabout, et quelques soldats, se présentèrent au bey, et, tournant plusieurs fois autour de lui, le fêtèrent en poussant des cris de joie, et levant vers lui leurs crosses de fusil.

Le pacha les reçut en tendant les mains vers le

s'asseoir : la plus générale est celle de se mettre sur les genoux, en se reposant sur les talons. En présence d'un supérieur ils se placent sur le devant du sofa sans s'appuyer contre le dossier ou les coussins ; ce n'est qu'entre amis très-intimes ou devant des inférieurs, que le mahométan se permet quelquefois de croiser les jambes, d'allonger un pied, ou de prendre une posture plus commode.

La manière de s'asseoir à l'européenne n'est reçue dans aucune société, elle est réservée au sultan quand il paraît sur le trône, dans les jours de cérémonie, et aux membres du divan, lorsqu'ils tiennent leurs audiences au sérail ou au palais du grand vizir.

Chez les mahométans, les rangs et les conditions ne se confondent jamais. La gravité naturelle des musulmans, la simplicité de leurs mœurs, et cette subordination rigoureuse qui règne dans tous les ordres de l'État, suite nécessaire de la constitution d'un gouvernement aussi despotique, leur rendent faciles tous les devoirs auxquels ils sont soumis par les lois, et ils en maintiennent constamment l'observation (Mour., *Tab. de l'emp. ott.*). (*N. du T.*)

ciel ; pendant ce temps-là ils entonnèrent des prières qu'ils chantaient alternativement avec le marabout. Ces Bédouins étaient enveloppés dans leur baracan, ils avaient la tête couverte d'un bonnet blanc, et étaient armés d'un fusil et d'un pistolet à mèche.

Le 13 nous traversâmes, pendant plusieurs heures, une immense plaine entièrement dépourvue d'arbres, mais couverte de belles prairies : elle se nomme *Turot*. Elle est terminée au sud par la chaîne des monts Ghorian, qui se prolonge jusque vers le milieu de la plaine. Les vallées sont de riches pâturages peuplés de Bédouins, qui y ont dressé leurs tentes. Si un gouvernement moins tyrannique protégeait l'agriculture parmi ces habitants, ces terres seraient encore plus fertiles, parce que des montagnes qui les entourent descendent quantité de ruisseaux qui les arrosent : dans trois heures de temps, je comptai quatre petites rivières qui traversent ces plaines. Elles ont leurs sources dans ces montagnes arides dont les cimes sont entièrement nues, comme le sol qui les environne, et viennent se perdre dans ce terrain doux et sablonneux.

Les puits suppléent dans le pays au défaut d'eau courante ; nous en trouvâmes quelques-uns de très-profonds à peu de distance de la mer ; ils avaient été creusés jadis dans ce terrain rocailleux. L'eau en est saumâtre, mais elle est partout la même sur la côte de Tripoli, et sans ce goût elle serait assez potable.

En traversant cette plaine, on voit un vieux château sur le revers méridional d'une montagne, à

quatre heures de distance des bords de la mer; le coteau qui l'entoure est couvert de vignes qui produisent d'excellent raisin.

Le vin aurait beaucoup plus d'empire sur l'austérité des musulmans que la défense du Coran, s'ils savaient le fabriquer; mais ils trouveront toujours un frein contre cette boisson dans leur indolence et leur paresse.

A une heure après midi, la chaleur commençant à nous tourmenter, nous fîmes halte dans un site que l'on appelle *Sydy-Abdelaty*, situé au milieu des vallons tortueux formés par des dunes de sable qui s'élèvent à peu de distance de la mer. Nous nous y arrêtâmes pour nous procurer des vivres chez les Bédouins qui habitent cette contrée, et ceux des environs.

Le restant du jour nous fûmes à la chasse au faucon, genre de récréation qui plaisait beaucoup à notre bey. L'oiseau qu'ils emploient à cette chasse se nomme *thiur*: c'est le *falco peregrinus* des naturalistes, faucon pèlerin ou passager [1].

[1] Buffon regarde cette espèce de faucon comme étrangère à l'espèce des faucons d'Europe et sujette à quelques variations, telles que le faucon de Barbarie, le faucon tunisien ou punicien. Olivier nous dit deux mots sur la nature de cette chasse (*Voyage en Turquie, en Égypte et en Perse*). « Les chasseurs, dit-il, sont à cheval et marchent ordinairement sur une même ligne; ils sont précédés de quelques serviteurs à pied, qui battent la campagne et font lever le gibier. Dès que celui-ci est parti, un cavalier lâche après lui le faucon qui l'atteint bientôt, le menace, l'attaque de son bec et de ses ongles, l'arrête, et donne aux cavaliers chasseurs le temps de s'en approcher et de le prendre ou de le tuer. »

Shaw rapporte que la chasse aux oiseaux a été de tout temps

On met un grand soin à dresser ces oiseaux, mais on ne réussit pas toujours ; c'est ce qui donne un grand prix à ceux que l'on est parvenu à bien élever à cette chasse. Les Bédouins ordinairement les échangent entre eux contre des chameaux.

Ce divertissement très-agréable fut fort à la mode dans les temps reculés, à en juger par les descriptions qu'en font les romanciers de ces temps chevaleresques ; il fut introduit par les Maures d'Espagne, et passa ensuite dans le reste de l'Europe sans avoir une grande vogue, parce que son exécution deman-

et est encore un des plus grands plaisirs des Arabes et des gens un peu au-dessus du commun. Les bois leur fournissent pour cela toutes sortes de beaux éperviers et de faucons; il paraît que le royaume de Tunis était, il y a deux siècles, fort célèbre pour ses oiseaux (*Voyage en Barbarie*).

Parmi les oiseaux de proie, le faucon est l'un des plus vigoureux, c'est aussi l'un de ceux dont le courage est le plus franc et le plus grand, relativement à ses forces, et pour ainsi dire le plus noble. Il fond perpendiculairement sur sa proie et l'enlève si elle n'est pas trop lourde.

On a su profiter de la vigueur du faucon et de son courage pour le dresser à la chasse; mais comme son naturel est en même temps excessivement sauvage et même féroce, il a fallu beaucoup d'art et de peine pour parvenir à le dompter, à en faire un captif plutôt qu'un domestique, et cet état d'esclavage est tellement opposé au naturel des faucons, que jamais ils ne produisent dans les fauconneries.

Ces oiseaux, dont les ailes sont fort grandes, volent haut et avec rapidité, ils s'approchent rarement de la terre, ils ne posent que sur la cime des rochers les plus élevés; ils choisissent ceux qui sont exposés au soleil du midi pour y placer leurs aires, dans lesquelles les femelles déposent ordinairement quatre œufs blancs, tachetés de brun. L'incubation ne dure pas longtemps; dès que les petits sont en état de voler, les pères et mères les chassent et les forcent à s'éloigner du canton qu'ils habitent.

De même que les grands oiseaux de proie, les faucons passent pour vivre très-longtemps. *Dict. des sciences nat.* (*N. du T.*)

dait trois choses assez difficiles à réunir, telles qu'un bon cheval, un excellent faucon, et une vaste plaine.

Cette chasse convient aux plages africaines, et les poëtes qui ont décrit cette espèce d'amusement en font un récit fort amusant.

Sur le soir il arriva au camp diverses troupes de Bédouins qui avaient dressé leurs tentes dans les plaines et sur les montagnes des environs; ils en descendirent par bandes avec leurs bannières déployées, faisant retentir la campagne de leurs hymnes joyeux, que leurs chefs entonnaient et que le reste de la troupe répétait en chœur.

Je fus étonné de voir ces hordes vagabondes, errantes dans les déserts, sans lois, sans discipline, se ranger au premier signal sous les drapeaux de leur prince.

Le bey les reçut d'une manière très-affable, et leur témoigna, avec la plus vive amitié, combien il était sensible à leur dévouement.

Dans la nuit du 14 février j'endurai un froid excessif dans ma tente. Le thermomètre de Réaumur était, à cinq heures du matin, à 4 degrés; la veille il était monté, à l'ombre, à 16. Cette énorme différence de température entre le jour et la nuit est un trait caractéristique des côtes de Barbarie, et je pense que c'est de cette variété que dérive la température moyenne de ces plages, qui se trouvent plus élevées que celles de Gênes[1].

[1] Ville d'Italie, sur le bord de la Méditerranée.

Les vents du nord, en passant sur la Méditerranée, se chargent d'humidité; ils vont se mêler à l'air plus rare de ces contrées et les inondent de rosée.

J'ai observé plus d'une fois, pendant l'été, dans le canton de Gênes, que, lorsqu'il ne survenait pas subitement quelque changement dans l'atmosphère, la température de la nuit différait à peine d'un degré de celle du jour; tandis que, dans les contrées africaines, j'ai vu plus d'une fois le thermomètre monter dans le jour à 20 degrés, et pendant la nuit la terre se couvrir d'une gelée blanche, au point de la croire couverte de neige.

Le 14, de grand matin, j'allai, selon mon usage, rendre ma visite au bey; je le trouvai se disposant à passer la revue de ses troupes, qui s'étaient augmentées, en deux jours, de plusieurs corps de Bédouins.

A sept heures, nous nous remîmes en route, nous longeâmes la base d'une chaîne de collines escarpées d'où descendaient plusieurs rivières. Dans ces agréables plaines couvertes de palmiers et d'oliviers, on voit la vigne pleine de vigueur, malgré le peu de soin qu'en ont les habitants, qui ne s'en occupent que pour faire la vendange.

Cette contrée est parsemée de coteaux, elle est assez habitée et s'appelle *Syby*. Parmi ceux qui s'élèvent au midi, on trouve de vieilles ruines de châteaux; sur le bord du chemin on rencontre des restes d'arcades et de puits profonds creusés dans le sable. Quelques-uns paraissent très-anciens, à en juger par les beaux marbres que l'on y avait employés, et

par la quantité de réservoirs qui garnissent ceux qui étaient aux environs de Lébida.

Dans cet endroit nous fûmes rejoints par six marabouts qui vinrent, enseignes déployées, avec leurs fifres et leurs cornemuses, fêter le bey à son passage. Ils dansaient autour de lui au son de cette musique, s'efforçant de lui témoigner leur joie par des mouvements et des contorsions extravagantes.

Nous repliant ensuite vers le nord, nous avions Lébida en face, en descendant de ces collines, et nous dressâmes nos tentes tout près des ruines de cette ville, à demi-heure de distance de la mer.

Les ruines de l'antique Leptis (aujourd'hui Lébida) gisent sur cette plage qui, d'un côté, se termine au couchant, et de l'autre, au sud de l'extrémité septentrionale des monts *Mesalate*, qui se prolongent vers le bord de la mer ; on voit ensuite la ville de *Mesurate* s'étendre à l'est, dans de vastes plaines couvertes de palmiers et d'oliviers.

Les montagnes de Mesalate s'élèvent du côté de l'est sur Lébida, et ont leur sommet couronné des ruines d'un vieux château. Leur chaîne s'avance au midi au delà d'une petite plaine, à la hauteur d'en viron cent mètres, en déclinant insensiblement vers le bord de la mer. Elles paraissent stériles ; cependant peu d'industrie suffirait pour les couvrir de vignes et d'oliviers, que la qualité du terrain, la douceur du climat et l'exposition rendraient très-productives ; mais je les vis en friche et désertes.

Il ne reste plus de Leptis Magna qu'une quantité de ruines éparses çà et là, ensevelies en partie dans

des sables que les vents et la mer accumulent chaque jour sur cette plage. Ces restes sont des débris de grands édifices, des tours ruinées, des rues, des fragments de toutes sortes de marbres, parmi lesquels on voit celui de Paros [1]. On y trouve aussi en quantité le marbre penthélique [2] et le porphyre oriental [3].

[1] Le marbre de Paros était d'une blancheur extrême, et était celui que les anciens statuaires préféraient pour leurs chefs-d'œuvre et pour orner les temples. Il fut appelé ainsi parce qu'on le tirait des fameuses carrières du mont Marpessus, situé dans l'île de Paros. Les anciens appelaient aussi ce marbre *lychnite*, du mot latin *lychnus*, dérivé du grec qui signifie lampe, parce que, selon Varron, ces carrières étaient souterraines, et on était obligé d'avoir des lampes pour en éclairer l'exploitation. C'est ce marbre que remplace aujourd'hui le marbre de Carrare, ville d'Italie, au duché de Lucques.

[2] Le marbre penthélique était au nombre des beaux marbres blancs de la Grèce, et était très-estimé des statuaires et des architectes.

Athènes dut la plupart de ses superbes monuments au voisinage de cette montagne, qui recélait de si belles carrières de marbre.

[3] Le porphyre oriental que vit notre auteur dans les ruines de Leptis Magna est sans doute celui que les naturalistes appellent le *porphyrites* d'Égypte, qui est rouge et semé de points blancs, ce qui lui avait fait donner aussi le nom de *leucostictos*, mot composé de deux racines grecques qui signifient points blancs.

Ce porphyre oriental se trouvait en Arabie, en Égypte et en Numidie.

Quoique le porphyre soit classé parmi les marbres, il est reconnu que ce n'en est pas un, puisque sa base est argileuse et non calcaire, qu'il fait feu avec le briquet, et ne fait point efflorescence avec l'eau-forte. Or, le marbre quel qu'il soit est à base calcaire, ne donne point d'étincelles au briquet, et fait efflorescence avec l'eau-forte.

Le porphyre est encore à distinguer par sa dureté: l'air, la pluie, le laps de temps, n'ont point de prise sur lui, et le poli qu'il prend est la cause pour laquelle on l'a placé avec les marbres.

La transparence dans le porphyre est un signe de son extrême

Lébida fut bâtie par les Phéniciens, et devint plus tard une colonie romaine[1]. Je ne pus distin-

dureté, et dans les marbres, au contraire, leur dureté diminue à raison d'une plus grande transparence.

Les carrières orientales de porphyre sont plutôt perdues qu'épuisées; elles ont été recouvertes, par un grand nombre de siècles, de sable, de terre, de fange et de ruines, et avec des fouilles, on trouverait dans ces mêmes lieux les carrières où l'on exploitait ces riches matières.

On trouve des porphyres en France, qui ont toutes les qualités intrinsèques du porphyre antique.

1 On lit dans Salluste que cette ville fut bâtie par les Sidoniens (habitants de la Phénicie): *Id oppidum ab Sidoniis, quos accepimus profugos ob discordias civiles navibus, in eos locos venisse* (cap. LXXVII, *De bell. Jug.*).« Cette ville fut bâtie par des Sidoniens « qui s'étaient sauvés de leur patrie, dans une guerre civile, et qui « débarquèrent en ce lieu.»

Elle devint ensuite, comme on le verra plus loin, colonie romaine. Ses fondateurs la surnommèrent *magna*, pour la distinguer d'un autre Leptis située hors des limites de la Tripolitaine; c'est ce que nous apprend Pline : *Leptis altera quæ cognominatur magna* (lib. V, cap. IV).

Lébida, anciennement Leptis Magna, fut la première cité de la province connue sous le nom de Tripolitaine, à cause de ses trois villes, *Leptis*, *OEa* et *Sabrata.*

Elle fut une des plus grandes et des plus belles situées sur le bord de la mer, dans la région sirtique.

Elle est à vingt-cinq lieues à l'est-sud-est de Tripoli, et à trois lieues à l'ouest de l'embouchure du fleuve Cyniphe, aujourd'hui Wadi-Quaham. Elle possédait jadis un fort beau port construit par les Phéniciens, dont on voit encore les restes; mais l'entrée étant bouchée maintenant, aucun navire ne peut y aborder.

On trouvait à Leptis un temple orné de deux cents colonnes de dix-huit pieds de hauteur sur deux et demi de diamètre, de marbre vert et blanc*, et de couleur rosée.

Ces colonnades sont en débris, confondues avec les ruines, que

* Le marbre vert et blanc était celui qu'on appelait *vert antique de Laconie*, un des plus précieux de l'antiquité; c'était aussi le plus gai, selon les anciens : ils le trouvaient à fleur de terre, à la source du fleuve Eurotas; ce

guer dans ce désordre si ces restes étaient de construction phénicienne; mais, à en juger par les fragments d'architecture et des ornements des chapiteaux, il y a tout lieu de croire que ces ruines appartiennent aux Romains.

Il est probable que ces conquérants affectionnaient une ville qui s'empressa de se déclarer en leur faveur, et qui persista dans sa fidélité pendant la guerre qu'ils eurent à soutenir en Afrique; qu'ils

l'on voit aujourd'hui éparses sur une étendue de trois milles de longueur, sur deux de largeur.

Procope rapporte qu'elles provenaient des derniers siècles de l'empire romain, du temps de Justinien, qui y bâtit quatre églises*. Ces ruines offrent des restes assez bien conservés de plusieurs arcs de triomphe du plus beau granit, des débris de statues, des marbres portant des inscriptions grecques, latines et en caractères puniques, un grand nombre de frises sculptées et des restes de bains anciens.

Elles sont plus riches et plus grandioses que celles que l'on trouve à l'ancienne Cyrène, tant par la quantité de colonnes que par la qualité des marbres de diverses couleurs qui embellissaient ces édifices, et qui attestent la magnificence d'une ancienne colonie romaine.

Lucas et Ledyard rapportent qu'à environ vingt-cinq milles à l'est de ces ruines, on trouve les restes d'un superbe aqueduc qui conduisait autrefois à Leptis Magna l'eau d'une montagne éloignée.

Les Arabes trouvent souvent parmi ces ruines, dont la mer paraît avoir envahi une partie, des camées, des monnaies, des médailles et des bronzes, qu'ils vont vendre à Tripoli. (*N. du T.*)

qui fait dire à Martial que ce marbre était lavé par cette source verdoyante: *et quod virenti fonte lavit Eurotas.*

Il n'y a pas de doute que ce lit de vert antique, qui devait cette propriété à l'Eurotas, doit exister encore, et que, recouvert seulement de limon, de roseaux ou autres plantes aquatiques, on pourrait le retrouver facilement, si on voulait en faire usage aujourd'hui. (*N. du T.*)

* *De ædificiis Justiniani*, lib. VI.

embellirent cette cité de beaux monuments, et qu'ils en laissèrent subsister fort peu d'anciens, qui pussent rappeler sa primitive splendeur et son indépendance [1].

Je ne crois pas me tromper en disant que la situation de Leptis Magna n'est pas clairement décrite sur ce rivage par les écrivains de l'antiquité.

Les décombres que l'on rencontre sur cette étendue de terrain ne sont pas de nature à désigner s'ils appartiennent plutôt à l'ancienne *Neapolis*, à *Garaphra* ou à *Abrotone*.

Je crois ensuite que les ruines qui se trouvent à l'ouest de ce qu'on nomme aujourd'hui l'ancien Tripoli appartiennent au Tripoli des anciens géographes. Cependant il paraît que la ville qui porte aujourd'hui le nom de Nouveau Tripoli, que les Grecs appellent Neapolis, dut sa formation à l'abandon de l'ancienne ville, et qu'elle prit à cette époque son nom de Ville-Neuve.

Telle est la version de Ptolémée, qui dit que Nea-

[1] Voici le texte de Salluste, qui fait mention de l'époque que cite notre voyageur :

« Leptis, dans le commencement de la guerre, avait fait avec « Calpurnius une alliance dont elle avait ensuite obtenu la ratifi- « cation à Rome; depuis ce temps-là elle nous était demeurée « constamment attachée : *Dein ubi ea impetrata semper boni fide- « lesque mansere*, et avait de plein gré obéi à tous les ordres de « Calpurnius, d'Albinus et de Metellus. On lui accorda sans peine « ce qu'elle demandait, et Metellus y envoya quatre cohortes de « Liguriens, avec C. Annius pour gouverneur.» *Itaque ab imperatore facile quæ petebant adepti; emissæ eo cohortes Ligurum quatuor, et Caius Annius præfectus*. Cap. LXXVI, *De bell. Jugurth.* (*N. du T.*)

polis s'appelle aussi *Tripolis*[1]. Je cite ici le texte de cet auteur, ayant fort peu de confiance à la version de Cellarius, dont le sens est altéré et confus, en substituant Leptis à Tripolis.

Pline est d'accord avec Ptolémée en citant deux villes différentes, Neapolis et Leptis Magna, entre lesquelles il place Garaphra et Abrotone. D'après les notions que Pline avait acquises sur cette cité, et à l'époque où il écrivait, il mérite toute confiance sous le rapport de la géographie de cette contrée d'Afrique, de préférence à tout autre écrivain.

Au reste, de plus amples observations deviendraient inutiles, parce qu'il sera toujours difficile de fixer exactement la position des villes que les anciens ont placées sur ces plages africaines, où les sables couvrent de plus en plus ces fragments de ruines que le temps avait respectés.

Je trouvai à Lébida le capitaine anglais Smith occupé à fouiller ces précieuses ruines et celles des environs. Ses connaissances, jointes aux moyens et au temps qu'il a eus à sa disposition, l'ont mis à même de donner une plus ample description que moi, qui n'ai pu avoir, pour ainsi dire, qu'une demi-journée pour les parcourir; aussi m'abstiendrai-je de longs détails à ce sujet, puisque le capitaine Smith s'en est occupé[2].

Le restant de la journée (14 février) le bey s'oc-

[1] Ptolémée, dans sa carte intitulée *Tabula Africæ* 2, place *Neapolis seu Tripolis* à l'ouest de l'embouchure du Cyniphe (liv. IV, table 2 de la Libye). (*N. du T.*)

[2] Le capitaine Smith, commandant le vaisseau de Sa Majesté

cupa à passer toutes ses troupes en revue, et s'étant aperçu que les renforts qu'il avait demandés aux tribus adjacentes ne l'avaient pas encore rejoint, il leur signifia que, si elles tardaient davantage, il ferait saccager leurs camps.

Le soir, le beau-frère du bey vint me consulter; il éprouvait un violent mal à la tête suivi de symptômes inflammatoires. Je jugeai qu'une saignée lui était nécessaire; mais, habitué aux médecines des amulettes qui sont en grand crédit dans ce pays, il ne voulut pas s'y soumettre. Cependant, après un long entretien, il y consentit, et voulait que je lui donnasse ma parole qu'il serait guéri.

Ayant un peu hésité à lui répondre, il m'interpella brusquement en me disant pourquoi je voulais le priver de son sang, si je n'étais pas certain de sa guérison. « Je ne suis pas sûr, lui répliquai-je avec franchise, que vous mourrez si je ne vous saigne pas; mais, en vous saignant, j'espère vous guérir. »

Après avoir réfléchi quelque temps à ce que je

l'Aventure, fut employé pendant plusieurs années, d'après les ordres de l'amirauté, à explorer plusieurs parties de la Méditerranée. Cette expédition fut couronnée du plus grand succès, à l'égard de la reconnaissance de la côte d'Afrique.

D'Alexandrie il se rendit, en longeant le littoral, du *Catabathmos* à *Dernali.* Il fit sur ce rivage, dans différents ports et sur divers caps, d'importantes observations astronomiques, et compléta l'exploration de la côte dans toute la distance de ces deux villes.

Dans cette reconnaissance, la situation de nombreuses cités et nations anciennes a été déterminée avec soin, et avec des dates tellement certaines, qu'elles ont servi à jeter d'importantes lumières sur la géographie d'Hérodote, de Strabon, de Léon, et d'Edrisius. (*N. du T.*)

venais de lui dire, il s'y décida, mais il voulut que son sang fût enterré avec honneur dans ma tente, et il voulut être témoin de cette opération.

Le lendemain mon remède fit grand bruit, et j'en fus contrarié, ne sachant pas jusqu'où pouvait aller l'exigence de ces barbares, si jamais ils tombaient malades ou s'ils étaient blessés.

Les marabouts furent extrêmement jaloux de mon crédit, parce qu'il leur semblait que le leur était perdu, et, ne pouvant me nuire autrement, ils blâmaient la conduite du bey qui avait confié sa vie à un chien de chrétien.

Je n'aurais fait aucun cas de ces dispositions hostiles, mais l'économe du pacha se ligua contre moi avec les marabouts, et me traita fort mesquinement dans ses distributions. Je n'osai pas m'en plaindre au bey, parce qu'il en serait résulté la bastonnade pour lui, et que j'aurais ensuite manqué de tout.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, je vis arriver dans ma tente un esclave de Mustapha-Raïs-Marsa, fils du premier pacha, qui m'apportait, de la part de son maître, un pot de pistaches et de dattes pétries avec de la farine d'orge et du beurre.

Ce subside ne pouvait arriver plus à propos : j'en fis mon repas, et je donnai le restant aux esclaves noirs du bey, qui venaient souvent me voir et me témoignaient beaucoup d'affection.

Ayant apaisé avec ce frugal repas quelques légères douleurs d'estomac, je m'endormis, entièrement résigné à tous les accidents auxquels je m'étais aventuré dans cette expédition.

CHAPITRE III.

TRAJET DE LÉBIDA A MESURATE.

L'armée passe à sec le Wadi-Quaham (le Cyniphe des Carthaginois.) — Source de ce fleuve selon Hérodote. — Région fertilisée par le Cyniphe, à qui il donnait son nom. — Contrée fertile de la Bysacène. — Nations indigènes de la Libye intérieure. — Villages de Sliten habités par des juifs et des marabouts. — Rencontre de deux soldats arrivant de Ben-Ghazi pour annoncer la retraite de l'armée des révoltés. — Description de la ville de Mesurate. — L'armée tripolitaine stationne trois jours dans cette ville à cause du mauvais temps. — Anciens peuples Garamantes; leurs usages. — Pierres précieuses qu'on tirait de cette contrée.

Nous quittâmes Lébida le 15 février, à six heures du matin; le thermomètre de Réaumur était à 10 degrés. Il soufflait un vent d'ouest très-fort et il pleuvait de temps en temps.

Arrivés après une heure de marche auprès d'un petit torrent, les habitants des environs, précédés de trois nègres qui sonnaient d'une espèce de cornemuse, se présentèrent sur la route pour avoir l'honneur de baiser les mains au bey. Nous étions près de la demeure d'un marabout, lorsque le pacha fit faire halte pour recevoir les provisions du jour. Mon habit européen attira les regards du religieux, qui, d'un air farouche, accompagna quelques gestes menaçants de paroles que je ne comprenais pas; mais un noir qui était à mes côtés m'expliqua le sens de ses menaces et de ses paroles. Cependant la présence du bey contint la colère du prêtre musul-

man ; je n'en fus pas moins contrarié d'avoir excité le courroux du marabout, parce que nous nous disposions à traverser un pays entièrement peuplé de ces fanatiques.

A trois heures de chemin de Lébida nous trouvâmes le torrent de *Wadi-Quaham*. Son lit est formé de cailloux ; il prend sa source dans la partie méridionale des montagnes voisines ; il était entièrement à sec : lorsqu'il déborde, ses eaux se répandent dans les environs, forment des marais et des lagunes qui se remplissent de roseaux. Cette petite rivière est le *Cyniphe* des anciens[1] : telle est l'opinion de Ptolémée et de Strabon, qui placent ce fleuve à l'ouest du promontoire *Cephalæ,* aujourd'hui cap Mesurate[2].

[1] Le Cyniphe, qui est aujourd'hui le torrent de *Wadi-Quaham*, est cité par les anciens auteurs Ptolémée, Strabon, Pomponius-Mela et Hérodote. Ce dernier lui fait prendre sa source dans les montagnes des Grâces : *Per eos flumen Cyniphus e colle qui vocatur Gratiarum fluens, in mare influit* (lib. IV, cap. 65). «Le fleuve Cyniphe descend de la colline des Grâces, et coule vers la mer à travers le pays des Maces.»

Ptolémée place ce peuple au nord des Garamantes. Pomponius-Mela parle ainsi de ce fleuve : *Cyniphus fluvius per uberrima arva decidens* (lib. I, cap. 7). «Le fleuve Cyniphe traversant les campagnes les plus fertiles.» Cet ancien fleuve est aujourd'hui le Wadi-Quaham, sortant toujours de la chaîne des monts Ghorian qui s'étendent à l'est, et séparent la Libye inférieure du pays des Garamantes (maintenant royaume de Fezzan). Cette rivière fertilise la contrée qu'elle arrose, et prenant sa direction au nord-nord-est, après un cours de deux cents stades (25 milles, un peu plus de 8 lieues), selon Hérodote, il va déboucher dans la Méditerranée à l'ouest de Lébida, entre Tripoli et la Grande-Syrte, par 32° 33' de lat. et 25° 30' de long. (*N. du T.*)

[2] Le cap Mesurate est le cap *Cephalæ* de Strabon, et le cap *Triero* de Ptolémée. (*N. du T.*)

Cellarius aurait dû prendre pour guide ces auteurs, il n'aurait pas placé dans sa géographie cette rivière à l'est du cap Cephalæ, dans le golfe de la Grande-Syrte.

Il y a en outre, dans la relation de Strabon, un passage relativement à ce fleuve, qui est dans le cas d'éclairer tous les doutes sur cette position géographique. Après avoir parlé de la ville de Neapolis, il dit : « A peu de distance on trouve le fleuve Cyniphe, sur lequel les Carthaginois avaient bâti une chaussée à la faveur de laquelle on passait quelques lagunes qui s'avançaient dans le pays[1]. »

Ces eaux marécageuses et stagnantes dont parlent Strabon et Ptolémée ont toujours encombré l'embouchure du Cyniphe; comme alors, tout le pays d'alentour est encore aujourd'hui inondé par les pluies.

Les eaux du Cyniphe durent servir à abreuver les habitants de l'antique Leptis Magna, puisque depuis les ruines du pont jusque vers cette cité on voit se prolonger les débris d'un aqueduc, que soutenaient, à la distance de vingt pas, des pilastres carrés voûtés à cylindre sur leurs axes.

Comme il n'y a nul doute que cette rivière est l'ancien Cyniphe, les collines où il prend sa source

[1] C'est sur le Cyniphe, dit Strabon, que les Carthaginois avaient élevé une chaussée pour servir à traverser des marais et des lagunes qui se prolongeaient au loin dans les terres, exactement comme le raconte notre auteur : *Postea est flumen Cyniphus hinc murus quidam quem Carthaginenses condiderunt, voraginibus quibusdam ponte instratis quæ in regionem recedebant.* Strab., lib. XVII. (*N. du T.*)

doivent être celles que Ptolémée et avant lui Hérodote appelaient les montagnes des Grâces; mais, à mon avis, les géographes modernes n'ont pas suivi le texte d'Hérodote, puisqu'on voit, sur les cartes du jour, que ces montagnes se prolongent jusqu'aux bords de la mer, ce qui, dans le fait, n'existe pas.

Si, comme le dit cet écrivain, elles étaient situées à deux cents stades de la mer, il faut reconnaître les derniers contre-forts qui, du côté du midi, fixent les limites de cette contrée, comme une prolongation de la chaîne des Ghorian. Ces montagnes sont naturellement couvertes d'arbres, et contrastent étrangement par leur verdure avec le sol brûlant de la Libye qui les entoure[1].

A une heure du fleuve Cyniphe, la plaine qui

[1] C'est ce qu'on lit dans Hérodote, liv. IV: *Hic collis Gratiarum nemoribus frequens est, cum cætera Africa sit arboribus nuda, ducentorum ab ea ad mare stadiorum intercapedinis.* «Cette colline est « entièrement couverte d'une épaisse forêt, au lieu que le reste de « la Libye est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette col« line à la mer il y a 200 stades.»

Les Grecs, selon Danville, donnaient le nom de Libye à toute l'Afrique, quoique la Libye ne fût spécialement parlant qu'une partie de cette contrée du globe; elle était divisée en Libye extérieure et Libye intérieure.

La première était à l'occident de l'Égypte et s'étendait jusqu'à la Grande-Syrte; l'intérieur de cette contrée était habité par des nations issues d'Égypte; Hérodote cite encore les Adyrmachides, les Giligammes, les Asbystes, les Auschises, les Cabales, les Nasamons, les Psylles et diverses autres nations.

Le littoral de cette Libye était peuplé de colonies grecques : tels étaient les Cyrénéens, les Lotophages, les Marmarides et les Barcéens. Cette contrée comprenait la Cyrénaïque et la Marmaride que séparait la grande descente du Catabathmos; elle renfermait aussi le pays des Ammoniens où était le célèbre temple de Jupi-



s'étend au levant jusqu'au cap Mesurate est vaste et fertile.

Strabon et Pline ne faisant pas mention de cette plaine, bien qu'ils aient parlé tous les deux de cette partie de la Libye, je doute qu'ils aient voulu prolonger jusque-là la fertile région bysacène.

Dans ce premier historien on lit : *Libyphenices vocantur qui Bysacium incolunt.* « On appelle Liby« phéniciens ceux qui habitent la Bysacène » (liv. XVII). Il s'agit donc de savoir où habitaient les Libyphéniciens pour connaître la région bysacène. Voici le texte précis de Strabon, relativement à cette question géographique : « Le territoire des Libyphéniciens est sur le littoral qui s'étend depuis Carthage jusqu'au cap Céphale et jusqu'aux Maces libyens[1]. »

ter-Ammon; le pays des Augiles si fertile en dattes, selon Hérodote (voyez à cet égard la note du VIe sommaire).

La Libye intérieure qui était la contrée habitée par les bêtes féroces et d'énormes reptiles, était située au midi de la Libye extérieure, elle s'étendait à l'occident jusqu'à l'océan Atlantique, et à l'orient jusqu'à Thèbes en Égypte; elle était occupée par les Garamantes, les Machlyes, les Auséens, les Gindanes, les Ausetes, les Gisantes, et autres peuplades qui étaient presque toutes nomades *.

Aujourd'hui, dans la géographie moderne, ces deux provinces libyennes sont remplacées par la Marmarique, la Cyrénaïque, le désert de Barcah, le Bornou, le Fezzan, une partie du Sahara.

1 Notre voyageur ne nous donne qu'un fragment du texte de Strabon; cet auteur écrit plus au long :

« Le pays des Libyphéniciens, dit-il, s'étend parallèlement à la « côte, depuis Carthage, d'une part, jusqu'aux Massésiliens, et de « l'autre, jusqu'au cap Céphale; il se prolonge à l'intérieur jus-

* Du reste, dans le cours de mes notes, j'ai placé des détails relatifs à la majeure partie de ces nations.

Il faut observer aussi que Scylax, le seul géographe qui ait parlé en détail de ces belles contrées, s'est trompé quand il a dit : « Après la Syrte, et au dehors de la Syrte, est une belle plaine et une ville appelée Cyniphe ; mais cet endroit est désert, » etc... Il n'y a pas de doute que le mot *fleuve* a été tronqué pour celui de *ville*, parce qu'en corrigeant le mot ville pour mettre celui de fleuve, Scylax s'accorde parfaitement avec les autres géographes.

D'après le texte grec, Scylax voyage du levant au couchant quand il dit : « Après la Syrte et dans ses alentours, on trouve une belle campagne solitaire et un fleuve nommé Cyniphe. »

Après avoir signalé cette erreur de fleuve pour ville dans le texte de Scylax, je dirai qu'Hérodote, en faisant la description de cette belle région, dit qu'elle porte le nom de Cyniphe qui est celui du fleuve qui la baigne [1].

Il paraît certain que, dans le temps de ce célèbre historien, cette contrée était comptée au nombre des plus peuplées de la Libye ; il la compare, pour la fécondité, aux contrées babyloniennes, qui étaient

« qu'à la contrée montagneuse des Gétules. » *Imminet autem oræ a Carthagine usque Cephalas et Massæ-Silios Lybophenicum terra usque ad Getuliæ montana.* Lib. XVII.

[1] Hérodote s'explique ainsi, en décrivant cette région : « Quant « à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, « être comparée ni à l'Asie, ni à l'Europe. J'en excepte seulement « la région du Cyniphe, pays qui porte le même nom que le fleuve « dont il est arrosé. » *Neque vero videtur bonitas Libyæ terræ cum bonitate Asiæ atque Europæ, præter unam Cyniphum, quæ tellus fluvio cognominis est.* Lib. IV.

les plus fertiles de cette époque, puisqu'elles rapportaient trois cents pour un comme celles du Cyniphe[1]; il est donc facile de voir que ceci se rapporte à la région bysacène, dont la fertilité était sans égale, sans avoir besoin de l'industrie de ses indolents habitants, puisque tout est dû à la bonté du sol qui produit naturellement le palmier et l'olivier, dont la culture n'exige aucuns soins.

On trouve dans ces plaines trois gros villages connus sous le nom de *Sliten,* habités par des juifs et des marabouts; ces derniers y sont en si grand nombre que toute la contrée est couverte de leurs chapelles gothiques. Ils se sont rendus maîtres du pays; ils tiennent les juifs dans une dépendance continuelle, en leur extorquant de l'argent et en les maltraitant.

Ces villages sont un peu éloignés de la mer, parce que le sable des dunes, que le vent soulève et amoncèlle sur le rivage, rend la plage inhabitable. A en juger par la force de la végétation, ces contrées ne doivent pas manquer d'eau.

1 Notre voyageur a cité, dans le cours de son ouvrage, tant de fois le texte du géographe philosophe de l'histoire, qu'il aurait pu donner aussi ce passage qui est assez remarquable.

« Ce pays rapporte autant de grains que la Babylonie; celui « des Hespérides est aussi un excellent pays; dans les années où « les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité elles rendent le « centuple, mais la région du Cyniphe rapporte environ trois « cents pour un. » *Ex proventibus autem fructuum terræ, totidem mensuræ illic quot e Babylonia tellure percipiuntur; bonum solum et illud est quod Hesperidæ colunt; nam quoties id eximiæ seipsum ubertate superat, centuplum reddit, at illud Cyniphum circiter trecenta.* Lib. IV. (*N. du T.*)

Du temps d'Hérodote, elles étaient arrosées par des sources qui aujourd'hui se perdent dans ce terrain sablonneux, au point que l'on n'y boit que de l'eau trouble et bourbeuse[1].

On y rencontre partout les traces de l'ancienne et immense population qui habitait ces contrées fertiles, dans la quantité d'habitations ruinées que l'on y voit aujourd'hui; les marabouts du pays ont tiré parti de quelques tours pour s'y loger.

Le lendemain, 16 février, nous avions au midi une chaîne de montagnes qui se prolongeait vers le cap Mesurate; nous traversâmes une plaine où nous rencontrâmes une quantité de puits, et dont nous admirâmes la fertilité, quoique inculte et dans l'état d'abandon où elle était.

Le bey visita toutes les chapelles des marabouts, qui affluent dans le pays. J'observai que ces excès de dévotion le prenaient toujours au milieu des tribus qui avoisinent ces oratoires, parce que, pendant qu'il était à faire sa prière, elles se faisaient un devoir de porter des provisions au camp, et s'il arrivait qu'elles y manquassent, leurs maisons étaient brûlées, leurs bestiaux enlevés et les habitants bâtonnés.

Nous rencontrâmes en route deux soldats à pied

[1] C'est ce que confirme Hérodote qui fait mention des eaux de cette contrée : *Est enim pulla et uda fontibus, ac ne imbre quidem qui sit vehementior læditur; nam in eo tractu Libyæ pluit.* « C'est une « terre noire et arrosée de plusieurs sources. Elle n'a rien à craindre « de la sécheresse, et les pluies excessives ne faisant que l'abreu- « ver, elle n'en souffre aucun dommage; il pleut en effet dans « cette partie de la Libye » (liv. IV). (*N. du T.*)

qui venaient de Ben-Ghazi porter la nouvelle au bey, qu'aussitôt que son frère révolté avait eu connaissance de la marche de l'armée tripolitaine, il avait quitté la ville, et s'en était éloigné à une journée de marche. Le pacha en fut satisfait ; cette retraite excita des transports de joie parmi les soldats, qui tirèrent vanité de la lâcheté des rebelles qu'ils allaient combattre.

A huit heures de chemin environ du cap Mesurate on voit tout près de la mer, au milieu des sables, les ruines d'un ancien pays que les Maures appellent *Orir :* ce sont des restes de murs et de maisons, des débris de pavés en mosaïque, des fragments de marbres qui attestent l'existence d'une ville célèbre. Sa situation correspond à la *Cisterne* de Ptolémée, qui se trouve précisément entre le cap *Triero,* qui est le cap Céphale de Strabon, et les lagunes que forme le fleuve Cyniphe à son embouchure.

Six heures après notre sortie des villages de Sliten, où nous avions campé la nuit précédente, nous arrivâmes à l'extrémité d'un coteau qui dominait une jolie campagne, du côté du levant, où était le village de *Zautmaggio*, au milieu d'une plaine verdoyante plantée de palmiers et d'oliviers entourés de puits de toutes parts.

Nous étions à une heure de la ville de Mesurate, lorsque le bey ordonna de laisser les équipages du camp à Zautmaggio, et d'attendre au lendemain matin pour faire son entrée solennelle dans la ville.

Le gouverneur Sidy-Mahomet-Aga vint à sa ren-

contre avec ses drapeaux déployés, au son des cornemuses et des cymbales, musique en usage dans le pays; son cortége était composé de nègres et de marabouts [1].

Le lendemain, 17 février, nous étant approchés de la mer, nous nous trouvâmes au milieu de ces dunes de sable qui encombrent le rivage et masquent entièrement la vue des campagnes voisines; mais un peu avant Mesurate, à l'issue de ces côteaux sablonneux, la campagne reprend sa verdure. Elle est plantée à profusion de palmiers et d'oliviers; des champs cultivés, des jardins remplis de fleurs de grenadilles, se prolongent vers la ville au milieu de ces riches plantations.

Mesurate est à un mille de distance de la mer, à l'extrémité occidentale du cap Céphale [2]; de ce côté, son terrain est nu et aride. Ce promontoire est en-

[1] Les agas sont des gouverneurs militaires d'un district qui a le sandjiak ou étendard; c'est pourquoi on les appelle sandjiak ou sandjiak-bey, quoique cet insigne n'appartienne qu'aux gouverneurs d'un ordre supérieur au leur. (*N. du T.*)

[2] La ville de Mesurate par elle-même n'est pas très-importante; notre voyageur fait mention plus loin de l'irrégularité de ses maisons. Elle est la station ordinaire des caravanes qui partent de Tripoli pour le royaume de Fezzan; elles prennent cette route quoiqu'elle ne soit pas la plus directe, afin d'éviter les montagnes de Ghorian où habitent des tribus pillardes d'Arabes qui les font contribuer à leur passage.

Elles mettent sept jours pour aller de Tripoli à Mesurate et vingt-cinq jours pour arriver à Morzouk, capitale du royaume de Fezzan.

Mesurate est un port de mer, chef-lieu d'un district, et la résidence d'un bey. Sa situation, sur le cap qui porte son nom, est à quarante lieues est-sud-est de Tripoli. (*N. du T.*)

tièrement encombré de dunes de sable; l'on ne voit point de montagnes auprès de la ville.

Ces collines, qui bordent la plaine au midi et que nous avions traversées les jours précédents, tout en paraissant se prolonger jusqu'au cap Mesurate, s'abaissent tellement avant d'y arriver, qu'elles se confondent avec les dunes qui s'élèvent confusément sur le rivage.

Ce que je dis ici peut servir à redresser quelques inexactitudes qui sont dans la carte d'Afrique d'Arowsmith, où la chaîne des monts Ghorian est tracée de manière qu'entre le cap Mesurate, vers lequel elle se prolonge, et la Petite-Syrte, on voit une immense étendue de plaines qu'interrompt seulement un contre-fort qui se détache de cette chaîne, et qui s'avance vers Lébida jusqu'au bord de la mer, sans atteindre le cap Mesurate.

Les maisons de Mesurate ne sont point bâties les unes à côté des autres régulièrement, comme elles le sont en Europe, elles sont divisées par groupes et séparées par des jardins ou des terres labourées; elles sont d'un goût mesquin et analogue à la barbarie des habitants. Ce sont de petites maisonnettes à peine élevées de terre à la hauteur de dix pieds, bâties de cailloux cimentés avec de la boue; la toiture, que l'on crépit aussi avec de la boue mêlée de sable, est couverte de chaume avec des feuilles de palmier, et soutenue par des poutres.

Il arrive que très-souvent les pluies délayent le ciment et que la maison tombe avant la fin de la saison pluvieuse, ce qui expose les habitants à être

incommodés par l'humidité, qui leur occasionne des maux d'yeux, des rhumatismes chroniques et des dyssenteries, qui sont les maladies ordinaires du pays; mais la cause primitive de ces maux est l'état de barbarie dans lequel ils vivent, qui leur donne un goût passionné pour l'usage dangereux de la chaux dans un pays où tout est calcaire.

L'usage, qui ordinairement chez ces peuples a force de loi, influe tellement sur eux que dans leur manière de bâtir, lorsqu'ils trouvent parmi ces ruines quelques belles pierres carrées dont ils pourraient se servir pour construire leurs demeures, ils les brisent en morceaux pour les employer.

Le produit du sol de Mesurate suffit à la nourriture de ses habitants.

Ils possèdent quelques manufactures de tapis de diverses couleurs, qui sont prisés pour la belle qualité de la laine du pays, qui sert à les fabriquer.

Las caravanes du Fezzan et de Vadey partent de Mesurate; elles transportent dans ce pays différentes marchandises d'Europe, telles que toiles de coton, barracans, tapis, et une quantité de bijoux ornés de verres de couleur de Venise, qui font le plus bel ornement des dames de Tomboctou [1].

Vadey est le rendez-vous des caravanes de nègres qui portent ces marchandises à Tomboctou, d'où ils rapportent en échange de la poudre d'or, de l'ivoire et des esclaves. Les Européens, même les habitants des côtes de Barbarie qui commercent dans l'in-

[1] Voyez à la fin du volume la notice sur Tomboctou.

térieur de l'Afrique, ne dépassent pas ces limites.

Les nègres supportent plus facilement ce trajet, qui a soixante journées de marche, à la rigueur d'un soleil brûlant; outre cet avantage, eux seuls possèdent le passeport nécessaire pour n'être pas chagrinés par les tribus errantes que l'on rencontre dans un voyage si long: leur couleur est une sauvegarde que les Européens n'ont pas dans l'intérieur de ce vaste continent.

Il est certain que ce chemin est le plus court pour aller en Éthiopie, en passant par le pays des Garamantes [1], aujourd'hui royaume de Fezzan; qu'il a

[1] Les Garamantes étaient un peuple d'Afrique dont tous les historiens de l'antiquité ont parlé; cette nation était au sud de la région tripolitaine, dans la Libye intérieure, ainsi que le dit Danneus dans sa *Géographie poétique: Garamantes populi mediterranei Libyam excipiunt ubi Ammonis templum et fons.* « Les Garamantes, « peuples habitant l'intérieur des terres, viennent après la Libye « où sont le temple et la fontaine de Jupiter-Ammon. »

C'est la même position que leur donne Denis Periegetes en parlant des Libyens.... *Quorum supra terram habitant Garamantes innumeri....* « au-dessus desquels Libyens habitent les nombreux Ga« ramantes. » Hérodote place aussi les Garamantes à dix journées du temple d'Ammon, et à la même distance des Aughiles, l'*Aud-jelàh* moderne, province limitrophe du royaume de Fezzan. *Rursus decem dierum spatio ab Ægyleis incolentibus illic hominibus quibus nomen est Garamantibus; natione sane magna* (liv. IV). « A dix « autres journées du pays des Augiles habitent les Garamantes « nation fort nombreuse. »

Cette grande nation, dit Danville, tirait son nom de la ville de Garama, sa capitale (*Géog. anc.*, tom. III).

Pline rapporte que chez les Garamantes toutes les femmes étaient en commun: *Garamantes matrimoniorum exsortes passim cum feminis degunt.* « Les Garamantes ne connaissent point le mariage « ils s'accouplent pêle-mêle avec des femmes entre eux » (liv. V).

Il rapporte aussi que les armées romaines pénétrèrent chez le

été pratiqué par les anciens, et, depuis cette époque, on apportait en Europe des pierres précieuses [1].

Aujourd'hui l'ignorance et la barbarie de ces gouvernements, et plus encore les vexations exercées par les autorités de Mesurate, ont presque détruit ces communications extérieures, susceptibles de faire la richesse de cette ville si elles étaient en des mains plus aptes, parce que la voie du Fezzan [2] et de Vadey est non-seulement la plus courte, mais encore la plus praticable de toutes celles des villes côtières de l'Afrique.

Par cette route les caravanes évitent le pays de *Tavarga*, qui est à une journée de marche au sud

Garamantes sous le règne d'Auguste et sous le commandement de Cornelius Balbus, l'an de Rome 733 et de J. C. le 19ᵉ : *Armis Romanorum superati Garamantes et a Cornelio Balbo triumphati.* Liv. v.

Pomponius-Mela raconte un fait assez extraordinaire relativement à leurs bestiaux ; ils avaient, dit cet auteur, des troupeaux de gros bétail qui ne pouvaient atteindre l'herbe pour la brouter, et étaient obligés de paître au-dessus de leurs têtes parce qu'ils avaient les cornes directement en bas. *Apud Garamantes armenta sunt, eaque obliqua cervice pascuntur, nam pronis directa in humum cornua officiunt.* Liv. I, chap. 8. (*N. du T.*)

[1] Les pierres précieuses qu'on apportait de Garama, ville principale des Garamantes, étaient une sorte de grenat (*carbunculus*) que Dupinet traduit par escarboucle, pierre précieuse, qui, selon Théophraste, venaient de Carthage et du pays des Massésiliens ; c'est pourquoi on leur donnait aussi le nom de pierres carthaginoises, ainsi que l'explique Pline : « On voit briller des étoiles en « dedans des rubis carthaginois, mais les rubis femelles de cette « espèce jettent tout leur éclat au dehors. » *Etiam nunc in carchedoniis maribus stellas intus ardere, feminas fulgorem universum fundere extra se.* Liv. XXXVII, ch. 7. (*N. du T.*)

[2] La notice sur le royaume de Fezzan étant assez longue, le lecteur la trouvera à la fin du volume.

de Mesurate, et désolé par des exhalaisons marécageuses et pernicieuses. Le village de Tavarga a été donné en apanage par le pacha de Tripoli à son fils cadet.

Plusieurs chefs de tribu profitèrent du séjour de leur prince à Mesurate pour venir lui payer leur impôt, qui consistait en dattes excellentes qui sont les productions du pays.

Le gouvernement militaire de cette ville est confié à un aga, qui commande toute la province; dans un cas urgent, il peut lever huit cents hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Comme ces levées sont plutôt faites selon le caprice du bey que d'après le nombre des habitants, elles ne peuvent donner un compte exact de la population; ce calcul serait toujours au-dessous de celui que l'on pourrait baser sur ces levées d'hommes.

Outre cette charge militaire, l'aga de Mesurate est l'organe immédiat de la volonté du pacha de Tripoli; il réunit le pouvoir judiciaire et législatif, si toutefois on peut nommer ainsi les actes d'une autorité qui ne connaît ni équité, ni raison, ni convenances, encore moins l'opinion publique.

La maison de l'aga n'est remarquable ni par sa grandeur ni par sa construction extérieure. Le 17, notre bey mit pied à terre chez lui avec sa suite. Un grand *gassa* de bouillie de farine d'orge, avec de la viande pétrie et assaisonnée avec du beurre, fut le régal que l'aga fit servir à la manière des Orientaux au fils de son souverain et à sa suite.

Nous restâmes trois jours campés à Mesurate,

arrêtés par un temps orageux et des vents du nord et d'ouest si violents, que nos tentes en furent endommagées. Je ne pus trouver un petit coin dans la mienne pour me mettre à l'abri de la pluie, qui tombait par torrents, et qui, pénétrant par les trous que la tempête y avait faits, submergeait l'intérieur.

Malgré tout ce désagrément, je préférai y rester plutôt que d'aller occuper le logement que le bey m'avait donné chez lui, parce que j'aurais été entièrement inondé par une eau bourbeuse qui filtrait par la toiture.

Le 18, au matin, le pacha donna une audience solennelle aux habitants de Mesurate et aux principaux chefs des tribus voisines. L'aga avait pris place à ses côtés, ensuite les gens de sa cour et les personnes de distinction étaient rangées autour de lui.

Le bey me fit asseoir à sa droite : il paraissait être satisfait de montrer un Européen à sa suite. Cette faveur me mit tellement en crédit, qu'à peine l'audience finie mes nègres fidèles profitèrent de ce moment favorable pour instruire le bey des mauvais traitements que me faisait éprouver son économe.

A peine ce malheureux vit sa tête en danger, qu'il courut dans ma tente se jeter à mes pieds, en me suppliant, les larmes aux yeux, de lui pardonner.

Je le rassurai, et, pour le dissuader de toute crainte de vengeance de ma part, je lui fis boire un verre de rhum. Aussitôt sa conduite fut tout autre à mon égard ; les provisions abondaient de telle manière qu'on eût dit qu'il voulait me faire mourir d'indigestion.

CHAPITRE IV.

DE MESURATE A LUBEY.

L'aga de Mesurate grossit l'armée d'un corps de cavalerie, et se met à la suite. — Dangers de la navigation dans le golfe de la Grande-Syrte, que les Arabes nomment golfe du Soufre. – Motif qui lui a fait donner ce nom; circonférence et profondeur du golfe. — L'armée ne trouve plus que de l'eau saumâtre à boire. — Plante épineuse du genêt. — Effet et description du mirage dans le désert. — Récit de Valère Maxime sur l'énorme serpent que trouva dans ces parages l'armée romaine sous les ordres de Regulus. — Description de la gazelle; manière dont on la chasse. — L'outarde, oiseau rare dans ces contrées; sa description. — L'armée, fatiguée, séjourne à Lubey.

Le 20 février, le temps s'étant remis au beau, nous prîmes la route de Ben-Ghazi. L'aga de Mesurate se mit à la suite du bey avec cinq cents hommes à cheval, et autant sur des chameaux. Ces troupes restèrent entièrement sous ses ordres pendant l'expédition; il avait, en outre, tellement gagné la confiance du bey, qu'il prenait part à toutes ses délibérations.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à l'extrémité d'un cap qui forme trois pointes, d'où lui vient le nom de *Capo-Triero*, que lui donne Ptolémée [1].

[1] Le cap Triero de Ptolémée est le même que le cap Céphale de Strabon *; il en a été question plus haut.

C'est le promontoire le plus saillant de la partie occidentale de

* Les Têtes.

Du côté du levant, vers le lieu que l'on appelle *Kasard-Hamed*, on trouve un golfe fermé par un petit archipel d'écueils qui courent du nord-ouest au sud-est, où les petits bâtiments peuvent se réfugier dans les gros temps. Le tombeau d'un marabout, que l'on voit s'élever à l'extrémité du cap, peut servir de signal aux navigateurs qui viennent de la partie ouest de la Grande-Syrte.

De là, la vue parcourt cette vaste étendue de mer et les régions désertes qui l'environnent. Je me sentis le cœur serré à l'aspect de ces tristes solitudes à travers lesquelles j'allais m'aventurer. Le sol est entièrement aride, dénué de toute végétation, et le pays d'alentour offre une immense plaine qui n'est interceptée par aucune colline.

Les navigateurs ne passent qu'avec effroi devant ce golfe, dont les annales les plus reculées sont, jusqu'à nos jours, pleines de naufrages et de sinistres.

Les Arabes appellent le golfe de la Syrte *Djoun el Kibryt*, c'est-à-dire golfe de Soufre, sans doute à cause de celui que l'on voit flotter sur l'eau au fond du golfe [1].

l'entrée de la Grande-Syrte. Ce cap porte aujourd'hui le nom de Mesurate, que lui ont donné les géographes modernes, à cause de sa proximité avec cette ville, qui n'en est qu'à deux heures de marche. (*N. du T.*)

[1] Les Arabes, comme le dit notre voyageur, appellent le golfe de la Syrte *Joun el Kebryt* (*sinus Sulfuris*, baie du Soufre).

Le motif qu'il donne pour l'application de ce nom à ce golfe n'est pas tout à fait exact; je joins ici la version locale des Arabes.

Il existe dans la partie la plus enfoncée de cette vaste baie un

Strabon observe que les navigateurs s'en tenaient éloignés pour n'y être pas entraînés par la force des vents, et n'y être pas jetés sur les bas-fonds par le flux et le reflux de la mer. C'est du moins dans ce sens que les traducteurs de cet écrivain ont interprété et traduit son texte [1].

De même, Pline, en parlant des eaux des deux Syrtes, les appelle impraticables et pleines de bas-fonds [2].

Horace, qui leur a donné le nom de *Syrtes æstuosæ*, les considérait ainsi, de même que plusieurs auteurs anciens qui ont parlé de ce golfe [3].

puits très-profond, d'où l'on extrait cette matière. Cette excavation est exploitée par les Arabes de Ben-Ghazi, de la Syrte, ou de l'arrondissement de Tavarga qui se trouve du côté de Mesurate.

Ils en tirent une matière sulfureuse ou boue de soufre, qui ne sert à d'autre usage qu'à enduire les chameaux afin de les guérir de la gale, dont ils sont ordinairement atteints. Les hommes qui sont condamnés à cette exploitation pour gagner leur vie sont hâves, jaunes, finissent par perdre la barbe, les sourcils et autres poils de leur corps; tant a d'action sur eux l'exhalaison du soufre. (*N. du T.*)

[1] Le texte de Strabon ne peut être interprété différemment : je le joins ici. Voici comme il s'exprime : « La difficulté de naviguer « dans l'une et l'autre Syrtes tient à ce que, en beaucoup d'endroits, « il existe des bas-fonds sur lesquels les vaisseaux, lors du flux et « du reflux, sont quelquefois entraînés, touchent et s'échouent. « Dans ce cas, il est bien rare que le bâtiment puisse échapper. « Aussi les navigateurs ne suivent la terre que de fort loin, prenant « bien garde de se laisser surprendre par les vents et entraîner « dans le golfe. » *Caventes ne incaute a ventis correpti in sinus istos illidantur.* Lib. XVII. (*N. du T.*)

[2] Pline parle ainsi des deux Syrtes : *Duarum Syrtium sinus vadoso ac reciproco mari diros.* « Les golfes des deux Syrtes que les « écueils rendent impraticables » (liv. V, chap. 4). (*N. du T.*)

[3] En les appelant *Syrtes æstuosæ* (Syrtes brûlantes), Horace dit :

A l'appui de cette opinion, Cellarius discute sur le nom de Syrte, en le faisant ressortir d'un mot grec qui veut dire attirer; ignorant que le mot *sert* signifie en langue arabe *désert*, et que ce nom se conserve encore dans le fond du golfe.

J'ai parcouru ces plages pendant quelque temps, et je crois pouvoir assurer que le flux et le reflux dont les anciens écrivains font mention n'existe pas, soit dit sans leur déplaire.

Barbaras Syrtes, ubi maura semper æstuat unda.

«Barbares Syrtes, où l'onde maure bouillonne sans cesse» (od. 6, l. II).

Plusieurs auteurs de l'antiquité, comme le dit notre voyageur, ont écrit sur les deux Syrtes, et leurs récits s'accordent sur le danger de leur navigation. Pour confirmer le fait, je peux joindre ici la narration de Salluste :

« Ce sont deux golfes de même nature, presque à l'extrémité de « l'Afrique, quoique d'inégale grandeur, et de tout temps très- « profonds vers les bords. Partout on trouve, tantôt des écueils, « tantôt une grande profondeur. Aussitôt que la mer est en cour- « roux, les flots y attirent des sables, du limon et de vastes rocs, ce « qui leur a fait donner le nom de Syrtes, et leur disposition n'est « plus la même à chaque changement de vent. » *Nam duo sunt sinus prope in extrema Africa, impares magnitudine, pari natura, quorum proxima terræ præalta sunt cætera uti fors tulit alta, alia in tempestate vadosa. Nam ubi mare magnum esse, et sævire ventus cæpit, limum arenosumque et saxa ingentia fluctus trahunt; ita facies locorum cum ventis simul mutatur. Syrtes ab tractu nominatæ* (*Bello Jugurt.*, cap. LXXVII).

Lucain s'exprime avec élégance dans son *Tableau des deux Syrtes :*

Des dieux irrésolus les ouvrages douteux
Ne sont ni mer ni terre, et sont toutes les deux.
Pour refuser les eaux ou pour être leur couche,
Pour ne céder jamais à leur terre farouche,
Ou pour céder toujours à leurs flots courroucés,
Leur assiette est trop basse, ou ne l'est pas assez:
Par des bancs spacieux ici l'onde est brisée,
Là, par des flots captifs, la terre est divisée. (Liv. IX.)

Il est certain que, dans cette ample déchirure du continent africain, qui, du côté du sud, n'est séparée des contrées brûlantes de l'intérieur par aucune chaîne de montagnes, les eaux s'engouffrent pendant l'hiver comme un torrent rapide, pour se mettre en équilibre avec l'air froid qui vient des côtes d'Italie, qui sont vis-à-vis [1].

Ces vents du nord refoulent les eaux dans cet enfoncement avec tant de force, qu'elles débordent et se répandent bien au delà du golfe.

Dans cette confusion, les eaux qui viennent de la partie de l'est se brisent sur le rivage élevé de la Pentapole. Ce mouvement, et la pression contraire qu'éprouve cette masse d'eau par son reflux, occa-

[1] Strabon donne à la Grande-Syrte 3,900 stades de circonférence, 1,500 de profondeur et autant de largeur.

D'Anville lui donne près de trois degrés de l'échelle de latitude, d'ouverture, depuis le lac Cephalæ, aujourd'hui cap Mesurate, à l'ouest, jusqu'au cap Teïones, l'ancien *Boreum promontorium*, à l'est.

Nos géographes modernes donnent au golfe de la Grande-Syrte 400 milles de circonférence (134 lieues) en partant, au levant, depuis le cap Teïones, voisin de Ben-Ghazi, jusqu'à celui de Mesurate, au couchant.

Nos écrivains modernes sont peu d'accord avec les anciens sur l'ouverture et la circonférence de ce golfe, parce que, ainsi que je le dis dans la note 2 de l'ancienne Cyrénaïque, les stades que ceux-ci désignent différant entre eux, il est difficile, quand ils n'en donnent pas la dénomination, de savoir quelle est la nature du stade que citent les anciens auteurs quand ils parlent d'une distance quelconque.

Au résumé, les documents les plus modernes donnent au golfe de la Grande-Syrte vingt-deux journées de développement, et trente lieues d'ouverture par mer, depuis le cap Mesurate, à l'ouest, jusqu'à Ben-Ghazi, à l'est.

sionnent des tourbillons qui sont funestes aux navigateurs; ce sont des accroissements périodiques des flots, dont parle Strabon, que l'on considère comme le flux et le reflux qui se font sentir dans l'Océan, et que l'on donne à la Syrte.

Pendant un temps, les rives de ce golfe furent habitées par la tribu des *Uled-Aly*. C'est cette même tribu qui se mit en révolte ouverte contre le pacha de Tripoli, qui fit une expédition militaire pour la soumettre. Ils étaient embusqués dans ces déserts, et ils assassinaient impunément les malheureux voyageurs qui les traversaient.

Les marins battus par la tempête redoutaient et fuyaient cette terre inhospitalière où ils éprouvaient un sort plus affreux que celui des naufrages. Fort heureusement pour la sûreté de ces parages, Sidy-Mahomet détruisit ce repaire de brigands, et l'on voyait encore à l'extrémité du golfe la tête du chef de cette tribu fichée sur un pieu.

Les plantes qui viennent sur ces plages sont chétives ou hérissées d'épines, et d'un aspect mesquin, ce qui tient à la nature de ce sol aride et sablonneux, constamment brûlé par le soleil.

Parmi ces plantes, abondent les papillonacées, les feuilles rouges, les labiées; j'y ai vu peu de liliacées, de syngénésites, et point d'ombellifères intenses. Dans la quantité de plantes que nous trouvâmes sous nos pas en traversant les collines qui bordent la mer, j'en cueillis de temps en temps quelques-unes étrangères et d'une espèce nouvelle, pour orner mon herbier, qui en renferme plusieurs qui ne sont pas connues.

Après cinq heures de marche au sud-est, à travers ces plages arides, nous arrivâmes à un endroit nommé *Arar*, où nous dressâmes nos tentes près de quelques puits d'eau saumâtre. Ces puits sont creusés dans un gravier rempli de débris de conchytes jointes ensemble par un ciment calcaire que l'on y avait introduit; il paraît que l'on ne donnait pas beaucoup de profondeur à ces puits, parce qu'en les creusant, aussitôt qu'ils avaient atteint cinq à six pieds, l'eau perçait à travers les parois, et finissait par s'y clarifier en séjournant dans le fond.

Les peuples de ces contrées employaient jadis les mêmes moyens pour se procurer de l'eau dans ce terrain sec et aride, ainsi que le dit Pline: *Puteos tamen, haud difficiles binorum ferme cubitorum inveniunt altitudine, ibi restagnantibus Mauritaniæ aquis*[1].

Cette eau était si saumâtre, que je n'en approchai jamais de mes lèvres sans regretter les eaux limpides de la Ligurie; on sentait à son goût qu'elle contenait un quart d'eau de mer.

Nous restâmes campés à Arar toute la journée du 21 février, en attendant le ralliement des troupes que devait fournir Mesurate. Nous y rencontrâmes

[1] Notre voyageur n'ayant pas joint au texte latin la traduction de cette phrase, je la transcris ainsi :

« Cependant ils creusent facilement des puits de deux coudées « de profondeur seulement, pour recevoir les eaux de la Mau-« ritanie, qui viennent par-dessous les sables séjourner chez eux » (liv. v, ch. 5). (*N. du T.*)

quatre scheker arrivant de Ben-Ghazi, qui informèrent notre bey que les cruautés que son frère avait commises dans cette ville avaient tellement aliéné la population contre lui, qu'à l'approche de l'armée tripolitaine elle était disposée à se déclarer en sa faveur.

Cette nouvelle donna plus d'audace à la troupe; je dis audace, parce que je ne crois pas que le vrai courage soit le partage de cette soldatesque.

A Arar, notre pacha reçut un nouveau présent de dattes, comme un hommage de ses sujets de Tavarga, petit bourg situé à quatre heures au sud de Mesurate. D'après leur rapport, on y trouve dans la même direction, à une heure de marche au delà de Tavarga, un village nommé *Uadelf*, dont les habitants n'ont aussi d'autre nourriture que les dattes, qui sont le seul produit de ce sol aride.

Avant de quitter Arar, nous fîmes provision de cette eau saumâtre que contiennent les puits du pays. Pour pouvoir la conserver, on la mit dans des outres faites avec des peaux de moutons que l'on avait tués la veille. Ces outres sont préparées de la manière suivante: après les avoir entièrement saupoudrées de charbon, on les fait sécher au soleil. Ce qui m'a extrêmement surpris, c'est d'avoir trouvé ces peuples barbares en possession de la préparation antiseptique du charbon pulvérisé, qu'ils ont connue avant nos chimistes d'Europe. Sa propriété est d'empêcher que l'eau ne prenne une couleur rougeâtre, et qu'elle ne contracte une odeur et une saveur dégoûtantes qui soulèvent le cœur, et la ren-

dent impotable; mais très-souvent l'ardeur de la soif faisait surmonter cette odeur et cette répugnance : alors je buvais cette eau avec la même facilité que si elle eût été limpide.

Nous laissâmes Arar le 22, et nous prîmes notre direction au sud. Après quelques heures de marche, nous nous trouvâmes au pied d'une chaîne de montagnes peu élevées, qui se prolongeait du midi au nord et se terminait à environ deux milles de la mer. Je ne pourrais dire si plus avant dans l'intérieur elle communique avec les monts Ghorian, qui s'étendent au delà de Mesurate; si cela était, il serait probable que ces marais salants, qui sont formés par le cap Céphale, ne fussent que des sables pressés et amoncelés, réunis par la mer et les vents dans l'angle que forme la jonction de ces montagnes, puisque toute cette étendue de terrain n'est qu'un sable très-fin, mêlé de fragments de conchytes marines, durcies par un ciment calcaire.

Parmi les coquilles qui composent une grande partie de ce sable, domine celle du genre *trochus* (trochites)[1]. Nous traversâmes un endroit nommé

[1] Le mot *trochus* signifie toupie. Ce coquillage, désigné sous le nom de *trochus*, selon Valm. de Bomare, est univalve, contourné à plusieurs spirales, de forme conique ou en pain de sucre, avec une base aplatie et une bouche oblongue et comprimée. Il y en a d'unis et de hérissés. Rondelet, qui le premier lui a donné ce nom, s'exprime ainsi : *Hoc turbinum genus à similitudine instrumenti quo lusitant pueri, trochos appellamus.* « Nous appelons *toupie* ce « genre de coquille qui a la forme de la toupie avec laquelle jouent « les enfants» (*Testac.*, édit. lat., pag. 92).

Généralement on appelle *trochilites* ces sortes de coquilles devenues fossiles. (*N. du T.*)

Melfa, couvert d'une espèce de plante épineuse du genre du genêt [1].

A midi nous nous reposâmes à *Segamengiura*. Il croît dans ces lieux une plante à racine filandreuse, dont les fibres sont garnies çà et là de quelques tubercules charnus, que les Bédouins mangent crus et qu'ils appellent *temeri*. Son goût se rapproche de la jujube, le *cyperus esculentus* de Linné. Les feuilles en sont hérissées, blanchâtres et découpées ; mais son fruit est si rare, qu'on parviendra difficilement à bien connaître cette plante[2].

[1] *Genista* : Il y a plusieurs espèces de plantes appelées *genêts*, dont quelques-unes sont remarquables par leur usage, par l'admirable odeur de leurs fleurs, d'un jaune d'or éclatant, ou par quelque autre propriété.

Celui que notre voyageur a rencontré sur ces plages désertes est le genêt monosperme et à corolle blanche des côtes de Barbarie : *Spartium monospermum* de Linné, *ramis striatis*, *racemis lateralibus*, *foliis lanceolatis*. « Sparte à une semence, rameaux striés, grappes « latérales, feuilles lancéolées. » Ce joli arbrisseau croît le long des bords de la mer. Les fleurs et les feuilles viennent en temps différent : les fleurs sont blanches, sessiles, nombreuses le long de chaque tige ; les calices sont d'une couleur pourpre violette : c'est le *spartium tertium flore albo* de J. Baubin ; ses feuilles sont soyeuses et blanchâtres en dessous.

Le spartium est classé parmi les genêts non épineux, dit Linné. Le nom de *genista* est très-obscur ; mais celui de *sparton* lui vient du grec, à cause de la flexibilité des rameaux de plusieurs espèces avec lesquels les Grecs faisaient des filets et des liens, comme le rapporte Pline : *Genista quoque vinculi usum præstat... cum ex ea lina piscatoria apud eos factitari.* Il croît partout, dans les bois, dans le sable, et est toujours vert. (*N. du T.*)

[2] Le *cyperus esculentus* de Linné est le souchet comestible. C'est une de ces plantes que les propriétés alimentaires de sa racine rendent intéressante. Ce souchet croît dans les lieux humides, sur le bord des ruisseaux, dans les contrées méridionales de l'Europe,

Le même jour nous eûmes un de ces écarts de température assez communs sur cette côte, qui rendit notre marche fatigante. A six heures du matin le thermomètre de Réaumur était descendu à 5 degrés, et nos soldats étaient engourdis par le froid. Sur les deux heures après midi il était remonté à 19 degrés, et pour ma part j'étais accablé de chaleur. Le bey me conseilla de quitter ma prison (c'est ainsi qu'il appelait mon costume européen), d'en prendre un de mameluk : ce que je fis en effet, et je m'en trouvai bien. Dans ces amples vêtements le corps est plus à son aise, ses mouvements sont plus libres, l'air circule et la chaleur du soleil est moins sensible à la peau. Le pacha fut content de me voir vêtu de la sorte; toute sa suite me complimenta de cette métamorphose.

A peine fus-je rentré sous ma tente que les mame-

dans le Levant, la Barbarie, etc... Sa racine est composée de fibres menues, un peu tortueuses, terminées par des tubercules arrondis ou oblongs, de couleur brune en dehors et marqués de zones tendres, blanches et comme farineuses au dedans. Ses fleurs sont disposées en une sorte d'ombelle ou de panicule ordinairement peu étalée.

Les tubercules de ce souchet ont une saveur douce, sucrée, agréable, assez semblable à celle de la châtaigne. On peut les manger crus (ce que font les Bédouins), mais plus ordinairement on les fait cuire. Cette plante offrant un aliment tout préparé, sain et nourrissant, se multipliant d'ailleurs avec facilité dans les lieux humides et sur le bord des eaux, mérite une attention toute particulière. On pourrait la cultiver sans peine et avec avantage dans les terrains abandonnés, le long des rivières; elle remplacerait d'autres plantes inutiles.

Ces tubercules passent pour diurétiques et adoucissants : les Espagnols, dit-on, les emploient pour faire de l'orgeat. Dans le Levant, ainsi que dans plusieurs contrées de l'Italie, on les ramasse

luks du bey vinrent me faire une visite, et me demander sans façon à vider avec moi une bouteille de mon rhum. Je leur payai volontiers ce tribut, en les priant d'aller dans leurs tentes la boire à ma santé, prétextant que j'avais besoin de repos; et quoique je fusse bien aise dans ma position de conserver l'amitié de ces renégats, je ne voulais cependant contracter avec eux aucune familiarité.

Pendant la nuit du 22 il tomba une rosée abondante qui rafraîchit tellement l'atmosphère, que le thermomètre était tombé, à six heures et demie du matin, à 4 degrés.

Après une heure de marche à travers un sol brûlant et sablonneux, nous tournâmes un peu au sud-ouest; ensuite, deux heures et demie après, arrivés à *Uenal* et à *Machada*, nous trouvâmes un terrain rempli de marécages profonds, de lagunes salantes

pour les réunir à d'autres comestibles. En Allemagne, on cultive en grand ce souchet dont les tubercules remplacent le café, et que l'on emploie aussi à d'autres usages économiques (Poiret, *Hist. des plantes*).

Le fruit du *cyperus esculentus* de Linné, dit Sonnini, est assez semblable aux pistaches de terre, mais d'une saveur plus agréable. On l'arrache au commencement de novembre, et l'on détache de ses racines, qui sont menues, des tubercules charnus de la grosseur d'une noisette.

Les Arabes appellent ces fruits ou tubercules *hableziss*, qui veut dire graine agréable au goût; ils ont, en effet, une saveur douce qui les fait manger avec plaisir.

On cultive ce souchet aux environs de Rosette (en Égypte), et l'on en transporte les fruits à Constantinople et dans d'autres villes du Levant où ils sont fort recherchés.

Les Égyptiens en expriment un lait qu'ils estiment pectoral et adoucissant. (*N. du T.*)

et méphitiques, qui rendaient la marche de nos chevaux très-pénible par les racines entrelacées de plusieurs espèces de joncs, dont les réseaux les faisaient broncher à chaque pas. Nous les abreuvâmes avec cette eau fétide et saumâtre.

Nous avions, du côté du golfe, un marais de sables rempli de débris de coquilles, et de temps en temps des étangs d'eau salée, qui alternaient avec les plaines de sables brûlants et étaient couverts d'une incrustation saline qui craquait sous leurs pas, ce qui prouvait que la mer avait quitté ce terrain depuis peu.

La grande chaleur ne nous permit pas ce jour-là d'aller plus loin; nous dressâmes nos tentes sur les onze heures du matin, dans un lieu appelé *Minesla*, où le thermomètre de Réaumur monta, à l'ombre, à 20 degrés.

Ce site est ouvert sur les bords; la chaleur ne s'y fait pas sentir comme dans l'intérieur, où, par la réverbération de ce sol brûlant, nous nous trouvions dans une atmosphère de sable embrasé. Là, pour la première fois, s'offrit à mes yeux le mirage, cette fausse apparence d'une vaste inondation qui semblait avoir submergé tout l'horizon.

Les coteaux qui entouraient ce lac trompeur réfléchissaient leur ombre sur cette surface, exactement comme sur l'eau. Tout portait l'imagination à voir cet élément dans cette illusion d'optique, et la majeure partie de nos soldats en poussèrent des cris de joie; mais plus nous avancions vers les bords, plus cette apparence trompeuse s'éloignait de nous,

en nous faisant ressentir plus fortement les atteintes de la soif qui nous dévorait[1].

Malgré ce besoin, le soldat soutint son courage et ses forces; mais les chevaux et les chameaux furent incommodés de la mauvaise eau qu'ils avaient bue; il en périt beaucoup. Notre bey se proposa de réparer cette perte dans la première tribu de Bédouins que l'on rencontrerait.

Sur le soir, il vint vers moi un Arabe qui s'était

[1] Le mirage est le nom que l'on donne à un phénomène d'optique particulier aux grandes plaines d'Asie et d'Afrique qui sont situées sous une latitude aride et brûlante, où l'on ne rencontre que le ciel et des océans de sable. C'est une illusion que fait naître la surface du sol lorsqu'il acquiert un haut degré de chaleur. Une immense plaine se présente à la vue comme un lac dans lequel on voit se réfléchir les nuages et les monticules de sable ou les inégalités de la plaine qui l'environnent.

Le voyageur, trompé par cette illusion et poussé par la soif, hâte ses pas; après une marche forcée et longtemps soutenue, il voit fuir devant lui, en conservant toujours la même distance, les objets desquels il croit s'approcher.

Voici une description que Monge nous donne du mirage:

« Le terrain de la basse Égypte est une plaine à peu près horizontale, qui, comme la surface de la mer, se perd dans le ciel aux bornes de l'horizon. Son uniformité n'est interrompue que par quelques éminences ou naturelles ou factices, sur lesquelles sont situés les villages qui, par cette position, se trouvent au-dessus des inondations du Nil. Le soir et le matin l'aspect du terrain n'offre rien d'extraordinaire; dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, le terrain ne paraît plus avoir la même extension, il semble comme terminé à une lieue environ par une inondation.

« Les villages situés au delà de cette distance ressemblent à des îles au milieu d'un grand lac. On voit leur image renversée, comme on la verrait effectivement dans une vaste étendue d'eau. A mesure qu'on approche d'un village qui paraît placé dans l'inondation, le bord de l'eau apparente s'éloigne, le bras de la mer qui

fait lui-même une saignée avec la pointe d'un stylet, ainsi qu'ils le pratiquent; il s'était maladroitement déchiré le bras. Cette opération me mit en crédit auprès des siens; plusieurs d'entre eux vinrent me trouver, prétextant une incommodité ou une maladie quelconque, pour la seule curiosité de me voir faire cette opération sans difficulté, et sans faire éprouver la moindre douleur. Si je ne m'y fusse refusé, j'en aurais saigné un grand nombre.

semblait vous séparer des habitations se resserre, il disparaît entièrement, et le phénomène, qui cesse pour ce village, se reproduit sur-le-champ pour un autre. Ainsi tout concourt à compléter l'illusion: c'est un jeu cruel pour le voyageur que presse la soif, et qui voit s'éloigner sans cesse le moment où il se flattait de l'éteindre. »

Belzoni, dans son *Voyage en Égypte*, en fait le même récit.

« Le phénomène du mirage, dit-il, a été souvent décrit par des voyageurs trompés par l'apparence de grandes masses d'eau au milieu de sables. Au moment où l'on serait ravi de trouver de l'eau pour calmer une soif ardente, on voit de loin une parfaite image d'un beau lac. Comment n'ajouterait-on pas foi à la vue lorsqu'elle est d'accord avec les désirs? Ces lacs illusoires paraissent être dans un calme parfait, et réfléchissent tous les objets qui s'élèvent au-dessus du niveau des eaux; c'est cette circonstance surtout qui achève la ressemblance.

« Quand le vent agite les plantes qui croissent au-dessus de l'horizon du mirage, on voit à une grande distance leur balancement répété par les eaux; lorsque le voyageur se trouve dans un lieu très-élevé au-dessus du mirage, les eaux paraissent moins calmes et moins profondes, parce qu'alors les yeux plongent sur la vapeur, qui n'est pas assez épaisse pour leur dérober la vue du sol qu'elle couvre; mais quand le voyageur se trouve au niveau de l'horizon du mirage, alors sa vue ne peut percer la vapeur, et dans ce cas l'eau paraît parfaitement claire.

« A mesure que l'on approche de la vapeur, elle s'éclaircit et paraît agitée par le vent comme un champ de blé. Le mirage disparaît peu à peu, et quand on arrive à l'emplacement du lac illusoire, on ne voit plus rien.» (*N. du T.*)

Nous partîmes de Minesla le 24 février; nous trouvâmes, après deux heures de marche, un puits d'environ vingt pieds de profondeur. Il contenait un peu d'eau, mais saumâtre et d'une couleur de bitume. Elle servit à abreuver les chevaux et les bestiaux, qui avaient achevé leur provision d'eau et commençaient à éprouver les mêmes besoins que les jours précédents. Nous en fîmes usage aussi; nous ne bûmes qu'une eau bourbeuse.

Après nous être rafraîchis d'une manière aussi dégoûtante, nous nous remîmes en route avec courage en nous dirigeant au sud, ayant toujours la mer sur la gauche, à environ trois milles de distance. La vue en était interceptée par des dunes qui se prolongeaient jusque sur le rivage. Ces plaines sont remplies de broussailles et coupées par des marais salants.

Au-dessous du sable qui entoure ces marais on trouve, à trois ou quatre pouces de profondeur, d'épaisses couches de sel marin, en si grande quantité qu'on le sent craquer sous les pieds des chevaux et des chameaux; le sol en est tout blanc.

Hérodote fait mention de ces couches de sel. Ce célèbre historien rapporte qu'elles s'étendaient depuis Thèbes en Égypte, dans les plaines d'Ammon, jusque vers les colonnes d'Hercule, à travers le désert de Sahara [1]; et ces monticules, sur lesquels il

[1] Notre voyageur est exact avec le texte d'Hérodote, qui dans son livre IV s'exprime ainsi:

« Cette région barbare, dont le sol est sablonneux et incrusté de « sel, s'étend depuis Thèbes d'Égypte jusqu'aux colonnes d'Her-

dit que se trouve ce sel, ne sont peut-être que des amas de sables qui s'élèvent sur ses extrémités.

Ces mares dont je viens de parler n'ont, à ce que j'ai pu voir, aucune communication avec la mer. J'ai déjà dit que tous ces sables épars et incrustés de sel remplissent entièrement les lagunes qui se trouvent entre la mer et les marais salants, que dans ces premières ils sont compactes, et que dans les plaines ils sont mobiles.

« cule : » *Supra hanc partem efferatam supercilium soli sabulosum, est porrectum a Thebis ægyptiis ad columnas Herculis.*

Pour donner un aperçu de l'étendue de terres qu'occupaient ces bancs salins, je joins ici la nomenclature des pays qu'ils traversaient de l'est à l'ouest. D'après Hérodote, ces incrustations salines, partant de la Thébaïde, traversaient la région ammonique, la Libye, la Phazanie, la Gétulie et les deux Mauritanies, lesquelles contrées, aujourd'hui, répondent au royaume de Fezzan, à la partie méridionale de la Cyrénaïque, des régences de Tripoli, de Tunis, d'Alger et au royaume de Maroc. Cette étendue de terres peut comporter environ 1,500 lieues, et parcourt ainsi tout le désert de Sahara de l'est à l'ouest. La version fabuleuse des nations primitives avait placé les colonnes d'Hercule à l'extrémité occidentale de l'Afrique, dans la Mauritanie Tingitane (aujourd'hui royaume de Maroc) qui renfermait le mont Abyla, situé dans la partie africaine, en opposition à présent avec le mont Calpé en Europe. Ces deux montagnes formaient le *fretum Herculeum* (détroit d'Hercule), de nos jours détroit de Gibraltar, parce qu'ils prétendaient que ce héros sépara ces deux monts pour faire communiquer la Méditerranée avec l'Océan. Croyant que ces deux montagnes étaient le bout du monde, Hercule y fit élever deux colonnes pour apprendre à la postérité qu'il avait poussé ses conquêtes jusque-là ; c'est ce que nous confirme le texte de Pomponius Mela : *Hunc Abylam, illum Calpen vocant, columnas Herculis utrumque addit fama nominis fabulam Herculem ipsum junctos olim perpetuo jugo diremisse colles, atque ita exclusum antea mole montium Oceanum adque nunc inundat admissum* (lib. I, cap. 5).

La géographie et l'histoire ont été le dépôt de beaucoup de fables

La chasse était devenue un besoin pour nous, et toutes les fois que le site était convenable, chaque soldat se livrait à cet amusement. Nous ne trouvâmes dans ces contrées aucun de ces animaux dont l'Afrique fut de tout temps considérée comme la mère nourricière, *leonum arida nutrix*, et sur cette terre africaine, où l'armée romaine aux ordres du consul M. Attilius Regulus tua cet énorme serpent, je n'en rencontrai qu'un d'une très-petite espèce,

et de traditions populaires, jusqu'à ce que les connaissances des peuples modernes eussent sévèrement analysé les grossiers matériaux ramassés par les premières nations plus crédules.

L'imagination si vive et si énergique des anciens a donné à toutes leurs connaissances une couleur poétique et fabuleuse, car il est notoire, selon Buffon, Pallas et autres savants auteurs, que les déchirures du globe, telles que la séparation des Iles Britanniques du continent, celle de la Sicile, qui sûrement faisait partie autrefois de la péninsule italique, comme le rapporte Virgile, *et undis Hesperium siculo latus abscidit*... (*Æn.*, lib. III), et tant d'autres, ont été formées peu après sa création, par quelque irruption des eaux produite par des causes accidentelles, comme des tremblements de terre ou un violent effort occasionné par la pression des eaux océaniques, qui ont brisé la digue que formaient les montagnes calcaires d'Abyla et de Calpé; c'est ce que Pline exprime par ce passage (liv. VI) : *Non fuerat satis Oceano ambiisse terras et partem earum aucta inanitate abstulisse, non irrupisse fractis montibus, Calpeque Africæ avulsa, etc*... « Ce n'était pas assez pour « l'Océan d'embrasser les terres comme une ceinture, et d'ajouter « ainsi à la somme des plages inhabitées, de s'être fait jour à tra- « vers les montagnes renversées par son passage pour enlever « Calpé à l'Afrique, etc... »

Il serait facile d'appuyer encore ce fait par le témoignage d'autres anciens historiens, entre autres Ératosthène, qui, selon Strabon, donne à entendre que la Méditerranée n'existait pas autrefois.

Ces observations, d'ailleurs, ont été confirmées par les couches de terre calcaire, qui sont les mêmes de chaque côté du détroit. (*N. du T.*)

ayant une palme de longueur (environ neuf pouces) qu'on dit être très-venimeux [1].

Les singes qui peuplent le mont Atlas et que l'on trouve en si grande quantité vers Alger, sont très-rares dans cette partie de l'Afrique.

[1] Je ne sais trop pourquoi notre voyageur, au sujet d'un petit serpent qu'il trouva dans sa route à peu de distance du littoral de la Grande-Syrte, fait mention de l'énorme serpent qui fut pris et tué par l'armée romaine sur les bords du fleuve Bagrada, qui est à environ 200 lieues à l'ouest de la Grande-Syrte, dans la Numidie, et dont Tite-Live, Ælius Tuberon, Sénèque, Florus et autres anciens historiens font un récit curieux et peut-être même fabuleux. Je joins ici celui de Tite-Live, que rapporte Valère Maxime, au liv. I du ch. 8.

« En Afrique, au bord du fleuve Bagrada, était un serpent d'une si monstrueuse grandeur, qu'il empêchait l'armée de Regulus d'approcher du fleuve et d'y puiser de l'eau : de sa gueule énorme il saisit grand nombre de soldats, et en étouffa encore plus des volumineux replis de sa queue; enfin, comme il restait invulnérable à tous les traits, il fallut faire usage contre lui des machines de guerre, et ce ne fut qu'à force de pierres et de masses lancées sur lui de toutes parts, qu'on triompha de ce monstre, plus redoutable aux cohortes et aux légions romaines que toute la ville de Carthage; son sang même, rougissant les eaux du fleuve, et son affreux cadavre étendu sur le sol infectèrent tout le voisinage au point qu'il fallut aller camper ailleurs. »

Regulus envoya les dépouilles de ce reptile à Rome ; il y fit porter la peau de ce monstre, longue de cent vingt pieds, qui fut suspendue dans un temple jusqu'au temps de la guerre de Numance, comme le rapporte Pline : *Pellis ejus maxillæque usque ad bellum Numantinum duravere Romæ in templo* (ch. 14).

J'ai dit que le récit que quelques auteurs avaient fait de ce serpent avait quelque chose de fabuleux, parce que celui de Silius Italicus est exagéré, en donnant à ce monstre cent aunes de longueur, qui équivalent à trois cent cinquante pieds : *Serpens centum porrectus in ulnas*. Lib. VI. (*N. du T.*)

Ces sites déserts sont fréquentés par les gazelles[1] et par une espèce de taureau sauvage de petite stature et de couleur brune, portant une queue garnie

[1] La gazelle est un des plus jolis quadrupèdes que la nature ait produits : elle est d'une taille fine, bien prise, très-légère à la course et habite l'Asie et l'Afrique. Cette espèce, qui forme le genre *antilope*, renferme treize variétés bien distinctes qu'il serait inutile de détailler ici. La gazelle qu'a vue notre voyageur est celle d'Afrique, *algazel ex Africa* de Fabius Columna; *gazella africana*, la gazelle d'Afrique, que Brisson désigne ainsi : *hircus cornibus teretibus, arcuatis, ab imo ad summum fere annulatis, apice tantummodo levi* (pag. 69, *Reg. anim.*).

La gazelle d'Afrique en général, et celle-ci en particulier, se rapproche du chevreuil par sa taille, qui est de trois pieds et demi de longueur sur deux et demi de hauteur, la forme du corps et la vivacité des yeux, qui sont noirs, grands, très-vifs, et en même temps si tendres que les Orientaux en font un proverbe, en comparant les beaux yeux d'une femme à ceux de la gazelle : *unde in adagio apud Ægyptios dicitur de pulchris oculis.* Prosper Albinus appelle de beaux yeux *aïn el gazel, id est, oculus gazellæ*, c'est-à-dire, œil de gazelle (*Hist. nat. d'Égypte*).

Elle se rapproche encore du chevreuil par la qualité et la couleur du poil, qui est fauve sur le dos et blanc sous le ventre et sur les cuisses. Elle en diffère pourtant par la nature des cornes. Celles du chevreuil sont une espèce de bois solide, qui tombe et se renouvelle tous les ans comme celui du cerf : *Cervis autem tota solida*, dit Pline, *et omnibus annis decidua* (liv. II, ch. 36); les cornes de la gazelle, au contraire, sont creuses et permanentes, comme celles de la chèvre.

Les gazelles vivent en société et ruminent; elles se nourrissent d'herbes aromatiques et de boutons d'arbrisseaux. Russel, dans son *Hist. nat. d'Alep*, dit qu'en hiver ces animaux sont maigres, mais que néanmoins leur chair est de bon goût; que les meilleurs chiens courants ne peuvent les forcer à la course sans le secours d'un faucon, avec lequel on les chasse, ainsi que le dit Linné (*Syst. nat.*) : *Venationem gazellæ africanæ omnium velocissimæ, instituunt Arabes cum falcone gentili.* Il prétend aussi que les gazelles aiment la fumée du tabac : *tabaci fumum amat hoc animal.* On les chasse encore d'une autre manière. On amène une gazelle mâle et privée dans des lieux où il y a des gazelles sauvages, on lui met dans les

d'une touffe noire; mais ils sont si lestes qu'on l
prend difficilement[1].

Parmi les oiseaux qui fréquentent ces marécag
je fus surpris de trouver des outardes[2].

cornes une corde lâche à nœuds coulants, dont les bouts sont at chés sous le ventre: aussitôt que cet animal approche d'un troup de gazelles, le mâle de la troupe s'avance avec agilité pour l empêcher; il présente ses cornes pour en frapper ce rival à la tê et dans les divers mouvements qu'il fait, il ne manque pas d'e barrasser ses cornes dans les lacets dont la tête de son advers est garnie, en sorte que le chasseur, qui est aux aguets, s'en sa adroitement et l'emmène.

On se sert encore, pour prendre les gazelles, de la panthère (l'on nomme *once*. D'après le rapport de Prosp. Albin (*Hist. n d'Égypte*, 1re part.), *pantheræ in desertis locis gazellas venan quibus aliquandiu cornibus durissimis acutisque resistunt, sed vi eorum præda fiunt.* «Les panthères chassent les gazelles dans le « sert; celles-ci les combattent avec leurs cornes aigües, mais e « sont terrassées et deviennent leur proie. »

Les gazelles sont très-propres et ne se couchent que dans des droits secs et nets; elles sont très-attentives au danger, très-v lantes, en sorte que dans les lieux découverts elles regard longtemps de tous côtés, et dès qu'elles aperçoivent un homı un chien ou quelque autre ennemi, elles fuient de toutes le forces; cependant, avec cette timidité naturelle, elles ont une esp de courage, car lorsqu'elles sont surprises, elles s'arrêtent t court et font volte-face à ceux qui les attaquent. (*N. du T.*)

[1] On trouve en Afrique une espèce de taureau ou bœuf sauv que les indigènes appellent *guabex*, et les Espagnols qui sont Afrique *vacas bravas*, des vaches farouches. Cet animal est aı léger qu'un cerf, mais plus petit qu'un bœuf. Sa queue est d brun foncé, ses cornes fort aiguës. On en trouve en grande qu tité dans la Barbarie, qui vont par troupes quelquefois de 100 o 200, particulièrement dans la province de *Duquela* dans le royau de Maroc, dans celle de Tlemcen, et dans les déserts de la Numi

C'est la même race que combattent les toréadors dans les c bats de taureaux qui font l'amusement des principales ville l'Espagne. (*N. du T.*)

[2] L'outarde, selon plusieurs auteurs, se trouve en Syrie, d

Elles se laissaient approcher de si près, que les Bédouins en tuèrent plusieurs à coups de pierres, arme qu'ils manient avec plus d'adresse que le misérable fusil à mèche qu'ils portent.

la Libye et dans la partie méridionale de l'Europe; mais il paraît constant, selon Mauduyt, que ces oiseaux habitent, au contraire, les parties septentrionales de l'Europe, que du moins ils y sont plus nombreux, et qu'ils ne passent dans les pays méridionaux ou dans nos provinces tempérées que dans certaines circonstances, c'est-à-dire le froid et la disette.

On peut regarder l'outarde comme un oiseau propre et naturel à l'ancien continent: il ne paraît point attaché à un climat particulier, puisqu'il peut vivre en Libye, sur les côtes de la mer Baltique et dans tous les pays intermédiaires.

La chair des outardes, surtout des jeunes, passe pour être un très-bon gibier, dit Valmont de Bomare. Cet oiseau est, en général, très-charnu, il a le cou très-gros, le devant de la poitrine arrondi, ample et chargé de muscles forts; il est assez haut monté sur ses jambes, comme l'autruche; il a les cuisses pleines et très-musclées.

Ces oiseaux, pris jeunes, se font un peu à la domesticité. Le cri de l'outarde est à peu près semblable à celui du corbeau; elle a trois pieds du bout du bec à celui de la queue; son envergure est de six pieds huit pouces.

La femelle est de moitié plus petite que le mâle. L'outarde est granivore, mais elle vit aussi d'herbes et de feuilles de différentes plantes; quelques-uns disent qu'elle paraît avoir un goût de préférence pour la graine de la ciguë. Dans le fort de l'hiver et par les temps de neige elle mange l'écorce des arbres. Dans cette saison, les outardes vivent en troupes plus ou moins nombreuses dans les plaines: ces sociétés se détruisent en avril; c'est la saison de leurs amours; elles sont très-sauvages ou, si l'on veut, très-timides; on pourrait aussi bien dire très-prudentes. Lorsqu'elles sont à terre en bandes, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font sentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres dès que quelqu'un paraît.

Lorsque l'outarde est chassée, elle court fort vite en battant des ailes, et va quelquefois plusieurs milles sans s'arrêter, quand elle

Mais les animaux que je ne m'attendais pas à avoir à combattre, c'étaient des essaims de puces, qui, sortant à foison de ce sable, se glissaient dans nos vêtements et nous rendaient les nuits encore plus pénibles que les chaleurs incommodes du jour. Les Bédouins, accoutumés à lutter avec ces hôtes du désert, s'en débarrassent en étendant leurs vêtements par terre : ils les laissent exposés au soleil après les avoir couverts de sable; l'insecte, attiré par la chaleur, quitte les habits, et, ne trouvant plus

est aidée ou portée par un vent favorable, ainsi que le disent Xénophon, Élien, Albin et autres; mais comme elle ne peut se percher sur les arbres, à cause de sa pesanteur, les lévriers et les chiens courants la peuvent forcer, et l'attrapent même souvent lorsqu'elle est peu élevée de terre. On la chasse aussi avec l'oiseau de proie; on lui tend des filets; on la prend encore à l'hameçon, mais on la tire plus facilement au fusil, quand le chasseur a soin de se cacher.

Ces oiseaux d'Europe, à ce qu'on prétend, sont ceux qui ont le plus de rapport avec l'autruche. On trouve souvent dans leur estomac de petits cailloux qu'ils avalent comme elle, pour faciliter le broiement des grains qu'ils mangent. Belon dit que la nature de l'outarde est, comme celle de l'autruche, de vivre par les spacieuses campagnes (*Hist. nat. des ois.*, liv. v, chap. 3). Quand ces oiseaux s'accouplent, ils vont ordinairement à l'écart et par couple, pour jouir solitairement de leurs plaisirs.

Le nom d'*outarde* qu'on lui a donné dérive des mots latins *avis tarda* (oiseau tardif, lourd) que lui ont donné les Espagnols, comme le dit Pline : *quas Hispania aves tardas appellat.* Les Grecs le désignent sous le nom d'*otis*, et les Italiens sous celui de *starda*.

On se sert des pennes de l'outarde, rapporte Buffon, comme on fait de celles de l'oie et du cygne, pour écrire; selon Gessner, les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils prétendent que les petites taches noires dont elles sont émaillées paraissent autant de petites mouches aux poissons, qu'elles attirent par cette fausse apparence (*De avib.*, p. 488). (*N. du T.*)

sa proie, reste dans le sable[1]. Pendant que les soldats étaient occupés à combattre ces ennemis incommodes, les chevaux et les chameaux étaient tourmentés de leur côté par une quantité prodigieuse de tiques qu'ils ramassaient dans la route, et qui les avaient assaillis au point qu'ils en étaient devenus rétifs et difficiles à monter.

La chasse nous fit perdre deux heures de temps. Le soir, nous campâmes à *Lubey*, qui est à deux lieues de la mer.

Une partie de l'armée ne s'accommodait guère des fatigues d'un tel voyage, étant privée de tous ses besoins; les Bédouins seuls, habitués à vivre dans les déserts, supportaient le malaise commun et encourageaient le soldat à ces privations.

Fatigué de cet état pénible, accablé de lassitude et de sommeil, j'allai me livrer au repos aussitôt après notre arrivée.

[1] Le capitaine Lyon, dans son *Voyage au Fezzan*, rapporte qu'on trouve une espèce de puce dans le sable, aux endroits où les caravanes ont coutume de s'arrêter; qu'elles attaquent non-seulement les hommes, mais qu'elles s'attachent autour du pied des chevaux, et les tourmentent à les rendre furieux (p. 179).

(*N. du T.*)

CHAPITRE V.

DE LUBEY A ENEUVA.

Lac de Zucca présumé par d'Anville. — Idée de l'auteur sur ce préte lac. — Rencontre de la caravane des pèlerins de la Mecque. — Signi tion du mot *hadji*.— Motif du pèlerinage des musulmans.— Cérémo usitées à leur arrivée à la Mecque. — Renoncules; origine et descrip de cette fleur. — Tribu de Bédouins fuyant à l'approche de l'armée — Rencontre d'une oasis où se rafraîchit l'armée. — Colonnes trou dans le désert, portant des inscriptions antiques. — Puits d'eau pot trouvés à Zafferan. — Visite du bey à l'auteur.

En jetant les yeux sur la carte d'Afrique, verra que, vers le bord occidental du golfe de Grande-Syrte, la mer forme un enfoncement cent cinquante milles de profondeur sur deu quatre milles de largeur, courant du nord au m à travers une longue déchirure de ce continent.

D'Anville, sur sa carte, appelle cet enfoncem *Zucca;* Arowsmith l'a désigné sur la sienne, m ne lui a pas donné de nom. Je n'ai pas vu ce espèce de golfe; cependant, nous étant toujo trouvés à peu de distance des bords de la mer m'eût été facile de l'apercevoir. Voici, je pense, moyen de concilier cette opinion avec la vérité.

Il faut observer que toute la région contigu cette partie du golfe est couverte de plaines et fort peu élevée au-dessus de la Méditerranée: qua celle-ci est soulevée par la tempête, elle la cou de ses flots; si ensuite, pendant l'hiver, les e

sont violemment chassées contre le rivage, et si les courants qui s'établissent du nord au midi font élever le niveau des eaux du golfe : alors elles se répandent dans les plaines environnantes, et inondent à grands flots les terres, après avoir renversé les dunes de sable. Il arrive de là que les mares d'eau saline d'Arar et de *Segamengiura*, qui se prolongent plus au loin malgré leur interruption, forment en hiver un grand étang qui communiquera toujours avec la mer tant que les flots seront soulevés par les tempêtes; si ensuite, l'évaporation qu'excitent les chaleurs met à sec une partie de ces mares d'eau, que le terrain inondé devienne marécageux et finisse par se dessécher vers les bords, il reste, comme dans les salines artificielles, ce dépôt de sel que nous avions vu en quantité dans les marais salants.

Le sol étant entièrement sablonneux, le lit de ces mares d'eau se trouve composé de sables et n'empêche pas la formation de ce sel. En réfléchissant à la chaleur que ces sables engendrent, ainsi qu'à leur porosité, on concevra plus facilement l'évaporation de l'eau salée qui se trouve en dessous.

Il serait difficile d'assurer si d'Anville et Arowsmith ont fait mention de ce golfe d'après les géographes anciens ou d'après les modernes; mais, s'il faut s'en rapporter au texte de Strabon, il confirme l'existence de ce lac de Zucca, dont j'ai parlé plus haut, lorsqu'il dit : « A l'entrée de la Grande-Syrte on trouve à droite, après le cap Céphale, un étang d'environ trois cents stades de longueur sur soixante-

dix de largeur, qui se termine en un golfe où sont de petites îles et une station à son embouchure[1]. »

Il est bon d'observer que, pour être d'accord avec Strabon, je ne m'en suis pas rapporté à la traduction italienne de Buonacinoli ni à celle d'Almegoven, qui tous les deux ont employé le mot *lac*, tandis que le sens du mot grec, ainsi que le confirme l'inspection des lieux, est *marais*, *étang*[2]. Quant à la station qui était à son embouchure, on ne peut réellement pas dire que ce fût un port; Strabon se sert du mot *port*, et non du mot *station*, que Buonacinoli traduit maladroitement par le mot *môle*: ainsi, au rapport de ce géographe, il y aurait eu un port ou un mouillage que l'on aurait garni plus tard d'un môle.

Le lecteur me pardonnera cette petite digression, et je reprends le fil de ma narration. Notre route

[1] Notre voyageur a ponctuellement traduit le texte de Strabon, que voici : *In majorem vero Syrtim naviganti post Cephalas ad dextram est lacus trecenta fere stadium longitudine, latitudine septuaginta in sinum effluens, is insulas quasdam habet, et stationem ante os* (lib. XVII).

L'entrée de cette lagune, dit Gosselin, est nommée *la succa*: c'est une espèce de lac d'eau de mer, autour duquel on a établi une quantité de salines. (*N. du T.*)

[2] Notre voyageur peut avoir quelque raison en disant que le sens du mot grec, qui en français se prononce *limnée*, signifie *étang*, *marais*; mais à la suite de ces deux mots il y a aussi celui de *lac* : c'est ainsi que le dit le *Dictionnaire grec-français* de J. Planche, *marais, étang, lac, eaux stagnantes de mer ou de rivière.* Ainsi il n'est pas étonnant que les écrivains Buonacinoli et Almegoven aient traduit *lac* au lieu de *marais*, et notre voyageur, mieux que personne, peut juger du fait, s'il a fait l'inspection des lieux. (*N. du T.*)

fut très-courte. Le 22 février, après quatre heures de marche, nous vînmes camper à *Matrau*, qui est à trois milles de distance de la mer. Nous trouvâmes un puits dont les eaux étaient, comme les précédentes que nous avions déjà bues, saumâtres, en outre, bourbeuses et très-sales. Nous y arrivâmes au moment où quelques pèlerins musulmans qui allaient à la Mecque allaient s'y désaltérer. Ils en furent écartés par cette soldatesque qui s'y précipitait en foule, dans la crainte que l'eau ne lui manquât. Ces malheureux hadjis[1] virent le puits se vider devant

[1] *Hadji* est un titre d'honneur qui signifie *saint*. On donne ce nom aux musulmans qui font le pèlerinage de la Mecque*. Ce pèlerinage est un acte religieux qui consiste à visiter une fois dans sa vie *le kèabè* ou *kaaba*, qui est le tabernacle de Dieu à la Mecque, et dans différentes pratiques ordonnées par la religion. Cet acte est d'obligation divine pour tous les musulmans de l'un et de l'autre sexe. Le pèlerinage n'est légalement obligatoire qu'à ceux qui sont de condition libre, qui sont sains d'esprit, en âge de majorité, en état de santé, enfin dans l'absence de tout empêchement légitime, de quelque genre qu'il soit.

Aussitôt que le mois de Ramadan est fini, la caravane de Damas, composée des pèlerins de l'Europe, de l'Asie Mineure, celle de l'Arabie et celle du Caire, la plus considérable de toutes, se mettent en marche pour la Mecque. Le temps pour le départ est marqué et les stations sont réglées; on met quarante jours en route et l'on arrive immédiatement avant le grand Bairam. Quelques jours avant cette solennité, les trois caravanes, qui sont quelquefois composées de deux cent mille pèlerins et de plus de trois cent mille bêtes de somme, viennent camper à quelques milles de la Mecque. Les pèlerins entrent en ville afin d'exécuter les cérémonies préparatoires à ce grand sacrifice. Chaque fidèle est tenu individuellement à diverses pratiques, qui consistent à se purifier par une lotion entière ou par une ablution; après s'être coupé les ongles des

* Les mahométans appellent la Mecque *Omm-alsora*, la mère des villes, ou la métropole du musulmanisme.

eux, sans qu'ils pussent en avoir une gorgée; nous-mêmes ne pûmes y toucher avant que la suite du bey,

mains et des pieds, une partie des moustaches, et s'être fait raser sous les aisselles, à prendre *l'ihram*, qui consiste en deux pièces de toile de laine toujours blanches et neuves, ou du moins bien lavées et très-propres mais sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure et l'autre la partie supérieure du corps, à se parfumer de musc ou autres aromates, et à réciter plusieurs prières particulières.

Aux environs de la ville sainte sont des endroits désignés pour mettre l'ihram. Le nombre des pèlerins est très-considérable chaque année à la Mecque, et il le serait davantage si chaque mahométan qui se porte bien, et qui aurait de quoi subvenir aux frais de ce pénible et dispendieux voyage, voulait l'entreprendre. Beaucoup de ces pèlerins font le voyage de la Mecque toutes les années : ils se vendent et vont à la place de ceux qui ne veulent pas faire ce voyage et qui les payent; ils en font une espèce de trafic. Presque tous les pèlerins en font plutôt un objet de commerce, et l'intérêt pécuniaire y a une part plus grande que la dévotion. En partant de chez eux ils se chargent de marchandises qu'ils vendent sur la route. Le gain terrestre, réuni à l'espoir d'un gain céleste, conduit les pèlerins à la Mecque. Chaque année des milliers d'individus se rendent dans l'Orient par des routes et à des époques déterminées.

Les pachas qui conduisent les caravanes portent le nom d'*émir-hadji*. Les Arabes, sans patrie sur la terre, ont, dans tous les temps, été persuadés qu'il y avait des lieux privilégiés où la Divinité se plaisait à recevoir les hommages et l'encens des hommes. Les anciens Arabes, comme tous les peuples pasteurs, tenaient leurs assemblées religieuses dans les champs ou dans un bois qui leur prêtait son ombre : comme ils étaient sans luxe, leur culte était sans magnificence. Il y avait cependant un temple à la Mecque connu sous le nom de *Kaaba;* mais cette ville était commerçante, avait des mœurs et des coutumes différentes des usages des Arabes nomades: néanmoins ils finirent par regarder ce temple comme la demeure où Dieu se complaisait à recevoir l'hommage de ses adorateurs, et avant Mahomet, les Arabes faisaient le pèlerinage de la Mecque; ils venaient célébrer la mémoire d'Abraham et d'Ismaël. Ce n'était qu'un usage; Mahomet le consacra par des cérémonies religieuses et leur en fit un précepte: c'était respecter les préjugés superstitieux des Arabes, qui dans tous les temps s'en étaient fait

ses esclaves, ses chevaux et ses chameaux eussent apaisé leur soif.

un devoir. Il cacha, sous le motif de la religion, ses vues politiques; il voulut que la Mecque devînt un point de réunion pour tous les mahométans, qu'ils vinssent y chercher les aromates de l'Arabie Heureuse, et apporter en échange leur or et les productions de leur pays.

Les grandes caravanes qui partent de la Perse, de Damas, de Maroc et du Caire, se réunissent à la Mecque. Il se fait pendant le temps du pèlerinage un commerce immense dans cette ville et à Djidda, qui en est le port. Je renvoie au *Voyage de Burckhard en Arabie*, traduit par Eyriès, les lecteurs jaloux d'avoir des détails plus étendus sur la disposition et la marche de ces grandes caravanes. Il y a ensuite une autre classe de *hadjis* ou *hadjadjs*, qui se réunissent en petites bandes de douze à quinze individus, se répandent dans le désert, infestent les contrées qu'ils parcourent, ne suivent aucune direction dans leurs courses vagabondes, arrêtent tous ceux qu'ils rencontrent, et passent ordinairement la nuit dans les tentes des Arabes, où ils reçoivent l'hospitalité par égard pour leur titre de pèlerins et leur prétendue destination.

Ce sont la plupart des gens de la dernière classe du peuple et des paresseux, qui préfèrent les hasards d'une vie errante et parasite aux soins de se procurer par le travail une existence dans les villes. Ils viennent de divers points de la Barbarie et se rendent, sous le nom de pèlerins, à la Mecque, soi-disant pour y visiter le tombeau du prophète, ou bien ils sont de retour de ce voyage, qui le plus souvent n'est rien moins que pieux. Ils sont enveloppés dans un bernus, et n'ont pour tout équipage que deux peaux, espèces d'outres destinées à contenir l'eau et la farine.

Si, par le plus grand des hasards, ils rencontrent quelques voyageurs isolés et en petit nombre, ils leur demandent d'abord, au nom du prophète, à partager leurs provisions de bouche et quelquefois même leurs vêtements : s'ils refusent et s'ils veulent opposer de la résistance, ils tirent de dessous leurs habits leur poignard, espèce de couteau à deux tranchants dont ils sont toujours armés, les entourent et les dépouillent entièrement; quelquefois même ils ne leur font pas grâce de la vie.

Ces *hadjis* sont des espèces de voleurs, qu'il ne faut pas confondre avec les pèlerins qui composent les nombreuses caravanes, et dont les intentions sont réellement pieuses, ne commettant jamais aucun vol ni aucune mauvaise action. (*N. du T.*)

Le lendemain 26, après cinq heures de marche, arrivés à la distance d'un mille et demi de la mer, nous trouvâmes un pays d'un aspect agréable, couvert de prairies émaillées de belles renoncules à grandes fleurs blanches, qui furent, je crois, l'origine de cette espèce que l'on a transportée en Europe, dont la culture s'est tant multipliée et que les botanistes appellent *ranunculus asiaticus* [1]. Ce qui

[1] La beauté de cette fleur lui a fait trouver place dans nos jardins, dont elle fait l'ornement.

Le nom de *renoncule* lui vient de ce que plusieurs des espèces qui composent cette famille ont leur habitation ordinaire dans les prairies humides et marécageuses, où se rencontre assez fréquemment la grenouille (*rana*); et c'est de là encore que plusieurs espèces portent le nom de *grenouillettes*.

Presque toutes les renoncules sont plus ou moins âcres, caustiques et même vénéneuses. Introduites dans l'estomac, elles ne tardent pas à irriter violemment et à produire de vives douleurs, des convulsions affreuses, des anxiétés, des défaillances, et ces accidents peuvent être suivis de la mort.

A l'ouverture des corps qui ont succombé à cet empoisonnement, on a trouvé les organes de la digestion ulcérés et enflammés.

Les espèces qui passent pour être les plus âcres et les plus vénéneuses sont : la renoncule bulbeuse, la renoncule âcre, la renoncule scélérate, celle des champs, la renoncule flammule, celle des Alpes, d'Illyrie, et le thora. Non-seulement ces plantes peuvent produire sur nos organes intérieurs une violente irritation, mais leur principe âcre agit encore avec assez d'énergie à l'extérieur lorsqu'elles sont mises en contact avec la peau, écrasées et appliquées à la surface du corps : elles enflamment bientôt la partie, soulèvent l'épiderme en vésicules, qui ne tardent pas à suppurer et à produire de profondes ulcérations si elles ont été laissées trop longtemps.

Certains mendiants, pour exciter la pitié, se font avec les renoncules âcres, bulbeuses et scélérates, des ulcères feints, de même qu'avec la clématite des haies ou herbe à gueux.

Le traducteur de l'*Histoire du Kamschatka* rapporte qu'il existe dans ce pays une espèce de renoncule des bois, *anemoides ranuncu-*

nous consola et fut pour nous un grand régal, ce fut la rencontre que nous fîmes, près de la mer, de quelques puits d'eau bonne à boire. Cette heureuse trouvaille fut cause que nous y dressâmes nos tentes pour le restant du jour. Cet endroit s'appelait *Zafferan*. Son terroir, à en juger par la force de sa végétation, nous parut très-fertile; c'est ce qui arrive ordinairement lorsqu'elle est secondée par un sol

lus, que les Kamtschadales appellent *zgate*, et qu'un dard ou une flèche dont la pointe aurait été trempée dans le suc exprimé de cette plante, fait une blessure mortelle, à moins qu'on ne suce aussitôt le poison; il ajoute que les plus grandes baleines, dès qu'elles sont blessées par ces traits empoisonnés, ne peuvent plus nager et qu'elles se traînent sur la côte, où elles expirent en poussant des gémissements affreux.

La renoncule qui fut rencontrée par notre voyageur est le *ranunculus asiaticus* de Linné. Les jardiniers lui donnent le nom de *griffe;* ses fleurs sont terminales, de couleur jaune dans l'état de nature, et variant de mille nuances ou couleurs différentes dans les plantes cultivées : on dirait que la nature a voulu les réunir toutes dans une seule espèce, pour les exposer aux regards des hommes.

Cette fleur est originaire du Levant et du nord de l'Afrique; on en distingue deux races particulières : les renoncules pivoines et les semi-doubles. Ces dernières, ainsi nommées par les jardiniers, en ont produit de blanches, de jaunes, d'orangées, de rouges, de violettes, de pourpres plus ou moins foncées, de noirâtres ; Féburier assure même en avoir obtenu de vertes, de panachées de plusieurs couleurs, excepté la couleur bleue, que la nature a jusqu'à présent refusée à cette fleur.

Les premières plantes de la renoncule asiatique furent, dit-on, apportées en Europe par les premiers croisés, mais elles ne s'y multiplièrent pas beaucoup, et ce ne fut que vers le XVI[e] siècle, sous le règne de Mahomet IV, que les belles variétés commencèrent à se répandre dans nos jardins. Ce prince, renommé par sa passion pour la chasse, prit aussi le goût des fleurs, qui lui fut inspiré par son visir Cara-Mustapha; devenu amateur de fleurs, il fit

humide et une température élevée. La fécondité de ces parages y avait attiré quelques hordes de Bédouins qui y étaient venus camper avec leurs bestiaux. Nous y trouvâmes des débris d'instruments, tels que des pioches, des bâts de bestiaux, des peaux sèches et autres ustensiles, qu'ils avaient laissés en fuyant à la hâte, dès qu'ils apprirent l'arrivée de l'armée. Notre bey ne pouvait comprendre, disait-il, que ces gens-là eussent renoncé à l'honneur de le voir.

Les soldats se divertirent le restant du jour dans

bientôt rassembler dans les jardins du sérail tout ce que Candie, Chypre, Rhodes et Damas possédaient de plus beau et de plus curieux en renoncules. Celles-ci y furent pendant assez longtemps exclusivement renfermées, parce que Mahomet les faisait garder presque avec le même soin que ses femmes; mais des ambassadeurs et de riches négociants trouvèrent moyen, à force d'or, de corrompre la fidélité des bostangis * et de se procurer plusieurs de ces belles fleurs. Les premiers envoyèrent leurs griffes de renoncules pour les jardins des princes qu'ils représentaient ; les autres en firent part à leurs amis, et Marseille dut à sa position de devenir le premier entrepôt de renoncules. C'est ainsi que cette espèce rivale de l'anémone, et qui l'emporte sur elle par la variété de ses couleurs, s'est répandue de proche en proche. Les amateurs en ont multiplié par les semis les variétés à l'infini, et le patient et laborieux Hollandais, après en avoir varié et multiplié les espèces, en a fait le premier, ainsi que de plusieurs autres fleurs, une branche de commerce. *Dict. des sciences natur*
(*N. du T.*)

* Les bostangis, dit Nieburh, sont les gardes du corps du sultan, parmi lesquels on fait un choix pour former le corps d'élite des *assékis*. Les premiers n'avaient autrefois que l'intendance des maisons de campagne et la direction des jardins de leur maître. Ils sont vêtus en rouge, portent un haut bonnet de drap de la même couleur, et sont armés d'un bâton; ils servent d'escorte à Sa Hautesse. (*N. du T.*)

cette prairie, où nos chevaux et nos chameaux se restaurèrent aussi. Cette verdure bienfaisante qui nous rafraîchit nous fit oublier tous les maux que nous endurions depuis plusieurs jours.

Le 27 au matin, en suivant ces bords, nous trouvâmes, après une heure de marche, un socle en grès surmonté d'une colonne carrée très-haute, et tellement rongée par le temps que nous ne pûmes déchiffrer les caractères qui en couvraient entièrement les quatre faces.

Une heure après nous en trouvâmes une seconde, et ensuite une troisième à la même distance de celle-ci ; mais toutes les deux en si mauvais état que, vu le peu de temps que j'avais, il me fut impossible de pouvoir joindre deux mots.

Du côté de la mer, vis-à-vis la première colonne, dans un endroit appelé *Elbenie*, on voit les restes d'une tour surmontée d'une coupole. Je ne saurais dire quel nom les anciens géographes donnent à ces parages, ni quelles sont ces colonnes et pour quel usage elles avaient été mises là. Si jamais ces contrées furent habitées, elles le furent à cause de l'abondance des eaux et de la beauté du site. Strabon et Ptolémée y placent *Aspis*. Selon le premier cette ville était située au delà du lac [1], et selon Ptolémée elle était de suite après *Maccomaca*. Auprès

[1] *Post lacum est locus nomine Aspis*, dit le texte de Strabon; « au delà du lac on rencontre un lieu nommé *Aspis* » (liv. XVII); et sur la carte de Ptolémée, on voit, sur la rive occidentale de la Grande-Syrte, Aspis placée entre Maccomaca au nord et *Sacamaza vicus* au sud (tab. II *Africæ*). (*N. du T.*)

d'Aspis existait, selon Strabon, le plus beau port de la Syrte[1].

Ce port serait alors aujourd'hui celui d'Isa, que le capitaine Lautier a placé à dix lieues au sud d'*Arar*, à 23 degrés de latitude et à 31 de longitude.

La position d'Aspis sur la carte d'Arowsmith diffère très-peu de celle que je donne; conséquemment, si Zafferan est l'ancienne Aspis, la tour antique qui est contiguë, comme dit Strabon, voisine d'Aspis, ne peut être que la tour d'*Euphrate* de cet auteur, qui, lorsque les Ptolomées étaient en possession de la Cyrénaïque, formait au fond du golfe la limite de leur empire avec Carthage[2]. Je pense alors que les trois colonnes carrées couvertes d'inscriptions, que nous avons vues placées à égale distance, fixaient cette séparation et indiquaient ces limites dans l'intérieur des terres: telles étaient, soit en métal, soit en pierres, les lignes de démarcation que les anciens plaçaient ordinairement aux frontières de leurs États.

Cette concordance appuyant mon opinion sur la géographie ancienne et moderne, je n'hésite pas à croire que les ruines antiques que nous rencontrâmes sur la route, trois heures de marche après Elbé-

1 . . . *Et portus optimus omnium qui sint in Syrte.* « . . . Et un « port le meilleur qui soit dans la Syrte.» C'est ainsi que s'explique Strabon, liv. XVII. (*N. du T.*)

2 Ainsi que l'indique le texte de cet auteur : *Deinceps est Euphratas turris carthaginiensis regionis et Cyrenaicæ Ptolomeo subditæ limes* (liv. XVII). « Ensuite vient la tour d'Euphrate, limite de « la région carthaginoise et de la Cyrénaïque au pouvoir des Pto- « lomées. » (*N. du T.*)

nie, ne fussent celles de *Charax* dont parle Strabon. Cette ville servait d'entrepôt de commerce aux Carthaginois; ils y portaient leur vin et rapportaient en retour du suc de silphium, que les marchands apportaient en contrebande de Cyrène[1]. Je ne parlerai pas du *silphium* avant d'être dans la Cyrénaïque, où nous entrâmes quelques jours après, contrée que les anciens appelaient *regio silphifera* (région qui produit le silphium). On sait que cette plante était indigène de la Cyrénaïque, que les Cyrénéens en tiraient un suc précieux, et qu'elle était en grand crédit dans ce temps-là[2].

La bonne eau que nous trouvâmes à Zafferan et dans quelques puits que nous rencontrâmes sur la route répara nos forces épuisées par les huit heures de grande chaleur que nous éprouvâmes dans notre marche jusqu'à *Eneuva*. Là nous campâmes à trois milles de la mer, auprès d'un puits d'eau excellente,

[1] Notre voyageur a suivi le texte de Strabon, qui dit: *Postea locus nomine Charax quo Carthaginenses emporio utebantur advehentes vinum, ejusque loco succum et laserpitium reportantes ab iis qui id ex Cyrene clam exportabant* (lib. XVII). « On trouve ensuite « un autre lieu appelé Charax, autrefois place de commerce, où « les Carthaginois apportaient du vin, et recevaient en échange du « silphium et de ce suc qu'on en retire, qui arrivaient de Cyrène « en contrebande.» (*N. du T.*)

[2] Il est facile à notre voyageur de dire: «On sait que le silphium « était indigène de la Cyrénaïque, etc... » Il parle sans doute des personnes versées dans la botanique, encore est-il peu de botanistes qui connaissent cette plante qui s'était perdue. C'est là le motif qui m'a porté à faire de nombreuses recherches pour pouvoir en donner une notice que j'ai annoncée au titre de cet ouvrage, et que l'on trouvera à la fin du volume. (*N. du T.*)

que nous cachaient les dunes qui s'étendent jusque sur le rivage.

Le soir, notre bey vint me voir dans ma tente pour me dédommager, je pense, par sa présence des désagréments auxquels je m'étais exposé pour lui dans ce voyage. En ma qualité de médecin et de chirurgien, j'avais assez rendu de services à ses soldats, quoique je ne fusse attaché qu'à sa personne.

Il s'amusa à jeter un coup d'œil sur mes instruments de chirurgie, mais ce qui l'étonna le plus, ce fut mon thermomètre, dont je pus à peine lui faire comprendre l'usage pendant deux heures que je passai à lui en faire l'explication, et je ne sais encore si je pus y parvenir. Ce qu'il ne pouvait comprendre, ce sont les degrés de froid et de chaud où le mercure monte ou descend dans certaines régions du globe. On croira difficilement qu'il ignorait qu'il existât une ville du nom de Pétersbourg. Je profitai de l'entretien que j'eus avec lui pour l'engager à faire naviguer la marine tripolitaine dans les mers d'Afrique, afin qu'elle pût connaître la topographie de ces parages.

Peu d'instants après m'avoir quitté, il m'envoya un œuf d'autruche, qui fut un régal pour moi; j'allai, sitôt après mon repas, me livrer au sommeil.

CHAPITRE VI.

D'ENEUVA A MURATE.

Rencontre à Nehim d'un camp d'Arabes. — Pays abondant en lièvres, dont l'armée se nourrit pendant plusieurs jours. — Truffes de ces contrées; description de cette production, son étymologie. — Masses énormes de sel, que les habitants emploient à la construction de leurs maisons. — — *Mus gerboa*, petit quadrupède; sa description. — Nuées de sauterelles, dont l'armée se nourrit. — Chaleur excessive qui la fatigue. — Petite guerre et manœuvres de cavalerie ordonnées par le bey. — Vent du désert; ses ravages et sa description. — Opinion de l'auteur sur le lac Triton. — Grand désert de Sahara; sa description. — Récit sur l'expédition fabuleuse des Psylles. — Dévouement des deux frères Philène, de Carthage.

Le 28 nous rencontrâmes de nouveaux marais d'eau salée séparés de la mer par des dunes de sables; un entre autres, à peu de distance du rivage, qui avait plus d'un demi-mille de largeur, que nous suivîmes pendant six heures de chemin : encore était-il presque à sec; ses bords étaient incrustés de sel marin, comme nous en avions vu partout.

Trois quarts d'heure après en avoir dépassé la partie méridionale, nous nous trouvâmes dans un site un peu montueux, animé par la verdure et par quelques puits pourvus suffisamment de bonne eau. Cet endroit s'appelle *Nehim,* c'est le séjour ordinaire d'une tribu de Bédouins qui faisaient paître leurs troupeaux sur ces collines verdoyantes, que l'humidité du terrain ranime même pendant les grandes chaleurs.

Notre arrivée leur fut fatale, en ce qu'ayant perdu par la fatigue de la route une quantité de chevaux et de chameaux, nous les remplaçâmes par ceux de la tribu, en leur laissant en échange tous ceux des nôtres qui étaient hors de service; loin de s'en aigrir, ces malheureux se félicitèrent de l'honneur que leur faisait notre bey, en venant les visiter dans leur désert, d'avoir vidé leurs puits, de s'être emparé de leurs chevaux et de leurs chameaux.

Pour leur témoigner ses remercîments, le bey leur répondit qu'il faisait grand cas de tout ce qui leur appartenait, et qu'il agréait aussi de leur part le lait de leur bétail pour les besoins de l'armée.

Nous restâmes deux jours avec nos hôtes, que nous dépouillâmes tant que nous pûmes pendant notre séjour. Nous partîmes le 2 mars de Nehim: nous reprîmes vers l'est une direction que nous suivîmes pendant sept heures, sur un terrain un peu montueux et sablonneux, où l'on rencontre par intervalles quelque peu de verdure. Nous y trouvâmes des truffes semblables à celles du Piémont, mais d'une qualité inférieure [1], et beaucoup de lièvres, dont nos gens tuèrent une quantité.

[1] La truffe que rencontra notre voyageur est une espèce qui croît aux environs de Cyrène et que les indigènes appellent *misy*; elle est d'un meilleur goût et d'une odeur plus agréable que les autres, aussi est-elle plus charnue.

Ce végétal paraît être assez commun en Afrique, puisque Saugnier nous dit, dans son *Voyage au Sénégal*, que les truffes sont très-abondantes dans les déserts de *Tegasa*, qu'il traversa dans sa captivité pour aller au Sénégal.

Cette espèce, selon Athénée, ch. XI, *Banquet des savants*, est

Nous vînmes camper dans un site élevé, appelé *Scegga*, où nous employâmes toutes les provisions que nous avions faites la veille. Le lendemain nous nous dirigeâmes vers le sud, pour éviter un vaste étang d'eau salée qui s'étend depuis Scegga jusqu'aux confins de *Judia*. Il était de même nature et de même forme que ceux que nous avions déjà

analogue à la truffe et recommandable par sa saveur et sa chair délicates; son goût est des plus agréables et l'odeur tient de celle de la viande. La truffe croît spontanément en terre, surtout dans les terrains sablonneux et le long des côtes maritimes. Pline rapporte quelques particularités sur ce genre de production terrestre. Il dit que quand l'automne est fort pluvieux et les tonnerres fréquents il y a abondance de truffes, principalement quand il tonne beaucoup; c'est ce qui a donné lieu à ces deux vers de Juvénal :

. . . . . . Post hunc radentur tubera, si ver
Tunc erit, et facient optata tonitrua cœnas
Majores. . . . .

« Au printemps on lui préparera des truffes, si les orages tant « désirés ont permis d'en enrichir les tables» (sat. v).

Le mot français *truffe* est dérivé du verbe gaulois *truver*, *treuver*, aujourd'hui *trouver*. On sait que La Fontaine, dans sa fable du *Gland et la Citrouille*, a employé le vieux verbe *treuver* en ancienne langue thracienne * (la dénomination de *truffe* exprimant aussi une trouvaille, un fruit fortuit et de rencontre). (*N. du T.*)

* Sans en chercher la preuve
Dans tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la *treuve*.

Ronsard dit encore dans la deuxième ode de son second livre :

De son doux nectar j'abreuve
Le plus grand roi qui se *treuve*.

En 1650, du temps de Ménage, c'était encore un point de critique de savoir lequel des deux était le mieux de *treuver* ou de *trouver*. L'usage, plus hardi que les grammairiens, a terminé la contestation en faveur du dernier.

rencontrés; il me parut n'avoir aucune communication avec la mer : du milieu de ces marais on voit s'élever quelques dunes de sable qui ressemblent à de petits îlots. Nous marchâmes à travers les sinuosités que forment ces collines, et qui présentent par intervalles quelque peu de verdure; dans les endroits où ces montagnes sont à nu, on y voit des couches d'une pierre luisante que je reconnus pour être de la sélénite[1].

Le soufre que le capitaine Lautier trouva sur la surface de l'eau, dans l'intérieur du golfe, doit appartenir à ce gypse de formation tertiaire, ainsi que l'appellent les géologues. Je ne pus visiter ces espèces de soufrières qui, peut-être, sont couvertes de sable ou peut-être sous l'eau. Je sais seulement que de petits bâtiments viennent de Tripoli et de l'Égypte pour charger de cette terre, qui est naturellement imprégnée de soufre, et que l'on emploie dans le pays comme médicament, dans quelques maladies cutanées particulières aux chevaux.

Je ne connais pas les salines de *Zoara*, qui sont à vingt-cinq lieues environ à l'est de Tripoli; mais, d'après tous les renseignements que j'ai recueillis, on tire du sol le sel qui y est par grandes couches. Ces traits caractéristiques de la constitution phy-

[1] La sélénite, ou sulfate de chaux, est un sel formé par l'union d'une terre calcaire et de l'acide vitriolique. On a donné au gypse cristallisé le nom de *sélénite* du mot grec σελήνη (*selene*, la lune), parce que ses cristaux se divisent très-facilement en grandes lames, dont la surface est miroitante et réfléchit une lumière pâle comme la lune. (*N. du T.*)

sique de ces régions n'ont pas échappé au père de l'histoire et de la géographie, dans le récit qu'il nous a laissé. Outre les croûtes salines qui, au rapport de ce célèbre historien, sont mêlées aux sables de la Libye, il y a au pied de l'Atlas des mines de sel blanc et roux en si grande quantité, que les habitants en bâtissent leurs maisons à défaut de pierres[1].

Il me semble que la situation qu'Hérodote assigne à ces excavations de sel gemme est bien éloignée de celle de Zoara.

Les voyageurs sont guidés à travers ces labyrinthes par des tas de pierres que les pèlerins de la Mecque élèvent à de certaines distances, de manière que quand un tas disparaît, un autre le remplace. Dans un temps, une seule pierre indiquait la route, ensuite il ne passait pas un pèlerin qui ne se crût obligé d'en joindre une autre à celle-ci, et, de cette manière, ce tas finissait par être assez élevé pour ne pas être couvert de sable.

Tout le sol est miné par des taupes ou des lapins, et par une espèce de rat qui est assez commun. Il a

[1] Tel est le texte d'Hérodote : *In hoc supercilio ferme decem dierum itinere sunt grummi grandes salis... intra quod est metallum, id est, effossio salis decem dierum itinere ; et homines incolentes domicilia sua facientes ex micis salis* (lib. IV). « De dix journées en dix « journées, on trouve sur ce terrain des mines de sel en quantité, « dont les habitants bâtissent leurs demeures. »

Relativement à ce sel fossile dont parle Hérodote, et qui couvre tout le Grand-Désert, le lecteur trouvera dans la notice de l'ancienne Cyrénaïque une note de Synesius sur le sel de la région ammonite.

le dos fauve, le ventre blanc et la queue garnie d'une touffe noire : c'est le *mus gerboa* des naturalistes. Tous ces animaux rendent ce terrain inégal et très-mauvais pour la marche des chevaux et des chameaux, qui bronchaient à chaque pas et en étaient écloppés[1].

Le soleil dardait sur nos têtes; malheureusement mon thermomètre s'était cassé, mais nous n'avions pas encore éprouvé une si forte chaleur. Vers midi

[1] Le *mus gerboa* est encore plus commun dans les solitudes de la Cyrénaïque ou Pentapole que dans les déserts de Sahara, de l'Arabie et de la Barbarie, qu'il habite.

Ce mus gerboa est la *gerboise* de Paul Lucas, le *mus dipodus* d'Hérodote et le *gerboa* d'Hasselquit : *mus jaculus pedibus posticis longissimis, cauda extrema villosa* (voyez la planche en regard). C'est un innocent animal qui est de la grosseur d'un petit lapin; son poil est doux, très-brillant, d'un brun jaunâtre, doré sur la tête et sur le dos; la gorge, le ventre, et le dedans des cuisses sont blancs. Ses pieds de devant sont extrêmement courts et touchent rarement à terre; ils sont armés seulement de trois griffes; ils les cachent facilement dans le poil de leur poitrine, de manière que l'on dirait qu'ils n'ont que ceux de derrière; ils s'en servent fort adroitement pour porter à leur bouche ce qu'ils veulent manger; ils se tiennent droits sur les jambes de derrière, qui sont extrêmement élevées comme celles d'un oiseau.

Son museau est court, épais et armé de moustaches de longs poils noirs et blancs; ses yeux sont grands, ses oreilles très-hautes, relativement à la grosseur de son corps, et presque glabres (sans poil); sa queue a deux fois la longueur du corps, elle est couverte d'un poil rude et jaune, ayant à son extrémité une touffe de poils noirs et longs : il la porte quelquefois relevée comme l'écureuil. Il se tient la plupart du temps sur ses jambes de derrière, sur lesquelles il s'assied lorsqu'il veut se reposer.

Cet animal n'est point farouche ni méchant, et peut s'apprivoiser jusqu'à certain point. Il ne dort que le jour et jamais la nuit; il se nourrit comme les lièvres, de grains, de pois, de différentes herbes; il ne boit jamais.

Mus Gerboa

Lith. [illegible]

un essaim innombrable de sauterelles obscurcit le soleil : elles tombaient à foison. Autant que je pus m'en apercevoir elles étaient un grand régal pour nos gens. En voyant ce nuage épais, je me rappelai les Nasamons, habitants de ces contrées, qui allaient à la chasse de ces insectes dégoûtants, qu'ils faisaient rôtir au soleil pour les manger (voyez la planche ci-derrière)[1] : leurs descendants, me disais-je, n'ont pas dégénéré du goût de leurs ancêtres. La terre

Le gerboa ne marche pas ; sa marche est un saut de trois à quatre pieds de distance, comme les oiseaux. Les jambes longues de cet animal et la nécessité de sauter demandent un terrain plane, et c'est là aussi que la nature l'a placé. Il choisit des endroits où le terrain est le plus uni et où il y a peu de gravier, pour se creuser des terriers comme les lapins ; il les approvisionne d'herbes pendant l'été pour passer l'hiver.

Hérodote, Théophraste et Aristote avaient décrit ce petit animal sous le nom de *rat bipède ;* on en voit encore qui sont décrits sur quelques-unes des premières médailles de la Cyrénaïque, assis sous la plante du silphium.

Les Arabes le font rôtir, mangent les cuisses et une partie du dos ; son goût et la couleur de sa chair ne diffèrent guère de celle du jeune lapin.

Quelques auteurs ont confondu le *saphan* de l'Écriture sainte ou rat de Pharaon avec le gerboa, à cause de sa ressemblance. (*N. du T.*)

[1] Ce fait est confirmé par Hérodote : *Nasamones, grandis natio, qui sub æstatem relictis ad mare pecoribus, conscendunt ad locum Augilem, decerpturi palmulas ; locustas quoque venantur, ad solem urentes lacteque maceratas sorbillant* (lib. IV). « Les Nasamons, nation très-nombreuse, laissent en été leurs troupeaux sur le bord de la mer, et se rendent dans le canton des Augiles pour recueillir les dattes en automne ; ils vont aussi à la chasse d'une espèce de sauterelles, qu'ils font rôtir au soleil et qu'ils broient pour en saupoudrer le lait qu'ils boivent. » (*N. du T.*)

Hornemann, dans son *Voyage au Fezzan*, rapporte que les sau-

qui en était jonchée devint une table succulente pour les marabouts, les Bédouins, et les nègres, qui s'en rassasièrent après les avoir fait rôtir au feu, à l'aide de broussailles sèches qu'il avaient ramassées; le sel blanc et friable se trouvant en quantité dans ces sables, on en sala beaucoup, et on en fit une ample provision.

Pour allumer du feu on se servit, en guise d'amadou, d'une plante blanchâtre et velue, abondamment garnie vers ses extrémités de petites pelotes d'un duvet blanc, qui, en recevant les étincelles du briquet, s'allumaient et brûlaient avec le reste de la plante.

N'ayant pas trouvé cette plante en fleur je n'ai pu la classer; mais, à en juger par sa feuille et son odeur, je la suppose appartenir à la famille des armoises: j'imagine que les globules de duvet blanc n'étaient produits que par des insectes[1].

terelles dont se nourrissent ces peuplades n'ont pas un goût aussi désagréable qu'on se l'imaginerait : « Je n'aimais pas trop d'abord les sauterelles sèches, dit-il; mais quand j'y fus accoutumé je les mangeais avec plaisir. Pour les manger, on leur ôte les jambes, les ailes et on les vide: ce qui reste a un goût semblable au hareng saur, mais beaucoup plus agréable.»

D'autres voyageurs sont aussi de l'avis d'Hornemann. Voici ce que raconte Shaw, dans son *Voyage en Barbarie :* « Les sauterelles salées et frites, dit-il, approchent du goût des écrevisses d'eau douce » (tom. I). (*N. du T.*)

[1] Il y a plusieurs genres connus d'armoises; telles sont l'armoise vulgaire, *artemisia vulgaris*, l'armoise santonique, *artemisia santonica*, et l'armoise odorante, *artemisia odorifera* qui est celle que rencontra notre voyageur, qu'il désigne ayant des globules de duvet blanc.

Cette armoise vient sur les bords de la mer; son odeur est très-



Lith. Gardon, r. Dauph.

Musa Paradisiaca.

Sauterelle du Desert. (30 à 36 pouces)

Au milieu de ces productions abondantes, que pouvait-il manquer au bonheur de cette gent étrangère à nos mœurs, à notre manière de vivre, et accoutumée à toute espèce de privations?

La distance de Scegga à Judia est de huit heures de marche. Là nous campâmes près de la mer, où nous trouvâmes dans cet intervalle dix puits d'eau potable peu éloignés les uns des autres. Nous y rencontrâmes quelques anciennes ruines et beaucoup de pierres carrées éparses sur le rivage, qui attestaient l'existence de plusieurs maisons tombées de vétusté.

Le lendemain 4 mars, nous ne marchâmes que cinq heures; nous vînmes dresser nos tentes dans un site appelé *Mihiriga*, auprès d'un étang d'eau saumâtre.

La chaleur du jour et la fatigue de l'armée ne nous permirent pas une plus longue marche. Le

suave; le caractère de cette plante est d'avoir les feuilles bipinnées, molles et couvertes d'un duvet que notre voyageur a cru être produit par des insectes. Sa racine est matricaire et emménagogue (qui provoque les menstrues); c'est pourquoi elle était aussi appelée chez les anciens *parthenion* (virginale).

Apulée, chapitres 10 et 12, observe que ce mot signifiait herbe consacrée à Diane-Lucine, ou Ilithye, qui la première en fit la découverte.

On sait que Diane-Lucine, ou Ilithye, était considérée comme la déesse qui présidait aux accouchements; c'est ce qui a fait dire à Ovide :

. . . . Vocabis
Præpositam tumidis parientibus Ilithyiam.
(*Met.*, lib. IX.)

« Tu appelleras le secours de Lucine, nécessaire dans les accou-« chements. » (*N. du T.*)

jour suivant, 5, nous continuâmes la même directio dans un terrain nu et caillouteux. Après une heur de route au pied d'une colline stérile, nous trou vâmes un puits de bonne eau.

A l'issue de cette courte halte qui nous rafra chit, nous poursuivîmes notre route à travers u pays nommé *Allabanbasa*, et après neuf heures d marche dans un terrain pierreux, nous arrivâmes *Gheria*, dont le sol rocailleux nous gêna beaucou pour dresser nos tentes; outre ce désagrémer nous n'y trouvâmes point d'eau. Nous eûmes re cours aux provisions que nous avions faites le mati et le jour précédent. Malheureusement cette disett d'eau vint précisément nous atteindre dans un jou de chaleur extraordinaire, voyageant à travers u pays brûlé et aride, avec des soldats fatigués et de chameaux harassés de lassitude et de soif. Il n'e fallait pas davantage pour détruire l'armée en u jour.

Il est étonnant de voir à quel point le fatalism domine l'esprit de ces peuples, combien il les aveu gle dans les moments de danger. Je pense que cett exagération les fait se livrer au plaisir du mome sans s'inquiéter de l'avenir. Cette maxime superst tieuse a autant d'empire sur leur abrutissement qu tous les autres préceptes religieux.

Nous arrivâmes enfin sur les frontières orientale du royaume de Tripoli; le lendemain nous devion entrer sur celui de Ben-Ghazi. Le soir tous les so dats furent en mouvement, criant par tout le cam *Barud*, et demandant qu'on leur distribuât de

poudre pour célébrer leur arrivée sur le territoire.

Bien que cette fête vînt à propos pour nous faire oublier tous les désagréments d'une route aussi pénible, on ne peut la considérer que comme l'effet du fanatisme.

Le lendemain, arrivés à un mille de la mer, nous nous trouvâmes dans un pays ouvert, et dans de grandes plaines; l'armée fit des dispositions pour les manœuvres d'une petite guerre, qui commencèrent ainsi :

Deux corps de cavalerie se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche du bey, sur une seule ligne. Après ce mouvement, cinq à six Bédouins se détachant de l'une des extrémités de la ligne, en hurlant comme des forcenés, en parcoururent toute la longueur au grand galop, et, arrivant à l'autre bout, ils déchargèrent leurs mousquets; faisant ensuite volte-face, ils firent la même course en sens inverse.

A peine cette décharge finie, il en partit autant du côté opposé, avec la même vitesse, en poussant des cris encore plus forts : ils allèrent tirailler vers l'autre extrémité; ensuite, rebroussant chemin, ils recommencèrent la même manœuvre du point de leur départ. Chaque fusillade était le signal qui en faisait partir six autres qui, de l'extrémité de la ligne, couraient avec des cris épouvantables faire leur décharge, et ainsi de suite.

Ces courses augmentant successivement, finirent par devenir une confusion, au point que les cavaliers, se heurtant les uns les autres, s'abattaient sur ceux qui se trouvaient démontés, et se blessaient

parfois avec le taillant de leurs larges étriers [1]. Le désordre et la mêlée augmentèrent tellement, que le bey dut enfin interposer son autorité pour calmer l'ardeur guerrière des Bédouins, qui auraient fini par se porter à des excès.

Cette espèce d'orgie où le sang commençait à couler, fatigua tous les chevaux qui avaient participé à cette manœuvre ; nous avions pourtant encore neuf heures de chemin pour arriver à *Mhenal*, situé à peu de distance des bords de la mer, où nous trouvâmes quelques puits d'eau saumâtre, auprès desquels nous dressâmes nos tentes. Tout le pays commence là à se couvrir d'un sable rougeâtre et très-fin.

Le lendemain 7 mars, nous suivîmes notre même direction au sud, nous trouvâmes une quantité de dunes qui, par intervalles, nous barraient le chemin et rendaient notre route lente et dangereuse. Nous fumes contraints, pour éviter un étang d'eau salée qui se trouvait à travers ces dunes, de passer avec beaucoup de peine sur ces monticules sablonneux et brûlants. Si malheureusement dans ce trajet le *siroco* (vent du sud) s'était élevé, toute l'armée

[1] Le lecteur qui ne connaît point la forme des étriers dont se servent les cavaliers orientaux ne sera plus surpris que, dans la confusion qu'entraîne nécessairement une mêlée de cavalerie, leurs étriers ne les blessent grièvement, quand il saura qu'ils sont formés par une plaque de cuivre plus longue et plus large que le pied, et dont les côtés, relevés d'un pouce, viennent mourir à l'anse d'où ils pendent; que les angles de cette plaque sont tranchants et leur servent, au lieu d'éperon, à ouvrir les flancs du cheval par de larges blessures. (*N. du T.*)

eût été ensevelie sous ces sables, que les vents soulèvent aussi facilement que les vagues d'une mer orageuse[1]. Il fallut par des cris d'encouragement, en donnant l'exemple de la hardiesse, exciter et soutenir le moral du soldat déjà abattu, pour nous tirer du péril qui nous entourait. Nous eûmes à supporter pendant sept heures et demie l'ardeur d'un soleil brûlant pour passer ces frontières, ensuite nous arrivâmes dans un endroit appelé *Barga*, où le sol, d'un aspect moins aride, nous offrait par intervalles des parties de terrain couvertes de verdure et émaillées de fleurs.

Nous étions arrivés dans la baie la plus profonde du golfe, nous étions à 30° 7′ 10″ de latitude, si la carte d'Arowsmith est exacte.

Notre marche dès lors, qui était au sud-est, se dirigea vers le nord-est.

Il n'y a pas le moindre doute que ces étangs d'eau salée que l'on trouve à l'extrémité du golfe de la Grande-Syrte, et qui en sont séparés par des sables, n'aient été pris par d'Anville pour un lac qu'il a désigné sur sa carte.

[1] D'après les dangers que l'armée tripolitaine eût couru, au rapport de notre voyageur, si au passage de ces dunes de sables elle eût été surprise par le vent de *siroco*, qui est un vent du midi ainsi nommé par les habitants de la péninsule italique, il y a tout lieu de croire que ce vent est celui du désert, que les Arabes appellent *simoom;* les Français, *simoun;* les Syriens, *chamyele*, dont on a fait *samiel*, et les Égyptiens, *kamsin*, ou vent de cinquante jours, non parce qu'il dure cinquante jours de suite, mais parce qu'il paraît plus fréquemment dans les cinquante jours qui entourent l'équinoxe, c'est-à-dire de Pâques à la Pentecôte. Voyez la notice sur ce vent à la fin du volume. (*N. du T.*)

J'observai pendant notre route si, dans l'horizon, il ne s'élevait pas quelque chaîne de montagnes qui se joignît à des rameaux de l'Atlas, et si, dans cette supposition, ceux-ci se prolongeraient jusque dans la Cyrénaïque, ou s'ils aboutiraient seulement à la hauteur du golfe syrtique; mais je ne sus rien découvrir qui pût confirmer cette hypothèse.

Les auteurs qui ont discouru sur ce point de géographie n'ont pas, je crois, fait assez attention à un passage de Salluste, où il est question des limites du territoire des Cyrénéens et des Carthaginois, qui étaient placées au fond de la Grande-Syrte : *Ager in medio arenosus, una specie; neque flumen, neque mons erat, qui fines eorum discerneret. Quæ res eos in magno diuturnoque bello inter se habuit*[1]. Si le fleuve Triton avait eu, comme le dit Pline, son embouchure dans la Grande-Syrte, les limites de ces deux nations n'auraient pas été un sujet de discussion entre elles [2]. Probablement

[1] Je joins ici le texte français du passage de Salluste, que notre voyageur a omis : « Entre les deux États était une plaine sablon- « neuse et uniforme, sans fleuve et sans montagne qui pût servir « à en former les limites. Ce fut là source d'une guerre longue et « sanglante. » (*N. du T.*)

[2] Pline s'exprime ainsi : « Par-delà les autels des Philène et non « loin d'eux, dans le continent, est un vaste palus qui reçoit le fleuve « Triton, et à qui le poëte Callimaque donne le nom de *Pallantias.* » *Ab is non procul, a continente, palus vasta amnem Tritonem, nomenque ab eo accipit, Pallantias appellata Callimacho.* Lib. v, cap. 4.

Le récit de Pomponius Mela appuie celui de Pline. « Au-dessus « (en parlant de la Grande-Syrte) est un grand lac appelé *Tritonis,* « où se jette le fleuve Triton. » *Super hanc ingens palus amnem Tritona recipit ipsa Tritonis.* Lib. I, cap. 7.

Je ne sais comment Pline et Mela ont trouvé un fleuve et un

Arowsmith, s'en rapportant à l'autorité de Pline, a placé sur sa carte une petite rivière qui se dirige du sud au nord; mais la version de Pline est détruite par la relation de Salluste, par le silence de Strabon[1], et par Ptolémée, qui assigne une autre place

marais où Salluste ne vit ni fleuve, ni montagne, et où notre voyageur déclare aussi n'avoir rien trouvé, puisque Salluste fut antérieur à Pline et à Mela.

Il faudrait supposer que ce marais et ce fleuve Triton s'étaient formés après la mort de Salluste; mais cette hypothèse n'est pas admissible puisque Ptolémée les place tous deux dans l'intérieur de la Syrte mineure. C'est ce même lac Triton et ce même fleuve que Shaw, dans son *Voyage en Barbarie*, a reconnu pour être le lac moderne de Faraoune, qu'il a appelé *El-low-deah*, ou *lac des Marques*, à la même place que lui assigne Ptolémée, à peu de distance à l'ouest de l'intérieur de la Petite-Syrte. Il rapporte que ce lac est nommé ainsi à cause des troncs de palmiers plantés de distance en distance pour marquer la route des caravanes qui le passent.

Il donne à ce lac vingt lieues de l'est à l'ouest, et six lieues à l'endroit où on le traverse.

[1] Ici notre voyageur fait erreur quand il parle du silence de Strabon, en ce que non-seulement cet auteur ne garde pas le silence sur la position du fleuve Triton, mais il en fait mention au chapitre 17, et le place dans la Grande-Syrte, à peu de distance du cap Pseudopenias, auprès duquel est Bérénice: *Promontorium in quo Berenice sita est Pseudopenias dicitur, juxta lacum nomine Tritonidem.*

Cette erreur de la part de Strabon a été reconnue. On sait que le fleuve Triton et le marais Triton, où se jetait ce fleuve, étaient placés à l'extrémité sud-est de la Syrte mineure, ainsi qu'il en est fait mention plus loin au seizième sommaire; cependant Pline, tout en adoptant l'opinion de Strabon, dit que le poëte Callimaque désigne la position de ce fleuve au delà de la Syrte mineure: *Et citra minorem Syrtim esse dicta.*

Ce poëte l'avait effectivement bien placé.

au fleuve Triton[1]. Je puis dire qu'après avoir fait l'inspection des lieux, je n'ai vu dans ces parages de la Grande-Syrte que des dunes de sable[2].

Ces phénomènes, que j'ai déjà mentionnés plus haut relativement aux courants de vents impétueux qui soufflent pendant l'hiver de la partie nord, et qui, en passant sur la Méditerranée, vont sans obstacle se mettre en équilibre avec l'atmosphère des régions méridionales de l'Afrique, prouvent qu'il n'existe aucune chaîne de montagnes sur l'horizon.

Les sables mouvants qui s'amassent au fond du golfe, leur nature et leur couleur égales à celles du grand désert de Sahara[3], annoncent qu'il n'y a

[1] Notre voyageur ne devait pas ignorer sans doute la place que Ptolémée assigne au marais et au fleuve Tritonide; puisqu'il n'en fait pas mention: je la donne ici telle qu'elle est sur la carte de Ptolémée, c'est-à-dire sur le littoral occidental et à l'extrémité de la Syrte mineure.

[2] Ces sables mouvants qui avoisinent la Grande-Syrte sont nommés par Ptolémée *Herculei arenosi cumuli*, et ceux qui sont plus au sud *Velpi montes*. Voyez la Cyrénaïque dans la *Géographie* de cet auteur. (*N. du T.*)

[3] Le Sahara ou Zaarha, ainsi appelé par les Arabes, ou grand désert de l'ouest, est cette immense étendue de sable qui, dans l'acception ordinaire du mot, commence presque à l'Égypte et à la Nubie par les 25 degrés de longitude orientale, méridien de Paris, jusqu'au littoral de l'océan Atlantique; de l'orient à l'occident et du nord au midi, depuis le pied des rameaux méridionaux de la chaîne du mont Atlas dont il occupe quelques vallées, jusqu'aux rives du Niger ou Dhioliba; depuis le 35e degré de latitude septentrionale jusqu'au 20e degré.

Il est coupé dans sa partie orientale par les royaumes de Fezzan et de Bornou, et dans son intérieur par une quantité d'îles verdoyantes connues sous le nom d'*oasis*, qu'on rencontre de loin en

aucune interruption entre ceux-ci et le littoral de la Grande-Syrte; ceux qui encombrent le fond de ce golfe y sont apportés du Grand-Désert. Les vents

loin, ce qui a fait dire à Strabon que le Sahara est un vaste désert sablonneux et pierreux, semblable à la peau tachetée d'une panthère : *Terra deserta et aquæ inops, pardali similis, habitationibus interpuncta ab Ægyptiis oases vocatis*. Lib. XVII.

Ce plateau semble peu élevé au-dessus du niveau de la mer, il a cent quatre-vingt mille lieues carrées de superficie (selon Golberry, *Voyage en Afrique*). C'est un pays sans eau, sans verdure, qu'un soleil brûlant embrase depuis son lever jusqu'à son coucher; un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, qui ne présente que des ossements des malheureux qui ont été ensevelis sous les sables transportés par les vents et rangés en ligne semblables aux flots de la mer; un sol jonché de cailloux, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, si ce n'est dans ces îles éparses dans ces immenses solitudes, connues sous le nom d'*oasis*, où rien ne l'accompagne, rien qui lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus déserte que celle des plus épaisses forêts, où il voit partout l'espace comme son tombeau; lieux vides et sans bornes, où la lumière du jour, plus triste que les ombres de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui représenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il s'efforce de parcourir, et où la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent souvent entre le désespoir et la mort.

De ces vastes plaines mouvantes, arides et sèches, s'élèvent des trombes de sable formant des colonnes qui tantôt courent avec rapidité, et tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur: elles offrent un grand et magnifique spectacle. Quelquefois elles s'éloignent avec une telle vitesse que bientôt, à peine aperçues, elles ne paraissent plus que comme des rubans qui flottent dans l'air au gré des vents, mais dont l'extrémité inférieure touche toujours à la terre; quelquefois aussi leurs têtes s'élèvent à une si grande

du sud arrivent dans cette partie de la Syrte, soulevant des nuages d'un sable rougeâtre et très-fin,

hauteur qu'elles se perdent dans les nues. Souvent elles se brisent très-haut, et ce volume immense de sable se disperse dans les airs; d'autres fois elles se brisent dans leur milieu, et le bruit que cette rupture occasionne est semblable à l'explosion d'une mine.

Le vaste désert de Sahara offre un champ vaste aux réflexions et aux plus profondes méditations. Comment ne pas méditer sur cet océan de sable et sur la cause de l'immense étendue de ces tristes et brûlantes solitudes où l'homme n'aurait jamais pénétré sans le chameau, à si juste titre nommé *le navire du désert?*

Le sol du Sahara est un sablon qui n'est qu'un amas de petites particules sans liaisons: ce sablon est composé de grains infiniment petits et d'une très-grande profondeur, que les vents agitent aussi facilement que les flots de la mer, dont ils forment des montagnes qu'ils effacent, qu'ils dissipent bientôt après et qu'ils élèvent à une si grande hauteur que le soleil en est obscurci.

Selon l'expression orientale, cette subtile poussière est si pénétrante qu'elle s'introduirait dans un œuf à travers les pores de la coquille.

Tel est le tableau du Sahara que le sobre habitant du désert, libre et indépendant, endurci de bonne heure à la fatigue, à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur, parcourt pour attaquer et piller les caravanes quand il est le plus fort.

Toutes les parties méridionales du Sahara sont fréquentées ou habitées par diverses nations issues des Arabes et des Maures: les unes habitent les oasis les plus considérables, et y ont fondé des sortes de colonies; d'autres occupent dans les parties voisines du Sénégal à peu près entre le 25e et le 15e degré de latitude nord, une étendue de huit cent soixante-quinze lieues de l'ouest à l'est: elles portent indirectement les noms de Nars, Maures, ou Arabes.

Elles sont subdivisées entre elles, et les plus considérables sont les Mougears, les Mousselmines, les Touariks et les Trasears.

Les tribus aguerries méprisent ces dernières, parce que, moins faites aux armes que les autres, elles ne s'occupent que de l'entretien et de la garde de leurs troupeaux.

Ces peuplades toujours errantes, composées de l'assemblage de diverses nations, qui ne font pas même un corps distinct et séparé, n'ont pu moins faire que d'adopter une partie des usages et des

et ensevelissent les caravanes qui se trouvent malheureusement sur leur passage.

superstitions de leurs voisins : ils professent l'islamisme dans toute sa pureté au milieu du désert. Avant le lever du soleil ils se mettent en prières, au milieu de l'après-midi et au coucher du soleil, quelquefois même deux ou trois heures après qu'il est couché. Toute la tribu s'assemble, se place sur une même ligne, se tournant vers l'orient où est la Mecque; et faute d'eau, ils font leurs ablutions avec du sable. Ils se dépouillent de leurs vêtements, et avec ce sable, qu'ils prennent à deux mains, ils se frottent le visage, le cou, les bras, les jambes, et toutes les parties du corps, excepté le dos qu'ils ne peuvent pas atteindre. Quand ils sont en route et que l'heure de la prière arrive, ils s'arrêtent pour prier.

Les caravanes ou akkabahs (c'est le nom que leur donnent les Arabes) ne se dirigent point en ligne directe à travers l'immense désert qui n'offre nulle trace de chemin frayé; Golberry prétend qu'elles suivent neuf directions différentes. Elles se guident sur la position des oasis, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; et quand elles voyagent la nuit qui est préférable à l'ardeur d'un soleil dévorant, elles se dirigent au moyen de l'étoile polaire que les conducteurs connaissent très-bien.

L'eau étant extrêmement rare dans le Sahara, ces hordes errantes ont le plus grand soin de pratiquer des trous de distance en distance, afin de rassembler les eaux des pluies qui tombent par intervalle, depuis juillet jusqu'en octobre, qui, toutes corrompues qu'elles sont après un certain laps de temps, sont l'unique ressource des caravanes *.

Dans leur disette d'eau, ils sont réduits quelquefois à boire l'urine des chameaux qu'ils mêlent avec leur lait qui est assez abondant; elle leur sert aussi à laver les vases où ils ont mangé.

Le Biledulgerid, contrée située au delà de l'Atlas septentrional,

* Les récits des Arabes mentionnent souvent la disparition de ces sources d'eau, phénomène si terrible pour les voyageurs.

Jakson confirme la vérité de ces accidents effrayants, par le récit d'une effroyable catastrophe qui eut lieu en 1805, pendant son séjour à la frontière du désert. Toute une caravane de 2,000 personnes et de 1,800 chameaux périt dans la direction de Tafilet à Tombouctou, parce qu'une oasis qui jusque-là avait été une station pour les caravanes avait tout à coup perdu son eau (Jakson, *Account*, p. 284).

L'expédition fabuleuse des Psylles, que raconte Hérodote, contre le vent du midi qui avait desséché les bassins situés à l'extrémité de la Grande-Syrte, que cette nation habitait, est empreinte d'un fond de vérité qui a beaucoup d'analogie avec la géographie physique de ces lieux[1].

Ces peuples, privés d'eau, coururent aux armes pour combattre le vent du midi: arrivés au milieu des sables, ce vent s'éleva avec tant de violence, qu'ils furent tous ensevelis[2].

Il est facile de voir à ce récit que ces peuples, forcés d'abandonner leur pays par la disette d'eau qu'ils éprouvaient, se portèrent en masse vers le sud, contre le vent qui soufflait de cette partie, pour

leur fournit des ouvriers qui se répandent dans tout le Sahara. Ces tribus les occupent, les nourrissent pour rien, et leur payent leurs travaux, qui consistent dans la fabrication des bijoux des femmes arabes, à raccommoder les vases, à nettoyer les armes, à les réparer, etc.; ils les payent en peaux, en poil de chèvres, de chameaux, en plumes d'autruche, en bestiaux, selon qu'il est convenu, quelquefois même en argent.

L'âge de la circoncision, chez ces tribus mahométanes, se pratique à sept ans; du reste, les occupations journalières des Arabes, leurs mœurs chez toutes ces tribus, le lecteur en trouvera le détail dans une note sur les nomades que j'ai mise au septième sommaire. (*N. du T.*)

1 Le vent auquel le père de l'histoire fait allusion et qui causa la destruction des Psylles, ne peut être que le vent du désert, dont on trouvera la description à la fin du volume. (*N. du T.*)

2 Le texte d'Hérodote est ainsi : « Les Psylles sont voisins des « Nasamons; ils périrent autrefois de la manière suivante: Le « vent du midi avait de son souffle desséché leurs citernes, car « tout leur pays était en dedans de la Syrte et sans eau : ayant « tenu conseil entre eux, ils résolurent, d'un consentement una- « nime, d'aller faire la guerre au vent du midi; lorsqu'ils furent

se rendre chez les Garamantes (aujourd'hui royaume de Fezzan); qu'arrivés au fond du golfe et se trouvant au milieu des sables, ils furent surpris et engloutis par des tourbillons soulevés par le vent du midi.

Je croirais assez facilement qu'en tirant vers le Grand-Désert le sol s'abaisse considérablement, car, autant que j'ai pu le conjecturer dans notre route, il serait fort possible que l'extrémité du golfe se prolongeât vers le sud plus avant qu'elle n'est marquée sur les meilleures cartes, où elle est ainsi désignée, je ne sais trop d'après quelle autorité.

Le capitaine Lautier, qui explora la Grande-Syrte, et navigua jusqu'au 30° 27′ 11″ de latitude, rapporte qu'à cette distance il ne découvrit pas le fond du golfe ni le continent africain; son récit est digne de foi, je crois fermement que de meilleures observations confirmeraient cette conjecture.

Les anciens géographes avaient placé à l'extrémité de la Grande-Syrte les autels des Philène et la forteresse d'Automale, dont je ne trouvai aucune trace à la place même où l'indique Strabon[1].

Salluste et Valère-Maxime nous ont transmis le récit mémorable du patriotisme des deux frères

« arrivés dans les déserts sablonneux, le même vent, soufflant « avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable. »

Nasamonibus confines sunt Psylli, qui hunc in modum intercidérunt : Auster eis omnia receptacula aquarum arefecerat ! erat autem omnis eorum regio quæ intra Syrtim est, aquarum inops. Ob id isti publico colloquio atque consilio expeditionem fecere adversus austrum ; quum ad arenas venissent, auster spirans illic obruit. Lib. IV.

(*N. du T.*)

1 Après avoir fait l'énumération des villes et des ports qui se

Philène, de Carthage, qui consentirent à être ensevelis vivants sur ces bords, avant que de souffrir que les Cyrénéens portassent au delà de cet endroit leurs limites, au détriment de la puissance des Carthaginois[1].

trouvent dans l'intérieur de la Grande-Syrte, Strabon fait mention de l'autel des Philène et du fort d'Automale: *Postea sunt Philænorum aræ, tum Automala castellum præsidium habens, in totius sinus recessu positum.* « Ensuite on trouve les autels des Philène « et le fort d'Automale défendu par une garnison et situé précisé« ment au fond du golfe » (liv. XVII). (*N. du T.*)

[1] Le lecteur qui ne connaît ni les fastes de Cyrène ni ceux de Carthage lira sans doute avec plaisir le récit de Salluste, que nous a laissé Valère-Maxime au sujet de ces limites :

« Du temps que Carthage possédait la plus grande partie de l'A«frique, Cyrène florissait aussi par sa grandeur et son opulence. .

« Entre ces deux États était une plaine sablonneuse et uniforme, «sans fleuves, sans montagnes qui pussent servir à en fixer les li«mites. Ce fut la source d'une guerre longue et sanglante. Après «s'être mutuellement affaiblis par beaucoup de combats sur terre et «sur mer, ils appréhendèrent que le vainqueur et le vaincu ne de«vinssent ensemble la proie d'un nouvel ennemi. On convint donc «de reconnaître pour limites des deux États l'endroit où se rencon«treraient les coureurs, qu'on ferait partir de chaque côté à un «jour marqué.

« Ceux des Carthaginois étaient deux frères nommés Philène; «ils firent beaucoup plus de chemin que les Cyrénéens. Peut-être «y eut-il plus de malheur que de négligence de la part de ces der«niers; car, lorsque le vent souffle sur cette plaine entièrement nue «et aride, il élève des nuages de poussière, qui, donnant dans le «visage et dans les yeux, empêchent d'avancer, de sorte que le vent «contraire n'y retarde pas moins les voyageurs qu'en pleine mer.

« Quoi qu'il en soit, les Cyrénéens, appréhendant qu'on ne les «punît de la perte que ce retard allait causer à leur patrie, accusè«rent les Carthaginois d'être partis avant le temps, cherchèrent à «rendre la convention nulle, et se déterminèrent à passer par tout «ce qu'on voudrait plutôt que de céder.

« Les Carthaginois ayant consenti qu'on fît un autre accord,

Il ne faut pas chercher dans ce site le monument qui fut élevé à leur dévouement pour leur patrie, puisque Pline nous explique que ces autels avaient été construits avec des sables [1].

Quels monuments, en effet, les Carthaginois auraient-ils pu élever à la mémoire de leurs compatriotes, et qui fussent plus dignes de la conserver, que ces mêmes sables où ils consentirent à être ensevelis ?

Le lendemain 8 mars, nous nous dirigeâmes vers le nord-est, en longeant le bord de la mer, à la distance de deux milles. Après deux heures de marche,

«pourvu qu'il fût égal aux deux parties, les Grecs leur donnèrent à «choisir d'être enterrés vifs à l'endroit où ils voulaient établir leurs «limites, ou de les leur laisser placer plus avant à pareille condi«tion : *Dixerunt namque sic eum finem ratum fore, si Philæni vivos «se ibi obrui passi essent.* Ils dirent que le terme où ceux-ci étaient «parvenus servirait de limite aux deux peuples, si les Philène «consentaient à être enterrés tout vifs en cet endroit.

« La proposition fut acceptée, et les Philène, s'immolant pour «leur patrie, furent enterrés vifs. Les Carthaginois leur élevèrent «en ce lieu même des autels qui portèrent leurs noms, et leur dé«cernèrent d'autres honneurs dans leur ville» (lib. v, cap. 6).

Le mot *autel* ne doit être pris ici que dans son sens propre, qui signifie une masse de terre élevée ou de sable, ou un monceau de pierres amassées sur la place comme monument, selon l'usage qu'on sait avoir été pratiqué par les Orientaux, de dresser des autels de pierre sur le lieu même pour conserver la mémoire de quelque fait remarquable.

Il y a lieu de croire aussi que les Carthaginois firent, par la suite, construire quelque monument funéraire sur la sépulture des Philène, lequel servait en même temps de borne à leurs États.

[1] *Ex arena sunt eæ.* C'est ainsi que s'exprime Pline en parlant de la côte des Lotophages, qui bordait la Grande-Syrte : *Ad Philænorum aras protendit.* « Elle s'étend jusqu'aux autels des Philène, « qui sont construits de sable » (lib. v, cap. 4).

nous trouvâmes, au pied d'une colline de sable, un grand marais rempli de roseaux, dans lequel nous abreuvâmes nos chevaux, quoique l'eau en fût saumâtre. Cet endroit s'appelle *Haen-Agan,* c'est là que finit ce pays sablonneux qui nous avait donné tant de peines et de fatigues à traverser.

Nous continuâmes notre route dans la même direction pendant six heures, jusqu'à *Murate,* à travers un terrain tantôt montueux, tantôt rocailleux, couvert de fleurs et de verdure. Nous y dressâmes nos tentes, et l'aspect des ressources que nous offrait ce pays, comparativement à celui d'où nous sortions, nous consola de nos souffrances passées.

CHAPITRE VII.

DE MURATE A LABIAR.

Murate, station où les caravanes en pèlerinage se pourvoient d'eau. — Tribus nomades; description que font les historiens anciens et modernes de leurs usages et de leurs mœurs. — Tribut du bernus. — Les tribus qui ne peuvent payer le *miry* sont obligées de suivre l'armée.— Campement des Bédouins; description qu'en font les écrivains anciens et modernes. — Chevaux arabes; leur sobriété et leur vigueur. — Jonction des troupes auxiliaires de Ben-Ghazi avec l'armée tripolitaine. — Honneurs rendus au bey de l'armée par les chefs de tribus. — Ruines d'édifices d'une architecture inconnue.

MURATE est une station désirée par les pèlerins et les caravanes qui traversent les solitudes brûlantes de la Syrte, parce qu'ils y trouvent de l'eau potable pour se rafraîchir et se désaltérer.

Ce lieu est pourvu de huit à neuf puits qui sont à peu de distance les uns des autres, profondément taillés dans une pierre calcaire que l'on y trouve par grandes couches.

Deux routes partent de Murate, l'une cotoie la mer et va à Ben-Ghazi; l'autre s'enfonce dans le pays, vers le sud, à travers la Pentapole, et revient à la mer près de Derne. Toute cette région montueuse possède plusieurs sources et est très-abondante en pâturages : elle est le séjour ordinaire de beaucoup de tribus nomades qui mènent une vie pastorale [1].

[1] Les anciens historiens ont fait mention des tribus nomades, en les désignant comme des peuplades vagabondes, c'est-à-dire

Il existe dans ce canton un ancien usage, c'est que la première fois que le bey de Tripoli visite le pays occupé par ces tribus, elles envoient leur chef pour

«menant une vie errante et contraintes de changer continuelle- «ment de demeure, soit par la stérilité du pays, soit par l'âpreté «du climat.» Tel est le texte de Strabon : *Itaque contigit eis ut vagi et patriæ expertes vitam agerent, haud aliter quam qui ob inopiam et locorum sterilitatem et aeris inclementiam ad ejus modi vitæ genus adiguntur.* Lib. XVII.

Nieburh, Shaw, Volney et autres écrivains modernes s'accordent parfaitement avec Pline, Lucain, Virgile, qui nous ont dépeint ces tribus errantes.

Le mot *nomade*, selon Pline, vient du mot grec *nomê*, qui signifie pâturage. C'est de là que les Grecs avaient donné le nom aux Numides, d'où, par corruption, on a fait nomades, entendant désigner par ce nom des peuples pasteurs qui changent souvent de pâturages, transportant avec eux leurs mapales, c'est-à-dire des espèces de cabanes montées sur des roues : *Numidæ vero nomades a permutandis pabulis, mapalia sua : hoc est domus plaustris circumferentes*. Plin., lib. V.

Ce que Horace nous exprime si bien par ce vers :

Quorum plaustra vagas rite trahunt domos.
(*Od.*, 24, lib. III.)

« Dont les maisons errantes sont toujours traînées par des « chariots. »

Virgile en fait mention en ces termes :

. . . . Itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis, tantum campi jacet. Omnia secum
Armentarius Afer agit, tectumque, laremque,
Armaque, amyclæumque canem, cressamque pharetram.
(*Georg.*, 3.)

« Ils conduisent leurs troupeaux dans de vastes déserts où il « n'est pour eux aucune retraite. Le pasteur africain parcourt des « pays immenses avec sa cabane, ses provisions, son chien de « race lacédémonienne, ses armes et son carquois chargé de flèches « de Crète. »

Les auteurs modernes entrent dans de plus grands détails au

lui rendre hommage, et lui offrir le tribut du bernus. Sur cet acte de soumission, la rapacité de notre bey avait fondé un droit qui, sous le modeste nom de

sujet de ces tribus nomades, et nous rapportent que les Arabes Bédouins, connus des anciens sous le nom de *Scenites* (c'est-à-dire habitant sous des tentes), sont divisés par tribus qui constituent autant de peuples particuliers qui campent sous des tentes basses et enfumées, et passent leur vie dans un voyage perpétuel. Chacune de ces tribus s'approprie un terrain qui forme son domaine, et elle n'y tient qu'autant que l'intérêt de sa sûreté et la subsistance de ses troupeaux l'y attachent; c'est la seule différence qui existe entre elles et les tribus agricoles qui sont à demeure.

Chaque peuplade compose un ou plusieurs camps, qui sont répartis sur le pays, et qui en parcourent successivement les parties à mesure que leurs troupeaux les épuisent.

Les Arabes du désert, dit un de nos auteurs modernes, ne connaissent ni l'agriculture régulière ni le jardinage; tous leurs travaux agricoles se bornent aux céréales, et principalement à l'orge, indispensable pour leur nourriture et celle de leurs juments. Dès que le grain est semé, ils le recouvrent d'une légère couche de terre, et trois mois après la récolte est prête.

Les Arabes prétendent tirer leur origine d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Cette illustre naissance, dont ils se piquent extrêmement, ne leur permet pas d'exercer les arts mécaniques ni de cultiver la terre.

L'Arabe croirait déroger à sa dignité, et compromettre son orgueilleuse indépendance, s'il fixait son séjour dans un lieu quelconque, pour le rendre plus fécond par ses soins agricoles. Il croirait imiter les mœurs du *fellah* (paysan ainsi nommé en Égypte) qu'il méprise, et ce serait quitter la vie errante qu'il aime, pour la sédentaire qu'il redoute.

Dès qu'il a moissonné sa récolte, dès que ses troupeaux ont épuisé le pâturage d'une vallée, aussitôt il lève sa tente; des *djerids* (branches de palmier dont il a été parlé au deuxième sommaire) pliés en demi-cercle, assujettis à la selle des chameaux et couverts de longues toiles, servent à garantir les femmes et les jeunes enfants de la trop grande ardeur du soleil; bientôt tout se met en mouvement; les troupeaux ouvrent la marche, continuant

droit du bernus, comprenait la dixième partie de tout ce que possédaient ces tribus, soit en bestiaux, qui forment leur principale richesse, soit en tout autre bien.

à brouter chemin faisant, les chiens veillent à l'entour des troupeaux et à la garde de la caravane en marche, le gros bétail et les chameaux terminent la marche.

Le commun des Bédouins vit dans une misère et une disette perpétuelles : telles sont les tribus errantes qui guerroient avec nous dans l'Algérie. Chez eux l'abstinence est à son comble : quelques dattes trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait doux ou caillé, suffisent à la journée d'un homme, et il se croit heureux, s'il peut y ajouter quelques pincées de farine grossière ou une boulette de riz.

Ils s'unissent de très-bonne heure par les liens du mariage, les garçons à quatorze ou quinze ans, et les filles à dix ou douze, et quelquefois moins.

Ces peuplades n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres, puisque Strabon rapporte qu'ils étaient réduits à une vie misérable et précaire, et à se nourrir de riz, de lait et de fromage : *Est verò necesse tales victu uti vili, plerumquè radices edere, et carne et lacte, et caseo nutriri* (lib. XVII).

Les tribus pauvres mangent, dans leur disette, des sauterelles, des rats, des lézards, des serpents, grillés sur des broussailles : de là vient leur complexion délicate et la maigreur de leur corps, plus agile que vigoureux. Ils sont secs et d'une complexion froide et un peu mélancolique. Le froid et le chaud, auxquels ils s'accoutument dès leur enfance, l'incommodité de coucher sur la dure, et tant d'autres fatigues qu'ils ont dans leurs camps et dans leurs courses vagabondes, leur rendent le corps si endurci aux travaux, que rien ne saurait plus les incommoder.

La viande, en général, chez les Arabes, est réservée pour les grands jours de fête, et ce n'est que pour un mariage ou un décès que l'on tue un chevreau. Un cheik ou chef de tribu a seul le droit de tuer un jeune chameau et de manger du riz cuit avec de la chair ; néanmoins, malgré son autorité sur un camp de cinq cents chevaux qu'il commande quelquefois, il ne dédaigne pas de seller et brider son cheval lui-même, et de lui donner l'orge et la

Les tribus qui, au passage du bey, ne pouvaient s'acquitter de suite de cette dîme, étaient obligées de suivre l'armée : elles levaient leur camp, et se mettaient, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs

paille hachée, tandis que dans sa tente sa femme fait le café, bat la pâte pour faire le pain et fait cuire la viande. Les filles et les parentes lavent le linge et vont, la cruche sur la tête et le visage voilé, puiser l'eau à la fontaine. C'est ainsi que la Genèse, dans l'histoire d'Abraham, nous dépeint l'état de ces tribus nomades.

L'unique occupation des Arabes Bédouins se réduit aux soins qu'ils donnent à leurs chevaux, qui sont pour l'ordinaire d'une taille médiocre, fort dégagés, et plutôt maigres que gras : ils en ont le plus grand soin et en font l'objet de leur luxe et de leur orgueil. En guerre ou en maraude, ils préfèrent la jument, parce qu'elle ne hennit pas, qu'elle est plus docile; en ce que, en sautant un ruisseau ou un fossé, si le cavalier vient à tomber en le franchissant ou dans le plus fort de la course, elle s'arrête tout court, lui donne le temps de se relever et de remonter dessus; ensuite, qu'elle a du lait qui, dans l'occasion, apaise la soif et même la faim de son maître; elle convient encore à la chasse, à la guerre et à leurs troupeaux.

Leur armure est composée d'une lance de seize pieds de long, un sabre courbe, un fusil à long canon, rouillé, un poignard à la ceinture avec une paire de pistolets, et quelquefois une seconde paire à la selle.

Un Arabe seul suffit à la garde d'un troupeau considérable : placé sur une éminence, le fusil ou le nabout à la main *, et accroupi sur ses talons, il promène, de temps en temps, ses regards sur les solitudes qui l'environnent; si nul objet ne provoque ses craintes, il chante, et dans son chant il exprime les sensations qu'il éprouve; si par hasard il aperçoit dans l'horizon une caravane nombreuse, ou tout autre sujet d'alarme, il se hâte de rallier son troupeau, et, par des signes convenus, il prévient les siens du danger qui les menace.

Toute leur richesse consiste dans leur bétail. Les tribus qui sont

* Le nabout est une espèce de massue ordinairement ferrée à son extrémité.

bestiaux, à la suite des troupes, jusqu'à ce qu'elles pussent s'acquitter.

Nous arrivâmes à l'improviste au milieu d'elles, et nous eûmes à nos trousses ce bizarre cortége. Nous emmenâmes les premières que nous rencontrâmes. Notre bey ne fut pas fâché de cette circonstance, qui favorisait ses intentions, parce que, arrivant dans

dans l'aisance ont, en outre, un grand nombre de chameaux pour le transport des marchandises.

Ils ne tuent qu'une faible partie de leurs troupeaux, parce que les objets de nécessité d'un Arabe Bédouin sont la laine et le lait.

Les Bédouins sont mahométans, et, comme tous ceux de cette religion, ils ont des superstitions sans nombre et vraiment extravagantes. Ils se chargent d'amulettes, ainsi que le rapporte notre voyageur.

Quand ils veulent saluer quelqu'un de leur croyance, ils posent la main sur le cœur, en prononçant les mots *salam-alaï-k*, d'où nous avons fait notre mot plaisant de salamalec. Cette posture habituelle de leur salut est un geste d'une grande dignité entre amis ou égaux; ils se baisent au front et aux épaules. Les inférieurs baisent les genoux de leurs supérieurs en signe de respect.

Quand les Bédouins se rencontrent dans le désert, ils se serrent les mains cinq à six fois, et chacun baise la sienne autant de fois qu'il l'a présentée à son ami.

La liberté et l'indépendance dont jouissent ces peuplades du désert sont telles, que, selon Diodore de Sicile, elles n'ont pu être subjuguées, ni par les Assyriens ni par les Mèdes, ni par les Perses ni par les Macédoniens; on peut dire encore, ni par les Romains ni aucune des puissances qui leur ont succédé. Elles influent même jusque sur leur religion : ces peuples gardent par politique des apparences musulmanes, mais elles sont si peu rigoureuses et leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent aux yeux des autres croyants pour des infidèles sans foi et sans prophète. La religion de Mahomet, disent-ils volontiers, n'a pas été faite pour nous. Comment pouvons-nous faire des ablutions, puisque nous n'avons pas d'eau? des aumônes, puisque nous sommes pauvres? pourquoi jeûner le Ramadan, puisque notre vie est un jeûne continuel? et pourquoi irions-nous à la Mecque prier Dieu, puisqu'il est partout?

le foyer de la révolte, il était sûr que les tribus qui étaient obligées de suivre l'armée ne se déclareraient pas en faveur des rebelles.

Nous partîmes le 9 mars de Murate. Dans trois heures et demie de marche nous arivâmes dans un endroit appelé *Kasar-Aduchni*. Pendant deux milles de chemin, nous ne trouvâmes que des matériaux

Ces réflexions assez justes prouvent que les Arabes vivent sans souci du prophète et du Cou'rann.

La vie errante et pastorale que mènent ces tribus nomades tient à la nature du sol qui se refuse à la culture, et les force de recourir aux animaux qui se contentent des herbes sauvages. Si ces herbes sont clair-semées, un seul animal épuisera beaucoup de terrain : alors il leur faut parcourir de grands espaces, et elles sont condamnées d'une manière spéciale à cette vie vagabonde par la nature de leurs déserts.

Pour se peindre ces déserts, que l'on se figure, sous un ciel presque toujours brûlant et sans nuages, des plaines immenses et à perte de vue, sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux, sans montagnes, un océan de sables arides (je renvoie le lecteur à la description du Sahara, qu'il a lue dans le chapitre précédent).

Presque partout également nue, la terre n'offre que des plantes ligneuses, clair-semées, et des buissons épars, dont la solitude effrayante n'est que rarement troublée par des gazelles, des lièvres, des sauterelles et des rats.

C'est au milieu de cette mer de sable, que Pomponius Mela dit être plus perfide que l'Océan, et où l'on n'aperçoit plus que le ciel et l'horizon, que l'on rencontre ces îles verdoyantes, couvertes d'herbes et d'arbustes, connues sous le nom d'*oasis*; que les Arabes nomment *ouahh*, qui, en langue cophte, signifie habitation déserte, que Ludolf appelle *insulæ terrestres in arenoso mari*. Ces oasis sont fréquentées par les bêtes féroces, qui y trouvent de l'eau ; dans l'intérieur du désert on ne rencontre que l'autruche farouche et l'antilope, qui n'y entendent que le sifflement des vents. Telles sont les steppes des plateaux asiatiques du nord, qui deviennent aussi un lieu de refuge et de repos pour les voyageurs et les caravanes fatiguées d'une longue route. (*N. du T.*)

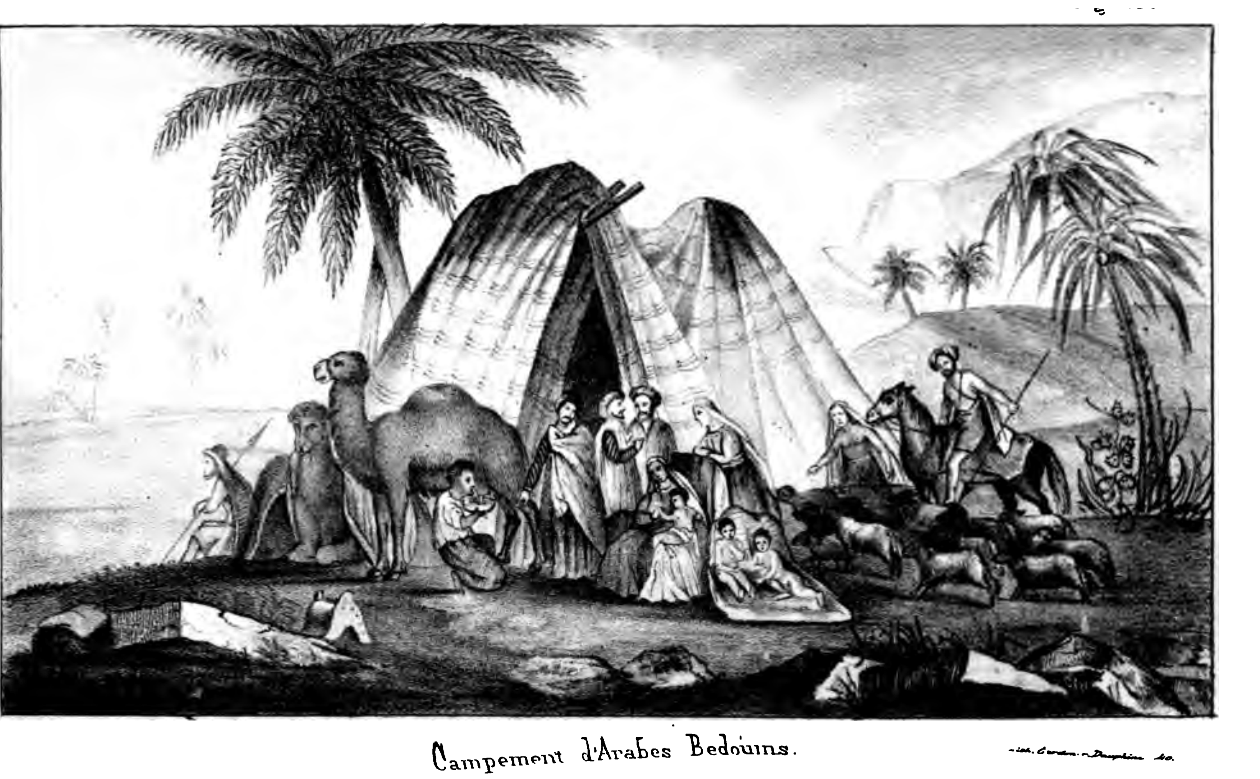
de vieilles bâtisses, parmi lesquels nous découvrîmes les ruines d'un vieux château de forme circulaire, entouré d'un grand fossé creusé dans le roc.

Nous vîmes les restes d'une magnifique route pavée qui descend de la colline qui est vis-à-vis le château, et traverse le fossé sur une grande arche. A l'entrée de ce château, on voit quelques pierres où étaient gravées des inscriptions que je n'ai pas eu le temps de transcrire. Sa construction était de grès coquillier qu'on avait extrait du sol même où il avait été bâti.

Le jour suivant, 10 mars, nous rencontrâmes sur la route qui conduit à *Berchi-Kamera* deux autres vieux châteaux ruinés. Nous vîmes, pendant sept heures de marche, des restes de constructions antiques : quelques-unes étaient si grandes, que je trouvai encore un mur de quatre cents pas de longueur. Nous dressâmes nos tentes à Berchi-Kamera, sur les ruines d'une ville considérable, à en juger par les rues dont on voit encore les restes, et par les énormes blocs de pierres cubes dispersés çà et là. Nous y trouvâmes en quantité des puits de bonne eau, qui jadis avaient été creusés dans le roc, qui nous confirmèrent l'existence d'une ville autrefois très-peuplée, qui n'est plus aujourd'hui.

Le sol de cette région déserte est très-fertile, quoique inculte et abandonnée, et a dû suffire à cette population.

Le 12, en dirigeant notre route du nord au couchant, nous fûmes agréablement surpris de voir



Campement d'Arabes Bedouins.

une immense plaine toute verdoyante de prairies, couverte çà et là de tentes de Bédouins[1]: elle se

[1] Selon Shaw, les tentes sous lesquelles vivaient les Bédouins sont nommées *hymas*, de l'ombre qu'elles procurent, mot arabe dont ils ont fait *khaymah*, et à qui Golius donne la signification d'*endroit pour se mettre à l'ombre;* on les appelle encore *beet-el-shar*, qui signifie *maison de poil*, à cause de la matière dont elles sont construites, qui est un tissu de poil de chèvres ou de chameaux, de couleur noire ou brune, attaché avec des courroies de peaux de chèvres, entrelacé avec du poil de chameau ou des tirets de feuilles de palmier.

Les anciens appelaient une réunion de ces tentes *mapalia;* Virgile donne au mot *mapalia* la signification de toits minces :

. . . . . Et raris habitata mapalia tectis?

« Et des tentes qu'ils habitent, qui n'ont que des toits fort minces.»

Salluste fait mention aussi de ces mapales ; il raconte que, de son temps, les habitations des Numides étaient oblongues, et qu'elles ressemblaient ainsi, autant que par leurs couvertures cintrées, à la carcasse d'un navire : *Cæterum adhuc ædificia Numidarum agrestium, quæ mapalia illi vocant, oblunga incurvis lateribus tecta, quasi navium carenæ sunt* (*De bell. Jug.*, cap. 18).

Lucain, dans sa *Pharsale*, liv. IV, les nomme aussi *mapales :*

Et solitus vacuis errare mapalibus Afer
Venator. . . . .

« Et le chasseur africain, accoutumé à errer dans des tentes vides...»

Tacite en fait mention de même dans ses *Annales*, liv. IV, ch. 25 : *Numidos apud castellum semirutum positis mapalibus consedisse :* « Les Numides, ayant dressé leurs tentes auprès des ruines « d'un château, s'y établirent.»

Tite-Live et Silius Italicus en parlent aussi.

Ces tentes sont carrées; elles diffèrent en grandeur et en forme; quand elles sont dressées, selon leur capacité, elles sont soutenues par un, deux, ou trois piquets de huit à dix pieds de haut et de quatre pouces d'épaisseur (voy. la pl. ci-contre); chacune de ces perches ou piquets est garnie de crochets auxquels les Arabes suspendent leurs vêtements, leurs paniers, leurs selles, leurs armes et d'autres ustensiles.

Quand ils se livrent au repos, ils se couchent à terre sur une natte ou sur un tapis, s'enveloppent dans leur *hyke*, que nous nommons *kayq*.

C'est un tissu de poil de chèvre que fabriquent les femmes bé-

prolongeait du nord au midi, et était occupée par de nombreux troupeaux.

Du côté du levant elle était fermée par une longue

douines, qui a communément six aunes d'Angleterre, équivalant à un peu plus de quatre aunes de France de longueur, sur cinq à six pieds de large. Ils drapent cette étoffe autour de leur corps, et l'attachent sur la tête par quelques tours d'un gros cordon de laine brune ou noire. Dans les temps froids ils mettent le *bernus*. Les femmes n'ont qu'une simple tunique de laine blanche. Ils font aussi des couvertures de cette même étoffe. Leurs camps ont toujours une forme circulaire et s'appellent *dou-warah* ou *doo-warah*, que nous prononçons *douars*. Ordinairement ils sont dressés en rase campagne, et l'ouverture de chaque tente est tournée du côté de la Mecque. Les tentes sont placées sur des lignes parallèles et forment dans le milieu un grand rond, qui leur sert à parquer chaque soir leurs troupeaux; leurs chevaux restent à la porte de leurs tentes, sellés et quelquefois bridés, afin d'être prêts à la première alarme: leur lance est fichée tout auprès.

Les chevaux arabes passent pour être les premiers chevaux du monde; ils possèdent éminemment les qualités les plus utiles à l'homme, une force à toute épreuve, une vitesse prodigieuse et une sobriété inconcevable. Ils sont les compagnons infatigables de ces hommes qui passent leur vie à parcourir des sables brûlants, se contentant de quelques poignées de fèves sèches une seule fois dans les vingt-quatre heures, et pouvant passer trois jours sans boire, malgré l'ardeur du soleil et la chaleur suffocante que réfléchit le champ de leurs courses rapides *. Dans cette continuité de jeûnes et de fatigues, ils conservent un courage et une vigueur incomparables; mais leur état de maigreur, suite de travaux pénibles et d'une diète fort dure, altère leurs forces et en rend l'espèce méconnaissable.

Il n'y a la nuit autour des camps de Bédouins que les chiens qui veillent comme des gardes avancées. Ces chiens sont de grands lévriers dont ils prennent grand soin, et qu'ils aiment au point que tuer le chien d'un Bédouin, ce serait s'exposer à perdre la vie.

Ces tribus nomades, qui habitent le désert, sont généralement connues sous le nom de *Kabyles*, du mot arabe *kobeylah*. (*N. du T.*)

* Sonnini, *Voyage en Égypte*, t. II.

chaîne de montagnes qui, de l'extrémité de cette plaine, s'élevant insensiblement, se perdait au sud dans l'horizon. Je découvris ensuite que cette chaîne, qui me paraissait retourner au nord-est, n'était que le plateau élevé d'une plaine de cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, sur laquelle elle domine, en prolongeant ses escarpements arides depuis le cap *Rassem*, qui est l'ancien cap *Phycus*[1], jusqu'au golfe de *Bomba*.

Tout ce trajet de côtes, qui commence à l'ouest du cap Phycus, un peu après avoir dépassé *Tolomete*, est presque inaccessible. On y trouve quelques baies qui s'ouvrent à travers les déchirures des montagnes, qui déclinent jusqu'au bord de la mer.

C'est là qu'est située cette région de la Cyrénaïque, tellement célèbre par la fertilité de son sol, que les anciens y placèrent ces jardins des Hespérides si renommés[2].

C'est l'humidité qui règne dans cette région montueuse qui entretient les belles prairies, les plaines fertiles et riches en pâturages d'*Éricab* que nous voyions devant nous.

Nous étions entrés sur le territoire de Ben-Ghazi;

[1] Le cap Phycus (*Phycus promontorium* des anciens) est aujourd'hui le cap Rassem, nom tiré du mot barbare *raxazen*. Il forme la pointe orientale du golfe de Sydra (la Grande-Syrte). En longeant au sud le littoral de ce golfe, on arrive à Ben-Ghazi, qui en est à sept ou huit lieues de distance, après avoir dépassé le cap Teïones, l'ancien *Boreum promontorium*. (*N. du T.*)

[2] Voyez-en la narration à la fin du volume, dans l'ancienne Cyrénaïque.

les premières troupes auxiliaires de ce canton avaient rejoint l'armée tripolitaine. Beaucoup de chefs de tribus vinrent, pendant le séjour que nous y fîmes, complimenter notre bey en grand bernus rouge, et recevoir ses ordres.

Je profitai de notre repos pour gravir sur une des collines qui sont à l'est d'Éricab, et y jouir d'un magnifique point de vue que l'on a sur les plaines d'alentour.

En montant, je rencontrai un édifice d'une construction qui m'était inconnue, entièrement bâti sur le même ordre d'architecture ; ce qui m'étonna d'autant plus, que nous étions à peu de distance d'une ville jadis du premier ordre. C'était une très-grande maison formée par un seul rocher qu'on avait taillé dans le flanc de la montagne, ainsi que les divers compartiments de l'intérieur.

En parcourant cette colline, je trouvai çà et là plusieurs édifices de ce genre ; quoique ruinés par le temps, on voyait aisément à leurs fondements qu'ils avaient été tous bâtis sur le même modèle ; j'y vis des inscriptions en caractères qui m'étaient tout à fait étrangers.

On trouve dans la haute Égypte, autant que je me le rappelle, des restes de cette ancienne manière de bâtir ; mais je n'ai pas vu dans celle-ci des caractères hiéroglyphiques, comme sur les monuments égyptiens. Il faut croire que ces peuples qui jadis habitaient les rivages africains, avaient une langue particulière ; mais il est difficile de savoir aujourd'hui s'ils tenaient ce genre de construction des

Égyptiens, ou si les Égyptiens le tenaient d'eux.

Le 14 et le 15 mars, nous voyageâmes à travers ces collines, en nous dirigeant, à l'est, sur la route de *Labiar*. Nous avions à notre suite un long cortége de tribus arabes qui, n'ayant pu payer en entier l'impôt requis par notre bey, avaient été obligées de suivre l'armée. Cette troupe confuse de soldats, de pasteurs, de femmes, d'enfants qui traînaient après eux une quantité de chameaux et toute sorte de bestiaux, me rappelait ces anciennes migrations dont l'histoire fait mention. Heureusement que nous entrions dans un pays fertile, et que la riche contrée de Labiar pouvait amplement fournir à cette population. Nous y entrâmes le 15.

CHAPITRE VIII.

DE LABIAR.

Genévrier phénicien; son usage et sa description. — Musique des Arabes. — Le bey donne audience aux chefs de tribus; manière dont ces assemblées sont tenues. — L'auteur visite le camp d'une tribu; fuite des femmes à son aspect. — Visite que rendent les femmes bédouines à l'auteur, en sa qualité de médecin. — Maladies auxquelles ces peuplades sont sujettes. — Galanterie des femmes arabes, rapportée par Hérodote. — Lawsonia inermis, plante avec laquelle elles se teignent les ongles; description et autre usage de ce végétal. — Chasse de l'autruche par les Bédouins; description de cet oiseau. — Le chef des révoltés fuit en Égypte. — L'armée se dirige sur Cyrène.

Le territoire de Labiar est riche et fertile. Ce qui en rend le séjour plus précieux, c'est la quantité de puits d'eau excellente qu'on y trouve. Ces puits sont d'une construction antique, creusés dans le roc; il y en a même qui ont cent pieds de profondeur.

La quantité de genévriers phéniciens qui couronnent la cîme de ces montagnes leur donne une teinte d'un vert obscur, et un caractère tout particulier[1].

[1] Le genévrier de Phénicie (*juniperus phœnicea* de Linné, *foliis ternis, obliteratis, imbricatis, obtusis*), à feuilles ternées, oblitérées, imbriquées, obtuses, est un arbrisseau dont la tige, chargée de rameaux nombreux disposés en pyramides, est haute de douze à quinze pieds; ses jeunes rameaux sont grêles, recouverts en entier de feuilles très-petites, ovales, obtuses, un peu charnues, opposées trois à trois, exactement appliquées sur la surface des rameaux et imbriquées les unes sur les autres; les fleurs mâles et les fleurs femelles sont souvent réunies sur le même pied; les fruits qui leur

C'est l'arbrisseau que Pline rappelle sous le nom de *thuja*, qu'il cite comme appartenant à l'intérieur de la Cyrénaïque.

Ce naturaliste nous assure, d'après le rapport d'Homère, que c'était le bois de cet arbrisseau que la magicienne Circé[1] brûlait pour parfumer sa grotte[2].

succèdent sont gros comme des pois, roussâtres à l'époque de leur maturité, qui n'a lieu qu'au bout de deux ans.

Cette espèce de genévrier croît naturellement dans le midi de la France, en Espagne, en Italie, en Barbarie et dans l'Orient. On la cultive dans les jardins; elle résiste bien au froid des hivers les plus rigoureux du climat de Paris, quoiqu'elle soit originaire de pays beaucoup plus chauds. Son bois est dur et nerveux; ses fruits servent de nourriture à plusieurs espèces d'oiseaux, surtout aux grives et aux merles, et à certains quadrupèdes, comme les martres et les renards. (*N. du T.*)

1 Circé, sœur de Pasiphaé et d'Éétès, fille de Phébus et de la nymphe Persa, était une magicienne habile dans l'art des empoisonnements.

Le premier essai qu'elle fit de ses talents en ce genre fut sur le roi des Sarmates, son mari; ce crime la rendit si odieuse à ses sujets qu'ils la forcèrent de s'enfuir. Elle se réfugia sur la côte d'Étrurie, où était l'île d'Æa, où elle fixa sa résidence *. Ulysse, jeté sur ces côtes par la tempête, éprouva la puissance de ses enchantements; mais, par la puissance des dieux, il échappa à ses piéges: il passa un an avec elle et en eut deux enfants.

Elle avait un temple dans l'île d'Æa, où on l'adorait encore du temps de Cicéron en qualité de déesse.

2 Voici le texte de Pline (liv. XIII, ch. 16):

«L'arbre qu'Homère suppose avoir servi à la déesse Circé pour «parfumer ses grottes, est une espèce de citronnier (*citrus*), qu'il ap«pelait *thya* ou *thuya*, que d'autres nommaient *thyon*. Ce mot si-

* Cette île s'étant unie, par la suite des temps, au continent, prit le nom de *Circeum promontorium*, qui est aujourd'hui le cap Circello, à l'extrémité des marais Pontins, près de Terracine.

L'air pur et tempéré que l'on respire dans ces montagnes, cette solitude que ranime l'aspect de la

«gnifie en grec bois de sacrifice, bois de libation, car θύω, dans «cette langue, est synonyme de *sacrifico;*» et, dans le même vers, ajoute Pline, où Homère parlait de cet arbre, il y joint aussi le cèdre.

Voici comme s'exprime notre auteur grec : «De grands brasiers «allumés en ces lieux consumaient le cèdre et le thyon odorants, et «parfumaient l'île entière, tandis que, formant un tissu merveil- «leux, la déesse faisait voler de ses mains une navette d'or, etc. »

Hic ubi odoratos flammis incenderat ignes
Diva focis : ardor late spargebat odores,
Fissilis hic cedri, hic flagrantis sulfuris acris,
Insula odorifero redolebat tota vapore
Dulcior et fumus lignis evolvitur arvis.
. . . .
Aurato tenues percurrens pectine telas
Contexebat opus, radiis fallente laborem.
(*Odyss.*, ch. 5.)

Mais J. Bauhin observe que, dans ce passage, Homère parle de Calypso et non de Circé; car ces brasiers allumés furent aperçus par Mercure, qui apportait l'ordre de Jupiter à Calypso de laisser partir Ulysse, et non vers le palais de Circé: donc il est question, dans les vers d'Homère, de cette nymphe et non de Circé. C'est à ce sujet que Bauhin dit : *Nam inter odores Circe non urebat citrum, sed Calypso.*

Au reste, ce que dit Homère de Calypso, Virgile le dit de Circé: «La nuit entière, dans son superbe palais, où le cèdre allumé ré- «pand avec sa lumière une odeur agréable, elle travaille à des ou- «vrages de toile, faisant courir une navette entre les fils délicats «d'une chaîne fine, etc. »

. . . . tectisque superbis,
Urit odoratum nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas *.
(*Æn.*, lib. VII.)

Ces deux situations, qui sont à peu près les mêmes, ont pu

* L'usage des anciens était d'allumer un feu clair qui éclairait entièrement le lieu où ils étaient.

Ainsi Circé travaillait à sa toile à la clarté d'un feu de bois de cèdre.
(*N. du T.*)

nature, pénètrent l'âme d'un sentiment de quiétude et de plaisir qui attache à ce séjour. Je ne suis pas étonné qu'après des sensations aussi agréables, les tribus arabes se plaisent dans ces sites délicieux en vivant à leur manière, et qu'elles aient conservé les mœurs et les coutumes de la vie patriarcale.

Je ne saurais dire si ces jouissances touchèrent l'âme de notre bey au point de le décider à nous faire rester quelque temps dans ces lieux. Cet air de prospérité qu'avaient ces tribus, et la manière dont avaient été traitées celles parmi lesquelles nous étions tombés, me firent douter de la pureté des sentiments de notre chef. Il est vrai que nous étions dans le foyer de la rébellion, et il avait besoin de mettre dans ses intérêts les peuplades qui habitaient

donner lieu à une erreur. Ainsi Pline se trompe, dit Bauhin, ou son texte est tronqué : *Fallitur Plinius, vel textus corruptus*. Il faut donc supposer que Pline, en parlant ainsi, a eu en vue un passage d'Homère de quelque poëme qui n'existe plus, parce qu'il n'est pas vraisemblable que Pline ait confondu Calypso avec Circé.

Théophraste est souvent cité par Pline ; je joins ici la description que fait le naturaliste grec de cet arbre odoriférant.

Le thuya ou thya, dit Théophraste, est un arbrisseau qui croît aux environs du temple de Jupiter-Ammon, et se trouve aussi dans la Cyrénaïque. Il ressemble au cyprès, tant par ses branches et ses feuilles, que par le tronc et les fruits, ou plutôt c'est une espèce de cyprès sauvage. On raconte même qu'on voit des charpentes de thya fort anciennes ; car c'est un bois qui dure très-longtemps sans se pourrir : *Perdurat enim materies hæc incorrupta omninò*. Il n'y a rien de plus veiné que sa racine, et on en fait de fort beaux ouvrages : *Eaque pretiosa opera conficiunt* (lib. III). Telle est la version de Théophraste, sur laquelle Pline a écrit celle qu'il donne au liv. XIII, ch. 16 : *De arbore thya*. (*N. du T.*)

ces contrées, ou du moins de les contenir par la force. Il se fit un parti en ralliant autour de lui les cheiks de ces tribus; il déploya aux yeux de ces nomades toute la magnificence qui pouvait leur donner une idée de sa puissance. Pour remplir son but, il députa vers les principaux chefs de tribus deux nègres montés sur un chameau, battant avec une corde sur un énorme tambour, pour les inviter de sa part à se rendre auprès de lui. Cette invitation fut proclamée avec la formule ordinaire que voici : Qu'il en allait de la vie de ceux qui ne se seraient pas immédiatement présentés devant lui.

Tous les chefs de Bédouins qui habitaient les collines quittèrent leurs tentes; ils se rendirent au camp, où le bey leur donna audience : ils étaient tous les jours admis à son conseil, et dans ses courses ils étaient à ses côtés.

Pendant notre séjour, le bey déploya un luxe fastueux pour donner une grande opinion de sa puissance à toutes les tribus des environs qui se portaient journellement au camp, dont la vue était un spectacle nouveau pour elles.

Quand la journée était belle, on l'employait entièrement à passer des revues et à faire des manœuvres militaires qui offraient quelque chose de curieux, tant par le luxe qui éclatait dans l'équipement des cavaliers et des chevaux, que par l'appareil pompeux avec lequel toutes ces mœnœuvres étaient exécutées.

Au milieu d'une musique brillante qu'ils appellent *nubar*, le bey s'avançait monté sur un superbe cheval

blanc richement harnaché[1]; après lui marchait un corps de cavalerie et d'infanterie que suivait un train d'artillerie. Le cortége était fermé par un grand nombre de chevaux.

1 Le docteur Shaw, auteur moderne qui nous a donné les meilleurs documents sur les peuplades africaines de ces contrées, qu'il a habitées longtemps, nous dit, tom. 1, ch. 3, que les beys et les pachas ont un grand nombre d'instruments dans leurs concerts et dans leurs solennités musicales, tout comme les avaient les peuples de l'antiquité; ce qui nous est confirmé par la lecture des prophéties de Daniel, ch. 3, vers. 5, que je joins ici. « Nabu-« buchodonosor ordonna aux satrapes de se prosterner devant sa « statue d'or dès qu'ils entendraient le son des trompettes, des « flûtes, des harpes, des psaltérions, et des symphonies de toute « espèce. » *In horâ quâ audieritis sonitum tubæ, et fistulæ, citharæ, sambucæ et psalterii, symphoniæque universi generis musicorum, cadentes adorate statuam auream.*

Notre voyageur nous rapporte que le bey était entouré de sa musique, après nous avoir dit, au ch. 2, que plusieurs marabouts étaient venus à la rencontre du bey aussi avec de la musique.

Le baron de Tott nous apprend, ainsi que plusieurs autres auteurs moins récents, que la musique martiale chez les peuples de l'islamisme est d'un genre bruyant et barbare; qu'ils ont un goût particulier pour les instruments dont les sons sont forts et aigus: aussi, dans la composition de leur musique guerrière, mettent-ils force trompettes aiguës, clarinettes, clairons et cymbales, dont la qualité est supérieure aux nôtres par la vibration et la pureté du son! C'est un usage qu'ils ont conservé de leurs ancêtres, car nous savons que cet instrument remonte à des temps fort reculés, puisque les Corybantes les battaient dans les bacchanales de Cybèle.

Horace, liv. 1, od. 16, fait mention de cet instrument:

. . . . Non acuta
Sic geminant Corybantes æra.

« Les Corybantes ne redoublent pas ainsi les sons aigus de « leurs cymbales. »

Arrien, lib. *Rerum indiarum*, p. 172, rapporte que, dans l'expédition de Bacchus aux Indes, les Indiens allaient au combat au

Pendant l'audience, le bey était assis, ou pour mieux dire nonchalamment couché sur un sofa de velours cramoisi, garni en or, placé dans le fond de sa tente; autour de lui étaient assis sur un tapis, à droite et à gauche, ses parents et les principaux de l'armée, ensuite les chefs des tribus arabes.

Derrière ceux-ci était debout un rang de mameluks, par derrière une file de nègres, après eux une troisième rangée de chiaoux armés de fusils.

Les sentences émanées du bey étaient exécutées sans appel sous ses yeux, et parfois il lui arrivait d'administrer lui-même des coups de bâton de plus que ne le portait son arrêt.

Sa cour était la même que celle de Tripoli. Toutes

son des tambours et des cymbales, et qu'ils conservèrent cet usage jusqu'au temps d'Alexandre.

On lit dans Ausone, ep. xxv, *Ad Paulin.* : *Cymbala dant flictu sonitum.* « Les cymbales étant frappées retentissent. »

Strabon, Stace, Virgile, Lucrèce, Ovide, Nonnius, etc., font tous mention de cet instrument comme d'un usage antique et dont la forme est toujours la même, à la manière dont Adrien Junius nous le définit : *Instrumentum æneum concavum, tinnulum, matris deorum sacris usurpatum.* « Un instrument d'airain concave, d'un son « clair et aigu, employé dans les solennités de la mère des dieux. »

Le docteur Shaw rapporte que la musique des Bédouins ne consiste guère qu'en quelques airs dont le rhythme monotone répond aux instruments grossiers qu'ils emploient dans leur musique habituelle, et à la simplicité de leur génie. Ils accompagnent, dit-il, leurs chants historiques avec un instrument à corde fort en vogue parmi eux, et sans doute très-ancien aussi, qu'ils appellent *arabebbah* : c'est une vessie avec une corde à boyau; ils ont ensuite le *gaspah*, qui est un chalumeau des plus simples ouvert aux deux bouts avec trois ou quatre trous, et le *tarr*, qui est fait comme un tamis, et parfaitement analogue à la description qu'Isidore nous a laissée du *tympanum* : c'est un cercle de bois mince

les questions agitées dans son conseil étaient une véritable anarchie : le bey était contrarié par les chefs des Bédouins, ceux-ci l'étaient par leurs courtisans, les courtisans par les chiaoux ; les mameluks et les nègres, à leur tour, se mêlaient de la discussion, et finissaient par discourir tous à la fois, ce qui faisait un vacarme dont je fus étourdi la première fois que j'assistai à ces débats.

Je demandai pourquoi le bey éprouvait tant d'obstacles dans ses décisions, et quels étaient les motifs de ces bruyantes discussions ; ne pouvant me répondre catégoriquement, ils me dirent que c'était leur manière de raisonner entre eux.

et une peau de parchemin étendue dessus. Cet instrument leur sert de basse dans leurs accompagnements*.

Le tarr est incontestablement le tympanum des anciens. Cet instrument est en usage dans toute la Barbarie, l'Égypte et le Levant ; sa forme répond parfaitement à la figure de celui qu'on voit entre les mains de Cybèle et des Bacchantes dans les bas-reliefs de l'antiquité.

Les indigènes jouent de cet instrument très-adroitement avec leurs doigts et la paume de la main, manière de jouer que Lucrèce nous explique par ce vers :

Tympana tonsa tonant palmis et cymbala circùm
Concava. . . . .

« On entend de tous côtés les tympanons tendus et frappés de « la paume, et le son des cymbales creuses » (lib. II). (*N. du T.*)

* *Tympanum est pellis, vel corium, ligno ex una parte extensum, est enim pars media symphoniæ in similitudinem cribri. Tympanum autem dictum quod medium est* (Isid., *Orig.*, lib. III, cap. 21). « Le tympanum est une peau ou un cuir tendu d'un côté sur un morceau de bois, et « la partie de cet instrument qui est au milieu ressemble à un tamis. C'est ce « milieu qu'on appelle *tympanum*. »

J'éprouvais quelque satisfaction à me trouver au milieu de ces populations nomades qui me retraçaient le tableau des premiers âges du monde, dont j'apprenais à connaître les mœurs et les usages.

La première fois que j'allai les voir dans leurs tentes, les femmes et les enfants s'enfuirent à mon aspect; mon guide les ayant rassurés, les femmes surtout commencèrent, les unes après les autres, à s'approcher de moi en si grand nombre, que je manquai d'en être étouffé. Rien d'étonnant à cela; j'étais sans doute le premier homme blanc qu'elles eussent jamais vu. Après avoir aussi contemplé mon vêtement européen qui excita leur risée, elles admiraient la couleur d'or de mes boutons; se familiarisant ensuite avec moi, je me sentis tirer par derrière; un instant après, la hardiesse de la première en encouragea une autre, au point que je les eus bientôt toutes sur le dos; elles auraient mis mon habit en pièces, si elles n'eussent été détournées et retenues par l'arrivée de quelques-uns de leurs gens qui m'avaient vu à la cour du bey. Du reste, nous nous quittâmes de bonne amitié, moyennant quelques boutons de moins à mon habit, et elles m'exprimèrent de la manière la plus éloquente le désir de me revoir.

Le lendemain de grand matin, elle vinrent en si grand nombre, que je fus réveillé par le bruit qu'elles faisaient en dehors de ma tente; j'étais loin de m'attendre à une intimité aussi prompte; ce qui y donna lieu, c'est qu'elles avaient appris que j'étais médecin,

et elles étaient venues dans l'assurance d'être guéries de leurs maux; cette qualité, chez ces peuples, n'a pas dégénéré du crédit dont elle jouissait chez leurs ancêtres, et rien n'est plus à charge, pour celui qui n'est ni charlatan ni marabout, que cette réputation de médecin. Non-seulement elles voulaient que je les guérisse des maux qu'elles avaient, mais elles me demandaient des remèdes pour ceux qu'elles appréhendaient à l'avenir, principalement des ophthalmies. Ce mal est très-commun chez ces peuplades à cause de l'humidité à laquelle elles sont continuellement exposées par l'usage de coucher à la belle étoile ou dans des tentes découvertes.

Beaucoup, parmi eux, ont des parties du corps rongées par des plaies invétérées qui sont le résultat de blessures mal guéries. Je ne sais pas comment, parmi ces tribus entièrement séparées du commerce des autres nations, s'était propagé un mal qui n'a son siége que dans les villes, où il est entretenu par la débauche. Ce mal est tellement commun chez eux que plusieurs en ont des traces hideuses sur le visage. Les petits enfants et les jeunes individus qui ont des communications avec eux, sans prendre des précautions, en sont affectés, et en contractent des ulcères qui deviennent plus funestes encore par leur négligence.

Je fis cependant quelques cures qui m'acquirent une grande réputation parmi eux, et quand j'allais les visiter, ils se pressaient en foule autour de moi pour me témoigner leur attachement; les femmes

me faisaient asseoir à leurs côtés. Cette manière d'en user avec les étrangers est la plus obligeante chez eux.

Pendant que je buvais la tasse de lait qu'elles m'offraient, elles chantaient une espèce de chanson dans laquelle elles souhaitaient à leur hôte toute sorte de bonheur.

Plusieurs chefs m'offrirent des bestiaux et tout ce qui compose l'équipement d'un Bédouin pour m'engager à rester parmi eux[1]; ils y ajoutèrent même l'offre de leurs femmes. Quoique, sur ce dernier article, je ne les crusse pas d'aussi bonne foi, la générosité de leur offre était telle, qu'à peine avais-je mis le pied dans leurs tentes, les femmes s'empressaient de venir auprès de moi, et les hommes se retiraient pour me laisser en liberté avec elles. Il faut dire aussi que leur laideur et leur malpropreté servent d'égide

[1] L'offre qui fut faite à notre voyageur reconnu pour médecin confirme le rapport de Laroque dans ses *Mœurs et coutumes des Arabes*, que je joins ici.

« Ces peuplades du désert n'ont parmi elles ni médecins pour les guérir, ni pharmaciens pour leur apprêter des remèdes; elles n'aiment point à être saignées, parce que, disent-elles, l'âme est dans le sang, et on n'en saurait tirer sans diminuer la vie. C'est ce qui explique la répugnance du cousin du bey (ch. II), lorsque notre voyageur-médecin voulut le saigner; elles souffrent patiemment leurs maux, en disant qu'il n'y a d'autre médecin que Dieu. Aussi elles ne font d'autres remèdes dans leurs maladies, que ceux qui sont donnés par certaines vieilles femmes qui ont des prétendus secrets pour les guérir, ou bien, ainsi qu'il en a été question plus haut, elles ont foi au remède des amulettes des marabouts, dont elles avalent les caractères que ceux-ci leur tracent avec de l'encre.»

à leur vertu. Elles sont enveloppées dans un baracan garni d'un capuchon et serré au corps par une ceinture. Leur tête est coiffée d'un mouchoir de laine noire en guise de turban, d'où tombent, sur le front, des tresses de cheveux coupées au niveau des sourcils et garnies de verroteries.

Les plus opulentes ont des bracelets d'argent aux bras, aux pieds, et quatre gros anneaux qui leur pendent aux oreilles. Je ne sais si ces anneaux qu'elles ont aux pieds ont aujourd'hui la même signification que nous a transmise Hérodote, qui prétend que le nombre qu'elles en portaient égalait celui de leurs aventures galantes[1]; cependant je puis assurer que je n'ai pas vu augmenter le nombre de leurs bracelets, quoique je fusse sans cesse avec elles[2].

Les deux sexes ont les bras, les jambes et le menton tatoués avec des arabesques noires qui sont ineffaçables. Les femmes se servent pour teindre leurs ongles d'une couleur jaunâtre qui est le suc

[1] Voici à cet égard le rapport d'Hérodote.

Parmi les peuples qui habitent la Libye il cite les Gindanes, voisins des Maces, dont les femmes suivaient cet usage : *Macarum finitimi sunt Gindanes quorum uxores ferunt fimbrias pelliceas singulæ multas, ob hoc, ut memoratur, quòd ut a quoque viro venerem passa est fimbriam nodat, et ut quæque plurimos habet, ità præclarissima censetur, tamquam a pluribus viris adamata* (lib. IV). « On dit que leurs femmes portent chacune autour de la cheville « du pied autant de bandes de peaux qu'elles ont vu d'hommes; « celle qui en a davantage est la plus estimée, comme ayant eu un « plus grand nombre d'amants. » (*N. du T.*)

[2] D'après ce que notre voyageur vient de dire sur la laideur et la malpropreté des femmes bédouines, il aurait dû être plus réservé sur l'aveu tacite qu'il fait d'en avoir connu.

d'une plante que je crois être le *lawsania inermis* des botanistes [1].

[1] Linné a donné au henné le nom de *lawsania;* c'est l'espèce dont parle notre voyageur, le *lawsania* des botanistes, à feuilles sessiles, allongées, et aiguës des deux côtés, *foliis sessilibus, ovatis, utrinque acutis;* c'est le *kupros* des anciens Grecs, le *hacopher* des Hébreux : les Arabes l'appellent *henné* ou *hanna*, et les Turcs *kanna* ou *al-kanna*.

A cette espèce se joignent, selon Olivier, le henné alba et l'*acronychia*, que ce voyageur a trouvés en Orient. Le lawsania est un grand arbrisseau très-multiplié en Égypte; il croît abondamment aux environs de *Rossete* et non *Rosette*, comme on dit usuellement, parce que ce mot dérive du nom *Raschid;* c'est un des principaux ornements des jardins qui sont aux environs de cette ville. Sa racine, qui pivote profondément, a toute facilité de s'enfoncer et de grossir dans un terrain doux, gras, mêlé de sable : aussi cet arbrisseau y prend-il plus d'accroissement qu'ailleurs; c'est un de ceux qui flattent le plus la vue et l'odorat.

La couleur peu foncée de son écorce, le vert léger de ses feuilles, le mélange adouci de blanc et de jaune dont les fleurs, rassemblées en longues grappes comme celles du lilas, sont colorées; la teinte rouge des rameaux qui les supportent, forment un ensemble de l'effet le plus agréable. Ces fleurs, dont les nuances sont si délicates, répandent au loin une odeur suave et musquée; elles embaument les jardins et les appartements qu'elles embellissent. Les femmes en ornent leur sein, leur habitation, et en portent aux bains.

Une singularité remarquable, c'est que le parfum que les fleurs du henné exhalent cesse d'être agréable lorsqu'on les flaire de très-près, il est presque entièrement absorbé par une odeur spermatique bien décidée; si l'on écrase quelques-unes de ces fleurs entre les doigts, cette dernière odeur prévaut.

L'on tire de ces même fleurs, par la distillation, une eau dont on se sert dans les bains, et dont on se parfume dans les visites et dans les cérémonies religieuses, telles que la circoncision et le mariage, ainsi que dans les fêtes du Bairam et du Courban-Bairam.

C'est sans doute à cause de leur odeur que les Hébreux répandaient les fleurs du henné dans le lit des nouveaux mariés, et c'est par la même raison que les Égyptiens les aiment beaucoup.

Les femmes de l'Orient se servent du henné pour teindre leurs

Elles ont encore, ainsi qu'il est d'usage chez presque tous les grands en Barbarie, les pau-

cheveux en roux, et leurs ongles en rouge. Cette coquetterie est commune à toutes les Orientales, et il n'est pas étonnant que, dans des contrées où le noir est la couleur universelle de la chevelure, le roux passe pour le plus bel ornement possible, et que les Orientaux soient d'autant plus envieux de se le procurer par artifice, que la nature en est plus avare *.

Au rapport de notre voyageur les Africains colorent aussi leurs ongles d'une couleur orangée avec cette feuille, et même leurs mains.

Dans quelques contrées, l'on voit aussi les hommes se couvrir la barbe de la teinture du henné, et s'en oindre la tête, prétendant qu'elle fortifie les organes, qu'elle empêche la chute de la barbe et de la touffe de cheveux que conservent sur le sommet de la tête les sectateurs de Mahomet, et qu'elle écarte la vermine.

On fabriquait encore avec la feuille desséchée du henné une poudre verdâtre, qu'on délayait dans de l'eau pour se frotter les parties qu'on voulait teindre; on les enveloppait d'un linge, et au bout de deux ou trois heures, la couleur orangée y était fortement attachée.

Les anciens faisaient également usage des feuilles du henné pour teindre les cheveux et les ongles des mains et des pieds, parce que toutes les momies qui ont été trouvées ont les ongles teints en jaune orangé. D'autres ont prétendu que cette couleur pourrait avoir été produite aussi sur les ongles des momies par l'action des bitumes qu'on employait en embaumant les corps.

Les propriétés utiles et constatées du henné ne se bornent pas aux objets d'agrément et de mode; les arts retirent encore des avantages de la poudre de ses feuilles, qui servent à procurer dans la teinture, selon le mélange, tant de nuances de la couleur jaune au rouge le plus vif.

Les feuilles de cet arbrisseau sont ramassées avec soin et mises en poudre dans des moulins faits exprès. La quantité que le commerce en envoie dans toutes les possessions turques et persanes est immense et d'un très-grand revenu pour l'Égypte.

On chargeait annuellement à Alexandrie quatorze ou quinze na-

* Sans être versé dans la chimie on ne doute pas, aujourd'hui surtout que l'habitude de teindre les cheveux est assez commune, que des cheveux roux puissent être teints en noir; mais on peut douter que des cheveux noirs puissent être teints en roux.

pières inférieures teintes en noir avec la poudre d'antimoine[1].

Beaucoup d'entre elles, ainsi que les jeunes filles, portent au nez des anneaux d'or garnis de perles ou de verroteries; leurs dents, très-blanches, contrastent merveilleusement avec la couleur bronzée de leur peau tirant sur le jaune. Elles sont maigres et

vires de ces feuilles réduites en poudre, et on les expédiait à Smyrne, à Constantinople et à Salonique, d'où elles passaient dans le nord de l'Europe, où on les employait à la teinture des fourrures et à la préparation des cuirs.

Les expériences qui ont été faites en Égypte par des chimistes français ont prouvé que la partie colorante du henné est très-abondante, et qu'on pourrait en teindre avec avantage les étoffes de laine; on obtiendrait des couleurs fauves, ou diverses nuances de brun, selon qu'on emploierait ces feuilles seules, ou avec un mélange d'alun ou de sulfate de fer. (*N. du T.*)

[1] Ce que nous appelons aujourd'hui *antimoine* est le *stibium* des Latins. Les Arabes nomment le métal qu'ils emploient à la composition de cette teinture *al-ka-bol;* Pline rapporte qu'on donnait à ce métal l'épithète de *platy-ophthalmon*, c'est-à-dire propre à dilater les yeux: *Namque ideò etiam plerique platy-ophthalmon appellavere, quoniam in calliblepharis mulierum dilatet oculos* (lib. XXXIII).

L'usage de peindre les sourcils est très-ancien chez les peuples orientaux et chez les Arabes, puisque l'Écriture sainte fait mention que Jézabel se peignait les yeux avec de la mine de plomb: *Porrò Jezabel, introïtu ejus audito, depinxit oculos suos stibio et ornavit caput suum*, etc. (Mal., II, cap. 9, vers. 30). Otter appelle *sirma* ce collyre avec lequel les femmes se noircissaient les paupières et les bords des yeux pour les rendre plus vifs.

Olivier, dans son *Voy. en Perse et en Égypte*, donne la recette de cette pommade, ainsi que de celle avec laquelle ces peuples se teignent les ongles en jaune orangé; il dit que c'est dans la vue de relever leur beauté que les deux sexes mettent chaque jour sur leurs sourcils et leurs paupières une pommade noire d'antimoine; que les femmes prolongent sur les côtés le noir qu'elles se mettent au bord des paupières, afin d'avoir en apparence les yeux plus grands. Ces grands sourcils noirs réunis au-dessus du nez, et le noir des paupières

sveltes, leurs gestes sont vifs, et leur physionomie est animée par des yeux extrêmement noirs.

Les femmes s'occupent ordinairement à filer et à tisser les baracans. Elles sont encore si ignorantes et si novices dans ce genre de manufacture, que la forme de leurs métiers n'a pas éprouvé la moindre amélioration depuis qu'elles s'en servent.

L'étoffe qu'elles fabriquent est plutôt une espèce de natte qu'un drap; la qualité de la laine dont

prolongé sur les côtés, donnent à la femme un air dur, hagard et farouche, surtout lorsqu'elle a le teint blanc et les yeux bleus.

Sonnini, dans son *Voyage en Égypte*, parle ainsi de cet usage: « Le trait le plus remarquable de la beauté est, en Orient, d'avoir de grands yeux noirs, et la nature en a fait, comme on sait, un signe caractéristique des femmes de ces contrées; mais, non contentes de ces dons, généralement toutes les Orientales veulent que leurs yeux paraissent plus grands et plus noirs qu'ils ne sont, et, pour y parvenir, elles se teignent les sourcils et les paupières avec la galène de plomb (*galena tessulata*), nommée dans le commerce *alquifoux*. Elles la réduisent en poudre subtile à laquelle elles donnent de la consistance en la mêlant avec la vapeur fuligineuse d'une lampe; les plus opulentes emploient la fumée d'ambre ou de quelque autre matière grasse et odoriférante, et elles tiennent la drogue toute préparée dans de petites fioles. Elles se peignent avec cette composition les sourcils et les paupières, et avec un petit morceau de bois, de roseau ou de plume, elles s'en noircissent aussi les cils, en le passant d'une main légère entre les deux paupières.»

Les Romaines, dit Juvénal, ont pratiqué cette opération qu'il décrit ainsi:

Illa supercilium, madidâ fuligine tactum
Obliquâ producit acu, pingitque trementes
Attollens oculos. . . . .
(Sat. 2.)

« L'une, à l'aide d'une aiguille traînée obliquement, allonge, « en papillotant des yeux, ses sourcils imprégnés de noir de fumée.»

elles se servent est si parfaite, que le tissu en est fin et moelleux. Elles sont également maladroites pour filer la laine de leurs troupeaux, qu'elles emploient dans cette fabrication. Elles s'asseyent par terre; mettent sous leurs pieds un gros tas de laine, dont elles prennent une poignée qu'elles font passer entre les doigts des pieds, et qu'elles tirent par secousses jusqu'à ce qu'elles puissent la dévider sur une espèce de fuseau, qu'elles garnissent de ce tissu roux et grossier qui passe par la filière qu'elles forment avec leurs pieds.

Les hommes passent dans leurs tentes une grande partie de leur temps dans l'oisiveté; ils ont la tête accroupie sur leurs genoux et mâchent du tabac. Pour donner à cette mastication un goût plus agréable à leur palais, ils le mêlent avec de petits morceaux de natron qu'ils tirent de l'intérieur du pays[1].

[1] Ce natron, ou carbonate de soude natif, leur sert à donner du montant à leur tabac; cet usage est général dans ces contrées, même en Égypte. Ces peuples ne se soucient pas de notre tabac sans mélange, parce qu'il ne fait pas plus d'impression sur leur organe accoutumé au piquant, à l'âcreté du natron, que n'en ferait de la poussière.

Ils le tirent de l'Égypte qui en produit annuellement une immense quantité.

La vallée qui renferme ces lacs de natron est séparée du Nil par un plateau dont le sol, en général, est une pierre calcaire coquillière qui se montre à découvert; ces lacs contiennent trois espèces de sels: du carbonate de soude, ou natron, du muriate de soude, ou sel marin, et du sulfate de soude ou sel de Glauber. Cet alcali minéral se trouve plus particulièrement en Égypte au milieu d'un désert que les anciens ont appelés *désert de Nitric*, parce que, notre salpêtre leur étant absolument inconnu, ils avaient donné le nom de *nitre* à la substance que les Arabes désignent sous

Je présume que c'est cette espèce de carbonate de soude qui a été, depuis peu de temps, analysé par le célèbre chimiste Klaproth, qui rapporte que l'on trouve ce sel à deux journées et demie de Fezzan, et dont on apporte, à Tripoli, au moins mille quintaux en sus de celui que l'on tire de l'intérieur de l'Afrique.

Il est étonnant de voir certains usages établis depuis longtemps parmi des peuplades qui n'ont jamais eu de communication ensemble. Les habitants de la province américaine de Venezuela préparent, pour l'usage de la mastication, le carbonate de soude natif, que fournit le lac de *Salaguanilla*, en le mêlant avec leur tabac; ou bien ils y mettent le suc d'une herbe qu'ils appellent *mò* ou *chimò*.

la dénomination de *natroum*, de laquelle nous avons fait *natron*.

Cette matière saline se forme journellement à la surface des terrains sablonneux, surtout dans les contrées méridionales de l'Égypte. On la trouve tantôt sous une forme pulvérulente, et tantôt en masses solides et compactes comme la pierre. Sa couleur est d'un blanc grisâtre, et communément elle est mêlée de parties terreuses et de sel marin.

Quoique le carbonate de soude soit très-sujet à tomber en efflorescence, ce qu'on attribue à la perte de son eau de cristallisation, néanmoins en Égypte, où l'extrême sécheresse devrait enlever plus qu'ailleurs l'état de cristallisation de ce sel, on voit, au contraire, qu'il forme des masses tellement solides, qu'on en bâtit les maisons du pays comme si c'était de la pierre.

On a vu à cet égard, au sixième chapitre de ce voyage, ce qu'en dit Hérodote.

Le natron sert encore au blanchiment des toiles ou du fil; on l'emploie dans les teintures, à la préparation des cuirs, à faire le verre, à blanchir le linge, dans la pâte en guise de levain, et pour conserver les viandes et les attendrir.

On prétend qu'outre l'abondante salivation qu'il excite, il rend le système nerveux plus fort et plus actif, ce qui est très-nécessaire dans les climats chauds [1]. Je ne sais trop quelle amélioration peut apporter ce sel à cette mastication, mais il est reconnu que tous ceux qui en font usage ordinairement ne peuvent plus se passer de cette étrange préparation.

La chasse est très-abondante dans les montagnes de la Cyrénaïque; elle pourrait de beaucoup améliorer la nourriture de ces Arabes; mais il paraît que ce genre d'exercice ne convient pas à la vie pastorale. La seule chasse qu'ils font est celle de l'autruche, parce qu'ils y sont alléchés par le gain qu'ils en retirent.

Cet oiseau gigantesque habite l'intérieur des terres, et se tient dans les déserts qui s'étendent vers l'extrémité orientale du petit Atlas. Le chasseur bédouin de la Cyrénaïque s'y transporte à cheval en peu de jours, portant dans son bissac les petites provisions dont il a besoin.

Les plumes, que l'oiseau laisse çà et là dans les endroits où il passe, mettent sur ses traces le chasseur, qui choisit alors le lieu où il peut l'attendre. Si l'autruche, avant d'être à portée de fusil, aperçoit le chasseur, elle fuit précipitamment, non en s'élevant par son vol, parce que le poids énorme de son corps ne le lui permet pas, mais s'aidant à courir en frappant la terre de ses ailes; et elle précipite

1 *Journal of royal inst.*, tom. I.

ainsi sa course au milieu d'un nuage de sable qui l'environne, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé des broussailles où elle puisse se cacher.

Le Bédouin la suit à bride abattue, remarque l'endroit où elle a pénétré; alors, certain de sa proie, il reste aux aguets pour l'attendre, parce qu'il sait que l'instinct de cet oiseau est de ressortir toujours par le même trou où il est entré.

A peine l'a-t-il tuée, qu'il l'attache par les pieds à son cheval, et la traîne après lui, au galop, pendant quelques heures. Les Arabes sont dans la ferme croyance que, par cette course, la graisse de l'animal acquiert une vertu médicinale et merveilleuse; ensuite ils la recueillent et en font usage pour toute sorte de maladies. Ils vont vendre à Ben-Ghazi la peau de l'autruche garnie de ses plumes, ce qui devient pour cette ville une branche considérable de commerce dont je ferai mention plus loin [1].

Ce qui me dégoûtait beaucoup chez ces Bédouins c'était la saleté dans laquelle ils vivent continuellement, ensuite la manière dont ils se frottent le corps

[1] Les déserts arides et les brûlantes solitudes du Sahara sont habités par un animal aussi étonnant à nos yeux que la terre même où il vit. L'autruche n'a que deux jambes comme les oiseaux, mais ses pieds, ses jambes et ses cuisses ressemblent à ceux des quadrupèdes. Son corps est couvert de plumes, mais ces plumes paraissent, par leur finesse et leur légèreté, être plutôt un duvet destiné à couvrir sa nudité que des instruments propres à l'élever dans les airs. Elle a une queue et des ailes, non pour voler, mais pour conserver l'équilibre, que son corps pesant, porté sur deux longues jambes, perdrait facilement, si dans sa course précipitée elle ne se servait de ses ailes comme de deux balanciers qui dirigent ses mouvements. Son cou est nu, très-long, ayant la

avec la même graisse qu'ils mettent sur tous leurs ustensiles, au point qu'on ne saurait dire quelle est la couleur de leur peau.

peau d'un rouge de sang. Sa tête et sa bouche ne ressemblent, ni au bec des oiseaux, ni à la bouche des quadrupèdes.

En un mot, l'autruche est un être qui arrête court le naturaliste au milieu de ses divisions systématiques.

Les autruches vivent en troupes nombreuses, mais elles se tiennent très-éloignées des lieux habités; elles sont si légères à la course que le meilleur cheval est incapable de les suivre. Quand on les chasse, il faut les poursuivre longtemps, les harceler, les fatiguer; alors elles se rendent: on peut même les prendre en vie.

Malgré l'amour violent qu'elles ont pour la liberté, elles supportent l'esclavage avec assez de douceur, et sont très-faciles à apprivoiser. Les autruches ne pondent qu'une fois l'année dans la saison la plus brûlante, au mois de juillet et d'août: c'est alors que le sable, échauffé par les rayons du plus ardent soleil, est propre à faire éclore les œufs que l'autruche dépose. Elle ne les couve pas, mais elle s'écarte peu de l'endroit où elle les a placés : elle y revient souvent; l'on prétend même qu'elle se pose dessus de temps en temps.

Les autruches perdent tous les ans ces belles plumes qui font un objet de commerce si considérable, mais qui n'ont de prix qu'autant qu'elles sont prises sur l'animal vivant.

Peut-on croire que c'est au milieu des sables brûlants de la Libye, qu'il faut aller chercher le plus bel ornement de la coiffure des dames européennes!

Les soldats romains portaient sur leurs casques des plumes d'autruche.

Les Romains mangeaient de la chair d'autruche assez communément sous les empereurs, et Héliogabale eut la fantaisie de se faire servir la cervelle de six cents de ces animaux dans un seul repas.

Moïse avait interdit aux Juifs la chair de l'autruche comme une nourriture immonde.

Quand les Nasamons, habitants de la Libye, allaient à la guerre, leurs armes défensives étaient des peaux d'autruches dont le cuir est fort épais, et qui servent encore aujourd'hui de cuirasse à de certaines tribus. (*N. du T.*)

Un jour que je me trouvais au milieu d'eux auprès d'un puits, je leur demandai pourquoi ils ne se tenaient pas plus propres, pourquoi ils ne goûtaient pas le plaisir que l'on éprouve à se nettoyer dans l'eau, ou du moins pourquoi ils ne lavaient pas leurs mains et leur visage. Ils me répondirent que s'ils en agissaient ainsi leurs bestiaux ne pourraient plus les suivre. On peut juger par cette réponse à quel degré ils sont sales; car non-seulement leur aspect est dégoûtant, mais encore leur odeur soulève le cœur.

C'est pour leur inspirer le goût de la propreté que Mahomet leur imposa des ablutions quotidiennes; mais quand on veut éluder une loi tous les hommes ont des excuses.

Le Bédouin, jaloux de conserver l'enduit odorant de son corps, se lave avec du sable comme si c'était de l'eau, en disant qu'il importe peu à Mahomet que ce soit plutôt de l'eau que du sable qui leur passe par les mains.

Nous eûmes au camp la visite du frère du vice-consul de Ben-Ghazi, qu'accompagnait un capitaine maltais. Ils venaient acheter des bœufs pour l'approvisionnement de Malte.

L'arrivée de deux Européens parmi ces barbares me fit tant de plaisir que, sans les connaître, je les abordai avec la même joie que s'ils eussent été deux anciens amis : mon accueil leur fut d'autant plus agréable qu'ils étaient loin de s'attendre à une telle rencontre dans ces contrées inhospitalières.

Notre bey, certain que l'argent que ces négociants

allaient employer dans ces achats lui écherrait, du moins en grande partie, prit part aussi à la fête; il me recommanda ces nouveaux hôtes, et envoya dans ma tente quelques provisions de café et de thé avec les compliments d'usage, pour que trois chiens de chrétiens, disait-il, pussent se réjouir ensemble.

Pendant que nous étions à nous délasser, dans ce site charmant, des peines et des fatigues que nous avions supportées jusqu'à ce jour, le bey reçut la nouvelle qu'à l'approche du détachement qu'il avait envoyé en avant pour observer les mouvements de son frère rebelle, celui-ci, presque abandonné des siens, désespérant de pouvoir lui résister, allait quitter Derne pour prendre la route du Caire, où il comptait se réfugier auprès du pacha son parent, si toutefois il était contraint de s'enfuir.

A cette nouvelle, notre bey hésita sur le parti qu'il avait à prendre, parce que les chaleurs de la saison ne lui permettaient pas de rétrograder dans un pays dépourvu d'eau et de vivres; il assembla son conseil : il fut décidé que l'on ne quitterait pas ces montagnes jusqu'à ce que toutes les tribus eussent payé la dîme, et que l'on passerait l'été à *Grenna*, l'ancienne Cyrène.

Ce pays abonde en eau, et est le centre des autres tribus arabes qui stationnent et paissent dans les régions montueuses de la Pentapole.

On se prépara à lever le camp et à partir le lendemain pour la capitale de la Cyrénaïque, jadis si célèbre.

CHAPITRE IX.

DE LABIAR AU TOMBEAU DE SIDY-MHAMET.

L'armée tripolitaine quitte les montagnes de Labiar. — Ruines de tombeaux habitées par des essaims de perdrix sauvages. — Sépulcre de Sidy-Mhamet. — Offrande de l'armée à ce marabout. — Holocauste d'un bœuf sur sa tombe. — L'auteur, exclu de cette cérémonie en sa qualité de chrétien, s'y introduit sous le déguisement d'un mameluk. — Arbre du caroubier, sa description et son usage dans les sorbets. — Observation de l'auteur sur l'abandon de ces plages fertiles, sur la possibilité et la prospérité d'une nouvelle colonisation.

Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai lorsque, par un beau jour, je vis lever le camp pour nous diriger sur une ville qui fut si célèbre chez les anciens. Nous nous mîmes en marche le 21 avril. Ces collines, couronnées d'une forêt de genévriers, avaient selon moi un aspect majestueux qui rappelait les temps fortunés de ces contrées.

Après être descendus pendant quatre heures, nous nous trouvâmes dans une plaine couverte de prairies, terminée par des rochers élevés que ranimaient pittoresquement d'épaisses et vertes broussailles.

Sur l'une de ces collines qui bornaient l'extrémité de la prairie, on voyait s'élever les ruines grandioses d'un antique château appelé aujourd'hui *El-benie.* De forme quadrangulaire et entouré de fossés creusés dans la pierre, il avait cinquante-huit pas de longueur sur chaque face. Ses murs étaient cou-

verts d'inscriptions en caractères qui n'étaient ni grecs ni latins, et dans un si mauvais état que je ne pus les transcrire.

Autour de ce château nous vîmes beaucoup de tombeaux taillés dans le roc, et parmi ces ruines, des essaims de pigeons et de perdrix sauvages nommées *alchata*, dont le vol bruyant interrompait la solitude et le silence de ces lieux. Des plaines agréables se prolongeaient à travers ces coteaux où erraient des tribus bédouines et leurs troupeaux, attirés par la richesse des pâturages, et par l'abondance des eaux qui les maintiennent toujours verts.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours à travers ces agréables vallées, toujours avec un nouveau plaisir, rencontrant à chaque instant des points de vue dont l'aspect varié était ravissant, et à chaque pas des débris qui rappelaient la grandeur et la puissance de la nation qui avait habité ces contrées.

Presque toutes les cimes des montagnes étaient couronnées de ruines d'anciens châteaux entourés de tombeaux creusés dans le rocher, ou d'habitations d'une construction remarquable pratiquées dans l'intérieur de la montagne.

Plus nous avancions vers l'antique Cyrène et plus ce genre d'architecture prenait un caractère grandiose. Arrivés à *Zardez*, située à sept heures d'*Elbenie*, nous aperçûmes d'énormes pilastres encore en fort bon état, qui, dans l'intérieur des rochers, se présentent comme les soutiens de vastes appartements pratiqués dans le granit.

Dans un endroit appelé *Sire*, à onze heures de dis-

tance de Zardez, nous fûmes étonnés de trouver nombre de logements d'une seule pièce, ménagés dans la masse de rochers dont la colline est couverte.

Après une heure de marche nous vînmes à *Slante*, où nous en comptâmes deux cents dans l'espace d'une lieue environ. Ce genre de constructions a dû certainement coûter plus de peine que ces excavations qui avaient été faites dans le grès coquillier tendre et friable que nous avions rencontré aux environs du golfe.

Les derniers bancs de ce sable mêlé de coquilles couvrent encore les coteaux de la Cyrénaïque qui déclinent vers la mer du côté de l'ouest, et finissent à la lisière de ces collines, dont le noyau est d'un calcaire compacte et très-dur, ressemblant à du marbre. Quand on le brise, son grain est fin et luisant; il est d'une couleur jaunâtre et de formation secondaire; souvent même c'est de la chaux granulaire comme la pierre travertine; elle acquiert comme celle-ci, après avoir été longtemps exposée à l'oxydation de l'air, cette couleur de rouille qui rend la vue de ces ruines plus agréable à l'œil.

La roche que l'on trouve dans cette partie de la Cyrénaïque que j'ai parcourue est la même : c'est dans cette pierre que l'industrie de la nation puissante qui habita ces contrées avait creusé ses habitations et ses tombeaux.

Nous rencontrâmes sur cette route la tombe d'un célèbre marabout, Sidy-Mhamet-Emery, qui est en grande vénération dans le pays.

Le 25 avril tous les soldats s'y portèrent en grande

dévotion, et couvrirent sa tombe de leurs offrandes. Les uns y déposèrent des paniers de dattes excellentes et des pistaches, d'autres des pots de beurre, des harnachements complets, des fusils, des sabres et quantité d'éperons.

Notre bey y fit tuer un bœuf en son honneur; il arrosa la terre de son sang, et en fit distribuer les viandes rôties à sa suite. Je fus exclu de cette distribution, parce que, en ma qualité d'infidèle, j'étais indigne de participer à cette cérémonie.

Je voulus, par un mouvement de curiosité, voir l'effet que produisaient les offrandes de l'armée sur la tombe du marabout. A cet effet, je me revêtis, à la brune, d'un habit de mameluk, et, confondu dans la foule des dévots, je pénétrai dans l'enceinte sacrée. Depuis que je vivais parmi ces barbares, je n'avais jamais vu de table si bien garnie : autant ces régions fertiles fournissent de fruits excellents, autant on en voyait autour de la tombe du saint. Je ne pouvais, parmi tant de mets qui chatouillaient mon appétit, détacher les yeux de dessus une corbeille pleine des plus belles dattes que j'eusse jamais vues. Comme les provisions de la journée avaient été un peu minces, excité autant par la gourmandise que par la faim, j'étendis comme les autres une main sacrilége sur le panier, qui fut vide en un clin d'œil.

Le lendemain, le camp retentit des miracles opérés par le défunt, qui avait agréé les offrandes pieuses que l'armée avait faites; les plus crédules prétendirent l'avoir entendu manger.

Aux environs du tombeau du marabout, on foule aux pieds, pendant plusieurs heures, les ruines d'une ancienne cité. Malgré ce pénible abandon, on admire la fertilité du sol : l'olivier croît et s'y propage naturellement avec une telle vigueur et en si grande quantité, qu'il occupe une immense étendue de terrain.

Les Bédouins, qui ne connaissent d'autres assaisonnements que le beurre, ne font non-seulement aucun cas de cet arbre, mais encore, par une certaine superstition, ils empêchent qu'on en recueille les fruits et qu'on en fassse de l'huile, que l'on transporterait en Europe par la voie de Ben-Ghazi, ce qui deviendrait une branche de commerce très-lucrative pour ces contrées.

Les oliviers croissent entrelacés avec d'énormes figuiers, des caroubiers[1] et des poiriers sauvages.

[1] Le caroubier, *ceratonia siliqua* de Linné, est un arbre de moyenne grandeur, toujours vert et de la famille des légumineuses. Cet arbre est de moyenne grandeur ; il croît sans culture dans l'île de Candie; il se plaît singulièrement dans les terrains pierreux et dans les fentes de rochers.

En Grèce, au rapport d'Olivier, il est plus abondant que partout ailleurs : il y sert de nourriture aux pauvres et aux enfants ; ceux-ci aiment beaucoup à mâcher la pulpe douce et mielleuse qu'il renferme. On en trouve beaucoup aussi à Bone * ; selon Poiret, il

* Ville de notre colonie algérienne. Cette cité, régie aujourd'hui par nos lois, doit exciter l'intérêt du lecteur, et j'en joins ici la notice.

Bone, ville de l'Algérie, est, pour ainsi dire, l'ancienne *Hippo-Regius* du royaume de Numidie. Elle dut son éclat à saint Augustin, qui y tint son siége épiscopal, et où il mourut, l'an 440, à l'âge de soixante-seize ans, pendant que les Sarrasins assiégeaient cette ville. Elle fut surnommée *Regius* (royale), selon le rapport de Silius Italicus, parce qu'elle était le séjour des

Malgré l'abandon où est tombé ce beau pays, il m'a paru encore plus fécond et plus riche que les terrains les mieux cultivés de l'Italie. Plus d'une fois

croît aussi dans le royaume de Naples, en Espagne et dans le Levant.

Le fruit du caroubier est une gousse de cinq à six pouces de long, plus ou moins courbe, plate, de trois lignes d'épaisseur sur un pouce ou dix-huit lignes de largeur : elle est brune, un peu coriace, et divisée intérieurement en plusieurs loges par des cloisons transversales ; chaque loge est remplie d'une pulpe mielleuse, succulente, et contient une semence luisante et dure. Ce fruit est désagréable au goût lorsqu'il est vert ; mais mûr, il est doux et passablement bon.

On le cueille vers le lever de la canicule, selon Théophraste : *Circà arcturam æquinoctiumque floret* (lib. IV) ; et aussitôt qu'il est cueilli, l'arbre en produit d'autres.

Les Arabes en mangent la silique, qui a un goût mielleux et assez semblable à celui de la manne. Ce fruit est regardé comme

rois numides : *Antiquis dilectus regibus Hippo* (lib. III) ; ensuite pour la distinguer d'*Hippo-Zarytus*, ville du même royaume (la Byserte moderne).

Presque tous les auteurs de l'antiquité font mention d'Hippo-Regius ; Procope assure que cette ville était fortifiée et en état de soutenir un siége ; les Vandales et les Sarrasins l'occupèrent plusieurs fois. Elle était située au bord de la mer, dans une baie voisine du promontoire *Hippi*.

La situation basse de ce pays, et les inondations auxquelles il était sujet, à cause du voisinage des deux rivières, qui, en débouchant dans la Méditerranée, formaient la langue de terre où Hippo était assise, justifient l'étymologie que Bochard donne au nom *Hippo*, qu'elle portait. Cet auteur rapporte que ce nom dérive du mot syriaque *ubo* ou *ubbo*, qui signifie baie, ou du mot arabe *ubbon*, qui veut dire également une baie, un lac. Les Phéniciens la nommèrent ainsi à cause de sa situation sur une baie : *Hippo nempè à Phœnicibus* ubo *vel* ubbo *dici potuit, quia in sinu latet : sinus enim Syriis est* ubo *vel* ubbo*; et arabicè* ubbon *tam stagnum quam sinum sonat* (lib. I, cap. 24).

Cette position entre l'ancienne *Armua*, qui est aujourd'hui la rivière de *Sey-bouse*, et la *Maf-ragg*, l'ancien fleuve *Rubricatus*, qui formaient le golfe d'Hippo, lui donnait de grands avantages, parce que cette ville était admirablement bien située pour le commerce, pour la chasse et pour la pêche. Elle jouissait d'un bon air et d'une vue magnifique, variée par

m'étant enthousiasmé sur cette fertilité, sur l'air pur et tempéré qu'on y respire, entouré de tout ce qui attestait l'état de prospérité dont les anciens

béchique, on le fait entrer dans quelques préparations pharmaceutiques. Il contient les mêmes principes et a les mêmes propriétés médicinales que la casse. Le caroubier forme un seul genre. Sa fleur, qui manque de corolle, a un très-petit calice, à cinq divisions et à cinq étamines distinctes.

On transporte ce fruit à Constantinople, en Syrie et en Égypte. Les Turcs le mêlent avec la racine de réglisse, le raisin sec et autres fruits, pour en faire les sorbets, dont ils font un usage journalier.

Lamarck dit que cet arbre a un tronc raboteux, des branches tortueuses, une cime étalée comme celle du pommier; que ses fleurs sont tantôt unisexuelles, tantôt hermaphrodites, qu'elles naissent aux aisselles des feuilles et forment de petites grappes rouges.

Son bois, aussi utile que le chêne vert, est très-dur, veiné,

des montagnes couvertes de toute sorte d'arbres, et par des plaines entrecoupées de rivières, de sorte qu'elle était effectivement digne d'être ville royale.

Le géographe arabe Abulfeda fait de Bone la ville frontière de son *Afrikea : Bouna sita est in initio regni Afrikea;* version qui ne s'accorde pas avec le texte de Pomponius Mela, ni avec celui de Ptolémée. Shaw prétend que Bone manque d'eau douce, ce qui confirme le rapport de J. Léon, qui écrit : *Nulli hîc fontes, nulla aqua præterquam pluvialis quam illi cisternis quibusdam asservare solent.* « Il n'y a point de fontaines, et « l'on n'y trouve d'autre eau que celle de pluie, que les habitants recueillent « et conservent dans des citernes. »

La ville moderne de *Bone* est située sur le bord de la mer, à un tiers de lieue de l'ancienne *Hippo-Regius.* J. Léon prétend qu'elle a été bâtie avec les ruines d'une ancienne Bone fondée par les Romains sur des rochers hauts et aigus, et qu'à celle-ci a succédé la ville moderne de Bone, que les Européens ont appelée ainsi à cause de la bonté de son terroir : *Novam quamdam urbem, in secundo ab Hippone milliario, iisdem ferè lapidibus exstruxerunt*, etc. (pag. 221). « Cette ville, dit-il, est appelée par « les Arabes *Beled-el-Aneb* (la ville aux jujubes), parce que les environs en « produisent beaucoup. » *Ziziphorum civitas appellata, propter magnam ejus fructûs copiam.* Ces ruines consistaient en quelques pans de murailles et quelques citernes, sur un circuit d'une demi-lieue. Bone est si-

habitants de la Cyrénaïque avaient dû jouir, je ne pouvais comprendre qu'à l'époque où les armées européennes, animées de ce zèle de conquêtes religieuses, avaient tourné leurs pas vers ces contrées, aucune puissance n'eût formé le dessein d'y établir une colonie qui aurait si bien prospéré.

d'un beau rouge foncé, très-propre aux ouvrages de menuiserie et de marqueterie; mais ce qui le déprécie, c'est qu'il est sujet à se carier lorsque l'arbre vieillit. Son aubier, d'ailleurs, est trop considérable, trop tendre et d'une couleur blanchâtre.

Cet arbre est propre à figurer dans les bosquets d'hiver; mais il est délicat et ne peut être cultivé avec succès que dans les lieux bien abrités du midi de la France. Il est difficile à élever en pleine terre dans le nord; cependant, en le plaçant dans une situation chaude, et en le couvrant dans les hivers rigoureux, il serait peut-être possible de l'acclimater.

Les feuilles du caroubier peuvent servir à la préparation des cuirs en manière de tan *Hist. nat.* (*N. du T.*)

tuée au penchant sud-est d'une colline, par 36° 52′ lat. N. et 5° 25′ long. orient., à 95 lieues à l'est d'Alger et à 35 nord-est de Constantine. Elle est entourée d'un mur et défendue par un château et un fort considérables, bâtis en 1535 par Charles-Quint. Ces fortifications tombaient en ruines, mais elles ont été rétablies par les Français, qui l'occupent aujourd'hui.

Cette ville est la capitale de la province qui porte son nom, et qui est la plus considérable des trois provinces de la régence d'Alger, et celle aussi qui renferme le plus grand nombre de villes. Bone n'est plus qu'une petite cité, dont la population, qui s'élevait à douze mille habitants, fut réduite à quatre mille par la peste de 1817; elle est composée de Turcs, de Maures et de juifs; les rues en sont étroites, non pavées et malpropres, à cause des bestiaux qui y passent la nuit; les maisons ont une teinte blanche, comme celles d'Alger; son port est assez vaste et commode.

Sur les côtes voisines, on fait une pêche abondante de corail. Sous Louis XIV, les Français avaient un comptoir à Bone, dont ils furent renvoyés en 1793, pendant la révolution française. Leur commerce consistait en laine, en peaux, en cire et en blé. Les environs de Bone sont remplis de jardins et de vergers.

Charles-Quint se rendit maître de Bone en 1535; les Algériens la reconquirent depuis, et l'ont gardée jusqu'en 1830, où les Français la prirent en occupant Alger. (*N. du T.*)

Les Phéniciens, les Carthaginois, ensuite les Grecs, et postérieurement les Romains, occupèrent les bords de la Méditerranée; pendant leur domination, ils se bornèrent à exporter l'excédant de leur population sur divers points de ce vaste littoral; et, dans leurs excursions maritimes, sur quelque lieu qu'ils abordassent, il retrouvaient chez leurs colons le langage les mœurs et les usages de la mère patrie.

Avant la conquête de l'Algérie par les Français, les marins italiens qui naviguaient sur la Méditerranée palpitaient de crainte à chaque voile qu'ils rencontraient, dans l'incertitude qu'elle fût amie ou ennemie; au plus léger vent du nord, ils appréhendaient d'être jetés sur cette côte inhospitalière, où ils finissaient leurs jours dans l'esclavage, et il était réservé à la France de consommer un acte d'humanité en affranchissant cette terre.

Quelles ont donc pu être les raisons qui jusqu'alors ont détourné les nations de cette noble entreprise? Est-ce l'affluence des colons étrangers qui seraient venus s'y fixer? ou bien la crainte de ces hordes errantes d'Arabes qui ne sont dangereux que pour les malheureux pèlerins qu'ils rencontrent dans le désert, et qui sont épouvantés par cette poignée d'hommes sans chefs, sans discipline, qui les forcent à les suivre comme des bêtes de somme?

Les peuplades de l'intérieur n'existent plus; la zone habitable, qui s'étend de la Cyrénaïque vers les régions méridionales, est restreinte et dépeuplée; le golfe de la Grande-Syrte et le désert de Sahara

qui se touchent forment une barrière que la nature a rendue insurmontable, que ne dépasseront jamais les populations occidentales de ce continent.

Du côté de l'Égypte, il y a des déserts immenses et des passages faciles à fortifier à l'entrée du Catabathme. Du côté de la mer, qui est presque partout inaccessible, il y a les ports de *Tajiouri* et d'*Apollonie*, qui pourraient aussi être fortifiés. Alors, avec ces garanties, de quel état de prospérité ne jouirait pas une colonie européenne qui viendrait se fixer sur ce sol fertile, où les pâturages, la chasse, suffiraient seuls pour la nourrir, et qui vivrait en paix avec ces peuples pasteurs.

De cette union, qui laisserait ces nations limitrophes jouir paisiblement de leur liberté et de leurs usages, ressortirait la prospérité de l'industrie et du commerce auquel se livreraient entièrement les nouveaux colons.

La seule culture qui conviendrait à la nature du sol serait celle de l'olivier, de la vigne et du palmier, qui couvriraient les coteaux calcaires qui s'élèvent au sein de cette région et sur ses bords sablonneux.

Les belles prairies qui s'étendent parmi ces collines fourniraient des pâturages à ces tribus errantes, qui, voyant augmenter le produit de leurs troupeaux, deviendraient les plus fidèles alliées de la colonie avec laquelle ils vivraient en paix.

Les laines de la Cyrénaïque furent, chez les anciens, les plus estimées, et je puis assurer qu'elles sont encore aujourd'hui supérieures de beau-

coup aux meilleurs laines de l'Europe. Ce produit est en grande partie perdu de nos jours, par le défaut de manufactures locales et d'exportation. Quel avantage ne résulterait-il pas pour une nouvelle colonie, unie par une longue cohabitation avec ces peuplades indigènes, de l'influence d'une religion qui a converti les nations barbares où elle a pénétré, et qui adoucirait ces âmes rudes et sauvages, en rendant leurs relations plus sociales et plus douces ? Je ne prétends pas dire pourtant qu'il serait possible de civiliser ces nations comme le sont les peuples européens[1].

On a beaucoup écrit sur la prospérité et la richesse des peuples qui habitaient jadis ces con-

[1] Je fais ici une observation qui ne peut échapper au lecteur. Notre voyageur prétend, et recommande même, que l'on respecte les usages de ces nations indigènes, nécessité qu'il présente comme indispensable au bonheur et à la tranquillité de la colonie; ensuite il veut introduire chez ces peuples une autre religion que la leur, qui, soit dit en passant, n'est pas meilleure qu'une autre pour les rendre moins sauvages; mais c'est une contradiction qui n'est pas soutenable. S'il prétend changer leur religion, il ne veut donc pas les laisser jouir en paix de leurs usages. Soyons conséquents, M. l'auteur ! L'expérience que les Français ont faite et font encore chaque jour, dans leur colonie algérienne, rend l'opinion de notre voyageur entièrement fausse. Jusqu'à ce jour, tous les moyens imaginables ont été employés pour serrer les liens de l'amitié avec les tribus circonvoisines, et le gouvernement français n'a pu y parvenir; on s'est même bien gardé de toucher ni à leurs usages, ni à leur religion. Le peu de sûreté que les colons français ont en Algérie est un des obstacles qui s'opposent au succès de la colonie. Lorsque notre voyageur a tenu ce langage, cet état de choses n'existait pas, et tout changement qui heurterait les habitudes de ces peuples présentera toujours des obstacles insurmontables pour la prospérité d'une colonie. (*N. du T.*)

trées ; on trouve à chaque pas des traces remarquables de leur puissance, et on a passé sous silence leur constitution politique.

Il est notoire que pendant toute cette période de temps où les colonies grecques étaient florissantes et puissantes dans ces régions, les populations nomades erraient dans l'intérieur des terres, ainsi que nous les dépeint Hérodote. En les comparant aux Bédouins de nos jours, qui sont les vrais descendants des antiques tribus patriarcales, nous voyons que ce tableau est parfaitement ressemblant.

Nous savons encore, par le même historien et par d'autres auteurs, que la partie de la Cyrénaïque que fréquentaient ces tribus vagabondes était celle qui est vers la mer, où étaient bâties *Bérénice, Teuchira, Ptolemaïs, Barcé* et *Apollonie,* toutes cités aussi célèbres les unes que les autres, à en juger par les monuments qui rappellent leur ancienne splendeur.

Ces villes n'étaient florissantes en partie que par les échanges qu'elles faisaient de leurs productions avec ces peuples pasteurs, et par les communications qu'elles avaient avec eux. Il serait à désirer que de nouvelles colonies vinssent y établir des relations de commerce avec les principales villes maritimes d'Italie, et que les ressources inépuisables de l'industrie fissent revivre ces belles contrées.

CHAPITRE X.

DU TOMBEAU DE SIDY-MHAMET A GHEGHEN.

L'armée campe à Spaghe. — Découverte de deux sources. — Épidémie funeste aux chevaux et aux chameaux de l'armée. — L'auteur découvre le motif de cette mortalité. — Il retrouve le *silphium* des anciens. — Description du chameau, et sa différence avec le dromadaire. — Détails de l'auteur sur la plante silphium. — L'armée abandonne Spaghe par rapport aux qualités vénéneuses de cette plante, qui décimait ses bestiaux.

Deux routes conduisent au tombeau de Sidy-Mhamet-Emery, l'une qui va à Ben-Ghazi, en longeant le bord de la mer ; l'autre, se dirigeant à l'est, traverse la partie élevée de la Cyrénaïque, à peu de distance de Cyrène, et conduit à Derne en s'inclinant vers la mer.

Comme le but principal de notre voyage et de la marche de l'armée était la rentrée du tribut des Bédouins, nous fûmes souvent arrêtés et nous n'arrivâmes à *Slughe*, qui est à trois heures de Cyrène, que le 2 mai. L'aspect pittoresque et toujours varié de ces montagnes, la douce fraîcheur que l'on respirait dans cette saison, et les points de vue que charmaient souvent de nouvelles ruines, nous rendirent ce long trajet fort agréable.

Le premier jour nous campâmes à *Spaghe*, nous vîmes toutes les collines des environs couronnées d'édifices et de tombeaux, d'un aspect imposant.

Dans une course que je fis sur les hauteurs, je rencontrai près des décombres d'un ancien château une belle source d'eau limpide; une seconde source coulait à peu de distance de celle-ci, par la fente des rochers calcaires qui forment le massif de ces montagnes. Ces sources étaient les seules que j'eusse rencontrées jusqu'alors en Afrique; je m'attendais cependant à en trouver dans ces contrées, non-seulement par rapport à la nature du terrain boisé et élevé, mais encore sur le récit d'Hérodote et d'autres anciens auteurs qui attribuaient la fertilité de la Cyrénaïque à l'abondance de ses eaux intarissables.

Je m'empressai de communiquer à notre bey cette précieuse découverte, en l'engageant à se transporter sur les lieux, pour jouir d'un spectacle nouveau pour lui, qui ne connaissait d'autre eau que celle d'un puits, et pour qui une source jaillissant de terre devait être une merveille. Il se rit de ce que je lui dis, nia la possibilité du fait et me regarda comme un conteur de fables.

On trouve dans ces montagnes une plante à fleurs composées, dont les Bédouins mangent les feuilles. Elle ressemble beaucoup à nos artichauts, et en a exactement le goût et la forme. Nos soldats, à l'exemple des Bédouins, la trouvant à leur goût, en mangèrent autant qu'ils en rencontrèrent, au point que j'eus de la peine à en sauver une que je réservai pour augmenter mon recueil; mais un de mes domestiques, la convoitant sans doute, attendit le moment où je m'éloignai, et s'en régala tout à son

aise. Lui en ayant fait des reproches, il me répondit ingénument qu'il croyait que je l'avais mise à part pour lui. Je n'ai jamais pu réparer cette perte, car je n'en rencontrai plus nulle part.

Pendant que nous étions campés à Spaghe, une épidémie mortelle se déclara parmi les chameaux; et malgré les amulettes que leur pendaient au cou les marabouts, et les paroles magiques qu'ils leur disaient à l'oreille pour les préserver de la mortalité, elle devint générale [1].

[1] L'existence de ce quadrupède, étranger à nos climats, est des plus curieuses à connaître. Je placerai ici une note sur les qualités de cet animal si extraordinaire, qui ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

Le chameau ou dromadaire d'Arabie, *dromas arabius* *, appelé à si juste titre *le navire du désert*, est le don le plus précieux que la Providence ait fait aux habitants de l'Afrique. Il est tellement en vénération chez ces peuples, qu'ils se lavent avec l'écume sortie de sa bouche. Ils l'appellent aussi *hagi-baba* (le père des pèlerins), en l'honneur de ce qu'il porte à la Mecque les présents du Grand Seigneur.

Mahomet, disent les Arabes, lui a aussi permis d'entrer dans son paradis, en récompense des services que son espèce a rendus au prophète.

Les vastes déserts de l'Asie et de l'Afrique seraient impraticables; les oasis, séparées des pays habités par des sables brûlants, n'auraient jamais été connues sans le secours du chameau. Il est le seul, parmi nos bêtes de somme, en état de supporter la marche longue et pénible des caravanes: quoique son pas soit lent, de longues courses ne le rebutent pas, il marche quinze ou seize heures sans s'arrêter, faisant quatre milles à l'heure; le seul que les chaleurs excessives et les travaux accablants ne puissent abattre, le seul qui puisse se passer de manger et de boire pendant plusieurs jours de

* Dromas est un dérivé du mot grec δρομὸς, qui signifie course ou vitesse, dont on a fait le mot *dromadaire*.

Cet accident fâcheux commença, avec juste raison, à alarmer le bey et l'armée. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils mouraient empoisonnés par

suite sans cesser de travailler *; le seul, enfin, à qui fort souvent une heure de repos suffit en vingt-quatre heures pour se délasser; encore ne quitte-t-il point les fardeaux de cinq cents à mille livres dont il est chargé.

La nature a conformé cet animal domestique de manière à ce qu'il puisse supporter de semblables travaux. Parvenu à toute sa croissance, il a de huit à neuf pieds de hauteur, et environ dix à douze pieds de longueur, depuis l'extrémité de son nez jusqu'à la racine de sa queue. Il a le corps petit comparativement à sa hauteur. Son cou, long et grêle, ressemble à celui d'une oie, et semble lui sortir de la partie inférieure du corps, entre les jambes du devant; il lève la tête à la hauteur de son dos, avançant le nez horizontalement. Sa tête est petite et ses oreilles courtes; ses yeux sont de différentes couleurs, vifs, étincelants d'intelligence et d'instinct: ils sont placés de manière à voir en avant, en arrière et de tous les côtés en même temps; ses jambes sont longues et minces, quoique leurs jointures soient grosses et fortes; ses pieds sont à peu près fourchus comme ceux du bœuf, mais sans corne, si ce n'est à l'extrémité de la pince. Il est, en général, d'une couleur cendrée, quelquefois d'un brun foncé, et d'un brun tirant sur le roux. La haute bosse qu'il a sur le dos lui part des épaules et aboutit en pointe vers le centre du dos, d'où elle va en diminuant jusqu'aux hanches. Cette bosse dépasse de un à deux pieds l'épine dorsale, et ne tient pas même au squelette de l'animal, de sorte qu'en le dépouillant, les Arabes enlèvent la bosse avec la peau.

La selle dont on se sert pour le monter est construite de manière à ne pas toucher la bosse.

Outre son double estomac, qui lui est commun avec tous les ruminants, il a encore une espèce de poche particulière dans laquelle il fait provision d'eau pour cinq à six jours, et plus, où elle se conserve sans se corrompre.

C'est une erreur commise par les naturalistes qui jusqu'à ce

* Le capitaine Riley dit que, dans sa traversée du Sahara, les deux mille chameaux de la tribu par laquelle il avait été fait prisonnier restèrent vingt jours sans une goutte d'eau (tom. II, p. 194).

une plante ombellifère qui croît dans ces prairies. Elle était à feuilles composées et découpées, charnues, minces et luisantes; elle n'avait point

jour ont dépeint cet animal. Cette poche, qui contient l'eau, contient aussi les herbages qu'il a déjà ruminés, et est dans le corps du chameau comme la panse dans celui du bœuf; toute l'herbe broutée entre dans cette poche où elle est détrempée et amollie dans l'eau qui y est déjà déposée; elle revient ensuite à la bouche, où elle est ramenée de nouveau, et passe ensuite dans un autre canal.

Ces aliments délayés servent pour rafraîchir ses organes altérés, et il est même arrivé que, lors de la mort d'un de ces animaux, ils ont conservé la vie à un voyageur. Son instinct lui fait sentir l'eau à une distance immense, et lorsqu'il en a été privé pendant longtemps, il peut boire près de deux barils d'eau d'une seule fois.

Un peu de foin, quelques poignées de noyaux de dattes, d'orge ou de fèves suffisent pour le soutenir pendant vingt-quatre heures; il pousse même la sobriété jusqu'à se contenter, dans les courses forcées qu'un Arabe entreprend, d'une pelote de farine d'orge pesant à peine deux livres, tandis qu'il consomme autant et même plus que trois ou quatre chevaux, lorsque la nourriture qu'il trouve est abondante.

Dès qu'il trouve de la verdure, il en fait provision pour toute la journée; sans ralentir sa course il se borne à arracher, chemin faisant, les racines ou les jeunes branches qu'il rencontre sur ses pas.

L'on conçoit combien un tel animal est précieux pour les Arabes. Outre ces premiers avantages, le lait de chameau, très-abondant, est une nourriture excellente pour les habitants du désert; ils en font de fort bons fromages. Ils mangent aussi la chair de cet animal, qu'ils préfèrent à toute autre viande : son poil leur sert à faire des cordes et des étoffes.

La forme du chameau, qui le met en état de supporter toutes les difficultés de ces voyages pénibles, n'est pas moins admirable que les autres qualités qu'il possède. Son pied large et charnu serait endommagé par les roches dures et tranchantes de certaines contrées; il ne peut le poser non plus sur une terre argileuse et glissante, où il aurait de la peine à marcher; il enfoncerait trop dans celles qui sont fortes et humides; il lui fallait un pays où la

de capsules, ni partielles ni générales. Son fruit était plat, tenant le milieu entre la forme ronde et ovale; il était surmonté, dans sa longueur, de trois côtes, et garni tout autour de larges membranes légères et luisantes comme la soie.

terre fût toujours sèche, où la roche fût tendre et friable, où le sol fût uni et sablonneux, et où la plante de ses pieds, remarquablement large, ne fit qu'une impression légère sur une surface vacillante. C'est sur ce sol d'ailleurs qu'il trouve une quantité de plantes grasses et succulentes, telles que des *pallasias*, des *nitraires*, des *ficoïdes*, des *kalis*, des *soudes* qui le nourrissent et le dispensent de boire. Il y trouve aussi divers chardons, l'absinthe, les orties, et diverses plantes épineuses dont il est friand, et qui ne peuvent endommager sa langue et son palais, parce que ces parties sont recouvertes d'un cuir dur et plein d'aspérités qui s'oppose à l'action des épines. Les mouvements du chameau sont lourds et fatigants par leurs saccades; au petit trot il fait six milles à l'heure, au grand trot il en fait huit. Comme un des pas du chameau en vaut deux du cheval, sa fatigue se trouve extrêmement diminuée, et pendant que les autres animaux ont les plus grandes peines à marcher à travers les sables du désert, le chameau semble y être dans son élément.

La position élevée de sa tête empêche qu'il ne soit suffoqué par des volumes de sable qui, dans le désert, passent le long de son corps. Ses yeux sont à demi fermés et défendus en outre par d'épaisses paupières.

Au commandement de son maître, il s'agenouille afin qu'on le charge avec plus de facilité; quand il a le fardeau qui convient à ses forces, il le témoigne par une espèce de sifflement ou un mouvement de tête; si on augmente sa charge ordinaire, alors il se relève de lui-même, jette des cris de mécontentement et la refuse quelquefois; il est cependant susceptible de porter un poids immense : il reçoit sur son dos une famille entière. La nuit, le voyageur fatigué et étendu sur le sable trouve un abri sous lui; il veille pendant que celui-ci sommeille, et, comme le chien fidèle, il l'avertit de l'approche de son ennemi.

Cet animal aime la musique; le son d'un instrument charme sa route, lui fait oublier ses fatigues et ranime ses forces. Quand ils

La saison de sa floraison était passée; c'est ce qui m'empêcha d'en déterminer clairement l'espèce. Je ne saurais dire si c'était là ce sylphium si célèbre, dont le suc, travaillé par les Cyrénéens, qui le tra-

voyagent en nombre, les chameliers battent du tambour et attachent de petites clochettes aux genoux du chameau conducteur. S'il faut hâter la marche, les Arabes forment une espèce de chant qui a l'effet de réjouir ces animaux et de leur faire presser le pas. Il n'est point nécessaire de le frapper ni de le diriger.

L'amour seul donne au chameau, et surtout à la femelle, de la violence et même de la rage; ils ruent et mordent vers le temps où ils s'accouplent, et l'on est obligé de leur envelopper la tête. Ils sont alors très-difficiles à dompter, et méconnaissent même la voix de leur maître; ils attendent la nuit pour approcher de leurs femelles, qui ne mettent bas leurs petits que vers le printemps suivant. Léon l'Africain assure que lorsqu'ils sont en amour, ils restent quarante jours sans manger. *Veneris furore diebus quadraginta permanent famis patientes* (*Descript. Afric.*, vol. II).

Souvent ils se battent entre eux, et leur guerre est pour les Turcs et les Arabes un amusement, ainsi que le sont, pour les Anglais, les combats de coqs. Dans leur fureur, ils se pressent les uns contre les autres, et les vaincus sont suivis par les sifflets des chameaux spectateurs, tandis qu'ils applaudissent aux vainqueurs.

Constamment exposé aux rayons d'un soleil ardent, le chameau supporte toutes les fatigues d'un long voyage avec une incomparable douceur; il se repose sur un sable brûlant sans montrer la moindre impatience, et tant qu'il est capable de porter le fardeau dont il est chargé et de continuer sa route, il met tous ses muscles en action; jamais il ne s'abat : il ne s'arrête que quand ses forces sont épuisées; alors il tombe pour ne plus se relever, et ce n'est qu'en rendant le dernier soupir qu'il cesse d'être utile.

On doit le regarder comme le véritable type de la docilité, de la patience, du courage et de la persévérance.

Il semble que cet animal n'ait reçu l'existence que pour souffrir. Dès l'instant qu'il est en état de travailler jusqu'au moment de sa mort, il ne jouit pas d'un seul jour de repos. Il est toujours en marche, toujours chargé; aussi est-il plein de difformités. Il est souvent couvert de plaies. Sur sa poitrine et sur ses jambes il se

fiquaient avec les nations étrangères, leur était si lucratif.

On sait que la célébrité de cette plante donna le nom de *silphifère* à la Cyrénaïque, que les Cyrénéens, jaloux de ce riche produit, s'adonnèrent généralement à son commerce, et qu'ils en firent ensuite empreindre l'image sur leur monnaie, en mémoire de Battus, leur fondateur.

Je me suis procuré une de ces monnaies, qui joint à sa grande rareté le mérite encore plus rare d'être très-bien conservée. On y voit d'un côté l'effigie de cette plante, avec cette inscription *Koinon;*

forme des tumeurs, des callosités qu'il conserve toute sa vie. Il meurt au milieu du travail, après avoir vécu tout entier pour l'homme et très-peu pour lui-même. Aristote donne au chameau quarante et même cinquante ans d'existence. *Camelus vivit diù plus enim quàm quinquaginta annos* (*Hist. anim.*, lib. VI, cap. 26).

Olivier prétend que l'on a eu tort de croire jusqu'à ce jour que le dromadaire différait du chameau et qu'il formait une espèce différente. C'est comme si on voulait, dit-il, regarder le cheval de selle comme une espèce différente du cheval de voiture ou de charge.

Les Grecs, et après eux les Romains, nomment dromadaire le chameau coursier, le chameau qui était élevé à la course. Celui qui était uniquement destiné à porter des fardeaux et à tenir lieu de charrette, conserva le nom arabe de chameau. L'un et l'autre n'ont qu'une bosse au dos, et ne diffèrent entre eux que par des nuances peu sensibles.

Le chameau qui diffère de ces deux-ci est le chameau tartare ou de la Bactriane, qui a deux bosses, car le chameau égyptien ou arabe n'en a qu'une, constamment une seule, soit qu'on l'ait destiné à la course ou à la charge.

Le chameau particulier à la Barbarie et appartenant à l'espèce nommée *demel* est mis fort au-dessus de celui de la Bactriane. Les dromadaires, que l'on voit en si petit nombre dans l'Algérie, sont une variété de cette même race; mais leur forme est plus élégante

de l'autre, la tête de Jupiter-Ammon, en grande vénération chez les Cyrénéens.

On ne peut reconnaître dans cette monnaie les traits caractéristiques de cette plante; mais c'est beaucoup, en raisonnant sur la botanique des anciens, de pouvoir, à cette époque contemporaine de la célébrité du silphium, désigner la famille de plantes à laquelle elle appartenait.

On y voit représentée la figure d'une plante ombellifère à feuilles composées, à large gaîne, prenant son origine à l'endroit où la tige est fortement empreinte de lignes parallèles. Elle est surmontée d'un bouquet de fleurs ramassées en forme d'ombelle.

Beaucoup de plantes ombellifères, dans le mo-

que celle du chameau, et ils sont à celui-ci, à peu près, ce qu'est le lévrier au chien domestique. La légèreté de ces animaux, destinés uniquement à la course, semble presque inconcevable, au point que, rencontrant un Arabe monté sur un dromadaire, on lui dit *salem-alek* (paix avec vous), qui est le salut habituel, et avant qu'il vous l'ait rendu, il est déjà hors de votre vue.

Ces chameaux coureurs, qu'on appelle au Caire *hedjin*, sont si légers qu'ils font facilement quarante lieues par jour (*Rel. de Thév.*, l. 1), ce qui s'accorde parfaitement avec Lemprières, qui dit que le dromadaire peut faire cinq cents milles dans quatre jours (cent soixante-sept lieues d'une heure). *Voy. à Maroc.* Le conducteur de ce chameau, que les naturels nomment *heirie* (chameau du désert), est obligé de se placer sur lui en travers, de s'y faire attacher, d'avoir la tête couverte pour prévenir les effets de l'atmosphère enflammée qui empêche la respiration, et qui peut même étouffer un voyageur imprudent, pour pouvoir traverser ces immenses solitudes de sable avec la rapidité de la flèche. Les mouvements très-violents de ce chameau ne sauraient être supportés que par des gens aussi patients, aussi abstinents, aussi exercés que les Arabes. Pour les conduire, on leur passe un anneau à la lèvre supérieure, et une corde attachée à cet anneau leur sert de bride. (*N. du T.*)

ment de leur floraison, présentent leur ombelle globuleuse telle qu'on la voit représentée sur cette monnaie [1]. Je pense que c'est à l'instant où la plante était en pleine maturité que l'on tirait de sa racine ce suc si renommé, et que l'on a choisi ce moment pour la représenter.

A cette première esquisse du silphium, prise sur les pièces de monnaie silphifères, se joignent d'autres signes caractéristiques que nous donne Théophraste, qui s'accordent parfaitement avec la plante que j'ai rencontrée.

Les traits dont ce naturaliste grec caractérise cette plante sont à peu près ceux-ci : le silphium a une racine grasse, charnue, pharmaceutique et dure [2]. Sa tige a la forme du papyrus [3] et de la férule [4]; elle égale cette dernière en grosseur. Théophraste ap-

[1] L'ombellifère est une plante dont la feuille est en ombelle, c'est-à-dire qui a à l'extrémité des tiges de petits rameaux nus qui s'évasent en forme d'un parapluie que la force du vent aurait fait retourner, et ces rameaux portent les fleurs et les semences de la plante. (*N. du T.*)

[2] La nature de cette plante est désignée dans la notice sur le silphium, qui est à la fin de cet ouvrage.

[3] La notice du papyrus est à la fin du volume.

[4] La férule, *ferula*, est du genre des plantes polypétalées (c'est-à-dire qui ont plusieurs pétales, qui sont des pièces composant le calice de la fleur), et de la famille des ombellifères.

Son caractère est d'avoir l'ombelle universelle, et les ombelles partielles globuleuses accompagnées de collerettes petites et irrégulières, cinq pétales presque égaux, oblongs ou en cœur; cinq étamines, etc.

Les plantes de ce genre sont toutes vivaces ou bisannuelles (qui durent deux ans), fort élevées; la fleur est jaunâtre : plusieurs de

pelle ses feuilles *maspeton*, et les compare à celles du selinus [1]; elle a la semence large et feuillacée comme la plante appelée *phillite*. Elle se trouve à Cyrène, et principalement dans les environs de la Syrte, près du jardin des Hespérides.

J'ai déjà dit que les Cyrénéens tiraient le suc de la racine de cette plante, quoique plusieurs auteurs ne partagent pas mon avis. Il en est beaucoup qui, d'après le texte latin de Strabon, où il parle du suc de Cyrène, ont dit que le silphium fournit un suc que l'on exprime, qui ensuite se coagule. Mais Strabon a dit seulement : *quem silphium expresso et coagulato succo dat*... « qui donne le silphium par un « suc exprimé et coagulé »; Buonacinoli a traduit ce passage par ces mots : *il quale si raccoglie dal silfio essendo intaccato*... « lequel suc découle du silphium « lorsqu'il est incisé. »

ces espèces fournissent un suc gommo-résineux d'une odeur désagréable.

On en compte douze espèces, dont la plus grande partie est propre à l'Europe méridionale, et le reste à la Turquie d'Asie ou à la Perse.

La férule de Perse est celle dont on tire ce suc gommo-résineux connu dans la médecine sous le nom d'*assa fœtida*.

[1] Le *selinus* ou *selinum* est aussi un plante à fleur polypétalée, et de la famille des ombellifères.

Lamarck compte onze espèces de selinus, dont celui des bois, celui des marais, le cervaire, l'orcozelin, et autres qu'il désigne dans les planches de son ouvrage.

Le fruit du selinus est ovale, oblong, comprimé et composé de deux semences appliquées l'une contre l'autre, et munies de cinq nervures, dont deux latérales saillantes. (*N. du T.*)

On voit clairement que Strabon entendait le suc que fournissait la racine sans aucune autre opération, et que c'était celui que l'on appréciait le plus.

Au reste, Théophraste dit que le silphium produisait deux sucs, celui de la plante et celui de la racine. Pour ses vertus médicinales, il faut consulter Pline, qui ne les a point exagérées, et qui a parlé de ses autres qualités.

D'après la tradition de l'époque, d'après l'usage que les anciens faisaient généralement de cette plante, on ne peut croire qu'on lui eût accordé un mérite qu'elle n'aurait pas eu, surtout qu'on eût payé son suc au poids de l'or, si on n'en eût fait grand cas.

César appréciait tellement sa valeur, qu'au moment où il se disposait à la guerre, il fit extraire du trésor public celui qui y était soigneusement enfermé avec l'or et l'argent, pour le vendre.

On sait par l'histoire qu'à certaine époque, après l'invasion faite en Cyrénaïque par les nations barbares qui l'avoisinaient, cette plante avait entièrement disparu de son sol, et que longtemps avant, sous le règne de Néron, on en trouva une seule plante dans l'étendue de son territoire, que l'on présenta à cet empereur comme une merveille.

Enfin, ce qui a contribué encore plus que sa rareté à jeter de la confusion sur cette plante, c'est l'ignorance où étaient les traducteurs des anciens auteurs qui ont écrit sur la botanique et sur les

silphium : au lieu de lui laisser le nom sous lequel cette plante fut désignée par Strabon et d'autres écrivains de l'antiquité, chacun d'eux l'a nommée selon son idée ; il en est même qui lui ont donné plusieurs noms ; d'autres, enfin, considérèrent le suc cyrénaïque et le silphium comme deux productions différentes.

Malgré la réputation justement acquise dont jouit Sprenghel, je ne partage pas son avis quand il dit que le silphium est la plante reconnue par les botanistes pour la férule tingitane [1].

Il est notoire que les anciens naturalistes ont connu la Cyrénaïque pour le pays du silphium ; nous savons, en outre, par Théophraste, que cette plante dédaignait tout autre terrain que le sien, et qu'elle ne pouvait être plantée artificiellement, ni transportée dans un autre climat. Je pense assurer de plus que bien avant d'arriver dans les montagnes de la Cyrénaïque, on ne voit plus de férule tingitane. Un sol abandonné à lui-même, comme l'est celui-ci, ne change pas ses productions ; il serait donc étrange que, précisément la région appelée silphifère par les anciens, ne produisît plus le silphium, et que cette plante fût allé habiter aujourd'hui les contrées qui n'en avaient jamais produit.

Je garderai le silence sur les moyens que Pline in-

[1] La férule tingitane, ou de la Mauritanie, est une des onze espèces mentionnées dans la note de la férule, citée plus haut. (*N. du T.*)

dique pour connaître cette plante, quand il dit qu'elle endort les bestiaux et fait éternuer les chèvres qui en ont mangé, et quand il attribue sa rareté à ses qualités vénéneuses, parce que les tribus nomades l'ont détruite jusqu'à sa racine, par rapport à leurs troupeaux.

Il est certain que les effets meurtriers que la plante de Spaghe produisit sur nos chameaux confirmaient ce nouveau trait de ressemblance avec le silphium, ensuite la certitude qu'on en avait acquise d'après l'effigie trouvée sur les monnaies. Sa qualité d'ombellifère, sa présence dans ces contrées, où, seule parmi les ombellifères, elle était reconnue pour le silphium, son existence dans le centre de la région silphifère, tout me portait à croire que la plante que j'avais cueillie dans les prairies de Spaghe était réellement le silphium [1].

Je n'eus pas besoin heureusement de cette érudition pour persuader au bey que le seul moyen de sauver le restant des chameaux était de chercher des pâturages ailleurs, où cette plante n'existât pas.

Tout fut aussitôt disposé pour un prompt départ; le jour suivant nous arrivâmes à *Slughe*, où nous dressâmes nos tentes près de deux sources d'une eau excellente.

[1] Ainsi que je l'ai indiqué au texte de l'ouvrage, la description de cette plante d'après Théophraste, Dioscoride, Strabon, Solin, Pline et autres auteurs, est à la fin du volume.

La mortalité des chameaux cessa, et je ne trouvai plus dans ces prairies le mortifère silphium.

Ces deux sources, quoique peu abondantes, furent admirées par notre bey. Nous nous arrêtâmes dans ces terres que l'humidité et la température précoce de ces régions montueuses rendaient verdoyantes, et dont elles faisaient un séjour délicieux.

CHAPITRE XI.

DE SLUGHE A CYRÈNE.

L'armée approche de Cyrène, dont les environs sont jonchés de ruines. — L'auteur demande au bey une sauve-garde pour aller les visiter. — Madrépores; leur description. — Sarcophages. — Bosquets d'oléandre = description de cet arbrisseau. — Anciens aqueducs de Cyrène. — Ruines d'un temple que l'auteur visite; il les quitte au soleil couchant, craignant d'y être assassiné.

Si jamais je n'avais entendu parler de Cyrène, les ruines grandioses que l'on trouve en grande quantité sur la route, à mesure qu'on en approche, auraient suffi pour me guider vers cette ancienne capitale.

Nous n'en étions campés qu'à trois heures de distance; mais, dans l'intervalle de trois heures, je pouvais trouver un assassin dans chaque Bédouin que j'aurais rencontré : ne pouvant donc plus résister à mes désirs, je demandai à notre bey la permission de m'y faire accompagner par deux chiaoux, en les payant; il me les accorda pour ma sauvegarde.

Je partis entièrement rassuré. Je ne trouvai sur la route que des ruines d'anciens édifices, de vieux châteaux, de sarcophages et de tombeaux creusés dans le roc. Ce sont là les ornements qui décorent aujourd'hui les routes de l'ancienne Cyrène.

Je rencontrai sur ces collines tant de restes d'an-
ens châteaux, que j'étais incertain s'ils avaient ap-
artenu à de riches et puissants particuliers, ou
, dans ces campagnes habitées par des tribus no-
nades, les Cyrénéens n'avaient pas jugé à propos
e bâtir en quantité des châteaux forts pour s'y ré-
ugier, et s'y défendre dans le cas où quelque événe-
nent aurait rompu l'harmonie qui existait entre eux
et ces peuplades. Tout le sol est couvert de madré-
pores détachés, mais que l'on reconnaît appartenir
à une époque reculée. Ils ne sont point adhérents
au terrain, ni incrustés dans la roche calcaire; ils
sont dispersés comme résidus de ce sol maréca-
geux qui couvre entièrement les bords de ce ter-
rain coquillier, et que l'on trouve épars sur les par-
ies les plus élevées de la Cyrénaïque [1].

[1] Les madrépores sont des corps marins pierreux qui ressemblent
une végétation. Leur nature est positivement la même que celle
les coquilles. C'est une matière calcaire unie à une portion plus
u moins grande de substance animale ou de gélatine. Leur con-
exture varie beaucoup.

Certaines espèces sont considérablement solides et dures, d'au-
res sont cellulaires et friables; leur forme est dans le même cas;
n en voit qui sont sphériques, d'autres demi-globuleuses, d'autres
lates. Leur couleur varie moins; le blanc jaunâtre y domine;
ependant on en trouve de rouges, de brunes et de jaunes.

Ce n'est pas seulement dans la mer que l'on trouve des madré-
ores, mais encore dans les montagnes et dans les terrains calcaires.
On les emploie à faire de la chaux pour la bâtisse et l'engrais des
terres. Cette chaux est même préférée à celle faite avec les pierres
calcaires; on les emploie aussi en médecine sous le nom de corail
blanc, comme absorbant; mais cette propriété leur est commune
avec toutes les substances calcaires.

Les madrépores sont communs dans la nature, et c'est princi-

A travers ces collines, je vis, à une heure de distance de Cyrène, dans un mille environ de circonférence, le sol couvert de décombres de beaux édifices et de sarcophages taillés dans les flancs de la montagne.

Des bosquets fleuris d'oléandre (*nerium oleander*), formant des buissons au milieu de ces ruines majestueuses, les embellissaient et ranimaient cette solitude de leurs cimes colorées [1].

Les Bédouins donnent à cette plante le nom de *saf-*

palement dans les pays chauds, entre les tropiques, qu'ils sont abondants, et principalement autour des îles de la mer des Indes et de la mer du Sud.

Par le récit de tous les naturalistes, il est reconnu que les madrépores sont un des grands moyens que la nature emploie pour composer les montagnes sous-marines, agrandir les îles volcaniques, former enfin les continents.

Ce fait est constaté par le célèbre Cook et d'autres voyageurs qui ont parcouru ces mers immenses, et qui ont reconnu que les madrépores augmentaient la grandeur des îles.

On connaît plus de cent espèces de madrépores, dont Linné a formé quatre divisions. (*N. du T.*)

[1] *Nerium oleander* (laurose commun de Linné). C'est le nérion rhododaphne ou rhododendron de Dioscoride. Lobel et d'autres auteurs désignent aussi sous ce nom le laurier-rose (nerium), qui est l'oleander des Espagnols.

Le laurier-rose est un grand arbrisseau rameux qui, lorsqu'on le laisse croître en liberté, pousse beaucoup de rejetons du pied, et forme un buisson plutôt qu'un arbre; mais si on a le soin de retrancher tous les rejets qui pullulent de ses racines, son tronc peut acquérir dans son pays natal la grosseur du corps d'un homme, et s'élever à la hauteur de vingt-cinq pieds. Ses rameaux, d'abord verdâtres, et ensuite grisâtres, sont garnis de feuilles opposées, ternées et même quaternées, lancéolées, aiguës, roides, coriaces, persistantes, d'un vert assez foncé. Ses fleurs sont grandes et belles, ordinairement roses, blanches dans une variété, panachées de rose

saf, qui est aussi celui de l'endroit où l'on rencontre tous ces décombres, au milieu desquels on remarque un immense aqueduc s'avançant du côté de l'est, vers Cyrène, et dont on voit les restes s'élever du sol, de distance en distance, en se prolongeant vers la ville.

La moitié de cette construction est taillée dans le roc; l'autre, qui s'élève en arceaux, est un assemblage de belles pierres cubiques disposées de manière à former plusieurs assises; chaque surface

et de blanc dans une autre, doubles et roses dans une troisième, et disposées en corymbe * au-dessus des rameaux.

Ces fleurs se succèdent les unes aux autres sans interruption, depuis le mois de juillet, sous le climat de Paris, et depuis le mois de juin, dans le Midi, jusqu'à la fin de septembre. Cette espèce est, dit-on, originaire de l'Orient; on la trouve en Barbarie, où elle croît naturellement; elle y est plus élevée et plus touffue qu'en Europe (selon Poiret); elle est depuis longtemps naturalisée dans le midi de l'Europe, et aujourd'hui elle croît comme spontanément dans plusieurs parties de la Provence voisines de la mer.

Le laurier-rose appartient à une famille de plantes qui, pour la plupart, contiennent un suc propre, laiteux, âcre et amer, dont les propriétés sont plus ou moins dangereuses; certaines espèces fournissent même les poisons les plus subtils du règne végétal. Quoique le laurier-rose n'agisse pas avec autant de violence que la famille des apocynées **, il doit être cependant mis au nombre de ceux de nos végétaux indigènes qui ont des propriétés suspectes, même dangereuses, et dont on ne peut faire usage qu'avec la plus grande circonspection.

Dans les environs de Nice, les paysans réduisent en poudre l'écorce ou le bois de ce même arbre, pour s'en servir à la destruction des rats et des souris.

Le laurier-rose, à l'intérieur, n'a été employé que fort rarement en médecine dans les pays où il croît naturellement; les médecins ont essayé l'usage de la décoction de ses feuilles dans les maladies

* Terme de botanique. C'est un amas de petites fleurs réunies en bouquets qui couronnent la sommité de certaines plantes. (*N. du T.*)

** Terme de botanique.

intérieure de ces pierres était marquée d'une lettre qui m'était inconnue; elles formaient des séries qui se renouvelaient à chaque rangée de cubes.

J'entrai dans l'aqueduc pour essayer de les transcrire, mais le peu de jour qui pénétrait par les endroits où il était rompu, l'eau qui s'y trouvait en quantité, la position incommode et pénible même qu'il fallut prendre pour pouvoir les distinguer comme il faut, m'en empêchèrent; je dus renoncer

syphilitiques et cutanées; mais il n'y a pas de faits bien avérés de guérison.

C'est donc seulement comme arbre d'ornement que le laurier-rose mérite de nous intéresser, et encore ses fleurs ne doivent point être cueillies, comme on fait de plusieurs autres, pour servir à la parure des appartements, parce qu'il est dangereux de respirer leur émanation.

Libantius rapporte qu'une personne mourut pour avoir laissé, pendant la nuit, des fleurs de cet arbre dans sa chambre à coucher.

La culture du laurier-rose est très-facile sous le climat de Paris. On le tient ordinairement en caisse, afin de le mettre à l'abri du froid pendant l'hiver. On l'expose au grand soleil pendant la belle saison, et on l'arrose fréquemment. Il supporte bien les gelées qui ne sont pas très-fortes, et en ayant la précaution de le couvrir avec de la paille lorsque le thermomètre devient plus bas que 4 ou 5 degrés, ou même au-dessous de 0°, on peut le laisser toute l'année en pleine terre.

En Provence et en Languedoc, on en fait des palissades qui sont du plus bel effet lorsque l'arbre est en fleur. Ses jeunes tiges et ses branches étant assez souples, on peut, en les entrelaçant les unes dans les autres, en former des haies impénétrables. On le multiplie avec beaucoup de facilité de drageons * qui poussent en grande quantité autour des vieux pieds. On peut aussi le propager par le moyen des marcottes et même par boutures, excepté pour les variétés à fleurs doubles et à fleurs panachées, qui ne sont pas encore très-répandues. (*N. du T.*)

* Branches enracinées qui sortent du tronc d'un arbre ou d'une plante.

..mon entreprise. Parmi les ruines, on rencontre eaucoup de réservoirs et de canaux qui sans doute taient alimentés par ce grand aqueduc.

Du côté de l'ouest, on trouve debout et bien onservés les murs d'un petit temple carré dont l'en-ée est encore entière; elle est décorée de colonnes chapiteaux corinthiens cannelés à moitié. Le onton était garni de bas-reliefs représentant de unes enfants tenant des grappes de raisin.

On voit encore autour de ce petit temple les traces 'un mur élevé qui appartenait sans doute à un utre temple plus vaste qui le renfermait.

Après être sorti de ces ruines qui appartenaient une ville antique peu distante de Cyrène, dont le om paraît tout à fait oublié, je continuai à monter ur ces collines et gagnai le haut de la montagne, ui peut avoir cinq cents mètres environ au-des-us du niveau de la Méditerranée.

A cette élévation, d'où je planais sur un horizon ussi étendu que l'œil peut embrasser, et entière-ent couvert de ruines, je sentis mon âme émue souvenirs pénibles en voyant ce sol jonché de eux débris de tours et de murs qui s'élevaient de us côtés.

On aperçoit au loin de longues files de rues flan-ées de tombeaux, de sarcophages et de décom-es, qui rappellent l'opulence d'une grande et uissante cité; quelques tentes de Bédouins isolées u milieu de ces débris d'antiquités; de nombreux noirs cyprès qui s'élèvent parmi ces monuments unèbres qui les couvrent de leur ombre, augmen-

tent encore plus dans l'âme du voyageur cette impression profonde et douloureuse que fait naître le souvenir du passé.

Voilà l'effet que fit sur moi l'aspect de l'antique métropole de la Cyrénaïque. J'examinai sa situation au milieu de cette plaine qu'entourent les montagnes de la Pentapole; j'admirai l'exactitude du géographe grec qui dit l'avoir vue de la mer, au-dessus de laquelle elle domine au loin [1].

Depuis une heure je contemplais ce sublime coup d'œil, et je me proposais un plus long examen sur d'autres objets, lorsque je m'aperçus que le soleil était près de se coucher. Les deux chiaoux vinrent m'avertir qu'il fallait nous hâter de retourner au camp, parce que, à la nuit tombante, ils ne croyaient pas être en sûreté plus que moi dans les montagnes. Je quittai ces lieux plein de regrets, et animé du désir d'y revenir le lendemain de grand matin.

[1] Voyez à la fin de l'ouvrage la description de l'ancienne Cyrénaïque, et la situation de sa capitale.

CHAPITRE XII.

DE LA FONTAINE DE CYRÈNE.

Opinion des Arabes sur une prétendue ville pétrifiée. — Récit de Lucas à cet égard. — Ruines de tombeaux trouvées à Cyrène. — Courses de chars des anciens Cyrénéens. — Source et fontaine de Cyrène, qui donna son nom à cette capitale. — Tombeaux dévastés par les Arabes. — Nécropolis de Cyrène. — Côte des Lotophages de la Cyrénaïque, où Ulysse fut jeté par la tempête. — Lotophages de la Syrte mineure. — Ruines que l'auteur trouve à Apollonie. — Description de l'*isis nobilis*. — Sables d'Apollonie mêlés de corail; opinion de l'auteur sur cette particularité. — Conchytes trouvés par l'auteur.

On lit dans les observations de quelques voyageurs qui ont parcouru les côtes de Barbarie une version assez commune relativement à une ville pétrifiée que l'on trouve, à ce qu'ils prétendent, dans ces contrées [1].

1 Voici, à cet égard, ce que rapporte Lucas dans son *Voyage aux montagnes de Derne :*

« A trois journées d'*Ogellah*, qu'on appelle vulgairement *Audjelah*, et à huit journées de Ben-Ghazi, est située *Rassim*, qui signifie en arabe *poison* ou *pays empoisonné*. Ce pays est pétrifié.

. . . .

« Tous les Arabes que j'ai vus dans ce pays, et des esclaves chrétiens qui y ont passé, m'ont assuré y avoir vu des corps d'hommes et de femmes pétrifiés, des bestiaux, et un cheval sur ses pieds qui paraissait en vie. Pour moi, j'ai vu un pain pétrifié, et une datte qui semblait cueillie fraîchement et dans sa maturité; ce qui pourrait faire croire que cette catastrophe est arrivée dans le temps de la maturité des dattes, en septembre ou octobre.

« On y voit des forêts de palmiers et d'oliviers tout pétrifiés, la

Je ne saurais dire à quel sujet on aurait émis cette opinion, mais il n'y a pas de doute que l'aspect de Cyrène aurait bien pu faire naître cette idée chez quelques personnes crédules et ignorantes.

J'ai parcouru dans les ruines de cette capitale une rue qui me parut avoir été une des plus remarquables de cette cité; non-seulement elle était entièrement taillée dans le roc, mais elle est flanquée des deux côtés d'une longue file de tombeaux carrés, creusés dans un seul bloc de rocher d'environ dix pieds de haut.

Parmi ces tombes, on en voit quelques-unes de plus grandioses entièrement construites de pierres cubiques couvertes d'un toit; autant que les injures

plupart renversés la racine en haut, sans aucun changement de forme. »

Ce rapport, fait par un envoyé du roi de France, en 1708, pour explorer ces régions, devrait être digne de foi. Cependant le capitaine Smith dit qu'en 1819, après avoir visité les magnifiques ruines de Lébida, il s'enfonça dans la direction du sud pour y chercher une soi-disant ville pétrifiée; mais il ne trouva qu'un misérable village appelé *Ghirza*, avec quelques chétives huttes, par 30° 37″ 30′ mérid. île de Fer.

Il rencontra dans ses recherches un fossé où gisaient des débris de tombeaux et d'autres édifices d'une architecture grossière; les colonnes étaient sans socles, les bas-reliefs complétement usés. Dans le voisinage était une ville sans eau nommée *Garatilia*, qui paraissait n'avoir été qu'une ancienne station militaire servant de communication avec l'intérieur de la Libye.

A quelque distance de là, dans un belle vallée habitée par des antilopes et des autruches, il trouva un obélisque avec cinq tombeaux et plusieurs inscriptions. Ces ruines sont situées tout près de la route des caravanes de Fezzan à Tripoli; tous les voyageurs venant de l'intérieur les regardent et les admirent au point que la plupart en ont fait des descriptions exagérées et fabuleuses. Ces

du temps peuvent le permettre, on voit qu'elles avaient été surmontées de statues.

Sur les parties latérales de l'intérieur on avait creusé dans les parois plusieurs rangs de niches destinées à recevoir les dépouilles des morts. Sur le côté d'une de ces rues, je lus en grands caractères ce mot : *Hippikos* (lieu destiné aux chevaux); mais, autant qu'il me fut facile d'en juger par cette inscription, cette rue me parut particulièrement destinée aux courses de chevaux; alors je fus surpris de voir le sol profondément sillonné par les roues des chars.

On sait que les Cyrénéens étaient très-versés et très-adroits dans les courses chevaleresques, principalement dans la conduite des chars, et qu'ils acquirent dans ces exercices une telle prééminence sur

récits, joints à la renommée de cette ville merveilleuse, ont donné lieu, selon Smith, à la tradition de la ville pétrifiée au sud de Lébida. On en a fait un lieu de pèlerinage; les superstitieux y trouvent des sentences qu'ils récitent en y ajoutant des prières, afin d'obtenir le repos des âmes des musulmans pétrifiés.

Voilà deux relations qui diffèrent entièrement, et si, contre toute apparence de raison, on ne voulait pas traiter de vains contes et de pure fable le récit du sieur Lucas, il faudrait supposer alors que, dans l'espace du siècle qui s'est écoulé de l'une à l'autre, puisque la première est du XVIII[e] siècle et la seconde du XIX[e], cette ville pétrifiée aurait disparu par des accidents assez communs dans ces régions sablonneuses, ou que le capitaine Smith ne se serait pas porté dans la même région que le sieur Lucas.

Malte-Brun prétend que c'est probablement dans le désert du *Haroudjé*, qui est limitrophe du Fezzan, qu'on trouvera un jour la solution de l'énigme des géographes arabes relativement à cette ville pétrifiée. (*N. du T.*)

leurs voisins, qu'ils voulurent perpétuer le souvenir de ce mérite national [1].

J'ai conservé une monnaie que je trouvai dans ces ruines, représentant d'un côté une roue avec une inscription à peine lisible, et de l'autre un cheval qui galope.

J'ai observé ensuite que cette rue et toutes celles qui ont été découvertes aux environs de la ville, sont toutes empreintes de profonds sillons parfaitement conservés.

Autant que j'ai pu le voir parmi ce chaos de ruines, les eaux pluviales venaient, au moyen de petits ruisseaux, se décharger dans de grands bassins que l'on voit pratiqués sur les parties latérales, à peu de distance les uns des autres. Cette économie dans la distribution des eaux, tous ces réservoirs et ces aqueducs que l'on voit, non-seulement parmi les décombres de cette ville, mais sur le penchant des montagnes qui y conduisent, me font croire que l'on recueillait avec soin, pour les distribuer au besoin, toutes les eaux qui découlaient de leurs sommets et toutes les eaux de sources. Dans la partie septentrionale de la ville, on voit s'élever une colline qui, du côté du sud, est entourée à sa base des plus belles ruines que l'on puisse rencontrer dans cette cité, à en juger par les restes des mu-

[1] Voilà pourquoi Pindare appelle Cyrène *curribus præstantem civitatem* (ville célèbre par ses chars). En parlant des Cyrénéens, il dit : *Sed celeres equas, sed veloces currus regent.* « Mais ils conduisent « des cavales agiles et des chars légers. » (*N. du T.*)

railles qui se montrent à découvert, et par les débris de colonnes et de piédestaux qui jonchent le terrain.

Je parvins à lire, sur une pierre carrée à moitié enterrée, une inscription écrite en gros caractères latins, commençant par ces mots : *Porticus Cæsarei;* les débris d'une construction grandiose, que l'on voit s'élever tout autour, ne s'accordent point avec la forme du portique. Quand bien même l'inscription ne le porterait pas, le genre d'architecture, l'emploi du granit et de marbres étrangers autres que ceux que les Cyrénéens employaient dans leurs constructions, annonceraient que cet ouvrage appartenait aux Romains.

A peu de distance de ces ruines gisaient les débris d'une statue qui, malgré son état de vétusté, laissait apercevoir qu'elle était assise et revêtue d'une tunique. Tout auprès était un piédestal qui lui avait servi de base, sur l'un des côtés duquel était tracée une inscription.

En descendant de cette colline et tournant à l'est, on découvre des parois de roche calcaire presque à pic, et taillées à angle droit. D'un des côtés de la montagne on voit jaillir, par une ouverture ovale, une fort belle source dont l'art a pratiqué l'orifice; elle s'enfonce bien avant dans la montagne. Je cherchai à y pénétrer, malgré les menaces de mes guides qui me disaient que cette cavité était la demeure des malins esprits.

La fraîcheur de ce souterrain, le murmure des eaux, si agréable à mes oreilles, me donnèrent de

nouvelles forces. En sortant, je lus sur un côté de la roche une autre inscription.

Auprès de cette fontaine tout respire une horreur sacrée; ces ruines antiques et majestueuses que l'on voit s'élever tout autour, qui retracent à l'imagination l'existence d'un temple magnifique et grandiose, augmentent ces sensations sublimes.

Ce fut vers cette fontaine de Cyrène, qui fut si renommée, que, sur la foi de l'oracle d'Apollon, se dirigea une colonie grecque qui cherchait un nouvel établissement [1].

Ce fut au murmure de ses eaux que le poëte Callimaque composa ses hymnes à Apollon et à Minerve. Si j'avais eu les moyens et le temps nécessaires, j'eusse fait faire des fouilles, avec la certitude d'y trouver des objets également précieux pour l'antiquité et les beaux-arts; mais, outre que cette entreprise eût été très-difficile pour moi, les Bédouins n'aiment pas à voir l'étranger fouiller leur terre, parce qu'ils sont persuadés que l'on y trouve des trésors.

Je fus obligé de me contenter de copier quelques inscriptions qui étaient sur des fragments de marbre renversés et à moitié enterrés, laissant de côté celles qui paraissaient offrir peu d'intérêt.

Du côté du couchant, la colline où était bâtie cette ville est séparée par une gorge profonde. On voit que les deux parois qui sont vis-à-vis l'une

[1] J'ai mis dans la notice sur Cyrène un article relatif à la colonie qui la fonda (voyez à la fin de l'ouvrage).

de l'autre ont été taillées en plusieurs endroits pour des tombeaux. Du fond de cette gorge sortent deux sources abondantes, dont l'une se jette dans un bel aqueduc sur lequel on passait jadis; l'autre coule à travers d'énormes massifs de rochers.

Je trouvai à terre, près de ces sources, sur deux marbres taillés en piédestaux, deux inscriptions que je ne pus transcrire.

Je traversai cette gorge et vins vers la mer, où la colline tourne le dos à l'occident. Je vis que la plaine élevée qui, de ce côté, s'étendait à sa base de l'est à l'ouest, était caverneuse et à une hauteur de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'autre partie de la colline qui s'élève à l'extrémité de ces plaines a deux cents mètres de hauteur, et est presque à pic; elle est taillée d'une manière admirable en forme de tombeau, si bien que du haut en bas elle a l'espect d'un immense édifice, où les fenêtres sont représentées par l'entrée de ces tombes, que décorent de diverses manières les ruines des corridors et des portiques que l'on avait pratiqués dans cette ouverture pour en parcourir l'étendue dans toute sa longueur.

Je visitai une quantité de ces sépulcres; je vis qu'ils avaient été brisés et pillés plus par la main des habitants que par le temps. Quelques-uns étaient ornés de belles peintures qui avaient tellement conservé leurs couleurs, que l'on aurait dit que la vétusté, loin de les altérer, les avait plutôt ravivées. C'étaient des feuillages entrelacés de guir-

landes et de serpents, et autres ornements de ce genre.

Tous les sarcophages étaient couverts d'inscriptions si usées qu'il me fut presque impossible de les transcrire. Je parcourus longtemps ces ruines sépulcrales, et je me sentis ému par le même sentiment de respect et de vénération que les Cyrénéens avaient pour leurs morts. Quelle était donc cette cité, me disais-je, où les vivants partageaient avec les morts le pays qu'ils habitaient? où ceux-ci mettaient tant de soins à orner de tombeaux les chemins et les lieux les plus remarquables, qu'il leur semblait, en se trouvant journellement parmi les morts qui reposaient hors de leurs murs, qu'ils devaient frayer avec eux comme avec des vivants?

Je quittai le cimetière avec l'imagination pleine de tristes souvenirs (voyez la planche en regard); je traversai la plaine qui, du bas de cette colline, s'étend vers la mer; elle est naturellement fertile; dans les beaux temps de Cyrène, elle devait être arrosée par les eaux de ces fontaines qui sont sans doute les mêmes que l'on voit encore aujourd'hui se perdre dans la plaine, et qui l'entretiennent fraîche et couverte d'herbes.

Il est certain que si les habitants de ces contrées mettaient jadis autant de soin à cultiver la terre qu'à creuser les rochers, ces plaines devaient être riches de végétation.

A son extrémité méridionale cette plaine s'ouvre vers la mer; on y remarque plusieurs crevasses très profondes, dont les parois, pittoresquement ombra-

Vue d'une Partie de la Necropolis de Cyrène.

ées par des arbres toujours verts, sont taillées en rottes. Ces antres servaient de demeures à des haitants qui y trouvaient un abri contre les agressions es Bédouins et le pouvoir arbitraire des musulmans. 'état d'indépendance a tant d'attraits au milieu de esclavage qu'ils y passaient paisiblement leur vie rrant de rochers en rochers. Ils y étaient en faaille et s'y étaient tellement multipliés, que tous es précipices que l'on voit au-dessus de la mer, ans la partie septentrionale de cette contrée, étaient abités.

Cette plaine, qui est entre la partie élevée de la yrénaïque et celle où ces montagnes déclinent oucement vers la mer jusqu'au jardin des Hespéides, retrace par sa végétation le tableau que les nciens nous ont laissé de sa fertilité.

« La région cyrénaïque, dit Hérodote, qui est ı partie la plus haute de la Libye, habitée par des omades, a trois saisons bien distinctes: elle comıence, du côté de la mer, à regorger de fruits ıûrs pour faire la récolte et la vendange ; après elle-ci, la région du milieu, où sont les collines, e dispose à faire la sienne; après que la récolte st faite sur les collines, la partie la plus élevée se harge de fruits qui mûrissent à leur tour. Ainsi la remière récolte est mangée et bue quand l'on s'occupe de la seconde, et les Cyrénéens mettent huit nois à les faire [1]. »

[1] Le lecteur trouvera ce même texte d'Hérodote dans l'article de a Cyrénaïque, à la fin de l'ouvrage. (*N. du T.*)

Quand je parlerai du jardin des Hespérides, je donnerai la description des fruits particuliers que l'on recueillait dans ces divers cantons. Je dirai que l'olivier et le cyprès, arbres que mentionne Théophraste comme venant dans la Cyrénaïque, d'une beauté rare, ont toujours dans ce pays une plénitude de force et de vigueur que l'on rencontre difficilement dans d'autres climats [1]; que les vignes en furent autrefois un des principaux produits, et qu'elles y sont encore très-abondantes à cause de la bonté du terrain et de l'exposition avantageuse où elles sont, ainsi qu'en fait mention le passage d'Hérodote ci-dessus, et plus encore par rapport au culte solennel de Bacchus, que l'on trouve représenté dans toutes ces sculptures antiques.

Relativement à la culture des Cyrénéens, nous aurions beaucoup de documents de Strabon, si on ne les avait pas en partie altérés. Cet auteur dit que dans la partie maritime de la Cyrénaïque, où, selon la tradition des anciens, était situé le jardin des Hespérides, les palmiers y croissaient et que l'eau y était en abondance.

Il continue :

« Vers le midi, après avoir monté cent stades « (cinq heures), le sol est planté d'arbres en quan- « tité; cent stades plus loin, ce ne sont que des

[1] *In Cyrenensi autem cupressus oleaque optimè prodeunt; oleumque proximum fit* (Theoph., lib. IV, cap. 3). « Le cyprès et l'olivier « viennent aussi très-bien dans la Cyrénaïque, et ce dernier sur- « tout y est en abondance. » (*N. du T.*)

« terres ensemencées, et, malgré la sécheresse du « terrain, on y récolte du riz [1]. »

Je croyais que Strabon voulait parler de cette qualité de riz que citent certains voyageurs modernes, qui croît dans des terrains secs ; mais je me suis convaincu que ni Strabon, ni les Cyrénéens, ni les Grecs n'avaient connu d'autre espèce de riz que celle dont ils faisaient usage, qui est celle dont parle Théophraste, qui vit longtemps dans l'eau [2].

On sait que depuis Homère jusqu'à nos jours on a donné le nom de Lotophages à des peuplades qui vivaient dans les grottes de la Syrte mineure, et se nourrissaient du lotus. Ce fruit suave, qui fit oublier Ithaque aux compagnons d'Ulysse, réduit à les garrotter sur son navire pour les enlever de cette terre fatale, a été l'objet des recherches de beaucoup de naturalistes [3].

[1] Il y a ici une erreur dans la traduction du texte de Strabon de MM. Dutheyl et Coray (du moins d'après le texte latin). Ces auteurs disent (liv. XVII, pag. 490, éd. Impr. roy., in-4°), en parlant de la partie des terres ensemencées : «Toutefois la sécheresse «empêche qu'elles ne produisent du riz,» et le texte latin de Strabon, que notre voyageur a suivi et que je joins ici, dit : *Hæc terra etiam orizam gignit pro alimento propter siccitatem.* « Cette terre « produit aussi du riz malgré sa sécheresse. » Le mot *propter,* précédé dans cette phrase du mot *etiam*, doit être pris comme *quamvis* (malgré), et notre voyageur l'a traduit dans le même sens en disant : *E per essere asciutto produce del riso.* « Et malgré sa sé- « cheresse elle produit du riz. » (*N. du T.*)

[2] *Statque magna parte temporis in aquâ* (Theoph., lib. IV).

[3] On trouvera plus avant le texte d'Homère relatif à ce passage, et dans la notice qui est à la fin du volume la description du lotus.

Il n'y a pas encore longtemps que le célèbre naturaliste Desfontaines crut reconnaître, dans les lieux mêmes indiqués par Homère, cette plante dans le *ramnus lotus,* de même que les descendants des anciens Lotophages, qui habitent encore les bords escarpés de la Petite-Syrte, qui se nourrissent de lotus et qui descendent des races antiques dont parlent les Grecs.

Je ne prétends pas dire que ce sont les rejetons de ceux qu'a chantés Homère; mais il est probable que ce sont les descendants de ceux à qui Hérodote donne pour demeure la partie littorale du pays des *Gindani,* qui longe le bord de la mer.

Or, comme la région des Gindani, selon ce même écrivain, est située à l'est du fleuve Cynipha, il n'y a de ce côté d'autre littoral qui se prolonge vers la mer que celui de la Cyrénaïque.

La manière dont j'ai interprété le texte d'Hérodote est confirmée par Strabon, qui dit, en parlant des Lotophages, que ces peuples s'étendaient jusqu'au delà de Cyrène [1].

[1] Notre voyageur n'a pas vu sans doute que le texte de Strabon n'est pas tout à fait conforme à celui d'Homère.

Strabon s'exprime ainsi: «On croit que l'île de Meninx est la terre «des Lotophages mentionnée par Homère.» *Meningen Lotophagorum insulam putant cujus Homerus meminit* (lib. XVII). Or, cette île est située à l'embouchure de la Petite-Syrte, qu'on appelait aussi *Syrte lotophagite : Ab Erathostene Lothophagitis appellata,* et non dans la Cyrénaïque; mais comme il y avait aussi des Lotophages depuis les autels des Philène, qui remontaient au nord, sur le littoral oriental de la Grande-Syrte, et se prolongeaient jusqu'au delà de Cyrène, il n'y a pas de doute qu'Ulysse, poussé par un vent violent du nord, ait été jeté sur la côte des Lotophages de la Cyrénaïque et

A l'appui de cette autorité, je dis aujourd'hui qu'Homère a prétendu parler de ces mêmes Lotophages dont firent mention plus tard Hérodote et Strabon, et que ceux de la Syrte majeure ont été les premières peuplades qu'Ulysse ait visitées.

Ce héros étant arrivé au cap *Malée* avec l'espoir d'arriver à la mère patrie, fut, en voulant doubler le promontoire, assailli par un vent du nord qui, le détournant de la direction qu'il suivait depuis dix jours, le jeta sur la côte des Lotophages, où il débarqua pour faire de l'eau. Ceci est le texte d'Homère, qu'on peut lire dans l'original, au neuvième chant de l'Odyssée [1], de même que l'on peut voir sur une carte que le navire d'Ulysse, voguant à toutes voiles et surpris par un vent du nord au cap Malée, ne pouvait pas aborder la Petite-Syrte, mais bien

non chez les Lotophages de la Petite-Syrte, puisque le cap Malée, aujourd'hui cap Saint-Ange, où Ulysse cherchait à aborder, est, à quelques minutes près, sur le même degré parallèle de longitude orientale que le cap *Luco*, qui est le grand Catabathme, ancienne limite de la Cyrénaïque avec la Marmarique. (*N. du T.*)

[1] Puisque notre voyageur n'a pas mis le texte original, je le mets ici. « Mais comme nous tournions tout autour du cap Malée, tout à coup l'impétueux aquilon et les rapides courants nous entraînent et nous éloignent de l'île de Cythère. . . . .»

. . . . . Si non aquilo fluctusque feroces
Æquoreæque undæ Maleæ sub curva sequacis
Saxa retorsissent, tristique errore Cythera.
. . . .
Lotophagum decima tetigi sub luce carina
Prosper humum. . . . .

Enfin nous abordons à la terre des Lotophages, peuple tran-

sur la côte des Lotophages de la Cyrénaïque, qui sont au sud de ce cap [1].

Ces deux circonstances, citées par Homère, celle surtout d'avoir abordé pour faire de l'eau, sont deux motifs de plus pour confirmer son débarquement sur la côte cyrénaïque. Toutes ces relations, qui s'accordent ensemble, auraient dû fixer de prime abord le point de géographie d'Homère.

Les Lotophages dont j'ai parlé étaient ignorés dans leurs grottes; et ceux de la Petite-Syrte, cités par quelques auteurs anciens et modernes, sont connus pour leurs brigandages. Au reste, dans leurs

« quille et ami de l'hospitalité, se nourrissant d'une plante fleu-
« rie: ils présentent à mes guerriers le lotus, qui faisait leurs dé-
« lices. Au moment où ils ont porté à leurs lèvres ce fruit, aussi
« doux que le miel, loin de songer à mes ordres et à leur départ,
« ils n'aspirent qu'à couler leurs jours parmi ce peuple : savourer
« le lotus est leur seul charme; ils ont oublié jusqu'au nom de
« leur patrie.

« Je les arrache à cette terre; ils versent des larmes. Peu tou-
« ché de leurs regrets, je les entraîne sur nos vaisseaux; et les y re-
« tenant par des liens (*supposuique jugo vinclisque arcere coegi*),
« j'ordonne à tous mes autres compagnons d'y rentrer de suite,
« avant qu'aucun d'entre eux, enivré par le lotus, voulût demeu-
« rer sur ces bords.

« Ils se rembarquent dans un instant, et aussitôt l'agile aviron
« frappe la mer blanchissante :

. . . Feriuntque citis freta spumea ramis.

(*N. du T.*)

[1] Le cap Malée était à l'extrémité méridionale de la Laconie, dans le Péloponèse; c'est aujourd'hui le cap *Malio* ou Saint-Ange.
(*N. du T.*)

:rits fabuleux, les anciens avaient dit quelque hose de vrai relativement à ces peuples lotophages. trabon rapporte qu'en se nourrissant du lotus, ils ouvaient facilement se dispenser de boire, puis-u'ils manquaient entièrement d'eau [1]. Si cette cir-onstance n'était point démentie par le récit d'Ho-ıère, je dirais qu'il s'écoule d'une grande partie e ces grottes des eaux limpides que fournit la ré-ion élevée de la Cyrénaïque.

Quant à se nourrir du lotus seul, si cela est, il ıut dire que les Lotophages d'aujourd'hui se sont n peu relâchés du genre de vie de leurs ancê-:es. Actuellement un miel délicat forme leur prin-ipale nourriture; ils le recueillent sur la crête des ochers, où de nombreux essaims d'abeilles, attirées

[1] Notre voyageur fait erreur ici. Le texte de Strabon dit que :'est Artémidore qui s'exprime ainsi : « . . . Et Artémidore pré- « tend qu'au-dessus de la Maurusie, près des Éthiopiens occiden- « taux, il y a des peuples, appelés Lotophages*, qui en proviennent, « et qui s'étendent jusqu'au-dessus de Cyrène. On leur donne, dit- « il, ce nom, parce qu'ils se nourrissent uniquement des feuilles et « des racines du lotus, sans jamais sentir le besoin de boire, qu'ils « ne pourraient pas même satisfaire, le pays manquant absolu- « ment d'eau. » *Et Artemidorus tradidit Æthiopes qui suprà Mau-ritanos versùs occasum habitant Lotophagos dici, quod herbâ quâ-dam et radice loto vescantur, nihilque opus habeant potu, neque ob aquæ penuriam habere eum possent, eosque usque ad loca Cyrenæ imminentia pertinere* (Strab., lib. III).

C'est donc Artémidore qui parle et non Strabon.

* Artémidore donne ce récit sur la foi des marchands de Gadès, car Strabon n'admettait de Lotophages que ceux qui habitaient l'île de Meninx, puisqu'il dit à cet article d'Artémidore : « Il y a encore d'autres Lotophages « semblables qui habitent Meninx, une des deux îles situées vis-à-vis la Petite- « Syrte. » *Rursùmque alii vocantur Lotophagi, qui Meningen incolunt alteram insularum parvæ Syrti præpositarum* (lib. III).

par un printemps continuel et des ruisseaux qui arrosent ces contrées, viennent établir leurs ruches; ils en font même un trafic avec les Bédouins, qui leur donnent en échange du beurre, de la farine d'orge et des lainages pour se vêtir; on dit même que ces deux peuplades contractent ensemble des mariages, malgré leur peu d'analogie, la différence de leurs mœurs et de leurs usages. Voilà ce que j'ai pu recueillir sur les lieux relativement aux Lotophages de la Cyrénaïque.

En descendant des hauteurs de Cyrène, qui s'ouvrent sur la mer et d'où se précipitent les eaux réunies de ces deux sources que j'ai citées plus haut, je me trouvai sur le rivage après trois heures de marche; j'avais à l'occident des rochers qui s'élèvent à pic au-dessus du niveau de la mer, et qui se prolongent si avant vers le cap Rassem qu'ils le rendent inabordable.

A l'est s'étendait une immense plaine flanquée de rochers qui forment la base du terrain où était la ville de Cyrène; elle est encombrée de masses énormes de rocs qui en interceptent le passage. Après trois heures de marche à travers cette plaine rocailleuse, j'arrivai à Apollonie, ancien port des Cyrénéens.

Apollonie est située dans un golfe formé par des rochers escarpés qui, des hauteurs de Cyrène, s'abaissent sur le bord de la mer. Ce rivage est impraticable par terre à cause de ses précipices, qui de cette côte élevée, raboteuse, s'ouvrent vers le rivage. Une série d'écueils qui s'avançaient dans la mer, di-

:tement du nord au sud-ouest, servait peut-être
lis de base au môle qui défendait le port de la
te. Sur ce môle sont encore des débris de fonda-
ns qui, un peu plus loin, s'élèvent de l'eau à un
rs de mille du rivage.

On voit sur la plage de majestueuses ruines de
isons, de magnifiques escaliers. Parmi ces dé-
mbres grandioses, on trouve des colonnes de
rbre pentélique tout entières, d'énormes blocs
granit et quelques voûtes encore sur pied.

Du côté de la montagne, on remarque les restes
n aqueduc qui conduisait les eaux à la ville. Sur
elques-unes de ses pierres étaient gravées des
criptions qui, bien qu'usées par le temps, annon-
ient la puissance des Romains sur ces côtes afri-
ines.

Je trouvai en outre beaucoup d'inscriptions
ecques, une entre autres sur une grosse pierre
ès de la mer; elle était composée de caractères
arres, qui rappelaient les diverses nations qui
cessivement occupèrent le port d'Apollonie.

Aujourd'hui ce port, quoique désert, fournit
ore, par sa situation, un asile aux tribus de la
énaïque quand elles sont poursuivies par les
saires du golfe de Bomba, qui étendent leurs
ateries jusque dans ces montagnes.

Les Arabes donnent à ce port le nom de *Mar-
usa* [1]. Je pense que c'était là la situation de l'an-
ue Apollonie, non-seulement par celle que lui

[1] Qui veut dire port de Suza.

donnent les anciens géographes, qui la placent à cent stades de *Nausthadmus*[1], à cent soixante du cap Phycus[2] et à quatre-vingts de Cyrène[3], mais encore par les ruines grandioses que j'y trouvai.

Je ne quitterai pas Apollonie sans parler des sables de son rivage. Je fus surpris de les voir teints d'un rouge de corail. M'étant appliqué à les examiner avec une loupe, je trouvai que cette couleur était produite par une grande quantité de petits fragments d'une espèce de corail qui en composait le tiers de la masse. Ces fragments étaient tantôt irréguliers, tantôt de la forme grumeleuse d'un petit grain de millet : sur leur surface on voyait de petits rameaux courts et tordus qui paraîssaient être finement percés à jour. Je cherchai à m'assurer si ce n'était pas là le corail commun naissant (l'*isis nobilis*) que la mer en courroux détache de ses rochers où il croît en abondance, ou bien cette espèce de pygmée qui n'a pas été décrite[4].

[1] Scyllax et Strabon en font un port que ce dernier met au nombre des endroits les plus remarquables de cette province : *In hâc orâ maritimâ loca sunt præcipuè nobilia Nausthadmus et Zephirium quod stationem habent* (Strab., lib. XVII).

[2] Notre voyageur a fait erreur dans le nombre de stades. Strabon place Apollonie à cent soixante-dix stades du cap Phycus : *Non procul à Phyconte est Apolloniæ emporium Cyrenensium ad centum septuaginta stadia* (Strab., lib. XVII), et notre voyageur n'en accuse que cent soixante.

[3] Strabon, lib. XVII. (*N. du T.*)

[4] L'*isis nobilis* est le corail rouge, à qui le naturaliste Pallas a donné ce dernier nom. Les animaux des isis sont à peu près inconnus. Si Pallas et d'autres auteurs en ont parlé, c'est parce qu'ils rangeaient dans ce genre le corail, dont on connaît beaucoup

Je ne prétends pas donner cette conjecture comme certaine, ne voulant pas passer pour un de ces naturalistes qui vont grapillant sur les rochers, ou

mieux l'organisation aujourd'hui, et avaient confondu ces deux polypes.

Linné a le premier établi le genre isis, auquel il a réuni le corail rouge sous le nom d'isis nobilis. Les isis, un peu diversement colorées, existent, à ce qu'il paraît, dans toutes les mers, probablement à d'assez grandes profondeurs. Les plus grandes ont de cinq à six décimètres. Elles s'attachent sur les corps solides sous-marins, au moyen d'un empâtement, comme le corail et les gorgones; elles ne sont d'aucun usage, et sont, en général, fort communes dans les collections.

Il est très-essentiel de distinguer le polype du corail d'avec ce qu'on appelle le corail proprement dit. Le premier croît selon les règles de la génération, d'une génération, il est vrai, particulière aux polypes; le corail, au contraire, produit par les polypes, n'augmente, comme les minéraux, que par juxtaposition, à peu près comme la coquille du limaçon, par de nouvelles couches appliquées successivement sur les premières. Une branche de corail n'est donc plus une pierre, ce n'est plus une plante, ce n'est pas non plus un animal, mais une simple production animale : c'est la métamorphose d'un millier de polypes; c'est un très-bel arbre généalogique, où le polype aïeul, recouvert par la postérité de ses enfants, où le fils devient le tombeau du père, et où tous ensemble ne perdent l'existence que pour retrouver, sous une forme nouvelle, et dans ses générations confondues et réunies, un état plus durable, plus brillant, acquérant par la vieillesse, et se fortifiant avec les années.

Le meilleur corail est toujours le plus vieux, le plus dur, celui que la vase a recouvert, et qui ne sort de l'eau que chargé de fange. Quand le corail n'a plus de polypes, il n'augmente plus en étendue; il ne produit plus de branches, mais il se bonifie, il se durcit. Celui que l'on retire en cet état est beaucoup plus serré, plus pesant que celui où il y a des polypes. Les corailleurs l'apprécient davantage.

Le corail sort de la mer sous trois états différents. Chaque état justifie, en quelque sorte, le rang qu'on lui a donné successivement dans les trois règnes de la nature. Lorsqu'une branche de

bien fouillant dans le coin d'un musée sans faire attention aux diverses formes bizarres que présente la famille des polypes, à qui ils donnent de nouveaux noms.

corail est tirée vivante du fond de la mer, elle se présente avec une écorce chargée de tubercules arrondis et couverts d'une humeur gluante et visqueuse, qui paraît découler particulièrement du sommet des branches, où l'on remarque des espèces de très-grosses gouttes laiteuses. Plongés de nouveau dans l'eau, ces tubercules et cette prétendue goutte de lait s'entr'ouvrent, s'épanouissent, et présentent une étoile à huit rayons.

Des expériences ont démontré que ces fleurs (tubercules) étaient de véritables animaux, des polypes à bras, logés dans des cellules situées au sommet et le long des branches du corail.

Quel que soit l'âge ou la grandeur du corail, tant qu'il est couvert par des animaux vivants, on y remarque la substance intérieure, qui est dure, compacte, très-propre à recevoir le poli, et l'écorce extérieure, qui est molle, spongieuse, peu épaisse, qui se sèche et devient friable lorsqu'elle est restée quelque temps à l'air. C'est dans cette écorce que se trouvent les loges d'un grand nombre de polypes mous et blancs, fixés et logés dans de petits tubes membraneux.

Il est encore essentiel de remarquer que les branches de corail sont très-fortes à leur base, et diminuent de grosseur à mesure qu'elles s'élèvent; que, dans le corail vivant, l'extrémité des branches est tendre, friable; qu'il y a très-peu de substance intérieure; que la matière de l'écorce y est en très-grande abondance; que l'on y voit de forts tubercules, et un bien plus grand nombre de polypes, qui, de temps à autre, découlent le long des branches sous la forme d'une liqueur blanchâtre. Cette liqueur est probablement un composé de jeunes polypes ou d'œufs de polypes.

Le polype meurt, mais, en mourant, il n'est pas, comme le plus grand nombre des animaux, soumis à une dissolution qui en fait un objet de corruption. La mort du polype est une espèce d'ossification: il se dessèche, durcit, et reste, avec sa postérité, attaché à la branche où il a pris naissance, pour ne faire, par la suite, qu'un tout de même nature.

On voit, d'après cela, comment le corail forme insensiblement

Je recommande aux auteurs qui s'appliquent à l'étude des productions marines, non-seulement les

des branches très-étendues par des coupes tant horizontales que perpendiculaires de polypes durcis et ossifiés.

Le polype est mort, et il ne reste de lui, après sa mort, qu'une matière pierreuse, mais tendre. Cette matière est augmentée par les sécrétions abondantes des polypes vivants, par leurs propres enveloppes, c'est-à-dire par les loges qu'ils se sont formées, lesquelles, entassées les unes sur les autres, grossissent les branches, en forment de nouvelles, qui d'abord sont grêles, faibles, et quelquefois creuses; elles se brisent avec la plus grande facilité, et se réduisent en une poudre très-fine, et même en pâte lorsqu'elles sortent de la mer.

Le corail rouge est le plus commun, et presque le seul que l'on pêche dans les mers de Barbarie. Cette couleur offre des nuances très-variées; il s'en trouve aussi, mais bien rarement, d'une belle couleur de chair, et plus rarement encore, d'un beau blanc de lait.

Le corail ne vient pas indifféremment dans toutes sortes de fonds: l'on n'en trouve point dans le sable, ni dans la vase; il ne croît qu'autour des rochers, plutôt sur leurs côtés qu'à leur surface supérieure.

La manière dont se fait la pêche de corail est très-simple. A deux pièces de bois en croix est attaché, à l'extrémité de chaque bras, un filet de chanvre à larges mailles, qui se développe et s'étend dans l'eau. Au milieu de la croix part un troisième filet, qui descend beaucoup plus bas que les autres. Il est plus long et plus large; il est destiné à raccrocher les morceaux de corail qui s'échappent souvent des autres filets.

Cet appareil se nomme *engin*. L'on y attache une pierre d'un poids suffisant pour faire descendre l'engin le long des rochers, jusqu'à la profondeur que l'on désire; en faisant avancer lentement le bateau, on balaye, pour ainsi dire, les côtés du rocher. S'il s'y trouve du corail, il est accroché par les filets, qu'alors on tire à force de bras avec précaution et par secousses égales. Il en tombe quelquefois au fond de la mer; et, quand les morceaux paraissent de prix, on tâche de les repêcher, mais l'on réussit difficilement. L'on profite, pour cette opération, du calme des eaux: quand la mer est trop agitée, il faut renoncer à cette pêche.

(*N. du T.*)

sables de la Grande-Syrte, mais spécialement ceux d'Apollonie, et généralement toute la rive africaine, parce qu'ils trouveront parmi le corail pygmée des fragments de cellulaire, d'eschares[1], de millépores[2] et de tubipores[3], ainsi que des débris de coquilles univalves et bivalves.

[1] L'escarre ou eschare (*eschara*) est un genre de polypier presque pierreux, à expansions minces, fragiles, dilatées en membranes ou lanières rameuses, poreuses intérieurement, et ayant en outre les deux surfaces garnies de pores disposés en quinconce.

Ce genre, qui avait été distingué par les premiers naturalistes qui se sont occupés de l'étude des productions marines, a été ensuite réuni par Linné avec les millépores. Lamarck l'en a de nouveau séparé, et, en effet, sa contexture extérieure est assez différente pour permettre l'établissement d'un genre particulier.

[2] Millépores (*millepora*). C'est un genre de polypier pierreux, qui offre pour caractères des expansions solides, sinueuses, ou lobées, ou ramifiées, ou dendroïdes, ayant leur superficie complétement ou partiellement garnie de pores simples ou de trous cylindriques dépourvus de lames en étoiles.

Les espèces de ce genre ont été confondues par les anciens naturalistes avec les madrépores, dont elles ont la contexture et les formes variées. Linné, le premier, a su reconnaître leur différence. Lamarck a ressuscité trois de ces noms, en formant trois genres nouveaux aux dépens des millépores de Linné.

[3] Tubipores (*tubipora*), polypier pierreux, composé de tubes cylindriques ou prismatiques, subarticulés, perpendiculaires, parallèles, et réunis les uns aux autres par des diaphragmes ou des cloisons transverses intermédiaires.

Les tubipores forment dans la mer des masses arrondies, quelquefois fort considérables. On a comparé les tubipores à des tuyaux d'orgue, et, en effet, leurs tubes en ont la disposition quand on n'en considère qu'une rangée. On pourrait aussi les comparer à une chaussée de basalte articulée, dont les prismes seraient renversés. Les espèces de ce genre vivent dans la mer à une plus grande profondeur que les madrépores. On en trouve de fossiles en France et en Afrique. (*N. du T.*)

J'ai rapporté de ce sable d'Apollonie, et après en avoir retiré les parties qui sont connues, j'ai vu que le reste se composait de très-petites espèces de testacés très-variés et de diverses formes, qui étaient entiers et aussi développés que les fossiles trouvés par le célèbre Soldani sur les collines de Sienne; ayant ensuite tenu dans l'acide nitrique une demi-once de sable d'Apollonie, et en même temps une demi-once de sable fin que l'on trouve dans le fond de la Grande-Syrte, ceux-ci restèrent intacts, et les premiers furent presque entièrement dissous.

Cette opération me fit augurer que les sables du fond de la Grande-Syrte y sont apportés de l'intérieur de l'Afrique, et que les premiers sont un produit de la mer.

CHAPITRE XIII.

DE CYRÈNE.

Excursions de l'auteur à Cyrène. — Conchytes; leur description. — Repos et station de l'armée tripolitaine dans les montagnes de la Cyrénaïque. — Arrivée de l'armée à Safsaf. — Perception du tribut. — Fausse idée des musulmans en général sur les prétendus trésors que recèlent les anciens monuments. — Le bey, à l'instigation de l'auteur, va visiter les ruines de Cyrène. — Stupéfaction du bey et de sa suite à la vue de la fontaine d'Apollon. — L'armée quitte Safsaf pour venir camper à Cyrène.

PENDANT le séjour de l'armée à Safsaf, je me transportai plusieurs fois à Cyrène pour voir si, parmi ces décombres, je ne trouverais pas quelque objet digne de remarque, ensuite pour examiner plus attentivement la nature du terrain.

J'ai observé plus haut que généralement la roche des montagnes de la Pentapole est d'une nature calcaire, compacte, mêlée de coquilles. Ainsi qu'il en est dans toutes les régions calcaires, on trouve de nombreuses grottes stalactites de diverses formes.

J'en visitai une, à Safsaf, à laquelle l'ignorance et la superstition des habitants a donné une grande célébrité. On a cru trouver dans ces stalactites des noms, des dieux, des monstres pétrifiés; d'autres y ont trouvé, selon leur imagination, des formes bizarres qu'ils ont cru voir.

En général, le mahométan est insensible aux mer

reilles de la nature; mais si la superstition réveille es sens, il devient observateur fanatique, trouvant lans tout des objets se rapportant à sa doctrine eligieuse.

La roche calcaire de la Cyrénaïque est uniforme lans son ensemble, depuis la base de ses montagnes usqu'à leur extrémité; elle présente sur les enlroits aplanis quelque différence dans sa nature. Quand elle se brise, elle est grisâtre, inégale et terreuse : cette couleur blanchâtre tire sur le jaune. Dans cet état, elle est moins dure qu'une matière charbonneuse; on la raye facilement avec l'ongle, mais elle n'est pas friable.

Quoique les plaines qui sont sur les collines soient élevées de cinq à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, la roche est, comme à la base, entremêlée de coquilles en grande partie bivalves: le genre des cardium [1] et des pecten [2] dominait, et

[1] Les cardium sont un genre de testacés dont le caractère offre une coquille subcordiforme, à valves dentées en leurs bords, à charnières à quatre dents, dont les deux cardinales, rapprochées et obliques sur chaque valve, s'articulent en croix avec leurs correspondantes les dents latérales, écartées et rentrantes; ce genre comprend des coquilles que les conchyliologistes français ont appelées *cœurs*, à raison de leur forme.

Les animaux des cardium ou bucardes ont tous à la partie antérieure de leur corps deux trachées en forme de tuyaux qui sortent de la coquille à une distance à peu près égale du sommet et du point qui leur est opposé.

On trouve les cardium, connus aussi sous le nom de *bucardes*, enfouis dans le sable à la proximité des côtes. (*N. du T.*)

[2] Les pecten ou pétoncles (*petunculus*) sont un genre de coquilles

quelquefois des testacés lentiformes, qui présentaient, quand on les brisait, le caractère des ammonites, qui n'avaient aucune analogie avec ceux que j'ai observés épars sur le rivage, ou agglomérés dans la croûte des conchylifères sablonneux.

J'ai relaté plus haut que les montagnes de la Cyrénaïque, du côté du levant, ne sont point une prolongation de cette chaîne qui s'élève sur la partie septentrionale de l'Afrique, et qui, à partir du rivage occidental de la Grande-Syrte, s'étend jusque vers le royaume de Maroc. Les observations que j'ai faites dans le fond de ce golfe prouvent que cette chaîne y est interrompue; mais, malgré cette interruption, je crois que c'est toujours le système calcaire de l'Atlas qui domine dans les montagnes de la Cyrénaïque.

Je ne connais pas les monts atlantiques qui vont à l'ouest de Tripoli, et, dans quelques fragments de roches appartenant aux montagnes qui sont entre cette ville et Tunis, j'ai toujours observé le système calcaire coquillier.

Le célèbre botaniste Desfontaines, qui parcourut l'intérieur de cette chaîne qui va de Tunis à Al-

qui faisaient partie des *arches* de Linné. Ce genre est composé de coquilles orbiculaires subéquilatérales, à charnière en lignes courbes, garnies de dents nombreuses, sériales, obliques et articulées, et à ligament extérieur. Ainsi, il ne diffère des arches de Linné que parce que la charnière n'est pas en ligne droite, et des nucules parce qu'elle n'est pas en ligne brisée.

Les coquilles de ce genre ont généralement un épiderme écailleux et velu, et des bords plissés, crénelés et striés. (*N. du T.*)

ger, assure qu'elles sont toutes de nature calcaire conchylifère [1].

Au milieu de ce système, que l'on appelle de seconde formation, et des montagnes de granit qui flanquent les rives du Nil, dont les masses énormes furent employées aux monuments égyptiens et romains, se trouve la région des ammonites, qui est presque tout encombrée de sables [2].

[1] Toutes les montagnes ou collines qui se trouvent dans les royaumes d'Alger, Tunis et Tripoli dérivent de la chaîne principale du grand Atlas, que la géographie divise en deux : 1° la chaîne des monts voisine du désert, que l'on nomme le grand Atlas ; 2° et l'autre, voisine de la Méditerranée, à qui appartiennent ces rameaux qui se trouvent dans les diverses régences du nord de l'Afrique, est surnommée le petit Atlas. Ces chaînes sont toutes calcaires, selon Desfontaines : *Saxa omnia quæ observavi calcaria* (*Fl. Atl.*, p. 3). C'est ce que nous dit notre voyageur.

Ces deux chaînes courent parallèlement de l'orient à l'occident. Dans celle du petit Atlas sont plusieurs montagnes intermédiaires formant des vallons très-fertiles qu'arrosent un grand nombre de rivières et ruisseaux qui se déchargent dans la Méditerranée ; quelques-unes se trouvent dans le sud de l'Algérie, qui est le théâtre de la guerre actuelle. (*N. du T.*)

[2] Les ammonites sont des coquilles de la classe des univalves, dont les caractères sont d'être en spirale discoïde, à tours contigus et tous apparents, etc. Les coquilles fossiles qui composent ce genre tirent leur nom du rapport qu'elles ont avec les cornes d'un bélier, symbole de Jupiter-Ammon. Les ammonites sont regardées comme des coquilles pélasgiennes, c'est-à-dire qui n'ont vécu que dans l'ancienne mer, parce qu'on ne leur a pas encore reconnu d'analogues vivants. Cependant on les trouve, non-seulement dans les montagnes primitives du second ordre, c'est-à-dire celles qui touchent immédiatement au granit, mais encore dans les pays à couches parmi les craies. Elles sont dans l'Inde, sous le nom de *salagraman*, l'objet de la vénération des peuples, qui croient qu'un de leurs dieux s'est caché dedans. (*N. du T.*)

Il paraît que cette espèce de calcaire conchylifère domine dans tout le littoral de la Méditerranée, et dans les diverses chaînes de montagnes du royaume d'Alger et de Tunis, qui, s'élevant à une hauteur considérable dans la Cyrénaïque, déclinent à l'est, vers le Catabathme, du côté de l'Égypte.

Il résulte de toutes les observations qui ont été faites à cet égard que la base de toute la chaîne littorale est recouverte d'un sable mêlé de débris de coraux et de coquilles, qui se trouve quelquefois plus ou moins aggloméré sur la partie septentrionale.

Cette diversion sur quelques points de géographie ancienne, ainsi que sur la nature des lieux, ne m'a pas fait perdre de vue la marche de l'armée, qui faisait dans ces montagnes des stations assez longues pour faire croire que notre bey avait lui-même oublié le motif de son expédition. Je reprends donc mon récit.

Je ne sais, en vérité, quel était le plus poltron des deux frères. Aussitôt que le bey rebelle apprenait que l'armée tripolitaine avançait, il s'éloignait; si, malgré la marche de l'armée, il faisait bonne contenance, nous nous gardions bien de l'attaquer, mais nous faisions alors avec fracas tant de marches et de contre-marches, qu'il finissait par se retirer tout tranquillement. Dès lors on voyait un grand mouvement dans le camp, pour avoir l'air d'être à sa poursuite; cependant ces manœuvres se faisaient avec tant de prudence, que nous étions toujours à quelques journées de distance de l'ennemi.

Au résultat, cette tactique épargna aux deux frères l'effusion du sang, dont il ne faut pas leur faire un mérite, parce que, des deux côtés, la peur y avait la plus grande part.

Pendant que le frère rebelle battait lentement en retraite, et que nous feignions de le poursuivre encore plus lentement, nous arrivâmes à Safsaf. Quoique notre bey eût fait annoncer, au moment de l'arrivée de l'armée, qu'elle repartirait le lendemain, le frère rebelle, plus rassuré sans doute sur l'issue d'une bataille qu'il ne l'avait été jusqu'alors, s'arrêta à Derne, distant d'une seule journée de notre camp. Notre bey se dédommageait du voisinage de son frère par les contributions qu'il retirait de ces malheureuses tribus de Bédouins qui suivaient l'armée, ou qui étaient campées dans les montagnes voisines. Il passait des jours entiers dans sa tente avec ses mameluks, sans que la moindre appréhension vînt troubler son sommeil au milieu d'une population naguère en révolte, encore exaspérée par les vexations qu'il lui faisait endurer.

Il me rencontra un jour que je revenais de Cyrène, et ne pouvant comprendre le motif de mes courses fréquentes aux alentours de cette ville, il me dit, avec son ton de dédain ordinaire : « Vous autres, chrétiens, vous avez tous le même goût pour aller faire des recherches parmi des débris et des ruines qui se trouvent dans les États de mon père. Mais, dis-moi, aurais-tu découvert quelque trésor dans *Grenna* (Cyrène)? — Seigneur, lui répondis-je, il coule de ces hauteurs une eau pure qui suffirait

pour désaltérer toute l'armée et tout le bétail qui est à sa suite, sans que cela fût dans le cas d'en épuiser la source. »

Ce que je lui racontai piqua sa curiosité, parce qu'une source d'eau jaillissante était pour lui un objet digne d'être noté sur ses tablettes comme une rareté de son voyage. Mon récit fut confirmé par mes guides et par des Bédouins, qui, dans leurs courses, avaient souvent campé près de la fontaine de Cyrène.

Cela suffit pour le décider à venir la voir avec moi.

Le lendemain, de grand matin, nous prîmes la route de Cyrène; il se fit accompagner par sa suite. Je le conduisis sur le sommet de ces montagnes, d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil les ruines immenses de l'antique Cyrène.

Je ne puis exprimer l'impression que fit sur ces barbares cette scène vraiment théâtrale. Après être restés pendant quelque temps dans le silence et la stupéfaction, ils se regardaient les uns les autres en disant d'un air ébahi : « Comment! des chrétiens auraient pu faire des choses si grandes et si extraordinaires! »

Quand ils furent arrivés à la fontaine d'Apollon, qu'ils virent jaillir une eau si abondante qui se précipitait à travers les rochers sur le penchant de la montagne, ils poussèrent des cris de joie en se pressant tout autour de cette source. Le bey, étendu sur le bord, commença à y plonger les pieds, les mains et la tête. Son exemple fut suivi à l'envi par

toute sa suite avec des transports de joie, ainsi que l'aurait fait un troupeau d'oies qui auraient été depuis longtemps privées de leur élément.

L'ordre fut donné de suite à Safsaf pour que toutes les troupes vinssent camper à Cyrène. Notre bey fit placer sa tente près de la fontaine; pendant tout le temps que nous y séjournâmes, il n'y eut pas de jour que les eaux consacrées jadis à Apollon ne fussent souillées par les ablutions du pacha et celles de ses esclaves. Il y restait couché une partie du jour, et le murmure de l'eau occupait toute son attention.

CHAPITRE XIV.

DE CYRÈNE A DERNE.

L'armée quitte Cyrène, et marche sur Derne à la poursuite des rebelles. — Gobba, station propice aux voyageurs. — Derne; sa construction, sa situation. — Musa paradisiaca; sa description. — Château du bey de Derne; sources abondantes de cette ville. — Erreur de l'auteur sur leur dénomination. — Fertilité du terroir de Derne. — Excursion des Arabes Bédouins sur son territoire. — Établissement formé dans cette ville par les Américains. — Soumission des tribus de Derne au chef de l'armée. — Le bey demande des otages.

Nous étions déjà au 20 juin, le bey n'avait pas encore vu déborder les eaux de la fontaine, lorsque la nouvelle arriva au camp[1], que son frère, effrayé de l'attitude que l'armée tripolitaine avait prise à Cyrène, ne se croyant plus en sûreté à *Derne*, s'était réfugié dans le golfe de *Bomba*, sur les frontières d'Égypte.

Cet événement ranima l'ardeur guerrière de notre bey, qui ordonna de suite que tout le monde fût prêt à poursuivre les fuyards, du moins jusqu'à Derne.

Nous quittâmes donc, le 21 juin, cet agréable séjour, en nous dirigeant à l'est, sur la route de *Gobba*, qui est située sur les montagnes, à huit lieues de Cyrène. Nous traversâmes cette route montueuse, qui de cette ville se prolonge au levant, et sur laquelle on voit à chaque instant des ruines de vieux édifices, des chemins taillés dans le roc

profondément sillonnés par des ornières, ce qui me surprit beaucoup, d'autant plus que depuis longtemps, et même aujourd'hui, les habitants de ces lieux n'entendent plus ni le bruit des chars ni celui des voitures; qu'à l'empreinte de ces sillons ont succédé les traces des pieds des chameaux et des malheureux indigènes, qui foulent cette terre pieds nus.

Gobba est un séjour de repos pour ceux qui vont de Cyrène à Derne, parce qu'ils y trouvent une source d'eau qui se jette dans un réservoir orné tout autour d'un petit portique, reste des beaux temps de Cyrène, que les barbares ont respecté seulement à cause de ses eaux.

Près de la fontaine on voit quelques tombeaux qui sont encore assez bien conservés, où quelques-uns de nos gens se mirent à l'abri de l'ardeur du soleil pendant le peu de temps que dura notre halte.

Autant la route de Cyrène à Gobba fut agréable, autant celle de Gobba à Derne fut ennuyeuse. Nous suivîmes un chemin étroit et tortueux, flanqué de rochers, souvent interrompu, embarrassé par une quantité de cyprès et de broussailles qui faisaient broncher les chevaux à chaque pas, et d'où ils ne sortaient qu'avec difficulté. Une poignée d'hommes bien aguerris, embusqués dans ces gorges escarpées, auraient détruit l'armée; mais l'ennemi que nous poursuivions n'était pas plus audacieux que nous, et sa frayeur était aussi grande que notre marche était lente.

A la sortie de ces défilés escarpés, nous nous trou-

vâmes en vue de la mer, dans le territoire de Derne. Il nous fallut descendre à travers des rochers arides et escarpés, où nous perdîmes plusieurs chevaux.

Le terroir de Derne est une plaine très-fertile, terminée par un golfe, fermée au couchant par le cap *Bon Andrea*, et au levant par la prolongation de ces mêmes montagnes escarpées, qui, après avoir entouré cette plaine, s'étendent du côté de l'est vers la mer. Toute cette contrée était couverte de palmiers déployant leur cime hérissée sur un mélange harmonieux d'arbres européens, tels que de beaux oliviers, des figuiers, des vignes, des abricotiers, des grenadiers, et autres arbres à fruit; mais j'y remarquai surtout une espèce asiatique de superbes figuiers d'Adam (*musa paradisiaca*), les seuls que je rencontrai sur ces bords (voyez la planche à la page 110)[1].

[1] Selon les chrétiens d'Orient, le *musa paradisiaca*, connu plus vulgairement sous le nom de *bananier*, est l'arbre du paradis terrestre qui portait le fruit défendu.

Certains écrivains de l'antiquité pensent que ce fut avec ses feuilles, et non avec celles du figuier, que nos premiers parents firent des vêtements pour se couvrir après leur désobéissance. Le texte de la Genèse dit, en effet, que ce fut avec les feuilles du figuier que le premier couple désobéissant se fit des ceintures lorsqu'il vit sa nudité : *Cumquè cognovissent se esse nudos consuerunt folia ficûs et fecerunt sibi perizomata*, cap. 3. Lorsqu'ils reconnurent qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures : tout porte à croire que c'est à cause de cet usage que le musa paradisiaca porte le nom de *figuier d'Adam*, que c'est lui qui servit à couvrir la nudité de nos premiers pères, parce que ses feuilles ont deux ou trois pieds de longueur, tandis que celles du figuier ordinaire sont beaucoup plus courtes. Chez les sauvages, même encore aujourd'hui, il en est qui s'en servent pour le même usage.

Tout autour sont des jardins potagers. Au milieu de cette plaine, la ville de Derne présente le coup d'œil le plus agréable. Ses rues sont très-régulières;

Cet arbre présente un grand nombre d'espèces ou variétés, tels que le *musa sapientium* (bananier des sages) de Linné, le *tando* ou bananier-cochon d'Amérique, et le *coffo* des Indes.

En Égypte, le musa paradisiaca est très-abondant, principalement aux environs de Rosette et de Damiette. On ne le cultive que dans les jardins, où il s'élève à dix et quinze pieds : il exige des arrosages fréquents, et donne du fruit presque toute l'année; mais l'automne est la saison où il produit davantage, et où le fruit est plus gros et de meilleur goût.

La tige du bananier est de la grosseur de la cuisse, ne porte aucune branche, se termine, à son sommet, par un beau bouquet de huit à dix feuilles simples très-belles, qui ont chacune jusqu'à un pied et demi de largeur; les plus externes de ces feuilles ont leur longueur dans une direction presque horizontale; les autres sont dirigées obliquement, et leur direction s'approche de la perpendiculaire à proportion qu'elles sont plus internes et plus jeunes.

Ces feuilles sont d'un vert très-agréable, très-lisses en dessous et comme satinées; elles sont entières et traversées dans le milieu par une forte nervure longitudinale très-saillante du côté de leur page inférieure; leur page supérieure est très-agréable, ornée d'une quantité de nervures très-fines, très-régulièrement parallèles entre elles, qui s'étendent transversalement et en ligne droite depuis la nervure longitudinale jusqu'au bord. Leur pétiole, très-fort, a un pied et demi et plus de longueur.

C'est du milieu de ces feuilles que sort le pédoncule commun qui porte les fleurs et les fruits. Ce fruit est extérieurement glabre (sans poils et bien lisse), d'un jaune pâle, long de cinq à huit pouces sur un pouce, un pouce et demi de diamètre, obtusément triangulaire, et d'une forme qui approche de celle de nos concombres. Leur chair ou substance interne est moelleuse, molle et jaunâtre, sucrée, aigrelette et agréable au goût.

Le régime pend de manière que, quand ces fruits sont parvenus à une certaine grosseur, son extrémité, libre au sommet, est beaucoup au-dessous de sa base ou de son origine.

La banane proprement dite, que donne le bananier à fruits longs, appelé *plantanier* par les Espagnols, est un des meilleurs

les maisons y sont basses, comme celles de ces contrées, bâties en petits cailloux cimentés avec de l'argile, petites, crevassées de toutes parts, et d'un

fruits et des plus utiles de l'Inde et de l'Amérique, où on les cultive aussi, surtout dans les Antilles, où ils sont d'une très-grande ressource pour la nourriture des nègres. Ils ne sont pas moins recherchés par les colons, qui les font servir habituellement sur leurs tables, et qui les mangent crus ou cuits, selon l'espèce.

La banane se mange ordinairement cuite sous la cendre, ou au four, ou bouillie dans l'eau avec de la viande salée. Elle est douce, très-nourrissante, et se digère facilement quand on n'en mange pas avec excès; elle resserre le ventre lorsqu'elle n'est pas encore mûre; elle relâche, au contraire, lorsqu'elle est dans sa maturité. Il y en a plusieurs variétés, mais la musquée est la meilleure. On la sert aussi dans les desserts et avec les sucreries sur les tables les plus délicates.

Les voyageurs européens, lors de leur départ des pays fertiles en bananiers, embarquent ordinairement une provision d'une sorte de farine qu'on fait avec la pulpe desséchée de ce fruit. Cette farine fournit, pendant la traversée, une nourriture saine et agréable dont ils se trouvent bien.

En certains endroits, on fait avec le fruit du bananier du pain qui est d'un très-grand usage. Dans les Antilles, on en fait une boisson très-usitée.

Les bananiers se plaisent dans un sol humide et frais et dans les endroits ombragés, le long des petites rivières et des ruisseaux; lorsqu'ils sont plantés, ils n'exigent d'autres soins que d'être sarclés deux ou trois fois l'année.

Ces plantes singulières ne fructifient jamais qu'une seule fois. Quand elles ont donné leur fruit, si leur tige alors n'a pas été coupée, elle se flétrit peu à peu, se sèche et tombe; mais, à peine un bananier a-t-il été abattu, qu'il est aussitôt remplacé par ses rejetons. Le premier d'entre eux, c'est-à-dire le plus élevé, croît alors rapidement, et ne tarde pas à donner des fruits à son tour. Dans les terrains où il se plaît, il fructifie douze mois, et même dix mois après sa plantation. Ainsi les bananiers se multiplient d'eux-mêmes très-facilement, et forment une génération non interrompue d'individus de la même espèce.

On coupe le plus souvent ces fruits un peu verts, et avant leur

aspect misérable. Elles décèlent la paresse des habitants, d'autant plus que les environs de Derne abondent en pierres propres à faire de la chaux, et

parfaite maturité; ils achèvent de mûrir quand ils sont détachés de l'arbre.

Les tiges de bananier, étant herbacées et épaisses, conservent longtemps leur fraîcheur après avoir été abattues. On les donne à manger aux bœufs et aux moutons qui les aiment beaucoup, et quelquefois on en fait une petite provision sur les vaisseaux, en guise de fourrage, pour en nourrir ces animaux dans les voyages de long cours. On peut retirer de ces tiges une espèce de filasse en leur donnant certaines préparations. Les feuilles de ce végétal sont aussi employées à divers usages. Celles du bananier appelé tando ou bananier-cochon servent aux habitants des Moluques de nappes et de serviettes dans leurs repas. Lorsqu'elles sont sèches sans être déchirées, on les polit et on les rend lisses et unies comme un papier brun et fin. Les Malais font avec ce papier de petits rouleaux dans lesquels ils enferment du tabac; ils mettent le feu à une extrémité, et ils introduisent l'autre bout dans la bouche pour fumer. Ils en enveloppent aussi diverses choses, surtout des tablettes de sucre, qu'on envoie quelquefois de cette façon en Europe.

On peut écrire des lettres sur ce papier; mais elles ne se conservent pas longtemps sans se briser.

Le cœur de la tige en fleurs du bananier tando se coupe en morceaux, se cuit, et sert de nourriture aux cochons.

Les gaînes des feuilles du bananier coffo sont d'une grande utilité aux habitants de quelques parties de l'Inde. Ils ont l'art d'en tirer des fils dont ils font deux sortes de toile d'une couleur jaunâtre, à peu près comme celle de la toile du chanvre écru. La plus commune est formée de fils grossiers teints en noir, en rouge ou en jaune; on en fait les vêtements. L'autre est fine et luisante comme de la soie; on la teint en noir, ou bien on la peint de diverses figures d'animaux et de fleurs : elle sert à faire des garnitures de lit, des canapés, et à embellir les appartements. On en fait des robes légères pour les dames du pays. L'écorce extérieure, qui est la gaîne la plus épaisse de ces feuilles, fournit des fils grossiers pour des câbles et des cordages.

les montagnes voisines sont couvertes de bois pour la fabriquer.

Le château du bey était au milieu de la ville:

Les habitants de *Manado* en font des espèces de sacs et des hamacs dans lesquels ils dorment.

Quoique cette note sur le musa paradisiaca soit déjà très-étendue, je ne puis passer sous silence quelques observations intéressantes que fait le père Labat.

« Quand la banane passe un peu au delà de sa maturité, dit cet écrivain, sa peau devient noire, et le dedans ressemble à du beurre. Le goût de la banane mûre est comparable à celui du coing et de la poire de bon chrétien joints ensemble, mais qui sont trop mûrs et qui commencent à se gâter. Ce goût n'a pourtant rien de désagréable, et on en mange avec plaisir. C'est une très-bonne nourriture, qui n'a que le défaut d'être un peu venteuse quand on la mange crue.

« Lorsque le rejeton sort de terre, il ne paraît d'abord que deux feuilles roulées ensemble, qui, en se déroulant, s'élargissent, et font place à deux autres qui sortent du même centre, roulées comme les deux premières, qui s'élargissent et s'épanouissent comme les autres, et qui, se succédant ainsi les unes aux autres en sortant toujours du même centre, font naître l'arbre en l'enveloppant de plusieurs feuilles les unes sur les autres, de manière que son tronc est comme un gros rouleau de plusieurs feuilles dont les extérieures servent d'écorce ou d'enveloppe à celles qu'elles renferment.

« Quand cet arbre a atteint sa hauteur naturelle, qui est pour l'ordinaire de dix à douze pieds, les feuilles qu'il pousse changent de figure, elles ne servent plus à le grossir, elles sortent absolument hors du centre auquel elles ne tiennent plus que par une queue d'un pouce de diamètre, ronde d'un côté et plate de l'autre, avec une croix dans le milieu. Cette queue a plus d'un pied de long; elle sert de nervure à toute la feuille, qui a sept à huit pieds de longueur et quinze à dix-huit pouces de large; son épaisseur est celle d'un parchemin; le dedans est d'un beau vert, le dehors est plus pâle et paraît comme argenté.

« Le bananier a toute sa grandeur à l'âge de neuf mois; il a pour lors neuf à dix pouces de diamètre; il est fort aqueux et fort tendre, et demande un terrain humide, gras et profond, car il lui

son extérieur n'était pas moins sombre ni en meilleur état que les maisons des particuliers.

Deux sources abondantes et d'une eau excellente descendent des collines qui s'abaissent vers Derne. L'une de ces deux sources, qui réunit ses eaux dans un aqueduc après avoir baigné les rues de la ville, sert pour arroser les plaines environnantes; l'autre est destinée au même usage pour le village de *Bemensura*, qui en est à trois quarts d'heure de distance.

D'après les noms que les habitants donnent à ces deux sources, on peut avoir une idée du prix qu'ils mettent dans ce pays à avoir de l'eau: ils appellent la

faut beaucoup de nourriture, et pour peu que cela lui manque, il ne profite pas et ne donne que des fruits avortés.

« A environ neuf mois, il pousse de son centre une tige d'un pouce et demi de diamètre et de trois à quatre pieds de long, qui se couvre presque entièrement de petits boutons d'un jaune verdâtre; cette tige, qui se trouve chargée de fruits, s'appelle régime, et ne parvient à parfaite maturité que quatre mois après que la tige s'est couverte de boutons. Un régime contient ordinairement depuis trente jusqu'à cinquante bananes. Rarement on laisse mûrir le fruit sur l'arbre; on coupe le régime tout entier lorsqu'on juge que les fruits sont arrivés à la grandeur et à la grosseur qu'ils doivent avoir; on suspend à l'air le régime, et on mange le fruit à mesure qu'il mûrit. A parfaite maturité, la couleur du fruit devient jaune, de verte qu'elle était sur l'arbre; il se couvre de quelques petites taches noires et devient mou au toucher.

« Ce fruit est bon de quelque manière qu'on le mange; avant son entière maturité, on le fait cuire, comme les navets et les carottes, avec la viande; on le fait rôtir sur le gril, on en fait des compotes avec du vin, du sucre et de la cannelle, etc...; on le met en friture, on en fait des beignets. On peut le faire sécher au soleil après l'avoir fendu en quatre morceaux, et on le conserve de cette manière deux années entières. » *Voyage aux îles d'Amérique*. (*N. du T.*)

première de ces deux sources *Haen-Derna* (pupille de Derne), et la seconde *Haen-Bemensura* (pupille de Bémensura)[1].

Les irrigations abondantes et continuelles qui, des montagnes voisines, descendent dans la plaine, jointes à la chaleur qui s'y concentre, donnent à la végétation un caractère de richesse et d'abondance difficile à exprimer.

Le territoire de Derne serait plus que suffisant pour nourrir une population moyenne qui voudrait s'y établir.

Les Arabes, dont les nombreux troupeaux paissent dans les montagnes environnantes, y apportent de la viande et du lait excellent. La plaine y produit toute espèce de jardinage; les fruits les plus exquis y viennent pendant l'hiver, à l'abri de la mauvaise saison.

Outre les productions du sol, les habitants des collines voisines y apportent quantité de miel que leur fournissent les abeilles qui abondent dans le creux des rochers : ils en font une branche de commerce qui leur est très-lucrative; mais malheureusement la barbarie étouffe toutes ces ressources de prospérité.

[1] Je crois que notre voyageur commet ici une erreur et dans l'orthographe du mot *haen*, qui s'écrit *aïn*, et dans sa signification: *aïn*, en grec, signifie *œil...*, *source...*, et je crois que cette dernière signification convient mieux que celle qu'il donne. Je pense qu'il faut dire source de Derne, et source de Bemensura, noms qu'on leur a donnés pour les distinguer l'une de l'autre, et pour indiquer leur destination. (*N. du T.*)

Les habitants de Derne ne sont pas à l'abri des attaques des Bédouins, qui viennent souvent à main armée saccager leur ville; et s'ils parviennent à se soustraire au fer des assassins, ils ne peuvent éviter les exactions de leurs gouverneurs.

Le fatalisme, qui a sa source dans l'ignorance que la religion du prophète leur a inspirée, les expose continuellement à être attaqués de la peste qui leur est apportée d'Égypte. A l'appui de cette pernicieuse doctrine, la peste y fit tant de ravages il y a quelques années, que la population de Derne, qui était de sept mille âmes, fut réduite à cinq cents; le peu d'habitants qui reste est tous les jours exposé à être de nouveau emporté par ce fléau.

Les États-Unis eurent, pendant un temps, le projet de former un établissement à Derne. Ils en demandèrent la permission au pacha, qui la leur refusa. Pendant cet intervalle, d'autres motifs de discorde étant survenus à ce sujet, ils s'en emparèrent de vive force, sans s'arrêter à ce refus. Je ne sais pourquoi, peu de temps après, ils ont abandonné leur projet, en y laissant une batterie de six pièces de canon et un moulin à eau, qui continue à être en activité, et fait l'admiration des indigènes qui viennent le voir.

Peut-être est-ce le défaut d'un port à Derne qui empêche qu'une puissance étrangère, qui désirerait avoir un pied à terre dans la Méditerranée, vienne s'y établir: outre que ce golfe n'offre ni commodité ni asile sûr pour les navigateurs, la rade est coupée par des rochers sous-marins qui tiennent à la base

des montagnes voisines, et s'avancent sous l'eau.

Les navigateurs appellent cet archipel sous-marin les *écueils scieurs*, parce que les câbles, en passant par-dessus, se trouvent usés et coupés par le frottement. Mais, près de la pointe du cap Bon Andrea, la mer forme un vaste golfe où les gros navires trouvent un abri contre le mauvais temps.

La situation de ce port entre Apollonie et Derne indique la position de l'antique *Naustadmus*, qui, selon Strabon et Ptolémée, était une station navale des Cyrénéens; mais je n'en parlerai pas, ne l'ayant pas visitée. On retrouverait même difficilement l'antique Derne, par le défaut de documents des anciens géographes, si un bastion de vieille construction, qui du côté de la mer l'environne de toutes parts, ne témoignait l'identité de la position de cette ville antique.

A l'appui de cette autorité, qui éclaircit tout doute à cet égard, vient encore sa situation, que l'on trouve indiquée dans les archives de cette ville, et son ancien nom, qu'elle a conservé.

Nous trouvâmes à Derne des traces récentes de la cruauté que le bey rebelle avait exercée avant son départ. Le pavé du château était encore teint du sang des victimes que le monstre avait sacrifiées à ses soupçons. Les premiers qui furent immolés à sa barbarie furent ses esclaves, d'abord, parce qu'ils l'embarrassaient dans sa fuite, qu'ensuite il ne voulait pas qu'on pût jouir de ce qui lui avait appartenu. Tant de cruauté lui aliénèrent l'esprit de ces mêmes tribus qui avaient le plus chaudement em-

brassé son parti, et qui, après l'avoir accompagné en petit nombre jusqu'au golfe de Bomba, l'abandonnèrent aussitôt qu'elles apprirent notre arrivée à Derne.

Pendant le court séjour que nous fîmes en cette ville, les chefs de ces tribus ayant envoyé leur soumission à notre bey, encouragés par le bon accueil qu'il fit à leurs émissaires, ils vinrent eux-mêmes se justifier le mieux qu'ils purent de leur conduite. Notre bey, les reçut amicalement et se montra satisfait de leur démarche ; il leur demanda seulement que vingt-trois des leurs, choisis parmi les plus riches, fussent envoyés en otage à Tripoli, pour rassurer le pacha sur leur foi. Les Bédouins y consentirent volontiers. De suite ces otages furent conduits dans cette ville sous bonne escorte : ces malheureux ne se doutaient guère du sort qui leur était réservé.

CHAPITRE XV.

DE DERNE A BOMBA, ET RETOUR.

L'armée tripolitaine se dirige sur le golfe de Bomba. — Route peu sûre de Derne à Bomba. — Arbousier commun; description de cet arbrisseau. — Situation du golfe de Bomba, présumé être le port de Ménélaüs, cité par les anciens historiens. — Bomba, repaire des brigands qui infestent ces contrées. - Seule route de la caravane des pèlerins de Maroc à la Mecque. — L'armée séjourne peu à Bomba.—Description succincte de l'Afrique.— Retour de l'armée; sa marche vers Ben-Ghazi à travers la Pentapole. — Situation du jardin des Hespérides. — Contrée d'Aujelah, l'ancien pays des Augiles d'Hérodote. — Sa situation et sa description.

NOTRE arrivée à Derne, la soumission des tribus révoltées, laissèrent le frère rebelle sans espérances, et firent présumer qu'étant resté seul, il se disposerait à quitter les États de son père pour aller au Caire se mettre en sûreté auprès du pacha Mahmet-Aly, son parent.

D'après cette nouvelle et l'état d'abandon dans lequel les tribus l'avaient laissé, il fut décidé dans le conseil du bey que l'armée se dirigerait sur le golfe de Bomba.

Un général expérimenté, dans la crainte de compromettre l'existence de son armée sous le rapport des vivres, aurait hésité à s'aventurer inconsidérément pendant huit jours de route à travers un pays qui était le foyer de la rébellion; mais nous fûmes

entièrement livrés à la bonne foi des habitants, à laquelle nous ne devions guère nous fier, nous trouvant au milieu de mécontents qui pouvaient le devenir davantage par notre présence, et de ceux que notre arrivée devait mécontenter. Mais la poltronnerie de l'ennemi nous avait donné une grande réputation de bravoure; nous passions pour des gens invincibles, malgré que personne n'eût été ni vainqueur ni vaincu, puisqu'aucun des deux chefs d'armée n'avait cherché ni trouvé l'occasion de se mesurer avec son ennemi.

Je ne parlerai pas de ce trajet que nous fîmes fort vite, n'ayant sur la route ni marabouts à visiter, ni provisions à recueillir pour nous arrêter; mais je dirai que le terrain inculte que nous trouvâmes nous parut le même que celui de la Cyrénaïque; nous y remarquâmes aussi beaucoup de traces des peuplades qui l'avaient habité. Nous rencontrâmes sur cette route des sites montueux et pittoresques, ombragés par des arbres épais et toujours verts, parmi lesquels on voit dominer les cyprès, les arbousiers [1], le genévrier phénicien, les myrtes, les caroubiers,

[1] L'arbousier commun, *arbustus unedo* de Linné; *caule arboreo, foliis glabris, serratis, baccis polyspermis :* tige en arbre, feuilles glabres, en dents de scie, baies à plusieurs semences.

Cet arbrisseau croît naturellement en Espagne, dans les provinces méridionales de la France et dans l'île de Corse, aux lieux pierreux et montagneux. Dans le royaume de Léon, en Espagne, il y a des montagnes qui en sont couvertes. Sa racine est assez grosse et dure; sa fleur est blanche, approchant de celle du muguet, disposée en grappes à l'extrémité des rameaux, et d'une odeur agréable. Aux fleurs succèdent des baies rondes, pendantes,

et les lauriers en quantité, pittoresquement grou
à travers les rochers, qu'ils ornent de mille m
nières.

Ce terrain est inégal et coupé, mais jamais p
des prairies, comme on le voit dans les montag
de la Cyrénaïque. C'est ce défaut de pâturages c
fait déserter ces lieux par les tribus nomades des e
virons.

La région boisée et élevée de ces contrées
abondamment pourvue de sources d'eau fraîc
et limpide. Nous fûmes fort heureux de pouvo

et succulentes, jaunes avant leur maturité, et d'un beau ro
quand elles sont mûres. On les nomme arbouses; elles ont quel
ressemblance avec les grosses fraises *; elles se divisent en c
loges qui renferment plusieurs semences menues et osseuses.

Si cet arbrisseau, que l'on nomme aussi fraisier en arbre, n
tait point si délicat, il serait très-propre à mettre dans les re
ses; il offre une décoration pittoresque et riante. On le voit p
que toujours en fleurs ou chargé de fruits; quelquefois mêm
porte l'un et l'autre tout ensemble, parce que ce fruit, qui
presque une année entière à mûrir, demeure sur l'arbre jusq
ce que la fleur nouvelle soit venue. Il fleurit principalement
juillet et en août. Les merles et les grives, et surtout les enfa
sont très-friands de ce fruit. Les abeilles vont volontiers su
fruit de l'arbousier, et les chevreaux mangent ses feuilles. Le l
de cet arbre est blanc, propre à de certains ouvrages, comme
en fait aujourd'hui à Paris. En médecine, l'écorce, les feuilles e
fruit sont estimés astringents.

* Les anciens auteurs, Théophraste, Galien et Hesychius ont confo
ces deux fruits; Ovide, cependant, les a nettement distingués dans ce ve

Arbuteos fetus montanaque fraga legebant.
(*Mét.*, liv. I.)

« Ils cueillaient le fruit des arbousiers et les fraises des montagnes. »

dans cette saison, accablés par la fatigue d'une route brûlée par le soleil, apaiser la soif qui nous dévorait.

Après huit jours de route, nous sortîmes de ce lieu sauvage; nous nous trouvâmes en vue de la Méditerranée et du golfe de Bomba.

Ce port est entouré de hautes montagnes escarpées, qui le bornent à l'occident, et forment le cap *Rasat;* du côté de l'orient, elles s'abaissent graduellement en collines douces et peu élevées, présentant à l'horizon une plaine étendue.

Du cap Rasat, on voit sortir hors de l'eau trois énormes écueils qui se prolongent comme des îles vers la partie orientale du golfe.

Les géographes placent dans le port de Bomba le port de *Menelaüs*, cité par Hérodote et Ptolémée, Strabon, Scylax, et par d'autres auteurs [1].

L'arbousier est peu sensible au froid, et, lorsqu'il a acquis une certaine consistance, il faut des hivers rudes pour lui faire perdre ses feuilles et quelques branches; cependant il est dans le cas de craindre la gelée, et aux environs de Paris on le cultive dans des caisses qui permettent de le garantir du grand froid en le rentrant.

Poiret, dans son *Voyage en Numidie*, rapporte que cet arbre ne fait pas seulement l'ornement des montagnes de la Numidie, mais il offre encore au voyageur, dans les mois de janvier et de février, des fruits très-agréables au goût, de la couleur et de la forme d'une fraise.

[1] La position que donne notre voyageur au port de Menelaüs se rapporte assez exactement avec celle des anciens historiens Hérodote et Strabon.

Le premier de ces auteurs s'exprime ainsi : *Atque in continente est portus Menelaüs* (lib. IV); et le second dit : « Ensuite vient le « port de Menelaüs et le petit cap d'Ardanaxes où l'on trouve un

Quoique la domination des Cyrénéens se soit étendue jusque-là, autant que j'ai pu m'en apercevoir dans le court séjour que nous y fîmes, ils n'ont pas laissé de grandes traces de leur puissance.

Les Bédouins rapportent généralement que, dans le fond du golfe, on trouve, un peu avant dans les terres, un lac ayant dans le milieu une île qui possède de belles ruines antiques.

Nous étions alors à la frontière du royaume de Tripoli et de l'Égypte, limites vagues et indéterminées, parce que, sous les gouvernements despotiques, le pouvoir se concentre toujours dans la personne du souverain, et hors de cette sphère, tout est anarchie.

Cette étendue de pays limitrophe aux deux royaumes est encore, comme elle a été de tout temps, le repaire des brigands et des malfaiteurs; elle est devenue l'asile de tous les fuyards, de tous les déserteurs des deux États, qui y sont en très-grand nombre. Ils dressent leurs tentes aux environs du golfe : de là ils font des excursions dans les pays voi-

« mouillage. » *Tùm portus Menelaüs et Ardanaxes humile promontorium, non tamen carens statione* (lib. XVII).

Ce port tire son nom de Menelaüs, qui y aborda au sortir de l'Égypte. Ce port est resté célèbre dans l'histoire grecque. Ce fut là, rapporte Plutarque, qu'Agésilas, retournant d'Égypte à Sparte, fut jeté par une tempête violente excitée par les approches de l'hiver. Il y termina sa carrière glorieuse à l'âge de quatre-vingt-quatre ans : *Porrò tempestate per hiemen obortâ navibus circà Libyam ad locum quemdam perlatus quem Menelai portum nuncupant, decessit, postquam annos vixisset quatuor et octoginta* (*De Agesil.*).

(*N. du T.*)

sins, dépouillent les pèlerins, les caravans qui vont à la Mecque, et qui tombent dans leurs mains.

Cette route est la seule que prennent les Marocains, qui sont plus zélés pour la loi du pophète que les autres mahométans. L'équipement de ces malheureux pèlerins ne devrait pas cependant être dans le cas de tenter leur rapacité. Enveloppés dans un vieux bernus noir et usé, pieds nus, la tête découverte, n'ayant pour toutes provisions qu'une outre remplie de farine d'orge, ils sont plutôt faits pour exciter la pitié de ceux qui les rencontrent que pour tenter des voleurs ; quelquefois aussi, sous cette apparence de pénitence, le pèlerin cache sa poudre d'or que les caravanes de la Mecque rapportent de l'intérieur de l'Afrique à Maroc, où il s'en fait un grand débit [1]. Pour peu que les pèlerins soient soup-

[1] Dans le pays, on appelle cette poudre d'or *tibbar*.

Avant de clore cette traduction, je ne laisserai pas échapper l'occasion de dire en passant deux mots sur l'Afrique, sur son étendue, sa population, l'origine de son nom, sur ce pays enfin dont nous occupons présentement un si petit coin.

Cette troisième partie du globe est l'antique berceau de l'histoire. Les Grecs appelaient l'Afrique Libye : *Africam Græci Libyam appellavere* (Plin., lib. v), comme je l'ai déjà dit dans nne note du chap. 3.

Les uns faisaient dériver le mot *Libye* du nom d'un fils d'Hercule le Libyen ; les autres du nom d'une fille d'Epaphus, fils de Jupiter.

Les Grecs y établirent des colonies, comme on le verra dans l'histoire de Cyrène, à la fin de ce volume.

Les Romains, qui l'occupèrent après, la divisèrent en cinq parties principales : l'Égypte, la Mauritanie, l'Afrique, la Libye et l'Éthiopie, qui furent ensuite subdivisées en provinces, savoir, en commençant de l'orient à l'occident : la Libye, la Marmarique, la Cyrénaïque, la Syrtique, l'Afrique, la Numidie, la Mauritanie,

çonnés de ce transport, ils sont entièrement dépouillés.

Il y a quelques années que l'oncle de l'empereur de Maroc, quoique escorté de trente mille des siens, fut attaqué par ces hordes de brigands, et pillé, ainsi que toute sa troupe.

Quand ils ne trouvent point de pèlerins à dévaliser, ils volent des bestiaux aux tribus voisines.

et l'Éthiopie, sous lequel nom on comprenait tout l'intérieur du continent qui était encore inconnu.

L'Afrique fut successivement occupée par les Grecs, les Romains, les Perses, les Vandales, les Sarrasins et les Turcs. Les races primitives qui habitèrent l'Afrique furent les Égyptiens, les Arabes, les Maures, les Nègres ou Éthiopiens et les Hottentots. De ces premières origines dérivent l'immense quantité de peuplades ou tribus diverses qui sont aujourd'hui répandues sur ce continent. Plusieurs sources du nom d'Afrique ont été données sans qu'on ait pu dire quelle était la véritable. Un auteur arabe, Ibni-Alraquiq, dans sa *Généalogie des Africains*, lui donne le nom d'Afrique d'un roi de l'Arabie Heureuse appelé Ifriqui, qui régnait en Arabie 1458 ans avant J.-C., lequel conduisit plusieurs tribus de Sabéens dans la Barbarie orientale. On ne sait si c'est en conquérant, comme le disent quelques auteurs arabes, ou s'il fut contraint de s'y réfugier par les rois d'Assyrie, qui le chassèrent de ses États, comme le prétendent plusieurs autres *. Josèphe fait ressortir le nom d'Afrique, d'Afer, petit-fils d'Abraham. Bochard le prend dans le mot arabe *ferik* ou *faruk* (épi), nom qui désigne la fertilité de ce pays en grains, puisqu'on la représente tenant en main une corne pleine d'épis. D'autres étymologies, telles que celles de Thevet, de Festus et d'autres auteurs arabes se présentent; mais il est inutile, je pense, de les mentionner ici.

Cette vaste péninsule est coupée par l'équateur; elle est, pour

* Les Sabéens habitaient la Sabée, contrée de l'Arabie Heureuse qu'on nomme aujourd'hui Yémen. Ils étaient descendants de Saba, fils de Chus et petit-fils de Cham, suivant saint Jérôme.

Au milieu de cette horde de rebelles, nous devions nous attendre à n'en pas sortir sans avoir été volés : c'était le moindre inconvénient. À notre arrivée, ces bandits levèrent leur camp ; ils vinrent se placer à quelques milles de distance du nôtre. Notre bey les eût attaqués et entièrement détruits, mais ils s'étaient réfugiés sur le territoire de *Massar* (c'est ainsi qu'ils appellent le Caire) ; il ne voulut pas le violer.

Le jour de notre départ de Bomba, ils vinrent reprendre leur place ; nous poursuivîmes notre

ainsi dire, presque entourée de mers, excepté du côté de l'Asie, à laquelle elle est jointe par l'isthme de Suez, qui a 25 lieues de longueur. Au nord, elle est baignée par la Méditerranée, qui la sépare de l'Europe, à l'est par le golfe Arabique et l'océan Indien, au couchant par la mer Atlantique, qui la sépare de l'Amérique, et au sud par le grand océan Austral.

Sa forme est celle d'une pyramide dont la base repose sur la Méditerranée, depuis l'embouchure du Nil jusqu'au détroit de Gibraltar ; sa longueur, du sud au nord, est évaluée, par un de nos célèbres géographes, à plus de 1,820 lieues, sur une largeur, de l'est à l'ouest, de 1,650, et sa superficie a plus de 1,750,000 lieues carrées.

Quant à sa population, les incertitudes sont si grandes, que toute estimation positive serait déplacée. Cependant, d'après les divers rapports plus ou moins élevés, on peut, en prenant un terme moyen, évaluer le maximum de la population africaine à 70,000,000 d'habitants.

Tantôt aride à l'excès, tantôt marécageux ou noyé sous les eaux, le sol de l'Afrique offre des contrastes singuliers, et si cette partie du globe est restée si longtemps inaccessible à l'ambition des conquérants, à l'avidité commerçante et à la curiosité des voyageurs, c'est dans sa forme physique et on peut dire aussi dans les mœurs barbares de l'intérieur qu'il faut chercher la cause principale de cet isolement. (*N. du T.*)

route, et feignîmes de ne pas nous en apercevoir.

Aussitôt arrivés à la frontière du royaume, nous considérâmes notre expédition comme terminée et conduite à bon port, puisque, depuis Tripoli jusqu'aux confins de l'Égypte, tout était soumis, du moins en apparence. Nous hâtâmes donc notre retour, en revenant par le même chemin jusqu'à Labiar.

Je ne parlerai plus de cette route, dont le récit deviendrait, pour le lecteur, aussi ennuyeux qu'il était consolant pour moi de la reprendre, parce que, arrivés à Labiar, nous nous dirigeâmes vers la partie maritime de la Cyrénaïque qu'il me restait à voir.

A peine arrivés à Labiar, nous tournâmes au nord; après être descendus des montagnes, nous prîmes la route de Ben-Ghazi; notre bey voulait se trouver en cette ville avant que le Ramadan commençât, parce que le jeûne que les mahométans observent pendant tout ce temps n'eût pas remis nos soldats de la fatigue du voyage.

Au sortir des montagnes de Labiar nous nous trouvâmes en vue de la mer. A la base de cette chaîne s'ouvre une immense plaine qui s'avance jusqu'au rivage, et s'étend à vue d'œil au couchant et au levant.

Les monts cyrénaïques s'abaissent insensiblement vers cette plaine; mais s'élevant ensuite progressivement à l'est, ils en suivent la lisière, et finissent par s'élever à pic au-dessus du niveau de la mer.

Le versant de ces montagnes étant continuellement rafraîchi par les vents du nord, et échauffé de

suite par l'ardeur des vents du sud, se couvre d'une brillante verdure; pour peu qu'il fût cultivé, il deviendrait encore plus fertile.

Je ne sais pas si sur la cime des montagnes de la Cyrénaïque le châtaignier trouverait le terrain humide qui lui est nécessaire; mais je n'en ai point rencontré. Tout le penchant de ces hauteurs pourrait être couvert de vignes et d'oliviers. Sur les collines voisines de la mer, il n'est pas de fruits qui n'y vînt avec succès, et il est pénible de voir ces immenses plaines incultes et abandonnées depuis le bas des montagnes jusqu'au rivage, tandis qu'on pourrait y introduire avec succès toute espèce de culture.

Dans les beaux temps de la Pentapole cette région jouissait d'une grande réputation de fertilité. C'est dans cette contrée que l'on avait placé le fabuleux et magique jardin des Hespérides, dont l'étendue était si exiguë, d'après le rapport de Scylax. Le tableau de leur situation et de leur fécondité, que nous en a transmis cet auteur dans son *Périple*, confirme tellement leur état primitif, que je ne puis, quoique j'en aie déjà parlé plus haut, m'empêcher de reproduire ici littéralement son récit : « Cyrène n'a point de port, puisqu'elle est « bâtie sur un sol élevé et escarpé jusque vers le « jardin des Hespérides. Le golfe formé par le cap « Phycus est inabordable. Là se trouvent ces jardins. « C'est une enceinte de dix-huit orgyies[1], taillée à

[1] L'orgyie était une mesure grecque qui équivalait à cinq pieds huit pouces de France, selon Strabon. (*N. du T.*)

« pic, de forme circulaire, de manière que l'on ne « peut y descendre d'aucun côté. Elle a en tous sens « deux stades, tant en largeur qu'en longueur. Ce « jardin est planté d'arbres touffus dont les rameaux « sont entrelacés, parmi lesquels on voit le lotus, « des pommiers de toute espèce, des grenadiers, « des poiriers, des arbousiers, des mûriers, des « vignes, des myrtes, des lauriers, du lierre, des « oliviers, des amandiers, des noyers et autres arbres « à fruits. »

On reconnaît aisément dans ce récit la nature et le sol de la région cyrénaïque. Au milieu de ces rocs escarpés et élevés au-dessus de la mer qui bordent la plaine est situé le jardin des Hespérides. On voit aussi, d'après cette belle végétation dont parle Scylax, que tout y venait presque sans culture, et qu'on pouvait y en introduire davantage.

Callimaque, qui, à n'en pas douter, connaissait le pays où il était né, dit qu'avant qu'Apollon eût guidé la colonie grecque de Thera à la fontaine de Cyrène, *Auzilah*, qui était un canton de la Cyrénaïque, était encombré de forêts [1].

[1] Les forêts que Callimaque dit être si nombreuses dans le territoire d'*Auzilah* étaient des forêts de dattiers dont les productions étaient abondantes, selon Léon l'Africain : *Satis bona hic dactylorum copia*. C'était là, ainsi que j'en ai fait mention au texte d'Hérodote, dans le sixième chapitre de notre voyage, que les Nasamons allaient faire une copieuse récolte de dattes.

Ce pays était habité par les Augiles, et était enclavé dans la Libye cyrénaïque, à dix journées de marche à l'ouest du temple d'Ammon (Hérod., liv. IV, ch. 182). C'était la route qui conduisait de la Mauritanie en Égypte, à travers le désert de la Libye inté-

C'est à tort que M. Gosselin, fondant son opinion sur une incertitude alléguée par Strabon sur la situation des Hespérides, a refusé aux anciens la con-

ieure, comme on le voit dans Léon l'Africain : *Sita est hæc regio, à viâ publicâ quæ à Mauritaniâ per Libyæ desertum ad Ægyptum ucit* (liv. VI, *Descript. de l'Afr.*).

Cette contrée est aujourd'hui l'gugelah moderne, dépendante du achalik de Tripoli.

C'est toujours, comme jadis, une espèce d'île habitable et habi-tée, à dix journées de Barcah, vingt-six du Fezzan, vingt-sept du aire, et à cent soixante-dix milles des bords de la Méditerranée. 'est une station très-importante pour les caravanes.

Le géographe nubien Edrisi représente Augelah, qui est le chef-eu du canton, comme une petite ville assez misérable d'un mille e circuit environ. Elle est mal bâtie, et les rues en sont étroites t malpropres; les maisons sont de pierres calcaires tirées des mon-agnes voisines; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée; les appartements ont obscurs, ne recevant la lumière que de la porte; ils sont pour ordinaire disposés autour d'une petite cour, sur laquelle donne entrée de chaque chambre afin d'y procurer plus de jour. Les difices publics ont un aspect encore plus misérable. Une partie e ses habitants est adonnée au commerce qui se fait entre l'Égypte t le Fezzan, à cause de sa situation, qui est au milieu de ces deux ontrées, comme Pline l'explique : *Augilæ ipsi medio feres patio ocantur ab Æthiopiâ quæ ad occidentem vergit, et à regione quæ uas Syrtas interjacet, pari utrinque intervallo* (lib. V, § 3). « On place les Augiles à égale distance du chemin qui conduit, d'une part, à l'Éthiopie occidentale, et, de l'autre, à la contrée située entre les deux Syrtes. »

Les gens de la campagne s'occupent de jardinage et d'agricul-ure; mais, sous ce dernier rapport, ils ne sont pas très-avancés.

Les femmes sont très-habiles à fabriquer de grosses étoffes de aine de cinq verges de longueur et d'une verge et demie de lar-geur, qu'on nomme *a'bbéh* et dont on envoie des quantités consi-dérables au Fezzan.

Dans le territoire d'Augelah on compte quatre endroits habités : *Augelah* qui est le plus important, et où le bey fait sa résidence ; *Majabrah*, *Meledilah*, et *Guizarah* qui est le plus oriental. Horne-

naissance physique de ce lieu enchanté, où tout n'était pas entièrement fiction : c'est ce qui a servi de base à cette fable [1]. Je cite ici l'interprétation qu'il a déduite de ce passage: « Que ce prétendu jar- « din n'était autre chose qu'un terrain susceptible « de culture au milieu des sables, comme est la « grande oasis. »

Il n'y a point d'oasis sur ces bords. Cet auteur attaque mal à propos l'autorité de Strabon relativement au jardin des Hespérides, parce que le passage

mann qualifie de nom de villes les trois premiers. Majabrah et Meledilah sont voisins l'un de l'autre, et tous deux environ à quatre heures de distance d'Augelah.

Les environs de cette oasis sont des plaines sablonneuses; cependant le sol y est assez fertile lorsqu'il est bien arrosé. On n'y cultive pas suffisamment de blé pour la consommation des habitants, mais on en importe d'Égypte, et les Arabes de Ben-Ghazi, ville située à environ treize journées de distance, y portent aussi chaque année du froment, de l'orge et des troupeaux de moutons.

Son étendue en largeur, de l'est à l'ouest, est d'une journée de marche. Les habitants de cette contrée parlent généralement l'arabe, mais leur idiome vulgaire est un dialecte semblable à celui de Syouah, c'est-à-dire, le breber langue primitive de l'Afrique.

Depuis 1814 seulement, après deux tentatives malheureuses, qu'ils firent en 1811 et 1813, les habitants d'Augelah sont parvenus à se rendre directement par le désert à Wadey et à Borgou, d'où ils tirent des esclaves dont ils font le commerce avec le Caire, et cette communication plus courte les dispense de les faire venir du royaume de Fezzan.

Augelah est du petit nombre des villes du territoire africain qui aient conservé leur ancien nom dans son intégrité (Horn., *Voyage dans l'Afrique septentrionale*). (*N. du T.*)

[1] Recherches sur la géographie des anciens, pag. 140.

de cet ancien historien, de l'avis de tous les savants, est tronqué, de manière que les auteurs Salmatius et Casaubon ont dit qu'ils avaient employé tous leurs soins à le rétablir.

Je ne doute point que la description enchanteresse que les poëtes ont donnée de ce jardin n'ait été faite aux dépens de la vérité, et que ceux qui ne connaissent pas les localités y aient trop inconsidérément ajouté foi. Dans ce cas, l'inspection seule des lieux, comparée avec le récit des anciens géographes qui visitèrent ces contrées, peut déterminer d'une manière précise le lieu dont il est question.

A peine fûmes-nous arrivés sur ces collines, que nous rencontrâmes de nombreux vestiges des anciens peuples qui habitèrent ces lieux. Nous y trouvâmes quantité de puts creusés dans le roc et tellement profonds qu'il nous fallut cent pieds de corde et plus, pour puiser de l'eau qui était fort bonne. Ces puits avaient tout autour des débris de réservoirs ; on voyait de distance en distance des ruines d'aqueducs qui devaient s'étendre dans les terres voisines, et parfois des traces d'anciennes routes, qui, selon moi, devaient conduire aux villes les plus remarquables situées sur ces bords.

J'en ferai mention plus avant, en parlant de Ben-Ghazi, où je me reposai des fatigues de la route.

CHAPITRE XVI.

DE BEN-GHAZI[1].

Arrivée de l'armée à Ben-Ghazi. — Étang des environs de cette ville peuplé d'oiseaux aquatiques et de phénicoptères. — Description de cet oiseau. — — Opinion de l'auteur sur cet étang présumé être le lac Triton de Strabon. — Erreur de cet ancien géographe sur la situation de ce marais tritonide démontrée par les auteurs modernes. — Description de l'algue marine. — Commerce étendu de Ben-Ghazi.

BEN-GHAZI est située à l'extrémité d'une plaine qui s'étend, vers la mer, dans un golfe ouvert au nord, où peuvent se mettre à l'abri les petits bâtiments. Les écueils qui sont à l'entrée de cette baie en empêchent l'abord aux vaisseaux, et la rendent en outre très-dangereuse aux pilotes peu experts sur ces côtes.

Dans les mauvais temps, les gros navires se réfugient dans la rade de *Tajuni*, à cinq milles à l'ouest de Ben-Ghazi.

Au haut de la ville, il y a un étang qui communique avec la mer par un canal étroit où peuvent entrer les barques de pêcheurs. Ses eaux sont fréquentées par des phénicoptères[2] et autres oiseaux

[1] Notre voyageur écrit *Bengasi*, mais le mot arabe est *Ben-Ghazi*. (*N. du T.*)

[2] Cette espèce d'oiseau étant fort peu connue, j'ai mis ici en entier la description qu'en fait Mauduyt.

Le mot *phénicoptère* est un nom que les Grecs avaient donné à

aquatiques. Si, comme l'indiquent les restes d'anciens édifices qui sont au dedans et au dehors de la ville, Ben-Ghazi a été bâtie presque sur les ruines

l'oiseau que l'on nomme aujourd'hui *flamant*, qui signifie, selon son étymologie, *oiseau aux ailes de flamme*, et qui peint bien le phénicoptère, dont les ailes sont, en effet, d'un rouge très-vif. On le désigne encore par le nom de *becharu*, à cause de la figure particulière de son bec, qui est courbé comme le manche d'une charrue.

« Cet oiseau, dit Mauduyt, est seul de son espèce, et compose lui seul un genre particulier. Ses caractères sont : quatre doigts, dont les trois antérieurs se trouvent joints ensemble par des membranes entières, celui de derrière est séparé ; les jambes avancées vers le milieu du corps hors de l'abdomen, et plus longues que le corps ; le bec assez gros, dentelé, courbé en bas vers le milieu de sa longueur, la mandibule inférieure plus large que la supérieure ; la partie inférieure des jambes dégarnie de plumes.

« Le phénicoptère a le corps peu épais, les jambes et le cou menus et excessivement longs. Cette disposition et la forme singulière de son bec le rendent un oiseau en quelque sorte bizarre, mais distingué par la beauté de son plumage. Il a les pieds palmés quoiqu'il ne nage pas et qu'il ne fréquente pas les rivages. Ces oiseaux diffèrent beaucoup par la taille et même par le plumage. Ceux qu'on voit le plus ordinairement ont quatre pieds et quelques pouces du bout du bec à celui de la queue, et environ six pieds jusqu'à l'extrémité des doigts ; ils ne sont guère plus gros que l'oie domestique ; leur envergure est de cinq pieds quelques pouces, et les ailes pliées s'étendent jusqu'au bout de la queue ; les yeux sont petits, l'iris est ordinairement rouge ; tout le plumage est d'un très-beau rouge, plus vif cependant sur les ailes, excepté les grandes pennes, qui sont noires ; le bec, la partie nue des cuisses, les jambes, les doigts, leurs membranes et les ongles sont rouges, mais le bec est noir par le bout.

« Dans la première année, les phénicoptères ont le plumage varié de blanc et de gris, excepté les grandes pennes de l'aile, qui sont déjà noires ; le bec et les pieds sont gris. Dans la deuxième année, la tête, la gorge et tout le corps sont d'un blanc animé par une teinte couleur de rose ; les grandes pennes de l'aile sont noires, les plumes scapulaires et les couvertures des ailes sont d'un rouge assez vif, et c'est alors que cet oiseau mérite vraiment l'épithète

de l'antique Bérénice, il faut reconnaître dans cet étang le marais Tritonide de Strabon. Mais, dira-t-on, que sont devenus alors la petite île et le temple

aux ailes de flamme que les Grecs lui avaient donnée; il a le bec et les pieds jaunes, ou d'un jaune rougeâtre, avec l'extrémité d'un bleu noirâtre. Ce n'est qu'à la troisième année que le phénicoptère devient tout rouge, et tel que nous l'avons décrit d'abord; et comme il y a de ces oiseaux d'un rouge plus vif les uns que les autres, il est très-probable que ce sont les mâles qui sont le plus fortement colorés.

« Le phénicoptère, continue Mauduyt, habite, en général, les contrées du midi; on le trouve dans l'ancien continent, depuis le bord de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus centrale de l'Afrique; les côtes qu'il fréquente en Europe sont celles d'Espagne, d'Italie, de Provence, du Languedoc, particulièrement vers Montpellier, Martigues et les marais près d'Arles.

« Ces oiseaux sont très-communs sur les côtes occidentales de l'Afrique; ils voyagent, mais seulement entre les latitudes méridionales. Ceux que l'on voit quelquefois dans l'intérieur des terres et dans les régions septentrionales sont égarés et hors de leur route; ils volent souvent en groupes très-nombreux, et quelquefois ils voyagent seuls. Ils font leurs nids sur les terres basses et noyées, où sont des amas d'une terre glaiseuse, relevés d'environ vingt pouces; ils ont la forme d'un cône tronqué, dont la base, qui a un pied et demi de diamètre, reste plongée dans l'eau, et dont le sommet, à sec, creux et déprimé, reçoit immédiatement les œufs sans aucune autre préparation.

« On rapporte que la femelle couve ses œufs les jambes pendantes et tombant dans l'eau, comme un homme assis à califourchon sur un tabouret. La ponte est de deux à trois œufs blancs, gros comme ceux de l'oie, un peu plus allongés. Les petits, peu de jours après leur naissance, courent avec une singulière vitesse, mais ils ne volent que quand ils ont acquis à peu près toute leur grandeur.

« Ces oiseaux se nourrissent de coquillages, de frai de poissons, d'insectes aquatiques; ils cherchent leurs aliments en enfonçant leur bec dans la vase, et en la remuant continuellement avec leurs pieds, qu'ils agitent en les levant et en les baissant sans cesse; ils

de Vénus, qui s'élevaient au milieu de ce lac? Où est le fleuve *Laton* ou *Léthé*, qui devait avoir son embouchure sur cette plage? Je répondrai que la dispari-

mangent aussi du poisson, et les dentelures de leur bec leur servent également à saisir et à retenir tous les aliments qui leur sont propres.

« Ces oiseaux, en cherchant et en saisissant leur picorée, remuent çà et là leur tête, mettent l'extrémité supérieure du bec à plat sur la terre, et leur cou semble se tordre.

« Le bec singulier de cet oiseau a mérité l'attention de plusieurs savants naturalistes et anatomistes, sans qu'ils soient d'accord laquelle de la portion supérieure du bec ou de l'inférieure est mobile et laquelle est immobile; c'est encore un point à éclaircir dans l'histoire de cet oiseau singulier et unique dans son genre.

« Les phénicoptères s'éloignent fort peu des rivages de la mer, et ne fréquentent guère ceux des fleuves qu'à leur embouchure. Soit qu'ils pêchent ou qu'ils se reposent sur la plage, ils ont l'habitude, quand ils sont en troupes, ce qui est le plus ordinaire, de se ranger les jeunes et les vieux mêlés sur une seule file; mais comme ils sont très-méfiants, il reste toujours quelqu'un d'eux pour faire sentinelle, examiner ce qui se passe, et au besoin donner l'alarme par un cri semblable au son d'une trompette: alors toute la troupe, voyant le danger de rester plus longtemps dans cette station, prend son vol, en observant un ordre semblable à celui des grues. Si, cependant, on peut s'en approcher, en se cachant, et que l'on en tue un d'un coup de fusil, il arrive quelquefois que les autres, saisis d'étonnement, prennent difficilement leur essor.

« On prétend que, comme les grues, les phénicoptères dorment en Europe sur un pied posé à terre.

« Cet oiseau, quoique très-sauvage ou peut-être très-craintif dans l'état de liberté, s'apprivoise assez facilement, surtout étant pris jeune; mais il a de la peine à s'accoutumer à nos climats. Dans les ménageries, où il languit et vit peu de temps, dans quelque pays qu'on le retienne captif, il refuse de se reproduire; il y a apparence que le défaut d'aliments convenables lui nuit autant, en domesticité dans nos contrées, que la température du climat: il trempe dans l'eau le pain dont on le nourrit, et il mange plus de nuit que de jour.

« En Amérique les Indiens tirent parti du beau plumage de cet

tion de l'île, du temple et du rocher qui lui servait de base est sans doute l'effet du temps [1]; quant au fleuve Laton, je dirai que, dans tout le littoral qui

oiseau: ils en font des colliers, des bonnets ou tours de tête, des ceintures, et autres atours dont ils se parent très-souvent; on peut employer le duvet de ces oiseaux aux mêmes usages que celui du cygne.

« Les anciens regardaient la chair du phénicoptère comme un mets très-exquis, et c'est encore le sentiment de plusieurs voyageurs. Sa langue, dit-on, a un goût de moelle de bœuf; on le servait assez communément sur la table de l'empereur Héliogabale.

« Cependant à Montpellier, où l'on tue quelquefois de ces oiseaux, ils sont peu estimés comme comestibles; mais la diversité des climats et de la nourriture peut apporter beaucoup de différence à cet égard.

« Le père Labat, dans son *Voyage en Éthiopie*, dit que près de *Gesines* il est un village habité par des nègres, où ces oiseaux sont regardés comme sacrés; qu'ils s'y rassemblent par milliers sur les arbres, et y font un bruit qu'on entend d'un quart de lieue.

« Malheur à un étranger qui serait surpris par ces nègres superstitieux à tuer un de ces oiseaux sacrés: ils en vengeraient l'injure et la mort. » (*N. du T.*)

1 Notre voyageur dit qu'il attribue aux ravages du temps la disparition du lac et du fleuve Triton, ainsi que celle du fleuve Laton; je crois que sa supposition n'est pas fondée, parce qu'il est notoire que Strabon a commis une erreur assez grave en plaçant dans la Grande-Syrte, auprès de Bérénice et du promontoire *Pseudopenias*, le lac et le fleuve Triton, qu'Hérodote, Ptolémée et Pomponius-Mela ont placés à l'extrémité méridionale de la Petite-Syrte, où ils viennent déboucher.

J'ai déjà dit, au chapitre VIII, que ce lac est aujourd'hui le lac *El-low-Deah* ou lac des Marques, que le docteur Shaw a trouvé dans la même situation de nos anciens auteurs : *Super* * *hunc ingens palus amnem Tritonia recipit*. « Au delà (en parlant du golfe de « la Petite-Syrte) est un grand lac appelé *Tritonis*, où se jette le « fleuve Triton » (Pomp.-Mela, liv. I, ch. 7). (*N. du T.*)

* *Super* est mis ici pour *ultrà*, au delà.

s'étend de Bérénice au cap Ras-Sem, il n'existe pas de traces de rivière. Mais le nom de fleuve employé par les anciens doit être interprété avec beaucoup de discrétion, surtout dans cette partie de la Cyrénaïque, parce que les anciens ont souvent donné le nom de fleuve à de petits ruisseaux qui, dans la saison pluvieuse, descendaient des collines et se perdaient dans les sables, laissant à peine dans l'été des traces de leur cours.

Dans les plaines qui entourent la ville on voit quelques palmiers, de temps en temps quelque peu de terrain ensemencé d'orge; tout le reste est inculte et abandonné. Des dunes de sable, que les vents et la mer accumulent, rendent cette plage inégale.

Toute la ville est jonchée de belles pierres cubiques, et d'autres débris d'anciennes bâtisses. Les habitants les brisent en morceaux pour les employer à la construction de leurs mesquines demeures, qui, comme ailleurs, sont cimentées avec de l'argile.

Leurs toits sont un mélange d'algues durcies avec le ciment de boue [1]. Chaque année, quand les

[1] L'algue est une plante marine. On en compte cinq espèces, dont une, qui est celle dont parle notre voyageur, est très-commune sur les bords de l'Océan, et encore plus de la Méditerranée. Elle croît généralement dans les lieux où la mer est en repos; les rochers en sont quelquefois couverts d'une épaisseur de plusieurs pieds; elles servent de retraite à une immense quantité de petits poissons, de coquillages, de crustacés et de vers de tous genres.

La mer, dans ses jours d'agitation, arrache ces plantes et les rejette sur le rivage où elles s'amoncellent en grande quantité. On les ramasse avec d'autres productions marines, soit pour servir

pluies sont abondantes, ils restaurent leurs habitations; mais il arrive souvent qu'avant la fin des pluies la toiture est à bas, et que les murs tombent par morceaux.

Le château du bey n'a pas d'autre architecture, quoiqu'il soit garni de neuf pièces d'artillerie tournées contre la ville : à chaque coup qu'elles tirent, les murs du château sont ébranlés.

Ben-Ghazi compte une population d'environ cinq mille habitants, dont la moitié est israélite; c'est le chef-lieu de la province et la résidence d'un bey qui

d'engrais aux terres, soit pour faire de la soude, soit pour servir à emballer des marchandises. La flexibilité et la douceur de ces feuilles les rendent propres à garantir les effets fragiles, tels que ceux de verrerie, de faïence, etc. On les arrache même exprès pour ce seul objet, dans quelques ports de mer de la Méditerranée, surtout à Venise, avec de grands râteaux de fer.

En Hollande, on les emploie à faire les digues qui défendent ce pays contre l'invasion de la mer: chaque année, on les charge de nouveaux lits, qui se distinguent très-bien des anciens devenus compactes à un point dont on ne se fait pas d'idée; et les peuples riverains de l'Afrique septentrionale en forment la toiture de leurs maisons, comme le dit notre voyageur.

Enfin, cette plante est regardée comme une production imparfaite de certaines localités; et ce qu'on ignore presque généralement en France, dit Bosé, c'est que la plupart de ces varecs ou algues marines peuvent servir de nourriture à l'homme.

Dans l'Inde, on en fait un grand usage sous ce rapport, soit directement, soit indirectement, c'est-à-dire qu'on les ramasse dans la mer, ou qu'on laisse ce soin aux hirondelles.

En effet ces fameux nids d'hirondelles, que le luxe de la table y recherche à si grands frais, ne sont autres que des varecs en partie décomposés. En Europe même, on en mange de deux ou trois espèces, entre autres le saccharin. Plusieurs espèces peuvent surtout être avantageusement employées pour faire une espèce de gelée propre à donner de la consistance aux sauces. (*N. du T.*)

réunit l'autorité civile, militaire et judiciaire; il est en outre l'exécuteur des sentences qu'il prononce. Toutes les fonctions de ce gouverneur consistent à commettre des exactions continuellement ou accidentellement sur certains habitants, et en cela il est très-expert.

Quand le miry est payé, que les fonds sont en caisse, toute relation cesse entre le magistrat du lieu et ses administrés, et *vice versâ*.

Il n'y a pas encore longtemps qu'une tribu de Bédouins des campagnes voisines assiégea Ben-Ghazi, en chassa de force les habitants, et vint s'établir dans leurs domiciles. Le pacha ne se formalisa point de cette violence. Les nouveaux hôtes payèrent le tribut dont les fugitifs s'étaient déjà acquittés; le pacha n'eut qu'à se louer de sa bonne ville de Ben-Ghazi, qui avait payé deux impôts en un an.

On est dévoré par les mouches à Ben-Ghazi, soit dans les maisons, dans les rues, dans les places; n'importe dans quel lieu qu'on aille, on est harcelé par des essaims de ces insectes très-incommodes, dont on ne peut se garantir qu'en se fatiguant par un mouvement perpétuel, au point qu'il serait difficile à un orateur de discourir longtemps sans être exposé à en avoir la bouche pleine; si on écrit, le papier en est couvert: elles vous assaillent de manière à ne pouvoir vous en débarrasser; à table, aussitôt que l'on sert un plat, il est couvert de myriades de ces insectes, qui, comme des harpies, sont encore plus obstinés quand on les chasse. Le

moyen de se garantir d'une pareille incommodité, c'est de prendre ses repas la nuit, ainsi que l'usage l'a établi à cause de ce désagrément; les personnes difficiles sur le manger doivent s'y résoudre, et manger en toute confiance.

On attribue cet inconvénient à la quantité de bestiaux et à l'abondance du lait qui se manipule aux environs de la ville, qui attirent cette multitude d'insectes. Sans combattre cet argument, je croirais qu'il y a dans la ville d'autres raisons de cette attraction, ayant habité des lieux où existaient les mêmes causes sans éprouver les mêmes incommodités.

Les israélites forment à Ben-Ghazi la partie ouvrière de la population; le reste des habitants vit dans l'oisiveté, aux dépens de ces infidèles à qui on fait éprouver toute sorte de vexations. Les juifs ne peuvent avoir de domicile à eux: de là vient que, pour être tolérés dans la maison d'un musulman; qui se croit en droit de les vexer, ils sont obligés de donner des sommes exorbitantes. J'ai vu vendre à l'encan sur la place publique, par un maître de logis, les vêtements d'un misérable juif qui s'en était dépouillé pour demeurer chez lui.

La position géographique de Ben-Ghazi est si favorable que le désir du gain y attirera toujours les malheureux qui font tous les métiers pour gagner de l'argent. Cette ville est le marché où les nombreuses tribus d'Arabes qui ont leurs pâturages dans les montagnes de la Cyrénaïque apportent des bestiaux en quantité, des laines, du beurre, du miel, des plumes d'autruche, et remportent en échange

des bernus de Tripoli, de ustensiles grossiers, des poteries, principalement des armes à feu et de la poudre.

Il s'y fait aussi un grand commerce de bœufs pour l'approvisionnement de Malte et celui des navires qui frètent pour des voyages de long cours. Les laines sont embarquées pour Tripoli, où on en fabrique des bernus, des tapis assez grossiers, et on en expédie une partie à l'étranger.

Les plumes d'autruche feraient à elles seules un commerce lucratif, si les Européens pouvaient les avoir directement des Bédouins qui les apportent; mais les juifs payent annuellement au pacha une forte somme pour avoir seuls le droit de les acheter et d'en faire le trafic. Le Bédouin porte à Ben-Ghazi la peau de cet oiseau garnie de ses plumes; il vend celle des mâles trente pièces d'Espagne[1], la moitié celle des femelles, ensuite les israélites les revendent plus du triple à Livourne et à Marseille[2].

[1] La pièce d'Espagne, connue aussi sous le seul nom de *piastre*, vaut 5 francs 20 centimes, 30 centimes selon le taux de la bourse. (*N. du T.*)

[2] J'ai donné au chap. VIII une note sur l'autruche, dans laquelle je dis que cet oiseau perd tous les ans ses belles plumes, qui n'ont de prix qu'autant qu'elles sont prises sur l'animal vivant. Le capitaine Lyon rapporte qu'à Sokna, à Houn et à Ouadan, on élève des autruches dans des basses-cours, et l'on récolte leurs plumes trois fois en deux ans. D'après les peaux d'autruches sauvages que j'ai vues exposées en vente, dit-il, je crois que toutes les belles plumes qu'on envoie en Europe viennent de celles qui sont privées, les sauvages ayant les leurs tellement souillées et brisées qu'elles n'en ont pas quelquefois une douzaine de bonnes (Ceci est plus que probable, car nous avons lu au chap. VIII que l'Arabe qui chasse l'au-

Par les ressources qu'offre ce négoce, tout d'exportation, on peut juger à quel degré de prospérité parviendrait cette ville, si le territoire qui l'environne était cultivé, et si le gouvernement ne mettait aucune entrave à ce commerce d'exportation et d'importation.

Le trafic immense que firent sur ces bords les Génois, dans les premiers temps de la république, fut une des sources de prospérité de ce pays, quoique ceux-ci fussent déjà en relation avec l'Arménie, la Syrie, toutes les échelles de l'Asie Mineure et de l'Égypte. L'industrie génoise y fit en peu de temps de si grands progrès que, vers la fin de l'année 1767, le gouvernement génois établit une école de langue sarrasine (arabe) à Gênes [1]; il est notoire qu'il existe

truche sauvage, après l'avoir tuée, l'attache à la queue de son cheval, et la traîne au galop dans les sables et les cailloux, ce qui ne peut manquer d'en dégrader et déchirer les plumes).

L'autruche, est-il dit aussi à la note susdésignée, pond une fois l'année dans le sable échauffé par les rayons du soleil qui seul fait éclore sa ponte. Le capitaine Lyon combat cet argument et dit: « Tous les Arabes sont d'accord sur la manière dont l'autruche couve ses œufs, qu'elle ne laisse nullement éclore à la chaleur du soleil, comme on le croit communément. Elle se construit un nid assez grossier, y pond de quatorze à dix-huit œufs, et les couve de la même manière que la poule, le mâle prenant de temps en temps la place de la femelle (*Voy. en Afr.*, page 79).

[1] Le lecteur ne peut ignorer que sarrasin et arabe sont synonymes. Plusieurs versions ont paru sur l'origine des Sarrasins et sur l'étymologie de ce nom; mais, jusqu'à ce jour, on ne s'est arrêté à aucune, parce qu'il est reconnu que, dans l'histoire particulière de chaque peuple, il est un terme au delà duquel on se trouve enveloppé de ténèbres.

Les peuples qu'on a appelés *Sarrasins* ne sont que des Arabes répandus dans la partie de l'Arabie la plus déserte et la moins

dans les archives de cette ville un traité passé en 1236 entre cette république et un certain *Busache-*

susceptible de culture, qui, n'ayant ni richesses ni commerce, vivaient de vols et de brigandages.

Certains auteurs prétendent même que c'est de leurs mœurs et de leurs usages que ces Arabes ont reçu le surnom de *Sarrasins*, du mot arabe *sarrik*, qui signifie *voleur*. Dans Jérémie, il y a dans le texte hébreu : « Tu étais comme l'Arabe dans le désert », lequel mot *Arabe*, dans la version, est rendu par *larron : in viis sedebas expectans eos quasi* latro *in solitudine* (cap. 3, vers. 2).

Les Grecs les appelèrent *Sarakini*, et les Italiens *Sarraceni*. D'autres écrivains, pour donner aux Arabes une origine plus distinguée, font dériver le surnom de *Sarrasin* de *Sara*, femme d'Abraham; mais cette étymologie est très-peu fondée.

D'autres historiens prennent la racine de ce nom appellatif dans *saharacin*, du nom du désert Sahara, ce qui signifierait fils du désert (en arabe, *terra sahara* veut dire *pays désert*), et non, comme le croient beaucoup d'autres auteurs, *désert de Sahara*.

Certains écrivains disent que l'origine des Arabes descend de Jectan, fils d'Heber et arrière-petit-fils de Sem, dont les enfants peuplèrent la péninsule appelée *Arabie*, du nom d'*Iarab*, l'un de ses fils; nos annales sacrées appellent cette contrée le pays de *Chus*, fils de Caïn. Une autre version dit que ces peuples reçurent le nom d'*Arabes* d'une contrée déserte du Theama, appelée *Arabat* qui était dans la même péninsule, et où Ismaël fit pendant quelque temps sa demeure. Bochard dit qu'il est plus naturel de tirer le nom d'Arabie du mot *ereb*, qui signifie *nuit* ou *occident*, et que le nom d'Arabe fut donné à cette nation par un peuple qui occupait la Perse, laquelle, par conséquent, est à l'orient de l'Arabie. Cette origine s'accorde assez avec celle de Langles, qui fait dériver le surnom de Sarrasin de *Charâqyn* (Orientaux, pluriel de *Charqy*, Oriental, natif de l'Orient), que les Arabes habitants des contrées orientales reçurent des *Maugrebys* ou *Maugrebyns* (Occidentaux), par rapport à leur position avec eux *.

* Cette métamorphose de *Charaqyn* en Sarrasin s'explique facilement; le *chyn* des mots arabes transporté dans les langues européennes se change ordinairement en *s* : c'est ainsi que de *cherab* (breuvage) nous avons fait *sirop*, et de *cherbet* (potion) *sorbet*.

rino, qui prenait le titre de seigneur africain et qui autorisait les Génois à trafiquer librement depuis Tripoli jusqu'aux extrémités de *Burce* (Barcah).

Ils en tiraient de la laine en abondance, des plumes d'autruche, des huiles pour le savon, diverses espèces de pelleteries, des cuirs, de la cire et quantité de fruits.

Les musulmans qui, confondus avec les Maures sous le calife *Walid*, fondirent sur l'Espagne, et ensuite sur le midi de la France, étaient passés en vainqueurs d'Arabie en Afrique, où ils avaient pris le surnom de Sarrasins, par la même raison qu'en Arabie et en Syrie, les Africains ou les Barbaresques étaient appelés *Maugrebys* ou *Maugrebyns* (Occidentaux), parce qu'ils habitaient la partie occidentale de l'Afrique. Ils envahirent l'Europe, et lui firent craindre la perte de sa liberté et de sa religion.

Ce n'est que depuis Mahomet, au commencement du VIIe siècle, que les Arabes furent comptés parmi les peuples conquérants. Avant lui, quand ils prenaient les armes, c'était plutôt par l'attrait du butin que par celui de la gloire. L'enlèvement d'une caravane était pour eux une plus flatteuse conquête que l'acquisition de plusieurs provinces. Le sentiment de la gloire était chez eux un mouvement ignoré; le prophète sut le leur inspirer. Par sa doctrine passionnée il sut enflammer leur imagination, et, sur le champ de bataille, il leur inspira son audace. Il réunit sous le drapeau de l'islamisme * leurs tribus divisées, qui manquaient de moyens d'exécution; elles ne reconnurent alors qu'un chef, n'eurent qu'un intérêt commun: dès lors leurs succès et leurs conquêtes furent aussi rapides et aussi brillants que ceux de tous les grands peuples conquérants.

En voyant les mêmes mœurs, les mêmes usages, le même dialecte, on ne peut douter, à travers tant de siècles écoulés, que ces

* Les mahométans se plaisent à appeler leur religion *islam*, nom qui lui fut donné par Mahomet, nom indéclinable qui signifie soumission aux commandements de Dieu, entrée dans la voie du salut; les chrétiens orientaux lui donnèrent le nom d'*islamisme*. On a vu, dans les chapitres précédents, quelques préceptes et articles de foi de cette religion. *Islam* était, pendant les croisades, le cri de guerre des Sarrasins. (*N. du T.*)

Ce trafic avait élevé à Gênes les manufactures de laine à un si haut degré, qu'elles fournissaient presque toutes les villes maritimes d'Europe; mais à cette époque le commerce était protégé par les forces navales de ce gouvernement, qui était l'allié du pacha d'Égypte et des empereurs d'Orient, maîtres alors de la Corse et de Chypre.

peuples n'aient eu la même origine. Selon Dion Cassius, les Arabes Sarrasins formaient un corps redoutable parmi les auxiliaires des Romains et des Perses; aussitôt qu'ils eurent l'ambition des conquêtes, ils envahirent, sous les ordres d'un des plus grands capitaines de son siècle (Saladin), la Syrie, la Palestine et l'Égypte, occupées par les armées chrétiennes; et ce sont les descendants, pour ainsi dire, de ces mêmes tribus, répandues sur tout le continent septentrional de la péninsule africaine, qui, sous le nom d'Arabes Bédouins, de Kabyles et autres dénominations, font aujourd'hui contre nous une guerre d'extermination qu'ils qualifient de guerre sainte. (*N. du T.*)

CHAPITRE XVII.

DE BEN-GHAZI.

Séjour de l'armée tripolitaine à Ben-Ghazi.— Excursions de l'auteur aux environs de cette ville. — Médailles antiques et pierres précieuses gravées trouvées par l'auteur chez le consul britannique. — Détails et observations à ce sujet. — L'auteur explore les villes côtières et maritimes de la Cyrénaïque. — Description de leurs ruines, ainsi que de celles de ce littoral jonché de temples et de monuments antiques. —Perdrix de Barbarie.— Description et particularités de cet oiseau.

Quoique l'on ne puisse rien citer de bien remarquable à l'égard des ruines qui restent du jardin des Hespérides ou de Bérénice, le sol qui entoure la ville et celui de la plage renferment des monuments assez précieux.

Parmi les divers ornements d'or et d'argent et la quantité de monnaies qu'on y trouve, on rencontre beaucoup de pierres précieuses très-bien gravées, qui confirment ce qu'a écrit Élien sur le goût des Cyrénéens pour la gravure des pierres précieuses [1] et les dépenses immenses, que leur coûtait ce genre de travail fait par les artistes les plus renommés de ce temps.

Le vice-consul britannique à Ben-Ghazi en possède une riche collection. Les Bédouins lui en ont apporté quelques-unes des différents lieux de la Cy

[1] Ælian., v, lib. II, cap. 30.

rénaïque, mais la plus grande partie a été trouvée dans la ville et ses alentours.

Il eût été à désirer que quelque célèbre géologue eût voyagé avec moi, afin qu'il pût, à l'aide de ces documents, percer dans les siècles passés, dévoiler les usages et les rites religieux des peuples qui successivement vinrent habiter ces contrées.

Parmi ces productions grecques, je fixai mes regards sur un Hercule sculpté en jaspe de couleur sanguine, ayant la main droite armée d'une massue et la partie gauche couverte d'une peau de lion, dont le travail était parfait; un centaure Chiron qui enseignait à Achille à tirer de l'arc: celui-ci le cédait fort peu au premier pour la beauté.

Je remarquai aussi sur une agate un Vulcain forgeant un bouclier; sur un grenat, l'enlèvement de Ganymède, et sur une cornaline, le buste d'un homme couronné de lauriers, ayant une physionomie agréable et tenant en main un compas. A ces attributs géométriques, il était aisé de distinguer qu'on avait voulu représenter Ératosthènes, le plus célèbre d'entre les Cyrénéens, qui le premier mesura la circonférence de la terre avec tant d'exactitude, que son ouvrage a fait l'admiration des astronomes modernes [1].

[1] Il est peu de personnes versées dans la géographie qui ignorent que Erathostènes trouva le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre. Il créa un système complet de géographie, fondé sur des bases mathématiques, qui fut pendant quatre siècles l'ouvrage classique de cette science.

Sa carte fut pendant longtemps l'oracle des géographes, quoique Strabon, dans son premier livre, en ait fait la critique.

Parmi tant d'objets, je fixai mon atteution sur une émeraude de seize millimètres de longueur sur douze de largeur [1], convexe sur les deux faces, portant d'une part une légende grecque, et de l'autre un dragon ailé qui s'élève comme un serpent. De sa tête sortaient deux rayons courbés, à l'extrémité desquels était une lettre. On ne peut que reconnaître dans ce dragon le gardien du jardin des Hespérides, où précisément cette pierre fut trouvée.

Toutes ces pierres, à ce que je pense, doivent représenter plusieurs villes, puisqu'elles ont beaucoup d'analogie avec tous les ouvrages antiques, soit sur les monnaies, soit sur les pierres gravées.

Deux petits enfants dansant sous un palmier et un olivier appartiennent, sans le moindre doute, à Cyrène. Un trident, placé entre deux dauphins, doit représenter la station navale de Naustadmus plutôt qu'Apollonie, parce que cette ville est clairement indiquée sur une agate portant un cigne qui embouche une espèce de trompette recourbée, ayant devant lui un astre et trois lettres sur l'exergue.

Apollonie conserve entièrement le nom de ce dieu

Erathostènes était Grec cyrénéen ; il cultivait à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excellait dans le premier et le dernier de ces genres ; il fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolomée-Évergètes ; on lui donna les noms de cosmographe, d'arpenteur de l'univers, de second Platon. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim, la cent quatre-vingt-quatorzième année avant Jésus-Christ. (*N. du T.*)

[1] Le millimètre (millième partie du mètre) équivaut à une demi-ligne environ.

qui, transformé en cygne, enleva Cyrène, fille d'Hipsée, et la transporta sur les bords de la Libye cyrénaïque [1].

Je remarquai une émeraude qui représente, sous un rameau d'olivier, un ibis ou un insecte qui me parut être une mouche ou une abeille; au-dessous était une tête ornée d'une crête. Je ne saurais dire à quelle ville maritime d'origine grecque appartiennent ces attributs; je croirais que l'ibis égyptien doit se rapporter à une ville de fondation grecque, parce que j'ai déjà dit que la colonie lacédémonienne qui arriva sur ses bords, emprunta beaucoup d'attributs aux Égyptiens, ses voisins [2].

L'examen de tous ces monuments antiques confirma mes conjectures pour appuyer mon opinion. J'ai rapporté une grande quantité d'empreintes en cire, que le consul britannique, qui résidait à Ben-Ghazi, me permit de prendre sur ces pierres gravées.

Dans le nombre se trouvait une petite sardoine [3] digne de remarque, qui représentait une tête de bélier d'Ammon placée sur une colonne.

Le culte de cette divinité, de pure origine pastorale et libyenne, ne fut jamais professé en Grèce; mais les Grecs de la Cyrénaïque adorèrent le dieu des bergers qui paissait sur les montagnes voisines, seulement ils le vêtirent à la grecque.

[1] Cyrène, fille d'Hipsée, roi des Lapithes, ou, suivant d'autres, du fleuve Pénée, attira l'attention d'Apollon, qui la transporta en Libye, où elle devint mère d'Aristée. (*N. du T.*)

[2] Voyez, à la fin du volume, la notice sur l'ibis.

[3] Espèce d'agate d'une couleur fauve.

Au reste, cette matière étant étrangère à mon sujet, je reviens à mon voyage. Je profitai du séjour de l'armée à Ben-Ghazi pour tâcher de connaître cette étendue de rivage qui se prolonge de cette ville jusqu'au cap Ras-Sem.

La route est à environ un mille de distance de la mer; elle est encombrée de dunes si hautes que parfois elles cachent Ben-Ghazi.

Après quatre heures de marche, on arrive à *Zeïana;* on continue dans la même direction un chemin couvert de ruines, et deux heures après on se trouve à *Adriana*. Je présume que tous ces décombres appartiennent à cette ville que l'on rencontre sur la route; ce sont les seuls vestiges qui rappellent le nom de cet empereur. Le récit de Ptolémée, qui a écrit après Adrien, et même, à ce qu'il paraît, sous Marc-Aurèle, n'en fait pas mention; mais l'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger donnent la situation de cette ville sous le nom d'*Adrianopolis*, entre Bérénice et Teuchira.

En général, les anciens historiens n'ont pas de documents très-certains sur les monuments d'Adrien concernant la Libye; cependant, d'après la relation d'Élien, nous savons que cet empereur, se trouvant à Alexandrie d'Égypte, vint chasser dans la Libye: cette partie de la Cyrénaïque était et est encore très-abondante en gibier.

Des troupeaux de gazelles parcourent les collines; les oiseaux y sont en quantité, principalement les pigeons et les perdrix de Barbarie, qui s'élèvent par

bandes du milieu des champs, et en si grand nombre que l'air retentit du bruit de leur vol [1].

Peu de temps après avoir passé Adrianopolis, on

[1] *Perdix rufa barbarica,* de Latham. Cette perdrix rouge de Barbarie est moins grosse que la perdrix grise. Elle a le dessus de la tête d'un brun marron, les côtés et la gorge d'un cendré clair et bleuâtre, le dessus du cou et le dos d'un cendré brun, les plumes qui recouvrent les ailes et les scapulaires d'un beau bleu et bordées de marron; le ventre et les parties subséquentes sont d'un brun clair; le bec, les pieds, le tour des yeux d'un rouge écarlate, et les ongles bruns. Comme appartenant à l'espèce des gallinacés, elle a le bec convexe, fort et court; les pieds dénués de plumes, propres pour courir, et dans quelques classes armés d'un éperon; la queue courte, quatre doigts privés de membranes, et le dessous rude; le corps gras; se nourrissant de graines répandues sur la terre et macérées dans son jabot; les œufs nombreux, et la mère se contentant de montrer la nourriture à ses petits.

Aristote nous apprend que la passion de l'amour est plus forte chez les perdrix que leur tendresse pour leurs petits; car si une femelle, qui pour l'ordinaire couve ses œufs en cachette, crainte du mâle, sent qu'un mâle s'approche de la chanterelle de l'oiseleur qui l'appelle, et soit prêt à l'aller trouver, celle-ci vient s'offrir à ses désirs pour prévenir une inconstance qui serait nuisible à la famille. Elle tâche alors de le rendre fidèle en le rendant heureux. *Sæpè et femina incubans exsurgit cùm marem feminæ venatrici attendere senserit, occurrensque seipsam præbet libidini maris ut satiatus negligat venatricem* (*Hist. anim.*, lib. IX, cap. 8).

Les perdrix, rapporte Pline, garnissent leur nid de bois et d'épines, afin de les garantir des oiseaux de proie; elles préparent à leurs œufs un lit mollet composé de poussière. Quand la femelle couve, elle se cache du mâle, car il est si ardent que, s'il peut trouver le nid de la mère, il casse les œufs, afin de la détourner de cette opération.

Les perdrix rouges diffèrent, par leurs mœurs et leur naturel, des perdrix grises; elles sont moins sociables, quoiqu'elles se réunissent aussi par compagnies. Elles fréquentent pendant l'hiver les coteaux exposés au midi, et se réfugient la nuit sous des avances de rochers ou parmi les broussailles; elles sont plus sensibles à la

arrive à *Berzes*, endroit qui est indiqué par des ruines de vieux édifices, et une tour délabrée en partie, placée sur une éminence près de la mer. Berzes fut habitée par les Maures, mais les incursions des Arabes les obligèrent à déloger. Cette petite ville est déserte et abandonnée; elle n'est plus fréquentée que par des Bédouins qui y sont attirés par la bonté des puits qu'ils y trouvent pour abreuver leurs troupeaux.

Après trois heures de marche dans la même direction, on rencontre les ruines de l'antique *Teuchira*, qui, sous Ptolomée, prit le nom d'*Arsinoé*, et qui fut changé plus tard en celui de *Tocchira*, aujourd'hui *Touakra* [1]. Entre les collines où elle est située et la lisière des montagnes de la Cyrénaïque, on trouve une plaine d'environ trois milles d'étendue, très-propre à la culture. Elle est ceinte d'un mur carré de deux milles de circonférence environ, et garni sur les angles de tours rondes. Je crus d'abord que c'était un vaste château; mais je ne tardai pas à le reconnaître pour l'enceinte des murs de cette ville. Le côté de ce mur qui regarde la mer est démoli; le reste est presque entier, et présente un coup d'œil grandiose.

On trouve aux environs de la ville une quantité de tombeaux, et dans son intérieur un amas de ruines d'où l'on voit s'élever un monument carré

perte de la liberté que les perdrix grises, et on les prive plus difficilement. (*N. du T.*)

[1] C'est le nom arabe moderne. (*N. du T.*)

construit de blocs cubes d'une dimension colossale, sur chacun desquels était une inscription entourée d'une guirlande de laurier.

Parmi ces ruines, on aperçoit aussi celles d'un temple qui fut dédié à Bacchus, à en juger par les chapiteaux renversés qui sont ornés de feuilles de vigne garnies de grappes de raisin.

Les murs extérieurs de Tocchira sont tellement couverts d'inscriptions grecques, que l'on dirait qu'on y a voulu écrire les annales de cette cité; la nature de la pierre où elles sont inscrites étant malheureusement d'un calcaire sableux et plus friable que celle de la Cyrénaïque, elles sont entièrement dégradées.

La construction de Tocchira, ses monuments funéraires, qui sont de la même structure que ceux de Cyrène, confirment ce que nous dit Hérodote sur ces villes, qu'elles avaient toutes deux les mêmes lois, les mêmes usages, et que la première était située sur la mer, à peu de distance de Barcah[1].

Barcah se trouve précisément dans les montagnes,

[1] Je crois qu'il y a ici erreur de la part de notre voyageur sur l'interprétation du texte d'Hérodote.

Cet écrivain ne dit pas que Tocchira et Cyrène avaient les mêmes lois et les mêmes usages; il dit que « les Cabales, nation peu nom« breuse qui habitait vers le milieu du pays des Auschises, et qui « s'étendait sur les côtes de la mer, vers Tocchira, avaient les mêmes « lois et usages que les peuples qui habitaient au-dessus de Cy« rène. » *Circà mediam Auschisarum plagam habitant Cabales exigua natio, ad mare pertingentes ad Tocchiram oppidum agri barcæi, eisdem quibus iis qui suprà Cyrenem sunt, moribus utentes* Lib. IV. (*N. du T.*)

à quelques milles de Tocchira; d'un autre côté, Strabon et Ptolémée fixent tous deux la situation de Tocchira entre Bérénice et Ptolomète[1]; c'est exactement entre ces villes que se trouvent les majestueuses ruines qui conservent encore en entier le nom de Tocchira. Tout s'accorde donc à ce qu'il n'y ait aucun doute sur ce point de géographie ancienne.

Qu'augurer maintenant de la relation du voyageur anglais Bruce, qui dit avoir visité les ruines d'Arsinoé, et n'y avoir rien trouvé qui excitât sa curiosité? On ne peut cependant, pour ce motif, juger défavorablement cet auteur. Suivons-le; il dit que « se dirigeant d'Arsinoé vers le cap Ras-Sem, il « visita Ptolomète, ville qui, selon lui, doit sa fon« dation à Ptolomée Philadelphe, et dont il vit en« core en entier les murs et les portiques chargés « d'un grand nombre d'inscriptions. Il fait mention, « parmi les ruines qu'il décrit, de quelques colonnes « de portiques, et d'un reste de temple d'ordre « ionique. »

Si les murs conservés de Ptolomète, leurs inscriptions et les débris d'un temple ne suffisaient pas à Bruce pour le persuader qu'il était à Tocchira pendant qu'il se croyait à Ptolomète, mes observations, faites sur les lieux, prouvent évidemment que non-seulement Ptolomète n'est pas ceinte d'un mur, mais encore que je n'ai pu en découvrir la moindre trace.

[1] Voici le texte de ces deux auteurs : *Post Berenicem est urbs Teuchira quam Arsinoem vocant.* Strab., lib. XVII. (*N. du T.*)

Jusque-là, il n'y aurait pas d'autre mal que d'avoir pris une ville pour l'autre, erreur assez grave à la vérité, puisqu'il s'agit de deux villes d'une origine et d'un ordre différents; mais l'erreur est d'avoir trouvé à Tocchira les ruines d'un portique qu'elle n'a pas, et qui appartiennent à Ptolomète.

Selon moi, Bruce a tronqué les localités, et je ne puis discerner, dans sa narration, ce qui est vrai d'avec ce qui ne l'est pas.

On trouve à chaque instant les ruines d'anciens édifices dans l'espace de six lieues de chemin qui sépare Tocchira de Ptolomète; mais l'aspect agréable et varié des collines qui s'élèvent en face du cap Ras-Sem récréent l'imagination du voyageur.

La cité des Ptolomées est depuis longtemps indiquée à deux heures de distance d'une grosse tour carrée qui s'élève du côté de l'est, à l'extrémité de ces plaines; elle était située en partie sur le déclin d'une colline appartenant à la chaîne cyrénaïque, s'avançant vers la mer, et en partie dans la plaine. Ces débris occupent une étendue de quatre milles de circonférence environ; elles ont un caractère plus grandiose que toutes les autres ruines de cette contrée. La tour sus-mentionnée, qui indiquait de loin la ville de Ptolomée, est à l'extrémité occidentale; elle est considérée comme un monument élevé en l'honneur de ses princes: c'est un magnifique mausolée soutenu par un vaste soubassement carré et taillé dans les flancs de la montagne, sur lequel est placée la tour colossale. L'entrée en est triangulaire; elle est pratiquée par la position des pierres qui,

étant superposées du côté opposé les unes aux autres, forment, en se rencontrant dans le haut, le triangle de la porte. Dans l'intérieur sont pratiquées différentes galeries disposées pour recevoir les morts.

Les tombeaux des habitants de Ptolomète sont construits de la même manière que ceux de Cyrène; ils sont épars à travers ces ruines, au nombre de plus de quatre mille.

Au milieu de ces débris sont encore debout, sur un pavé en mosaïque, plusieurs colonnes gigantesques, formées de pierres cylindriques posées les unes sur les autres.

Sous le parquet on remarque un souterrain divisé en neuf longs corridors séparés par de gros murs qui reçoivent le jour par le haut; toutes ces constructions cyrénaïques sont d'un style grec greffé sur le mode égyptien, et toutes les ruines de Ptolomète, au contraire, m'ont semblé purement égyptiennes, façonnées sur un style moins parfait, mais d'un grandiose étonnant.

Je ne saurais dire auquel des Ptolomées est due la fondation de cette ville. Cyrène perdit sa liberté à la mort d'Alexandre, sous Ptolomée Ier; depuis cette époque, on voit sur les monnaies de Cyrène l'effigie de ses rois avec quelques emblèmes de cette province soumise.

Ce fut alors que les Ptolomées, devenus maîtres du temple de Jupiter-Ammon, joignirent à leurs monnaies les cornes du bélier égyptien, la plante du silphium, et la tour cyrénaïque, qui remplacèrent l'aigle tenant la foudre dans ses serres.

J'en ai rapporté quelques-unes où est représentée l'effigie du premier des Ptolomées, au front osseux et large, au menton long et dans un âge avancé. Sur le revers est le buste de Bérénice, à chevelure bouclée, pendante sur les épaules : *Pendentibus retrò cincinnis;* mais, comme il existe une longue série de Ptolomées, de même qu'il y a eu parmi les reines d'Égypte plusieurs femmes du nom de Bérénice et d'Arsinoé, je n'ai pu déterminer celui ou celle d'entre eux qui a changé l'ancien nom des Hespérides en celui de Bérénice, et celui de Tocchira en celui d'Arsinoé.

Je trouvai quelques-unes de ces monnaies parmi les ruines de Ptolomète, mais, s'il faut tirer quelques conjectures du silence des anciens écrivains, je croirais que Ptolomète fut fondée par le septième des Ptolomées, appelé vulgairement *Phiscon.* Dans les contestations qu'il eut avec son frère Ptolomée Philomator, qui furent portées devant le sénat à Rome, il fut décidé qu'il aurait en partage, sous ses ordres, l'Égypte et Chypre, et son frère la Libye et la Cyrénaïque; conséquemment la Cyrénaïque étant devenue le siége de son gouvernement, la ville où il fixa son séjour, qu'il enrichit de tant de monuments, quitta son ancien nom de Barcé, et prit celui de *Ptolemaïs*[1].

D'une autre part, il n'y a nul doute que le mausolée élevé dans ces lieux, monument vraiment

[1] On trouvera de plus amples détails à cet égard dans la note sur l'ancienne Cyrénaïque, qui est à la fin de ce volume. (*N. du T.*)

digne de la grandeur royale, ne doive être son ouvrage, parce que, avant lui, les Ptolomées qui régnaient en Égypte ne pouvaient avoir leur tombeau dans la Cyrénaïque, et il est encore moins probable qu'il ait été élevé après lui, parce que les Égyptiens étaient extrêmement fiers de leur sépulture; il est donc à présumer, d'après leur goût, que le premier roi égyptien de la Cyrénaïque aura témoigné le désir qu'on élevât à sa mémoire un monument sépulcral, pour n'être pas enseveli comme un simple citoyen.

Strabon, Pline, et d'autres anciens géographes, assurent que Ptolomète fut bâtie au lieu même où était l'ancienne Barcé [1]; mais Ptolémée ne s'accorde nullement avec eux en plaçant Ptolémaïs sur le bord de la mer, et l'antique Barcé dans l'intérieur des terres [2].

[1] Notre voyageur a interprété de cette manière le texte de Strabon et de Pline. Mais ces deux auteurs ne s'expriment pas ainsi; ils ne disent pas que Ptolomète ou Ptolémaïs fut bâtie à la même place où était Barcé, mais bien que le nom de Ptolémaïs succéda à celui de Barcé (Plin., lib. v, cap. 5) ......*et deindè Ptolemaïs antiquo nomine Barcæ;* et le texte de Strabon porte que Barcé fut ensuite appelée Ptolémaïs : *Hinc est Barcæ quæ postmodùm Ptolemaïs dicta est.* Lib. XVII. (*N. du T.*)

[2] Je pense que notre voyageur fait erreur en disant que Ptolémée ne partage pas l'avis de Strabon et de Pline; j'estime que le texte de ces deux derniers a été mal interprété par notre voyageur, parce que dire qu'une ville a pris un autre nom que celui qu'elle portait n'est pas dire que celle dont elle vient de prendre le nom a été bâtie à sa place; d'ailleurs il est notoire que Ptolémaïs fut l'emporium (le marché) de Barcé, et qu'elles étaient deux villes bien distinctes, dont la première sur le bord de la mer, et l'autre à peu de distance dans les terres, comme je l'ai dit plus haut, et

Hérodote, à diverses reprises, parle beaucoup de Barcé, de sa fondation par les fils de Battus, de ses différends avec Cyrène, de la triste destinée qu'elle eut sous l'empire des Perses, mais nulle part il ne donne à entendre qu'elle fut située près de la mer ou en dedans des terres.

Scylax, dans son périble, en plaçant cette ville dans les terres, à cent stades de distance de son port, a concilié les différentes opinions des géographes.

J'ai trouvé les ruines de Barcé dans les montagnes, dans un endroit qu'on appelle *Merge;* j'y arrivai, après deux heures de chemin, par un sentier assez rapide; du côté du sud j'y vis des débris de tombeaux et des restants de murs épars sur un terrain uni où étaient des puits très-profonds dont plusieurs fournissent encore de l'eau excellente.

Ce site est champêtre quoique sauvage; il a quelque analogie avec celui des monts cyrénaïques dont j'ai déjà parlé.

Ptolomète fut la dernière et la plus orientale des villes bâties par les anciens au pied de ces collines.

Plus loin, au nord-est, la plaine disparaît entièrement, et on voit la côte s'élever rapidement sur la mer jusqu'à Ras-Sem.

Ben-Ghazi fut le terme de mes courses à travers le littoral de la Cyrénaïque.

comme on en trouve le détail dans l'ancienne Cyrénaïque à la fin du volume. (*N. du T.*)

CHAPITRE XVIII.

DE BEN-GHAZI.

Célébration du Ramadan à Ben-Ghazi. — Description de ce jeûne. — Trame ourdie pour détruire la tribu des Zoases. — Dissimulation et bon accueil du bey envers les chefs de cette tribu. — Promesse de la grande cérémonie du bernus rouge faite par le bey. — Soupçon de cette trame parmi la tribu. — Elle ne se décide à envoyer à Ben-Ghazi que ses principaux chefs. — Leur entrée solennelle à Ben-Ghazi. — Leur assassinat. — Tumulte et consternation générale dans la ville. — Fuite précipitée de la tribu des Zoases à la nouvelle de cet attentat. — Une partie est massacrée par la cavalerie du bey. — Assassinat des otages ramenés de Tripoli. — Tombeau d'un marabout qui sert de refuge à plusieurs Zoases. — Retraite définitive de l'armée sur Tripoli.

PENDANT que j'étais en course, occupé à recueillir des productions aux alentours de Ben-Ghazi et à la recherche des monuments antiques que l'on trouve sur les montagnes adjacentes, tout était tranquille dans cette cité; on y célébrait le Ramadan. La ville avait pris un tout autre aspect qui avait interverti l'ordre et l'heure ordinaire des repas.

Les musulmans observaient le jeûne le plus austère depuis le matin jusqu'au soir; mais à peine la nuit arrivait, qu'ils se livraient sans réserve aux plaisirs de la table qu'ils prolongeaient le plus longtemps possible, passaient même la nuit entière dans la débauche la plus absolue. Rassasiés de mets et de boissons quand le jour paraissait, ils se livraient au sommeil, et jeûnaient en dormant,

de manière qu'à la nuit tombante ils se remettaient à table pour recommencer leurs orgies jusqu'au retour du jour[1].

Je vis facilement, d'après cet usage, le motif qui fait désirer aux musulmans ces jours de pénitence avec autant d'ardeur que nos jeunes Européens désirent le carnaval; rien n'est plus ennuyeux pour un étranger, qui ne peut participer à leur débauche : il serait fort mal reçu s'il venait pendant la nuit les interrompre pendant leurs bacchanales.

Pendant que tout était livré au repos, une per-

[1] Chacun sait que le Ramadan, qu'on connaît aussi sous le nom de Ramazan, est le carême des mahométans; cependant le lecteur lira avec plaisir quelques détails, que je joins ici, sur le temps d'abstinence des Turcs.

Le Ramadan est le mois lunaire destiné au jeûne, et son époque est annuellement devancée de onze jours. Ce temps d'abstinence, que Mahomet a copié du jeûne des chrétiens, consiste, chez les Turcs, ainsi qu'il consistait dans la primitive Église, à ne prendre aucune nourriture pendant que le soleil est sur l'horizon.

Pendant le Ramadan ou Ramazan, les musulmans, qui sont naturellement attentifs et religieux à tous les devoirs du culte extérieur, se livrent d'une manière plus particulière encore aux exercices de piété pendant la lune du Ramazan.

Le jeûne, ou l'abstinence la plus rigoureuse durant tout le jour, est suivi d'une multitude de prières et d'actes de pénitence dans la majeure partie de la nuit.

Ils s'acquittent, ou ils doivent s'acquitter très-scrupuleusement, les uns en particulier, les autres en commun, de cette longue prière (*terrawihh*); ils récitent le Cour'ann, font des *namazs* surérogatoires, passent des heures entières dans les mosquées, qui généralement toutes sont ouvertes et illuminées pendant les trente nuits de cette lune.

Enfin la dévotion, dans cette partie de l'année, doit éclater dans tous les ordres de l'islamisme de la manière la plus exemplaire et

fidie qui devait souiller cette expédition, où le sang jusqu'alors n'avait pas encore coulé, se tramait secrètement. La tribu des *Zoases* n'avait pas été punie d'avoir pris part à la rébellion; elle s'en était cependant détachée avant notre arrivée; elle avait de bonne volonté expédié ses vingt-deux otages pour Tripoli en gage de sa bonne foi; elle avait, en outre, parfaitement accueilli notre bey et toute l'armée; mais comme ce dernier était convaincu que tous ces sentiments n'étaient que l'effet de la peur, la catastrophe qui eut lieu quelques jours après nous

la plus édifiante. Il est certain que, si l'on jugeait de la piété des mahométans par leur extérieur, on serait tenté de croire que les mosquées ne renfermeraient jamais que des fidèles recueillis et fervents; mais, ainsi que notre voyageur le rapporte de la ville de Ben-Ghazi, et d'autres écrivains qui ont parlé de la manière dont ce temps d'austérité s'observe aussi en d'autres endroits, il n'y a guère que la classe pauvre et qui travaille à qui il est pénible, puisqu'elle semble supporter seule toute la rigueur du Ramadan, privée pendant le jour d'un verre d'eau pour se désaltérer ou se rafraîchir la bouche; le coucher du soleil ne lui présente qu'un repas frugal avec le repos de la lassitude, que la prière et la nécessité de manger avant le jour viennent encore interrompre.

Chez les gens aisés, c'est un tableau bien différent; c'est la mollesse qui s'endort dans les bras de l'hypocrisie, et ne se réveille que pour se livrer au plaisir de la bonne chère, de la musique et de tout ce qui peut dédommager la sensualité de l'ennui de l'abstinence; ils se fatiguent autant qu'il leur est possible pendant la nuit pour mieux reposer le jour, et laisser passer ainsi le temps du jeûne sans en être indisposés.

Autrefois le mahométan surpris à boire du vin pendant ce jeûne rigoureux était puni sévèrement, mais aujourd'hui le trop grand nombre de coupables fait taire la loi, et ils rachètent ces excès par des aumônes; à cet égard, c'est une louange qu'on ne peut leur refuser. (*N. du T.*)

fit connaître que les intentions du bey avaient été de dissimuler sur le passé, et de faire éclater sa vengeance plus tard. Ses courtisans étaient entrés dans ses desseins; ils avaient tellement gardé le secret, que les Zoases étaient traités comme les meilleurs des sujets; on ne parlait que de leur fidélité à marcher sous les bannières du bey, et du zèle qu'ils avaient mis à poursuivre les rebelles. Il ne se passait pas de jours que notre pacha n'appelât auprès de lui quelques-uns de leurs chefs, à qui il faisait l'accueil le plus amical. Sous ces apparences de bienveillance, on tramait la destruction entière de cette tribu; mais il était difficile de mettre ouvertement ce projet à exécution, à moins de la surprendre à l'improviste.

On avait répandu le bruit que notre bey avait sollicité et obtenu de son père de donner solennellement le bernus rouge aux chefs de cette tribu, en récompense du dévouement qu'ils avaient montré pour sa personne.

Sur ces entrefaites, il était parti de Tripoli pour Ben-Ghazi un chiaoux chargé d'instructions secrètes pour notre bey; ce chiaoux appartenait à la tribu des Zoases; depuis longtemps au service du pacha de Tripoli, il avait eu plusieurs fois l'occasion d'être utile à ses compatriotes, auprès desquels il était en grand crédit. A son arrivée à Ben-Ghazi il eut une longue entrevue avec notre pacha et le gouverneur de Mesurate, son intime conseiller, qui était un fourbe consommé. Après plusieurs pourparlers se-

crets, le chiaoux partit pour la Cyrénaïque; il porta lui-même à sa tribu l'invitation du bey de se rendre à Ben-Ghazi pour assister et prendre part à la distribution solennelle du bernus rouge, qui devait être faite à ses chefs; il dit en grande confidence à ses compatriotes que le pacha de Tripoli avait d'abord rejeté la demande de son fils, mais que celui-ci ayant fortement insisté, le pacha avait cédé à ses instances, et qu'il avait été assez heureux pour obtenir de venir lui-même leur apporter cette bonne nouvelle.

Il paraît que cette invitation fit concevoir quelques soupçons de trahison; mais le sort en était jeté : il fallait, ou se déclarer ouvertement en rébellion, ou se livrer à une entière confiance. Cependant, les belles promesses de notre bey et la splendide cérémonie du bernus rouge ayant fasciné les yeux des chefs de tribus, il fut décidé que l'on se rendrait à son invitation le jour fixé pour la distribution.

Cette nouvelle excita le contentement général des habitants de Ben-Ghazi; ils étaient tous intéressés à cette union, qui rassurait leur avenir et terminait cette campagne avec solennité. Le jour convenu, toute la tribu des Zoases parut, au coucher du soleil, en vue de Ben-Ghazi; elle couvrait toutes les plaines voisines de ses tentes et de ses troupeaux. L'aspect d'une ville qui, peu de jours auparavant, avait été le théâtre de leur rébellion; qui, dans ce moment, renfermait dans ses murs l'armée qui les avait sou-

mis, réveilla leurs remords : ceux qui d'abord avaient hésité à partir profitèrent de la crainte qui s'était emparée d'un grand nombre pour leur témoigner de nouveau leurs soupçons, et rappeler, par leurs discours énergiques et réitérés, les torts que la tribu avait eus dans le principe en se révoltant; ils produisirent un tel effet sur les esprits déjà timorés, qu'il fut décidé que les chefs seuls entreraient en ville pour recevoir les honneurs promis, que le reste de la tribu attendrait paisiblement dans le camp.

Le jour suivant, 5 septembre, ces malheureux chefs, au nombre de quarante-cinq, firent leur entrée solennelle dans Ben-Ghazi, et prirent le chemin du château; notre bey vint à leur rencontre d'un air amical, leur adressant alternativement des paroles flatteuses : il les introduisit lui-même dans sa demeure.

De suite on servit le café, que notre pacha prit avec eux; pendant qu'ils étaient dans une parfaite sécurité que leur inspiraient tant de marques d'affection, qu'ils se livraient à la joie que leur procurait cette sincère et apparente réconciliation, la garde du bey débusque des appartements voisins le sabre nu à la main, et tombe sur ces infortunés.

Ceux qui résistèrent à ce premier choc furent tués; les autres, traînés dans les salles contiguës, furent massacrés les uns après les autres; le peu d'entre eux qui, dans la mêlée, tentèrent de s'enfuir, furent tués à coups de fusil. Plusieurs, après s'être sauvés dans les étages supérieurs du château, sautèrent

par les fenêtres ; étourdis de leur chute, ils tombèrent sous les coups des soldats qui avaient été apostés alentour du château.

Pendant cette scène d'horreur, il se fit un mouvement dans la troupe qui troubla toute la ville ; à peine le gouverneur de Mesurate eut appris cette catastrophe, qu'il donna l'ordre que l'armée se rassemblât sur-le-champ pour tomber à l'improviste sur la tribu des Zoases.

La cavalerie parcourait la ville à bride abattue; la rumeur des soldats et des esclaves qui, ignorant la cause de ce désordre, s'en allaient criant par les rues, l'agitation des habitants, accoutumés à être toujours les victimes de ces tumultes, la terreur répandue partout, étaient un spectacle d'horreur qui serait difficile à décrire.

Dans cette confusion générale, je me transportai au château comme en un lieu de sûreté. L'aspect de ces malheureux, étendus et baignés dans leur sang, fut pour moi un tableau horrible qui sera sans cesse devant mes yeux. Je trouvai notre bey à cheval sous le portique, armé d'un mousquet, au milieu de ses mameluks, criant à tue-tête, comme un forcené, pourquoi sa cavalerie tardait tant à se réunir.

Ce retard sauva l'infortunée tribu des Zoases, qui, à peine instruite, je ne sais comment, de la catastrophe de Ben-Ghazi, abandonna à la hâte ses tentes et ses troupeaux pour se disperser dans les montagnes voisines.

Notre bey courut aussitôt, à la tête de sa cavalerie, investir le camp de ces malheureux, où étaient restés les femmes, les enfants et ceux qui n'avaient pas eu le temps de fuir. On fit main basse sur eux; tout fut taillé en pièces; les femmes furent livrées à la brutalité des soldats, foulées ensuite aux pieds des chevaux et écrasées.

Le butin de ce camp valut à notre bey quatre mille chevaux, dix mille moutons, six mille bœufs, un grand nombre d'esclaves, beaucoup d'argent, et le bagage de ces infortunés fut la proie de la soldatesque.

Peu de temps après cette terrible catastrophe, où cette malheureuse tribu avait été victime de sa trop grande crédulité, les vingt-deux otages que le pacha de Tripoli avait renvoyés par mer tombèrent sous le fer assassin de nos soldats. Ils avaient quitté cette capitale avec la promesse qui leur avait été donnée qu'ils seraient en liberté le jour même que leurs compatriotes auraient reçu le bernus, et le résultat de cette promesse fut d'être enveloppés dans cette scène d'horreur; on les traîna les uns après les autres sur le tillac du navire qui les avait ramenés, où ils furent égorgés et jetés à la mer. Les cadavres de deux enfants, âgés l'un de cinq ans et l'autre de sept, furent poussés par les vagues sur le rivage de la ville: personne n'osa les ensevelir; ils devinrent la pâture des chiens.

Dans ce désordre affreux qui régnait partout, quelques Zoases qui, par curiosité, s'étaient approchés de la ville pendant que leurs chefs étaient

au château avec le bey, surpris par cette catastrophe, désespérant de pouvoir rejoindre leur tribu, se réfugièrent auprès d'un marabout, nommé Œcia, de l'endroit où se trouve sa tombe. Notre bey, n'osant violer cet asile, défendit de leur donner le moindre secours, et fit entourer la tombe de soldats, dans l'espoir que ces infortunés mourraient d'inanition ou par le fer de ses sicaires. Toute la ville, plongée dans l'épouvante et dans la crainte, gémissait sur le sort de ces malheureuses victimes, lorsque, quelque temps après, on vit qu'ils n'avaient pas succombé au défaut de nourriture. Le marabout qui habitait la chapelle ou le tombeau où ces infortunés s'étaient réfugiés, touché de leur sort et trompant la vigilance de leurs gardes, à ce qu'il faut croire, leur procura secrètement le peu de vivres nécessaire à leur existence [1]. La population de Ben-Ghazi, superstitieuse comme le reste des musulmans, qui croyait leur perte certaine, cria au miracle, et porta la réputation de ce marabout à un si haut degré, que notre bey resta consterné de ce prétendu prodige opéré par la sainteté du marabout, qui par ce stratagème sauva la vie à ces infortunés.

Nous partîmes ensuite pour Tripoli, le cœur déchiré, pour ma part, de la scène sanglante qui s'é-

[1] Pour donner un caractère de vérité à la relation de notre voyageur, qui a eu la faiblesse de la finir par le récit d'une fable digne au plus du XIII[e] siècle, je n'ai pas hésité à remplacer de pareilles absurdités par une supposition vraisemblable, d'autant plus que les miracles ne sont plus de notre siècle. (*N. du T.*)

tait passée sous mes yeux. Notre bey et sa suite se consolèrent facilement, par le pillage qu'ils avaient fait, du regret de n'avoir pu entièrement assouvir leur vengeance dans le sang de cette malheureuse tribu, dont une partie eut heureusement le temps de se soutraire à leur rage.

NOTICE

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

SUR

L'ANCIENNE CYRÉNAIQUE.

La Cyrénaïque est sans contredit une des régions qui sont le moins développées dans les annales de la géographie et de l'histoire; les documents qui nous sont restés sur cette partie du globe sont tellement obscurs et remplis de lacunes, que, s'il fallait suivre l'opinion des anciens historiens pour en faire connaître l'étendue et les diverses nations qui l'habitèrent, la tâche serait assez difficile, pour ne pas dire impossible, car ils diffèrent tous dans les relations qu'ils nous ont laissées de ce pays, et sur les distances et sur divers autres documents, où quelques-uns même ont mêlé du fabuleux, car la fable s'est toujours emparée des pays inconnus; c'est ce que l'on peut voir aisément en lisant Hérodote, Ptolémée, Strabon, Pline, Pomponius Mela, Scyllax, Salluste, Solin, Éthicus, Isidore de Séville et tant d'autres écrivains. De là une foule d'erreurs commises par nos géographes du dix-huitième siècle.

C'est donc à nous, guidés par les notions fidèles

'ies de nos jours, dont quelques-unes sont 'ıns le voyage de Della Cella qui précède , et qui ont aidé à soulever le voile rait encore à nos connaissances géogra- ʊs un pays si illustré par d'antiques souve- s; c'est à nous, dis-je, à sortir de cette diversité 'opinions avec le plus de clarté possible, en con- ıltant les limites naturelles de cette contrée, les utorités historiques, en comparant les localités nciennes avec les modernes.

La Cyrénaïque des anciens était comprise, de ɔuest à l'est, entre la région tripolitaine et le dé- :rt libyque, qui la séparait de l'Égypte; elle s'é- ndait au nord sur le littoral africain, sur un pace de deux cents lieues, depuis le cap Phycus, ıjourd'hui cap Ras-Sem, non compris le détour de Grande-Syrte jusqu'au grand Catabathme (*Cata- ıthmus magnus*, mot grec qui signifie la grande ɛscente (cap Luko ou Lukah des modernes), et ı· même temps le nom de la chaîne de mon- gnes qui terminait les possessions cyrénéennes ı côté de l'Égypte : *Finis Cyrenaïcus Catabathmus ɔpellatur* (Pline, lib. v)[1]. Elle était par conséquent ɔrnée au nord par la mer Libyque ou Méditerra- ʑe, au sud par le grand désert de Libye, à l'orient ır la Marmarique, et à l'occident par la Grande-

[1] Le Catabathmos formait une vallée qui s'inclinait à l'est jus- 'au Nil, c'est-à-dire jusqu'à la branche Canopique, qui était la anche ou l'embouchure occidentale de ce fleuve : *Catabathmos llis devexa in Ægyptum finit Africam* (Pomp. Mela, lib. 1, cap. 8),

Syrte (aujourd'hui golfe de Sydra) : telles étaient les limites de la Cyrénaïque.

Strabon donne à la côte maritime de cette province, à partir d'Apollonie, qui est un peu à l'est du cap Phycus, jusqu'au Catabathmos, douze cents stades (environ cent dix lieues)[1]. « Il n'est pas « facile, dit-il, de naviguer sur cette côte, parce « qu'elle offre peu de ports, de mouillages, de lieux « habités et d'aiguades: » *Non sanè commoda propter portuum, et stationum, et aquarum inopiam* (lib. XVII).

La partie méridionale de la Cyrénaïque, selon Pomponius Mela, n'avait pas de villes au delà de quinze lieues dans l'intérieur des terres; de même qu'aujourd'hui, on ne rencontrait que des plaines de sable et des rochers stériles : ce sont ces immenses solitudes qui lui ont valu plus tard le nom de désert de Barcah, qu'elle a conservé. Cette extrémité était bornée par la chaîne des monts *Anagombry* de Ptolémée, qui furent connus plus tard pour les monts *Ater* des Romains, parmi lesquels se trou-

[1] Quand un auteur ancien ne désigne pas de quelle nature sont les stades qu'il assigne à une distance quelconque, il est assez difficile de pouvoir établir un calcul fidèle pour réduire cette distance en milles géographiques ou en lieues, parce que les anciens reconnaissaient plusieurs sortes de stades de différentes valeurs au degré, telles que le stade pythique, l'olympique, le nautique, l'italique, le faux olympique, etc. Danville, dans ses *Mesures itinéraires*, avait reconnu les quatre premiers, et finit par n'adopter que l'olympique de 600 au degré, le nautique de 500, et l'égyptien de 1111.

Strabon calculait les stades de 700 au degré, ainsi qu'Ératosthènes et Hipparque; mais, selon le calcul ordinaire, le mille est de sept stades et demi; il nous servira à mesurer nos distances.

vaient les oasis d'*Ammon* et d'*Augilah*, dont font mention Hérodote et Arrien.

Parmi les peuples qui habitaient la Cyrénaïque, il y en avait beaucoup d'origine grecque; dans le nombre étaient les *Barsites*, qui occupaient une partie de la Pentapole; les *Ararauceles*, qui étaient au levant; les *Arbestes*, qui étaient sur les confins de la Marmarique; les *Matacurées*, voisins de l'Afrique proprement dite par les anciens; les *Psylles*, limitrophes du grand désert de la Libye au sud, qui furent remplacés par les *Nasamons*, après que le vent du midi les eut entièrement détruits; les *Laganiciens*, qui étaient Troglodytes[1], et plusieurs autres nations.

La Cyrénaïque renfermait trois choses remarquables : l'oracle d'Ammon, si célèbre par l'autorité de ses prédictions, *Ammonis oraculo celebrata*, qu'Alexandre alla consulter[2]; une fontaine connue

[1] Pomponius Mela nous dépeint ainsi cette peuplade :
« Les Troglodytes étaient des peuples qui vivaient dans des ca-
« vernes qu'ils construisaient dans les montagnes ou dans la terre ;
« on en trouvait aussi en Égypte, sur le golfe Arabique, dans la
« Palestine, dans la région Ammonique, dans l'Orient et dans la
« Scythie. »

Le mot *troglodyte* est un composé de deux racines grecques, de τρώγλη, caverne, et du verbe δύνω (δύω), se mettre dessous.

Selon Hérodote, les Troglodytes étaient ainsi nommés de ce qu'ils habitaient des trous. Leurs demeures étaient souterraines; ils creusaient en terre un carré d'environ vingt pieds de profondeur, dont la longueur et la largeur étaient proportionnées au nombre des cohabitants.»

[2] Le lecteur trouvera à la suite de la notice sur l'ancienne et la moderne Cyrénaïque une description de cette oasis.

sous la dénomination de fontaine du soleil[1], et un certain rocher consacré au vent du midi[2].

Elle possédait dans son territoire ce canton qui produisait le silphium, cette plante si renommée chez les anciens, qui se vendait au poids de l'or : c'est de là que cette région prit le nom de *regio silphifera*[3].

Avant les colonies grecques qui habitèrent ces contrées, les peuples indigènes vivaient sous des cabanes, se nourrissaient de fruits sauvages, se couvraient de peaux de bêtes; ils mangeaient et se couchaient à terre; leurs vases étaient de bois ou d'écorce d'arbres, leur breuvage le lait et le suc des graines. Ces nations étaient nomades, préférant même la chair des bêtes féroces à celle de leurs troupeaux, qu'ils conduisaient dans les lieux abondants en pâturages; ils étaient ce que sont de nos jours les tribus bédouines.

[1] La description de cette fontaine est dans la notice sur l'oasis d'Ammon.

[2] Cette allégorie, relativement au vent du midi, est une fable sous le voile de laquelle on a voulu décrire les mouvements impétueux de ces vagues terrestres si fréquentes et si dangereuses, que le vent du sud soulève dans toutes ces contrées sablonneuses :

In Cyrenaïcâ provinciâ rupes quædam austro traditur sacra, quam profanum sit attrectari hominis manu, confestim austro volvente arenas. « Dans la Cyrénaïque est une certaine roche qu'on dit être « consacrée au vent austral, et qui ne souffre point qu'on la profane « par aucun attouchement humain, sans aussitôt soulever d'im- « menses tourbillons de sable» (Plin., lib. II, cap. 45).

[3] On trouvera la description de cette région dans la notice du silphium.

Ce pays, quoique rempli de déserts sablonneux, ne laissait pas que d'avoir des contrées très-fertiles, comme le dit Hérodote, le père de l'histoire. Selon Pline, rien n'était plus fertile que les parties septentrionales de cette région, qui étaient limitrophes de la mer, ainsi que la partie occidentale, où cet auteur place le jardin des Hespérides, et sur laquelle Lucain s'explique ainsi :

> . . . . Libycæ quod fertile terræ est,
> Vergit in occasum . . . .
> (Lib. IX.)

La campagne de Cyrène était divisée en trois parties également fécondes par les récoltes qui se succédaient les unes aux autres, puisqu'en vantant la fertilité de cette province, Hérodote raconte que, selon lui, la Cyrénaïque était la partie la plus élevée de la Libye habitée par les nomades, et qu'il y avait trois saisons admirables pour la récolte : *Tres in se plagas admiratione dignas* (lib. IV). On commençait la moisson et la vendange sur les bords de la mer ; on passait ensuite au pays qu'on appelle les Bunes (collines); le blé et le raisin étaient mûrs alors, et ne demandaient qu'à être cueillis; pendant qu'on faisait la récolte du milieu des terres, ils venaient aussi en maturité dans les endroits les plus reculés, et voulaient être moissonnés et vendangés. On avait par conséquent mangé les premiers grains, on avait bu les premiers vins lorsque la dernière récolte arrivait.

Ces récoltes occupaient les Cyrénéens huit mois de l'année. *Atque hunc in modum ad octo menses per-*

ceptio fructuum Cyrenæos occupat (Hérod., liv. IV.)

Cette province eut pour capitale Cyrène d'où elle prit son nom; elle fut la première ville de la Pentapole. Cette cité fut fondée par les insulaires de Théra (île de la mer Égée), qui depuis plusieurs années languissaient dans la famine occasionnée par une extrême sécheresse et une disette de pluie qui dura sept ans.

L'oracle de Delphes ayant ordonné à un des descendants des Argonautes d'aller chercher sur une terre hospitalière des bienfaits que leur refusait le sol natal, les Lacédémoniens y envoyèrent les Théréens, sous la conduite d'Aristotelès, surnommé Battus: *Aristotele cognomento Batto*, fils de Polymneste que la pythie de Delphes avait désigné pour régner en Libye, parce que *Battus* en langue libyque, signifie *roi*, *et ab oraculo pythico vocatum Battum, quod libyca lingua regem sonat* (Pindare, od. 4).

Débarqués en Libye, les Théréens s'établirent d'abord à *Aziris* [1], où ils restèrent pendant six ans; ensuite, sur les vives instances des Libyens, et sur la promesse qu'ils leur firent de les conduire dans un meilleur canton et plus convenable pour fonder une ville, ils quittèrent Aziris, ayant Battus à leur tête. Arrivés auprès d'une fontaine consacrée à Apollon, les Théréens s'arrêtèrent à l'endroit que leur

[1] *Aziris* était un canton de la Libye, sur le bord de la mer, en face de l'île de Platée (aujourd'hui île de Bomba, dans le golfe de ce nom). Ce pays était très-agréable, environné de deux côtés par des collines couvertes d'arbres, et arrosé d'un autre côté par une rivière.

indiquèrent les Libyens qui les conduisaient et qui leur tinrent ce langage : « Grecs ! la commodité de « ce lieu vous invite à fixer ici votre demeure; le ciel « y est ouvert pour vous donner les pluies qui ren-« dront vos terres fertiles. » *Viri Græci! hic incolere commodum est ubi cœlum vocaliter sonat* (Hérod., liv. IV)[1].

[1] Cette version est celle d'Hérodote et de Pindare. Elle diffère sur quelques points de celle de Justin, historien latin postérieur à ces deux écrivains; je dois la faire connaître pour justifier l'opinion que j'ai émise dans l'introduction de cette notice, qu'il est difficile de démêler la vérité dans la diversité des écrits que nous ont transmis les anciens historiens.

« Cirnus, dit Justin, roi de l'île de Théra en Grèce, avait un « fils nommé Aristée, qui était bègue, ce qui lui avait fait donner « le surnom de Battus : *cui nomen Battus propter linguæ obligatio-« nem fuit* (c'est aussi l'opinion d'Hérodote). Son père, désolé de ce « que son fils, déjà avancé en âge, ne pouvait parler, alla consul-« ter l'oracle de Delphes et implorer sa faveur pour son fils. L'o-« racle lui répondit que Battus allât en Afrique, qu'il y fondât une « ville que l'on nommerait Cyrène, et que ce serait en ce lieu-là « qu'il recouvrerait l'usage de la langue...... : *Responsum ac-« cepit, quo jubebatur filius ejus Battus Africam petere, et urbem « Cyrenem condere, usum linguæ ibi accepturus*. Cirnus ne fit aucun « cas de la réponse de l'oracle, ayant regardé comme une raillerie « d'ordonner à son fils d'emmener des habitants d'une île aussi « déserte que Théra, pour bâtir une ville en une si vaste région « que l'Afrique.

« Les insulaires de Théra ayant été, quelque temps après, ra-« vagés par un fléau pestilentiel, pour avoir désobéi à l'oracle, « se mirent en devoir de partir pour l'Afrique, encore étaient-ils « si peu qu'à peine pouvaient-ils remplir un navire : *Quorum tam « insignis paucitas fuit, ut vix unam navem complerent*. Arrivés en « Afrique sous la conduite de Battus, ils chassèrent les habitants « d'un canton nommé *Cyra*, où ils furent attirés tant par la « beauté du lieu que par la commodité d'une fontaine dont les « eaux étaient abondantes. Ce fut là que Battus commença à parler, « et sa langue se délia : *Ibi Battus, dux eorum, linguæ nodis solu-*

Cyrène fut donc fondée par une colonie de Théréens, opinion confirmée encore par Strabon : *Cyrenem Theri condiderunt Spartarum coloni,* liv. XVII, vers la quatrième olympiade, au temps où Cyaxare, père d'Astiage régnait en Médie [1].

Battus, leur chef, en fut le fondateur : c'est de lui que les Cyrénéens et leur monarchie prirent le nom de Battiades, *ab hoc Cyrenæi dicti Battiadæ;* son règne, qui dura quarante ans, promettait aux Cyrénéens de longues années de paix et de prospérité. Dans le but de cimenter l'union entre ses sujets et de leur rappeler le souvenir de leur mère patrie, Battus joignit à la douceur de ses lois de sages institutions politiques ; mais ses successeurs, loin de suivre les traces d'un gouvernement si sagement indiqué, furent tous, à ce que nous apprend l'histoire, despotes et malheureux.

A la mort de leur fondateur, qui fut leur premier roi, les Cyrénéens, reconnaissants de tous ses bienfaits, voulurent perpétuer par les honneurs qu'ils

« *tis, loqui primùm cœpit.* Encouragés par l'accomplissement d'une « partie des prédictions de l'oracle, ils y fondèrent une ville qui prit « le nom de *Cyrène*» (lib. v, § 7).

Tel est le texte de Justin, qui ne s'accorde pas généralement avec les deux auteurs grecs.

[1] L'époque de la fondation de Cyrène est incertaine, et, à cet égard, les écrivains de l'antiquité ne s'accordent pas.

Solin dit que c'est à la 45e olympiade, sous Ancus Martius, qui régnait à Rome 586 ans après la prise de Troie.

Théophraste dit à la 2e année de la 117e olympiade.

Strabon la porte à l'an 614 avant J. C.

Pline, à l'an de Rome 143.

lui rendirent le souvenir du bonheur dont ils avaient joui sous son gouvernement paternel, ils lui consacrèrent le silphium, symbole de leur richesse.

Son fils Arcésilas, qui lui succéda, ne régna que seize ans; à la fin de ce règne, les Cyrénéens ne se trouvèrent pas en plus grand nombre qu'au commencement de la colonie, qui ne prospérait plus depuis la mort de Battus.

Sous le gouvernement de Battus II, fils d'Arcésilas Ier, les Cyrénéens, affligés de la perte du père de celui-ci, envoyèrent à Delphes demander à l'oracle quelle forme de gouvernement ils devaient établir pour être heureux; la pythie leur ordonna de faire venir de Mantinée en Arcadie quelqu'un qui pût établir parmi eux la paix et la concorde qui avaient été troublées entre eux et les Libyens.

Les Cyrénéens s'étant adressés aux Mantinéens, ceux-ci leur donnèrent un homme des plus estimés de leur ville, nommé Démonax, qui se rendit avec eux à Cyrène. Lorsqu'il fut instruit de l'état des affaires, il partagea la Cyrénaïque en trois tribus, dont une comprenait les Théréens et leurs voisins, l'autre les Péloponésiens et les Crétois, et la troisième tous les insulaires.

Enfin, on mit en réserve pour Battus II, leur roi, qui était boiteux, de certaines portions de terre avec les sacrificatures; on rendit au peuple toutes les autres prérogatives dont les rois avaient joui jusqu'alors.

Ces règlements subsistèrent sous le règne de Battus: mais sous celui de son fils, Arcésilas II, il

s'éleva de grands troubles au sujet des honneurs. Arcésilas II, fils de Battus et de Phérétine, déclara qu'il ne souffrirait pas que les lois de Démonax subsistassent plus longtemps, et redemanda les prérogatives dont avaient joui ses ancêtres.

Arcésilas excita des troubles pour détruire les institutions populaires de Démonax; mais ayant succombé avec son parti, il s'enfuit à Samos, et Phérétine, sa mère, se retira à Salamine en Chypre.

Arcésilas revint quelque temps après à Cyrène avec une armée que lui avaient levée les Samiens, à qui il avait promis le partage des terres des Cyrénéens. Avant de quitter Samos, il alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit :

Ad quatuor Battos, ac totidem Arcesilaos, octo hominum ætates dat vobis Apollo Cyrene regnare : ulteriùs vos conari dehortatur : tibi verò suadet ut ingressus in domum tuam, quietem agas (Hérod., lib. IV). « Apollon accorde à ta famille la domination de « Cyrène pour quatre Battus et quatre Arcésilas, « c'est-à-dire pour huit générations; mais il t'exhorte « à ne rien tenter de plus, et à rester tranquille « quand tu seras rentré dans ta patrie. »

Arcésilas étant retourné à Cyrène avec les troupes qu'il avait levées à Samos, et ayant recouvré ses États, loin de suivre fidèlement la prédiction de la pythie, se livra entièrement à la vengeance; il fit périr tous ceux qui s'étaient soulevés contre lui, qui l'avaient obligé de fuir : réfléchissant ensuite aux paroles de l'oracle, craignant pour sa vie, il s'éloigna de Cyrène et se réfugia à Barcé, chez Alazir,

roi des Barcéens, dont il avait épousé la fille ; mais quelque temps après, ayant été reconnu par des fugitifs de Cyrène et par des Barcéens, il fut tué avec Alazir son beau-père.

Sous leur troisième roi Battus, surnommé l'Heureux, la pythie de Delphes, par ses oracles, excita tous les Grecs à s'embarquer pour aller habiter la Libye avec les Cyrénéens, qui les invitèrent à venir partager leurs terres. Cet oracle était conçu en ces termes : « Celui qui n'ira dans la Lybie qu'a« près le partage des terres aura un jour sujet de « s'en repentir. » *Serior in Libyam quisquis pervenerit almam discernendi agri, mox, affirmo, pigebit* (Hérod., lib. IV).

Les Grecs s'étant rendus à Cyrène en grand nombre, s'emparèrent d'un canton considérable. Les Libyens, leurs voisins, et Adicran leur roi, se voyant dépouillés de leurs terres par les Cyrénéens, eurent recours à Apriès, roi d'Égypte, et se soumirent à lui. Ce prince envoya contre Cyrène des forces considérables. Les Cyrénéens s'étant rangés en bataille à *Irasa*, près de la fontaine de *Thesté*, en vinrent aux mains et les défirent. Les Égyptiens, qui n'avaient jamais combattu des Grecs, les méprisaient avant la victoire; mais ils furent tellement battus qu'il n'en retourna en Égypte qu'un très-petit nombre.

Cyrène ayant souvent tiré de nouveaux colons de la Grèce, devint si grande et si riche qu'elle fut comptée au nombre des plus puissantes villes fondées par les enfants de la vieille Grèce dans les contrées étran-

gères ; elle dut cet accroissement si prospère autant à la fécondité de son sol qu'à l'habileté de ses chefs et à l'industrie de ses habitants. Son commerce, alimenté par ces puissants motifs, fut très-considérable ; c'est pour en seconder l'activité que les Cyrénéens construisirent le navire à seize rames qu'ils nommèrent *lembus*.

Des plantes précieuses répandues avec profusion sur son sol ou qui lui étaient particulières, et les récoltes abondantes qui s'y succédaient pendant huit mois, comme le rapporte Hérodote, en augmentèrent singulièrement le produit.

Dès leur origine les Cyrénéens eurent des princes que la plupart des historiens appelèrent rois ; ces princes, issus de Battus, leur fondateur, connus sous le nom de Battiates, les gouvernèrent pendant environ deux cents ans. Hérodote raconte comment ils finirent au temps de Cambyse et de Darius, son successeur, qui régnèrent en Égypte.

Selon cet auteur, dans les premiers temps de Cyrène, les Cyrénéennes se faisaient un scrupule de manger de la vache par respect pour la déesse Isis, qu'on adorait en Égypte ; elles jeûnaient même et célébraient des fêtes solennelles en son honneur : *Nec Cyreneæ feminæ vaccam ferire sibi fas putant ob Isidem quæ est in Ægypto, cui etiam jejunia et dies festos studiose agunt* (lib. IV).

La Cyrénaïque fut successivement occupée par les Grecs, qui la colonisèrent ; par les Égyptiens, qui, joints aux Macédoniens, alors maîtres de l'Égypte, attaquèrent, sous le commandement de Thimbron,

les Cyrénéens, l'an 324 avant J. C., et les soumirent; par les Romains, et plus tard, au XVIIe siècle, par les Sarrasins, qui s'en emparèrent.

Cyrène, fille de la Grèce, fut le berceau d'un État célèbre où fleurirent les arts, qu'illustrèrent de grands hommes; elle se distingua par l'étude des sciences, et donna le jour à une foule de savants : *floruit Cyrene doctrinæ studiis, et viros eruditione præstantes multos produxit.*

On compte parmi eux Aristippe, disciple de Socrate, fondateur et chef de la secte cyrénaïque, dont Cicéron parle si fréquemment dans ses ouvrages; sa fille Arété, qui succéda à son père dans la direction des écoles; son fils, nommé comme lui Aristippe, surnommé Anicoris, qui, selon Strabon, passe pour avoir réformé la secte cyrénaïque, dont le nom fut changé en celui de secte annicérienne; le poëte Callimaque, issu du sang royal de Cyrène; Ératosthènes, philosophe et mathématicien, tous les deux en grande faveur auprès des rois d'Égypte; Philostéphane, ami et contemporain de Callimaque, et enfin Carnéades, le coryphée des académiciens.

Cyrène vit naître aussi plusieurs athlètes qui furent vainqueurs aux jeux olympiques, et d'autres savants célèbres en différents genres. Les Cyrénéens, dit Pindare, étaient renommés dans la course des chars, et il appelait Cyrène, ainsi que j'ai déjà dit : *Curribus præstantem civitatem*, « ville célèbre par ses « chars. » Le luxe et la volupté furent portés au comble chez eux; ils passaient leur existence dans

des repas somptueux, dans les chants, la danse et dans les fêtes.

Un demi-siècle après la fondation de Cyrène, les richesses conventionnelles de ses habitants étaient déjà considérables; mais deux ou trois siècles après cette époque, ces richesses avaient pris un accroissement si rapide, que le moindre Cyrénéen possédait des anneaux d'or d'une certaine valeur, et surtout d'un travail exquis (Eup. dans Élien, liv. XII).

Cyrène fut la fondatrice de la Pentapole, mot grec qui signifie *cinq villes*, qui furent les cinq cités de la confédération que forma le canton de la Cyrénaïque appelé par les historiens région Pentapolitaine : *Ex hâc porrò natæ sunt et cætera Cyrenaïcæ regionis oppida, quæ cum metropolis nomen peperunt Pentapoleos.*

La région Pentapolitaine renfermait les cinq villes qu'Isidore de Séville désigne ainsi : *Pentapolis græcâ linguâ à quinque urbibus nuncupata; id est Cyrene, Berenice, Arsinoë, Apollonia, Ptolemaïs.*

La ville de Cyrène était située à onze milles de distance des bords de la mer (trois lieues et demie), selon Pline, sur une éminence qui la faisait découvrir de fort loin en mer; sa forme était celle d'un trapèze [1] : les anciens historiens donnent à cette ville quarante milles de circonférence.

Dans son voisinage, il y avait une fontaine appe-

[1] Le trapèze a une forme quadrilatère (ayant quatre coins), dont les côtés ne sont point parallèles.

lée *Cyrès* ou *Cyré*, d'où elle prit son nom. Son territoire, très-fertile, abondait en chevaux, si vantés par les chants immortels de Pindare. Leur nombre égalait leur célébrité, puisqu'on les transportait en quantité dans divers cantons de la Grèce. Strabon en fait également mention, ainsi que de la bonté de ses fruits : *Nam et equorum nutrix est, et fructus optimos fert* (lib. XVII).

Dès la plus haute antiquité, les Libyens de la Cyrénaïque firent un grand usage de chevaux, et notamment les Barcéens.

Cyrène était un port sur le bord de la mer, dont elle était éloignée de quatre-vingts stades (un peu plus de trois lieues) ; il fut réuni à Apollonie, qui devint l'*emporium* de Cyrène. C'est là qu'abordaient les navires des villes qui commerçaient avec elle ; *Cyrœneorum navale Apollonia.* Le commerce de cette métropole était très-étendu, principalement avec Carthage, la Grèce et la Sicile. Ses principales branches étaient le vin et le silphium, que les Carthaginois venaient chercher aux frontières, ainsi qu'il en est fait mention dans le cinquième chapitre de notre voyageur.

Hérodote et Diodore ont vanté la bonté des vins de la Cyrénaïque.

Les Cyrénéens faisaient aussi le commerce du sel, qui est si abondant dans la Libye. Ce sel, dit Synesius, évêque de Ptolémaïs, était appelé sel d'Ammon ; on le trouvait renfermé dans une espèce de conche de pierre qui le nourrissait ; on enlevait cette pierre, qui l'enveloppait comme une écaille, et on

pouvait alors sans peine creuser profondément la terre avec la houe pour retirer ce sel, aussi agréable à la vue qu'au goût (lettre 148e, édit. de Paris)[1].

On en faisait un grand usage en médecine; il était beaucoup estimé à cause de sa pureté; on l'employait même dans les sacrifices de préférence à tout autre, parce qu'ils avaient en horreur le sel marin, le regardant comme l'écume de Typhon.

Cyrène avait aussi des relations avec l'intérieur de l'Afrique, d'où elle tirait les matériaux précieux, tels que l'or, l'argent et les pierreries pour fabriquer des bijoux. La position des oasis d'Ammon et des Augiles lui offrait des stations commodes pour ce commerce.

Barcé, ville de la Pentapole, était une ville remarquable de la Cyrénaïque: elle fut fondée peu de temps après Cyrène, 554 avant l'ère vulgaire, par les enfants de Battus le Boiteux, frère d'Arcésilas II, qui régna à Cyrène après son frère.

Quelque temps après son avénement au trône Arcésilas II eut quelques différends avec ses frères qui quittèrent le pays et passèrent dans une autre

[1] Il est bon d'observer que Synesius ne parle que de la région Ammonite et de ses provinces limitrophes, vers la partie septentrionale de l'Afrique, où le sel gemme abonde, car, en revanche la nature l'a refusé à tout le plateau de l'Afrique au delà de l'Atlas, au point que le sel est devenu un premier besoin pour tous les peuples de la Nigritie, de la Guinée, du pays des Foulahs, des Mandingues et de tout le Soudan; et quand on pénètre dans l'intérieur du continent, il n'y a plus que les riches qui puissent se procurer du sel.

région de la Libye. Ayant délibéré entre eux ce qu'ils avaient à faire, ils bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Barcé*, qu'elle a porté depuis cette époque, dont on a fait *Barcah*.

Hérodote fait mention de sa fondation en ces termes : *Ubi contracti* (en parlant des frères d'Arcésilas) *urbem hanc condiderunt, quæ ut tunc Barcæ nunc appellatur* (lib. IV) [1].

Plus tard, elle prit le nom de Ptolémaïs, du nom de Ptolomée Phiscon, septième roi de la dynastie des Lagides, qui établit sa résidence à Cyrène pendant le règne de son frère Philométor en Égypte, à ce que raconte Pline, puisqu'il dit : *Et deindè Ptolemaïs antiquo nomine Barcæ* [2].

[1] Il y a quelque apparence de probabilité que l'époque de la fondation de Barcé ne fut pas précisément celle dont fait mention Hérodote, et que les enfants de Battus ne firent, à cette époque, que reconstruire une vieille bourgade de la Libye, défendue, comme elles l'étaient toutes alors, par des tours, où les indigènes libyens renfermaient leurs troupeaux, et à qui ils donnèrent le nom de Barcé en l'agrandissant et en la reconstruisant. Saint Jérôme affirme que Barcé était l'ancienne capitale d'une peuplade libyenne : on trouve dans Hérodote plusieurs passages favorables à cette opinion.

Néanmoins cette bourgade continua d'être habitée par les Libyens comme ville libyenne, et non comme ville grecque. Ses habitants reprirent leurs anciennes habitudes; ils recommencèrent leurs excursions; ils acquirent un si grand renom par leur brigandage, que toutes les peuplades de la Libye cyrénaïque se réunirent à eux et furent collectivement désignées par le nom de Barcéens; voilà pourquoi Virgile, en parlant de cette nation, les appelle *latèque furentes Barcæi :* « la nation des Barcéens qui exerce partout « ses fureurs. »

[2] Néanmoins il est notoire que Barcé et Ptolémaïs furent deux villes bien distinctes l'une de l'autre, puisque la première était

Barcé était située dans l'intérieur des terres, à cent stades de la mer : *Barcensium autem urbs abest à mare stadia centum* (12 milles et demi); selon Ptolémée, à vingt stades au sud-est d'Arsinoé (2 milles et demi), à quarante stades (5 milles) du promontoire Phycus.

Elle fut assiégée par Amazis, qui commandait l'armée des Perses qu'Aryandrès, gouverneur d'Égypte, envoya pour venger la mort d'Arcésilas, aux sollicitations de sa mère Phérétine, lequel Arcésilas, roi de Cyrène (ainsi que je l'ai dit plus haut), s'était réfugié dans cette ville où il fut assassiné.

Phérétine ayant appris la mort de son fils, alla en Égypte auprès de Cambyse implorer sa protection et réclamer les secours que lui donna Aryandrès, par ordre de son souverain, qui envoya une armée avec Phérétine pour assiéger Barcé.

Avant de la faire partir, Aryandrès envoya un héraut à Barcé pour qu'on lui livrât les meurtriers d'Arcésilas; les Barcéens prirent tous cet assassinat sur eux, car le prince leur avait fait beaucoup de mal. Sur cette réponse, Aryandrès fit marcher une

dans l'intérieur des terres, et l'autre sur le bord de la mer, à douze milles de celle-ci. Strabon, Pline et Stephanus, rapporte Cellarius, ont commis la même erreur en pensant que Barcé et Ptolémaïs n'étaient qu'une seule ville. *Strabonem, Plinium, Stephanum aberrare, qui Barcen putant ipsam esse Ptolemaïdem.* On verra plus loin, à l'article *Ptolémaïs*, ce qui occasionna la méprise de ces deux écrivains, erreur dont Ptolémée et Scyllax ont su se garder, puisqu'ils en font deux villes différentes, et leur donnent à chacune leur position respective. C'est ce que nous confirme le texte de Stephanus : *Ptolemeus autem distinguit Barcen à Ptolemaïde, illam in mediterraneis, hanc ad mare constituens.*

armée composée de toutes les forces égyptiennes, tant de terre que de mer : *Omnes ei copias Ægypti tradidit pedestres simul et nauticas* (Herod., lib. IV).

Depuis le commencement du siége, il s'était fait de part et d'autre des pertes considérables, lorsqu'Amazis, qui commandait l'armée de terre, voyant, après neuf mois de siége, qu'il ne pouvait réduire les Barcéens par la force, eut recours à un stratagème qui le rendit maître de la ville. L'armée des Perses étant entrée dans Barcé, livra à Phérétine les plus coupables des Barcéens; aussitôt elle les fit mettre en croix autour des murailles, et ayant fait couper le sein de leurs femmes, elle en fit border les murs. Tel est le récit d'Hérodote.

Les Barcéens furent mis au pillage par l'ordre de cette princesse, excepté les Battiates et ceux qui n'avaient pris aucune part à l'assassinat de son fils; ceux-ci eurent la permission de rentrer dans la ville. Les Perses ayant réduit en esclavage le reste des Barcéens, se mirent en marche pour retourner en Égypte.

Arrivés à Cyrène, les Cyrénéens, par égard pour un oracle, les laissèrent passer librement par leur ville. Pendant qu'ils la traversaient, Barès ou Badrès, qui commandait l'armée navale, leur dit de la piller; mais Amazis, qui conduisait les troupes de terre, s'y opposa en leur représentant qu'ils n'avaient été envoyés que pour réduire Barcé.

L'armée persane, qui avait assiégé cette ville, n'avait pas pénétré plus avant que le jardin des Hespérides. Les Barcéens que les Perses emmenèrent en

servitude furent envoyés d'Égypte au roi Darius, qui leur donna des terres dans la Bactriane, avec une bourgade qui subsiste encore, et à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé : *Iis Darius rex, ad incolendum, dedit vicum Bactrianæ regionis, cui vico nomen imposuere Barcæ* (Herod., lib. IV).

Bérénice fut aussi une ville de la Pentapole; elle était située, selon Pline, sur la partie la plus saillante de la côte orientale de la Grande-Syrte : *Berenice in Syrtis extimo cornu est* (lib. V), à vingt stades de Barcé et à quatorze cents stades de Darnis.

Les environs de cette ville étaient si fertiles que les anciens auteurs, sur qui l'imagination exerçait une grande influence, y placèrent ces délicieux jardins des Hespérides, dont la position a tant varié au gré des fables et des caprices des Grecs, qui les ont mis tantôt vers Gades (Cadix), tantôt vers l'océan Atlantique, tantôt dans la Cyrénaïque : *Vagantibus Græciæ fabulis.* Voici la description qu'en donne Strabon : « Ces jardins sont un lieu fertile en « palmiers, bien arrosé, semblable à celui où est si« tué le temple d'Ammon. Il s'étend au-dessus de « la Cyrénaïque vers le midi. Le sol, dans l'espace « de cent stades, est planté d'arbres; cent stades « après, ce ne sont que des terres ensemencées. » *Hic locus est Ammoni similis palmifer et aquosus, imminet autem Cyrenaïcæ ad meridiem vergenti, usque ad centum stadia arbores fert, hinc ad alia centum seritur potiùs* (lib. XVII).

Cette ville, dans le principe, portait le nom

d'*Hesperis, antiquum nomen, priùsquam ex Ægypto a[illegible]deretur. fuit Hesperis et Hesperides* (Cell.), qui en grec signifie couchant, à cause de sa belle situation au soleil couchant: c'est de là que fut donné le nom d'Hespérides à ces jardins fabuleux situés auprès d'Hespéris, et que les poëtes ont tant vantés. Le nom d'Hespéris fut remplacé ensuite par celui de Bérénice, reine d'Égypte, fille de Magas et femme de Ptolomée Évergète; c'est ce que nous trouvons encore dans Isidore de Séville : *Ptolemaïs et Berenice à regibus nominatæ.*

Ptolemaïs, ville de la Pentapole cyrénaïque, fut fondée par les Ptolomées dès l'instant qu'ils furent maîtres de cette province; elle fut édifiée par Ptolomée Phiscon, septième roi des Lagides, sur le bord de la mer, à quatre-vingt-dix stades (environ 12 milles) de Barcé, et à quatre-vingt-douze stades de Tokira ou Arsinoë, dans le lieu même qui avait servi de port à Barcé : *Ptolemaïs ergo condita quò fuit Barcæorum portus.*

De même qu'Apollonie succéda en puissance à Cyrène, comme son emporium, de même Ptolémaïs s'agrandit à mesure qu'elle devint puissante et qu'elle attirait dans ses murs les habitants grecs de Barcé, qui, pour profiter de la prospérité que le commerce florissant de Ptolémaïs procurait à ses habitants, désertèrent leur ville et vinrent y demeurer.

Cette migration des Barcéens fit oublier leur ville à un tel point que la plupart des géographes, entre autres Strabon et Pline, ont confondu Barcé avec Ptolémaïs, et n'en ont fait qu'une ville qui a changé de

nom, erreur que Ptolémée n'a pas commise en plaçant Barcé dans l'intérieur des terres, et Ptolémaïs, qui devint pour ainsi dire le port de Barcé, sur le bord de la mer : c'est ce que j'ai déjà fait observer à la note 2 de l'article *Barcé*, avant celui-ci.

Arsinoë fut aussi comprise au nombre des villes de la Pentapole cyrénaïque : elle était éloignée de cent soixante-seize stades de Ptolémaïs, et de trois cent soixante stades de Bérénice. Elle fut changée en colonie romaine vers le XIIe siècle de l'ère vulgaire. Nos anciens historiens n'en font aucune mention. Elle fut fondée par Cyrène, qui la plaça au rang des villes pentapolitaines, sous le nom de Tokira, et dont elle devint l'entrepôt. Elle fut une des plus importantes comme des plus anciennes de l'autonomie qui régissait cette province.

Sous les Ptolomées, elle reçut le nom d'Arsinoë, au lieu de Tokira qu'elle avait encore quand elle fut prise par l'armée macédo-égyptienne, sous les ordres de Thimbron. *Teuchira vetus nomen, superinductum in reginæ gratiam alterum* (Cellar).

Apollonie, ville pentapolitaine, fut fondée par les Cyrénéens, qui l'appelèrent ainsi en l'honneur du dieu protecteur de leur pays; elle resta longtemps indépendante de Cyrène, et ne lui servit pour ainsi dire que d'entrepôt pour son commerce.

Sous les Ptolomées, cette ville devint autonome et indépendante; ces rois la placèrent au nombre des cinq villes formant la Pentapole libyque : *In quinque urbibus insignioribus, quæ Pentapolim libycam constituunt, numerata.* Lorsque la Cyrénaïque

fut divisée en Libye supérieure et inférieure, Apollonie devint, sous le nom de *Sozisa*, la capitale de la Libye supérieure.

Elle était située au bord de la mer, à cent soixante-dix stades du cap Phycus, à quatre-vingts stades de Cyrène, et à mille stades de Bérénice.

Strabon est le seul écrivain qui nous ait parlé de cette ville et nous ait donné sa situation : *Non procul à Phyconte est Apollonias emporium Cyrenensium ad centum septuaginta stadia, à Berenice mille, à Cyrene urbe maximâ octoginta* (lib. XVII).

Quelques géographes de l'antiquité ont parlé, les uns, de son port, sans lui donner de nom, les autres, de la ville, sans la citer comme le port de Cyrène.

Apollonie fut la patrie du philosophe Cronus, qui fut surnommé Apollonius, du nom de son pays.

Gosselin donne aussi à Apollonie le nom de Sozisa, qui a conservé des vestiges de ce nom dans celui de *Marsa-Suza*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Après la mort d'Alexandre le Grand, qui arriva trois cent vingt-quatre ans avant Jésus-Christ à Babylone [1], l'Égypte, la Libye et la Cyrénaïque

[1] Les historiens de l'antiquité ne s'accordent point sur le genre de mort d'Alexandre. Il est difficile de prononcer sur cette diversité d'opinions ; je soumettrai seulement au lecteur le récit des anciens écrivains.

La version de Quinte-Curce rapporte que plusieurs auteurs ont écrit qu'Alexandre fut empoisonné dans un festin que lui donna Medius, un de ses officiers qui possédait l'amitié de ce prince ; que ce poison avait été envoyé par Antipater, gouverneur d'Alexandre en Cappadoce, à Iolas, échanson du monarque et fils d'Antipater,

échurent en partage à Ptolomée Lagus, surnommé *Soter*[1], favori d'Alexandre, et fils naturel d'Arsinoë, concubine de Philippe de Macédoine, qui la fit épouser, dès qu'elle fut enceinte, à un nommé Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre.

Ptolomée ne porta pas de suite le titre de roi d'Égypte, quoique l'histoire fasse compter depuis

dont Alexandre se plaignait en le soupçonnant d'aspirer à la royauté : *Veneno necatum esse credidère plerique : filium Antipatri inter ministros Iolam nomine patris jussu dedisse* (lib. x).

Justin appuie la version de Quinte-Curce : *Medius instauratâ commessatione, et ipsum et sodales ejus invitat : accepto poculo, mediâ potione repentè veluti telo confixus, ingemuit* (lib. xii, § 12). « Medius le convia avec tous ceux qui l'accompagnaient à une col« lation qu'il avait déjà préparée : Alexandre prit la coupe qu'on « lui présenta, mais à peine en eut-il bu la moitié, qu'il poussa « un cri en gémissant, comme s'il eût reçu un coup de poignard. »

Dans un fragment des *Éphémérides de la vie d'Alexandre*, écrites par Arrien d'après Ptolomée Lagus et Aristobule, qui suivirent ce prince dans son expédition, et qui ont été rapportées aussi par Plutarque, il est notoire, selon le journal de la maladie que ce monarque essuya avant sa mort, qu'il mourut par cause d'intempérance et de débauche : *Aristobulus tradit, illum cùm per febris sævitiem sitim collegisset vinum potasse : quare mentis impotem factum suum, obiisse diem decimo tertio calend. quintiles.* « Aristobule rapporte « qu'ayant été saisi de la fièvre, et éprouvant une altération vio« lente, il but du vin ; qu'aussitôt il tomba dans le délire, et mou« rut le 30 du mois de Daësius, pénultième mois de l'année ma« cédonienne, correspondant à notre mois de mai. »

Il paraîtrait cependant que les écrivains modernes, parmi lesquels on peut citer le père Hardouin, M. de Querlon, et autres auteurs, partagent cette dernière opinion, qui est celle d'Arrien, qui réfute et juge indignes de l'histoire toutes les autres versions

[1] Le nom de *Soter*, qui veut dire *sauveur*, que portait Ptolomée lui fut donné aussi par les Rhodiens, pour les avoir secourus contre Démétrius, qui les assiégeait.

cette époque le nouvel empire des rois d'Égypte surnommés *Lagides*, de leur premier roi Lagus, qui régna trente-huit ans et quelques mois.

Cette monarchie des Lagides dura deux cent quatre vingt-treize ans, jusque vers l'an 37 avant l'ère chrétienne, époque où Antoine, qui était alors très-puissant dans l'Orient, détacha cette province de l'empire, et l'érigea en royaume en faveur de la fille de Cléopâtre, qui fut la dernière reine d'Égypte; mais après la défaite d'Actium, Cyrène ayant reconnu Auguste pour souverain, elle devint peu de temps après une province du sénat romain, gouvernée par des préteurs.

La Cyrénaïque s'étant soulevée par l'infidélité d'Ophellus qui en était gouverneur, et celui-ci ayant péri à la tête de son armée, qui fut mise en pleine déroute, Ptolomée profita de cet échec pour la réduire et la faire rentrer en sa puissance.

C'est de cette époque que datent les limites de cet empire du côté de Carthage, limites dont on voit encore les ruines vers l'extrémité de la Grande-Syrte (voyez sur la carte les autels des Philène), qui donnèrent lieu à de sanglantes guerres entre ces deux États, hostilités qui furent terminées et illustrées par le dévouement des frères Philène, comme on a pu le voir au sixième chapitre de ce voyage.

Ptolomée Épiphane, ayant laissé le royaume d'Égypte à son fils aîné, après avoir régné vingt-quatre ans, donna au plus jeune, nommé Phiscon, Cyrène et les pays environnants, en y joignant le titre de royaume. Celui-ci étant devenu roi d'Égypte

après son frère aîné, qui mourut au bout de quelques années de règne sans laisser d'enfant mâle, légua par testament la Cyrénaïque à un fils nommé Ptolomée Appion, qu'il avait eu d'Irène sa concubine.

Après un long règne, Appion, qui avait vécu en mauvaise intelligence avec ses frères de père, rois d'Égypte, mourut sans héritiers, et craignant que son royaume ne tombât de nouveau au pouvoir des Égyptiens, qu'il n'estimait pas, il le légua au peuple romain, l'an 658 de la fondation de Rome, quatre-vingt-seize ans avant l'ère vulgaire.

Les Romains ayant pris possession de cet héritage, au lieu d'en profiter, donnèrent à toutes les villes de ce royaume leur liberté. Cette province resta néanmoins autonome. A peine trente ans s'écoulèrent-ils depuis que Cyrène avait été affranchie de toute domination étrangère, que de nouvelles divisions vinrent la troubler, parce que les plus puissants de ces petits États voulurent en être les souverains.

Les Cyrénéens, sous ce peuple grand et généreux, n'ayant pas su jouir de leur indépendance, Sylla leur envoya Lucullus, qui marchait à cette époque contre Mithridate; mais celui-ci ne put parvenir à rétablir la paix et le bon ordre parmi eux : il fut obligé de réduire le pays en provinçe romaine. Il leur rappela alors la réponse de Platon, lorsqu'ils envoyèrent en députation à ce philosophe pour le prier de leur donner des lois et de leur tracer un plan de république sage et modérée. Cette réponse fut : qu'il était difficile de donner des lois à un

peuple aussi heureux que l'étaient alors les Cyrénéens; qu'ils étaient trop attachés à leurs richesses, et qu'il ne croyait pas qu'un peuple dans cet état pût être soumis aux lois.

Enfin, après que Lucullus les eut soumis, ils se rendirent dociles à celles qu'il leur imposa ; c'est ce que nous apprend Plutarque (*In Lucull.*) : *Quod quidem Cyrenæos tunc ferenti leges Lucullo tractabiles præbuit.*

Peu de temps après, Cyrène fut jointe à l'île de Crète, et gouvernée comme une province prétorienne par un proconsul.

La Cyrénaïque ayant subi le joug des Romains, qui l'avaient mise au nombre des provinces de l'empire, n'avait plus le type originel de sa population primitive; ses habitants ne formaient plus qu'un mélange de Grecs, de Romains et de Juifs.

Ces derniers avaient trouvé une patrie dans la Cyrénaïque. Sous Antoine, ils jouirent du décret que César avait rendu pour eux, qui les confirmait dans les priviléges qu'ils avaient obtenus du sénat romain. Cet empereur leur en avait même accordé de nouveaux.

Les Israélites étaient favorablement traités dans la Pentapole, au point que, vers l'an 33 avant l'ère vulgaire, ils se révoltèrent pour s'emparer du pouvoir, et exercèrent même des cruautés sous les empereurs Trajan et Adrien.

A l'époque de sa décadence, la Cyrénaïque fut divisée en Libye supérieure et Libye inférieure, commandées chacune par un préfet, et Cyrène n'exis-

tait déjà plus dans le Vᵉ siècle, sous le règne d'Arcadius, empereur d'Orient.

Cette province fut ensuite ravagée par les Libyens Ausuriens, et sous le règne de Théodose II, les nations voisines achevèrent sa destruction.

Les barbares envahirent divers cantons de la Cyrénaïque vers les IVᵉ et Vᵉ siècles.

Sous l'empereur Héraclius, en 640 de l'ère chrétienne, l'an 18 de l'hégire, le calife Omar ayant envoyé Amrou-ben-el-Ass pour s'emparer de l'Égypte, les Cyrénéens cherchèrent à se soustraire au joug de l'islamisme; ils firent avec le vainqueur arabe un traité dont ils ne tirèrent que de faibles avantages, et qui ne fut pas de longue durée.

Après la conquête de l'Égypte par Amrou, les Omniades s'emparèrent de la Cyrénaïque, et vinrent occuper Barcé.

Après cette dynastie, elle passa sous le joug des Abassides, qui exterminèrent les Omniades, et de la race desquels on vit s'élever le fameux calife Haroum-el-Rachid.

Aux descendants d'Abas, oncle de Mahomet, d'où sortirent les Abassides, succédèrent les Fathimistes, qui expulsèrent les chrétiens de la Cyrénaïque, qui l'avaient habitée paisiblement depuis les premiers temps de l'ère chrétienne jusqu'au IXᵉ siècle (car l'Évangile fut prêché à Cyrène dès son origine); Barcé devint dès ce moment une chétive bourgade.

En 1517, les Osmanlis, conduits par Sélim Iᵉʳ, s'emparèrent de l'Égypte et de la Cyrénaïque qui en faisait partie.

En 1550, Soliman II ayant conquis Tripoli, y joignit la Cyrénaïque et n'en forma plus qu'un seul royaume, gouverné par des pachas, tel qu'il est encore aujourd'hui.

Ainsi que je l'annonce au titre de ce volume, je n'ai prétendu donner sur cette partie du continent africain que quelques notes historiques, et non une suite des fastes de la monarchie cyrénéenne; je me suis restreint à ce précis en en faisant connaître une partie, et quelques événements qui ont contribué à son entier anéantissement. Cependant j'ai cherché, autant qu'il m'a été possible, à éviter dans cette précision le *...brevis esse laboro; obscurus fio* d'Horace.

Ces rivages où se déchaînent si fort les tempêtes contre les navigateurs, remplacent aujourd'hui ces bords jadis si riches par leur commerce et leur population.

Le sol de cette célèbre Pentapole est occupé de nos jours par des hordes errantes; son opulente métropole n'offre plus que des ruines, des tombeaux pour souvenir de son antique splendeur et de sa brillante civilisation.

À la vue de ces illustres débris, notre voyageur a dû s'écrier comme Volney : « Voilà donc ce qu'il reste de cette ville puissante! le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques, les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux. Comment s'est éclipsée tant de gloire?

comment se sont anéantis tant de travaux? Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations! » *Nihil non longa demolitur vetustas, et movet ociùs* : « Le temps détruit tout, et ses ravages sont rapides » (Sén.).

NOTICE

SUR

LA CYRÉNAIQUE MODERNE,

OU

ROYAUME DE BARCAH.

L'ÉTAT physique de la Cyrénaïque a éprouvé tant de changements et est resté si longtemps dans l'oubli, que ce n'est que depuis peu que la géographie a acquis des documents fidèles sur ce qu'elle est aujourd'hui.

Sur les ruines de ses cités, la plupart célèbres dans l'antiquité, se sont élevées de nouvelles villes et bourgades arabes dont la description n'est pas généralement connue, à cause du petit nombre de voyageurs qui les ont visitées.

Cette ancienne province, qui forme de nos jours le royaume de Barcah, connue aussi sous le nom de *Sahart-Barquah* (désert de la tempête) par les Arabes, qui la nomment aussi *Djebel-Akkdar*, dépend de la régence de Tripoli; elle est comprise entre le 28e et le 33e degré de latitude nord, le 17e et le 26e de longitude orientale.

Ses limites naturelles commencent à l'ouest, depuis la rive orientale de la Grande-Syrte ou golfe

de Sydra jusqu'à *Al-Bareloun* ou *Berek-Marsa*, l'an-cienne *Parætonium* de la Marmarique, sur un litto-ral de près de deux cents lieues.

Les corsaires ravagent ses côtes autrefois si fa-meuses par leurs doubles récoltes, de nos jours *si* mal cultivées, et les Arabes du désert dévastent ses champs.

On ne saurait trop déplorer l'abandon total où se trouve actuellement cette belle contrée, que fou-lent nonchalamment ces hordes barbares et insou-ciantes.

Cette province s'avance vers le sud, sur une lon-gueur qui n'excède pas cent lieues, jusqu'à la chaîne des monts *Haroudje*, à laquelle se rattachent, vers l'est, les monts *Guerdobah*, qui renferment les oasis de *Syouah*, d'*Audjelah*, de *Maradeh*, et qui séparent cette contrée de la Libye intérieure.

La partie occidentale de son terroir est assez fer-tile, mais tout le reste est sablonneux, maigre et in-culte, surtout vers la partie qui borne l'Égypte; on y trouve fort peu d'eau.

Quoique les habitants ne soient pas très-pourvus en denrées, leurs voisins viennent néanmoins leur en demander, en leur apportant en échange des mou-tons et des chameaux, qu'ils ne sauraient garder en quantité faute de fourrage.

La grande tribu des *Harâhs* l'habite en grande partie.

Les Arabes du désert de Barcah sont fort laids, maigres de corps, presque tous voleurs, dévalisant les caravanes qui passent sur leur territoire, et

qui quelquefois, pour éviter ce danger, vont faire un détour de plus de cinquante lieues.

Les courriers qui vont de Tripoli au Caire traversent le désert de Barcah sur des chameaux; ils mettent ordinairement de vingt-cinq à trente jours pour faire ce trajet.

Ce royaume est régi par deux beys qui résident à Ben-Ghazi et à Dernah ; ils s'en partagent la souveraineté; ils sont nommés à ce gouvernement par le pacha de Tripoli, à qui ils payent un tribut annuel de six mille piastres, et contre lequel ils se mettent souvent en rébellion pour se dispenser de cet impôt, ainsi qu'on l'a vu dans la relation de ce voyage.

Son étendue renferme un grand nombre de cités détruites dont on peut à peine distinguer les vestiges, sur lesquels se sont élevées à diverses époques des villes arabes, dont les principales sont Dernah, qui en est le chef-lieu, Ben-Ghazi, Touakrah[1], Grennah, Barcah et Bonandrea.

Ce qui compose aujourd'hui la ville de Dernah (l'ancienne Darnis de Ptolémée) est un assemblage de cinq petits villages à peu de distance les uns des autres, dont plusieurs sont situés au penchant de la montagne, les autres dans la plaine.

Le premier village est Derne proprement dite, le deuxième est *Boubansour* ou *Aboumansour*, le troisième s'appelle *Magarah* et le quatrième *Zeliten*. Le plus considérable est celui de *el-Medineh*, qui

[1] Les Arabes écrivent *Tæoukarah*.

porte aussi le nom de *Beled-el-Sour :* il est entouré d'une muraille.

Cette ville est bâtie sur la côte, au fond d'une petite baie, à cinquante-huit lieues est-nord-est de Ben-Ghazi, à quarante-cinq lieues à l'est de Toukrah, et à deux cent trois lieues de Tripoli, par la latitude nord 32° 42′ 55″ et 20° 18′ 45″ de longitude orientale.

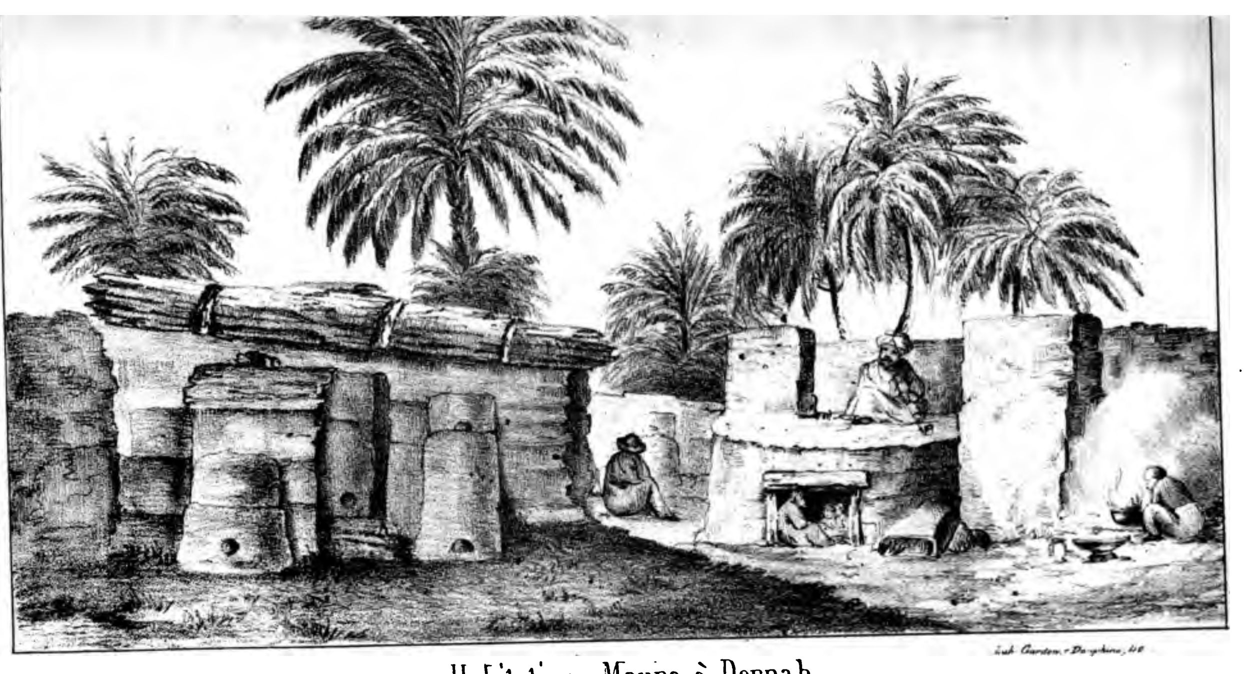
L'origine de ces villages réunis et bâtis sur les ruines de l'antique Darnis appartient à une colonie de Maures d'Andalousie qui furent chassés d'Espagne (voyez la planche en regard).

Les maisons y sont basses, petites et construites en pierres; elles ont presque toutes deux pilastres à chapiteaux, mais grossièrement exécutés; ils sont faits avec une roche d'un calcaire très-blanc et très-friable.

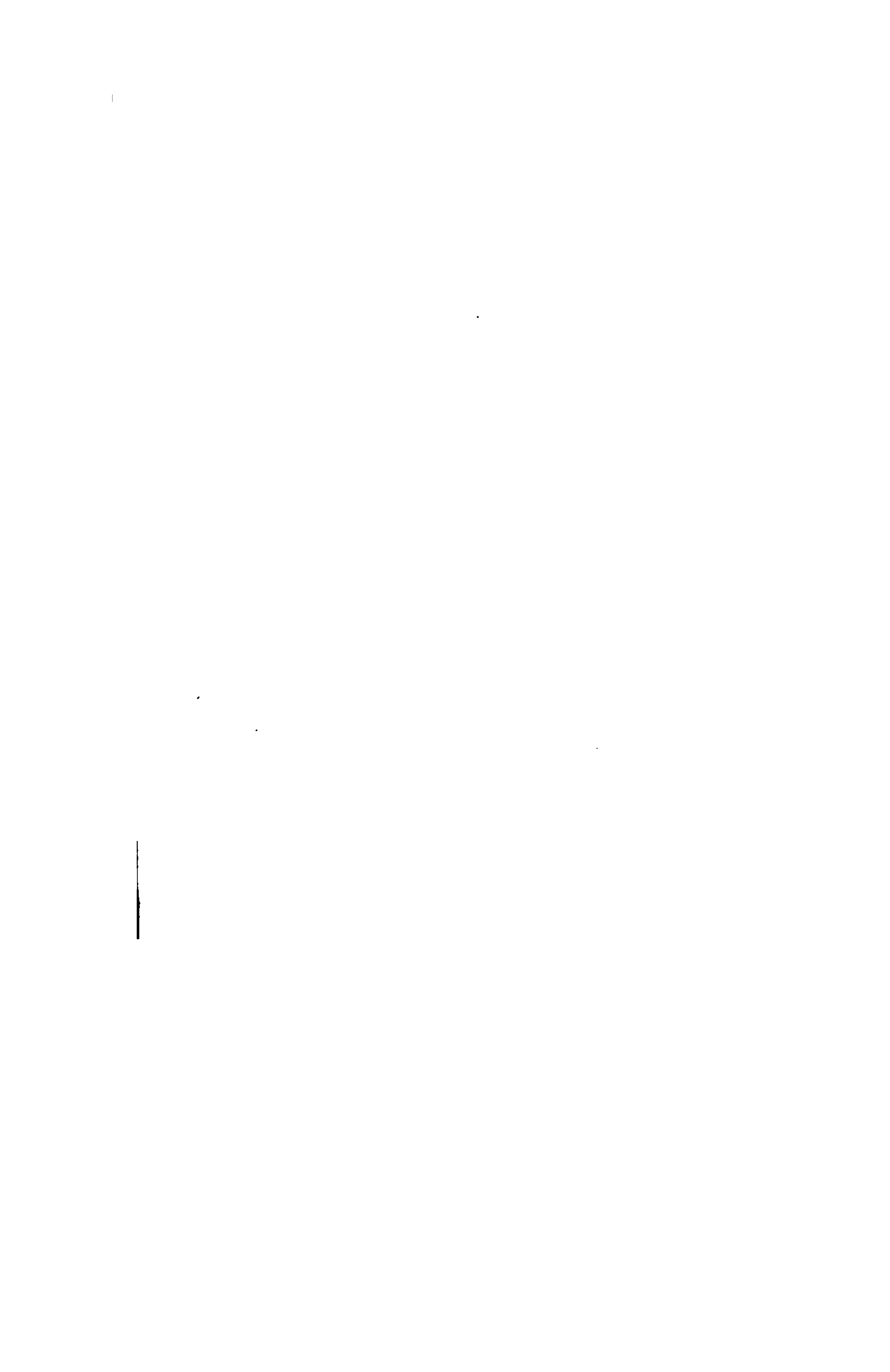
Les portes d'entrée se trouvent généralement placées aux deux tiers de la hauteur des maisons; un escalier saillant y conduit; il est couvert de treilles qui produisent des raisins noirs et blancs de très-bonne qualité, et sous lesquelles les habitants viennent respirer le frais pendant les chaleurs. Quelquefois ces escaliers sont ombragés par des arbustes qui fournissent des fruits rafraîchissants.

C'est dans le village central, qui est le plus considérable, qu'est le château du bey qui gouverne la ville; sa construction est dans le même style que celle des maisons particulières, qui ont toutes leur jardin clos de murs ou d'une haie de nopals.

Ils y cultivent une quantité d'arbres fruitiers, tels



Habitation Maure à Dernah.



que le pêcher, le grenadier, le figuier, le poirier, l'oranger et autres, du milieu desquels on voit s'élever majestueusement le palmier du désert. Tous ces arbres à fruits sont extrêmement précoces dans leur récolte; la moisson se fait en juin. En jardinage on recueille des pois, des fèves, des tomates, des concombres et d'énormes citrouilles : on y trouve des jasmins en quantité et des cannes à sucre.

La population de Dernah est composée d'Alexandrins, de Barbaresques, de Fezzanais qui sont venus s'établir dans cette ville depuis la conquête du pays par le pacha de Tripoli, et de familles juives qui s'adonnent au commerce d'un miel excellent que les habitants des environs recueillent dans les antres des rochers; ils ont aussi une qualité de beurre connue sous le nom de *mantègue*, qu'ils importent en Grèce[1]. Les marchés y sont assez bien approvisionnés par les pasteurs arabes des montagnes voisines, de viandes, de grains, de laitage, de fruits et d'autres provisions de bouche. Son territoire produit du blé, de l'orge et une autre espèce de grain nommé *bichnad*, qui ressemble à la graine de moutarde, que les Maures réduisent en farine, dont ils font une sorte de pouding, nourriture ordinaire des pauvres des villes, et celle des Arabes.

On y trouve aussi des arbustes de réglisse, de romarin, quelque peu de sauge dans les jardins,

[1] La mantègue est un mélange de beurre et de graisse de mouton dont les Orientaux font usage dans leurs ragoûts et leurs pâtisseries, et dont ils sont très-friands (Luc. et Sonn.).

qui s'étendent dans les environs, à deux lieues de longueur sur une de largeur.

Cette ville est souvent ravagée par les Bédouins, quelquefois horriblement par la peste, qui encore naguère réduisit à environ cinq cents habitants sa population, qui s'élevait à sept mille âmes.

Le port de Dernah est une mauvaise petite rade dont le fond sillonné par des récifs, et l'entrée très-ouverte aux vents du nord et aux vents d'est, ne peuvent offrir qu'un mouillage peu sûr aux navires, qui n'y viennent que dans la belle saison.

L'importance de sa situation y attira les Américains, qui tentèrent d'y former un établissement: ils construisirent sur une hauteur qui domine la ville une forteresse dont on voit encore les débris.

L'amiral français Gantheaume y aborda en 1799, lors de l'expédition d'Égypte, sous les ordres du général Bonaparte. On a supposé que ce général avait eu le dessein de pénétrer de là, par terre, jusqu'à Alexandrie.

Le gouvernement de Dernah s'étend depuis le golfe de Bomba, peu distant de cette ville, jusqu'à vingt-cinq lieues à l'ouest avant d'arriver à Ben-Ghazi, ce qui fait une distance de plus de cent lieues du levant au couchant, et dans l'intérieur des terres, sur un espace de terrain beaucoup plus étendu.

Des flancs du vallon qui est au-dessus de Dernah jaillissent les deux sources que notre voyageur, dans le sixième chapitre, mentionne sous le nom de Prunelles; ce qui est une erreur de nom de sa part, parce que *aïn* signifie également œil et source. Ces

eux sources serpentent à travers les divers villages qui composent la ville, et en arrosent les jardins.

Ben-Ghazi est un nom arabe qui signifie fille de la guerre; cette ville couvre les ruines de l'ancienne Bérénice de Ptolémée, jadis si renommée. Elle est située sur une côte poissonneuse sur le littoral oriental de la Grande-Syrte, ou golfe de Sydra, à une journée de Touakrah, à huit lieues ouest-sud-ouest de Barcah, à cinquante-huit lieues, même direction, de Dernah, par 22° 7′ 30″ latitude nord, et 17° 41′ 30″ longitude orientale.

Elle se trouve séparée par une plaine de six lieues environ de la région boisée, c'est-à-dire des terrasses au-dessus desquelles s'étend le plateau cyrénéen. Une plage aride, sablonneuse, généralement rocailleuse, mais plate et parsemée çà et là de quelques palmiers, tels sont le site et les environs de l'antique Bérénice, que Lucain avait surnommée la brûlante:

> Separat ardentem tepida Berenicida lepti.
> (*Phars.*, lib. IX.)

Cependant sa situation au couchant, qui lui avait valu le nom d'*Hesperis*, mot grec qui signifie couchant, ne s'accordait guère avec l'épithète de brûlante (*ardentem*), qui ne convient qu'à une exposition méridionale que brûle un soleil ardent jusqu'à l'apogée de sa course.

Cette situation est en même temps très-contraire à l'idée que les anciens ont donnée du jardin des Hespérides, notamment Scyllax, dont notre voya-

geur donne le récit dans son quinzième chapitre, et de la grande fertilité de son territoire, qui passait pour le meilleur de la Cyrénaïque. Ben-Ghazi est un composé de maisons contiguës, hautes de trente à trente-six pieds, bâties de petites pierres liées avec du mortier.

Chaque maison a une grande porte et une vaste cour autour de laquelle sont des chambres qui servent d'habitation à des familles maures dont le nombre peut s'élever de sept à huit mille.

Ils couchent ensemble sur des tapis ou des nattes étendus par terre. Leur nourriture habituelle consiste en *zommeïtah*, farine d'orge brûlé comme du café, qu'ils pétrissent avec de l'eau et de l'huile; ils y ajoutent un peu de viande et des dattes. Ils boivent de l'eau et beaucoup de laitage, qui abonde à Ben-Ghazi.

Cette ville est la résidence des beys qui gouvernent le pays de Barcah; pendant l'hiver elle est environnée d'eau.

Son territoire, jadis si riche et si fertile, au rapport des anciens, ne répond plus à cette fertilité; cependant on y recueille des fruits, des légumes, et on rencontre encore çà et là des champs d'orge et quelques palmiers.

C'est à Ben-Ghazi que les habitants de l'oasis d'Audjelah viennent faire leurs provisions de céréales, beurre, bestiaux, contre lesquels ils échangent leurs dattes dont la qualité exquise, préférable de beaucoup à celles des autres oasis libyques, fut appréciée même dans l'antiquité (Hérod., liv. IV).

Ben-Ghazi possède un château muni de quelques pièces d'artillerie; il touche au rivage de la mer et est éloigné de la ville d'environ trois à quatre cents pas, qui elle-même est distante de la mer d'environ deux milles : cette espèce de forteresse est en aussi mauvais état que le reste de la ville. Le gouvernement de Ben-Ghazi s'étend à deux journées à l'est vers les montagnes de Dernah, jusqu'à un endroit appelé *Merge*, et du nord au sud à plus de cent lieues dans les terres.

Elle commerce avec Malte, Audjelah, Syouah, Marseille, Venise et Tripoli, d'où elle tire des armes, des bernus, des étoffes de laine et des ustensiles. Si les habitants trouvaient plus d'appui pour leur commerce dans le gouvernement de leur bey, il pourrait devenir plus important, puisqu'au XIIIe siècle, sous les Génois qui en étaient possesseurs, leur commerce était dans un état florissant [1], et même à cette époque, les Génois avaient emporté une grande partie des antiquités de cette ville.

Son port est ouvert aux vents du nord; il est un peu rétréci par l'envahissement des sables; cependant l'on y trouve encore quatorze pieds d'eau à l'entrée que les écueils parsemés alentour rendent fort difficile, surtout en hiver. Il ne peut plus contenir qu'une trentaine de navires tant soit peu considérables, qui n'y entrent pas sans pilote, attendu qu'il est moins abordable aujourd'hui qu'autrefois.

[1] On a vu dans le seizième chapitre que notre voyageur rapporte que les Génois avaient jadis avec ces contrées un commerce très-étendu.

Il présente néanmoins encore une rade dont l'ancrage est bon; elle est abritée par deux promontoires, dont le méridional est plat et couvert de palmiers, et le septentrional, plus élevé, correspond au cap *Pseudopénias* de Strabon, sur lequel ce géographe plaçait Bérénice, auquel cap nos géographes modernes n'ont point assigné de nom.

C'est à peu de distance du port que fut trouvée une superbe statue en marbre représentant une vestale, en creusant les fondements de la maison du cadi; elle était ensevelie à quinze ou seize pieds sous le sable.

On voit encore à Ben-Ghazi, comme le dit notre voyageur, de nombreux vestiges d'antiquités couverts d'inscriptions, des colonnes de marbre, de jaspe, de granit, que les habitants détruisent chaque jour pour en construire leurs misérables demeures.

On y a trouvé aussi, enfouies dans le sable, des médailles en bronze tout à fait usées par le temps.

A quelque distance du cap Pseudopénias, on aperçoit, dans la mer, un gros rocher qui a pu être la petite île basse qui servait, dans l'antiquité, à abriter les petites embarcations.

Grennah, l'ancienne Cyrène, cette ville qui jadis fut si célèbre et si florissante, est pour ainsi dire entièrement déserte aujourd'hui, parce que son commerce s'est transporté à Dernah et à Ben-Ghazi.

Des Arabes, sous leurs tentes, occupent et cultivent le vaste emplacement de cette belle métropole, dont les ruines grandioses attestent l'antiqu splendeur. Des débris magnifiques en marbre d

toute nature couvrent entièrement le vaste terrain qu'occupait cette ville, dont on peut évaluer la circonférence à douze milles; on peut comparer à une seconde Rome cette étendue qui renferme ces précieux restes, et qui est semée de temples détruits, de sépulcres, de statues et d'autres riches débris. Les beaux marbres que l'on voit devant la fontaine sont ceux des ruines du temple d'Apollon.

L'inscription de *Porticus Cæsareus*, mentionnée par notre voyageur dans le douzième chapitre, et qu'on lit sur une corniche colossale, désigne le *Cæsareum*, ou temple de César, qui était bâti sur le point le plus culminant de la ville.

Au milieu de ces amas de décombres, on voit encore des rues toutes sillonnées de traces des chars antiques; leur grandiose annonce qu'après Carthage Cyrène dut être la cité la plus considérable de l'Afrique connue de l'antiquité.

Parmi ces débris, on voit s'échapper avec impétuosité d'un massif de rochers une fontaine dont l'eau est fraîche et excellente, où notre voyageur nous dit avoir conduit le bey et toute sa suite.

On ne peut douter, par la position de cette source, que ce ne soit là la fontaine de Cyré, qui était consacrée à Apollon, d'où Cyrène tira son nom, lorsque les Théréens s'y arrêtèrent pour fonder leur ville.

Cette source, réunie ensuite en une seule nappe d'eau, remplit un canal très-spacieux, creusé fort avant dans la montagne, et après va former un réservoir qu'abrite une grande voûte.

Sur le revers de la montagne, du côté de l'est, se trouve le vaste cimetière de l'antique Cyrène ; c'était une vraie nécropolis, une ville des morts séparée des vivants, entièrement creusée dans les flancs de la montagne, et qui en suit les diverses sinuosités.

On y distingue plusieurs terrasses, qui, s'élevant en échelons les unes au-dessus des autres, longent horizontalement la montagne ; elles sont divisées en deux parties par un ancien chemin sillonné par les roues des chars, et contiennent, en certains endroits, des marches peu élevées. Des sarcophages monolithes, la plupart taillés dans la colline même, sont placés au-devant des terrasses ; ils bordent la série des façades.

Ces tombeaux de roches grossières, sans ornements, ressemblent plutôt à des blocs massifs de pierre qu'à des cercueils ; ils furent sans doute destinés à la classe pauvre des Cyrénéens.

Parmi le grand nombre de tombeaux que renferme cette nécropolis, et qui se distinguent par leur architecture, on y voit continuellement dominer le style dorique.

Tous ces sarcophages ont été violés par les Arabes pour enlever ce qu'ils contenaient.

Cyrène gît dans une plaine entrecoupée de collines formant la deuxième ligne de l'Atlas. Sa situation est élevée, comme l'observe Strabon : *In campo jacens mensæ formam referente*, à l'extrémité septentrionale et au sommet de la chaîne cyrénéenne ; elle peut facilement être aperçue de la mer, dont elle

n'est éloignée que de trois lieues et demie. Elle est à quinze lieues à l'ouest de Dernah, à quatre heures de chemin d'Apollonie, et à cent quatre-vingt-cinq lieues à l'est de Tripoli, par les 32° 47′ de latitude nord, et 19° 38′ longitude orientale.

Cyrène, comme il est dit plus haut, avait un port (Apollonie) sur le bord de la mer, que les Arabes aujourd'hui nomment *Marsa-Souza;* il peut à peine contenir quelques petits navires dans la belle saison; mais il serait susceptible d'être remis dans son état primitif.

De ce port pour aller à Cyrène, aujourd'hui Grennah, il fallait gravir une chaîne de montagnes qui s'élève graduellement en formant des terrasses dont le sol est ombragé de belles forêts d'oliviers, de cyprès sauvages, ou thyons, et d'une prodigieuse fertilité; à moitié chemin de ces deux villes, on trouve des immenses excavations qui ont été taillées dans la montagne; l'on y voit des salles ayant trente ou quarante mètres de grandeur [1], soutenues par plusieurs rangs de pilastres placés régulièrement ou irrégulièrement, selon la solidité que la roche a offerte.

Dans aucun on ne reconnaît le moindre indice de destination sépulcrale. Plusieurs sont ornés au-devant d'une espèce de portique monolithe et d'une salle découverte; d'autres ont une avenue droite et sinueuse; un d'entre eux se distingue par un bel et large escalier pratiqué également dans la colline et

[1] Le mètre est d'environ trois pieds onze lignes et demie.

couvert dans toute sa longueur d'une voûte de construction.

Cette voûte fut infailliblement destinée à mettre à l'abri des intempéries de l'air les habitants de Cyrène qui venaient dans ce lieu visiter les marchandises envoyées d'Apollonie; car ces vastes salles ne furent que des magasins. Ils sont à deux heures de distance d'Apollonie, qui fut pendant longtemps l'entrepôt du commerce de Cyrène; or, malgré les soins que l'on ait mis à adoucir la pente de cette voie qui conduisait du port à la capitale, elle ne dut jamais être facile pour les chariots qui transportaient les marchandises. Outre ces montées voisines d'Apollonie, il fallait, après avoir dépassé les magasins, en franchir une seconde aussi escarpée pour arriver à Cyrène.

Aujourd'hui ces nombreuses excavations servent quelquefois de retraite aux troupeaux des tribus bédouines qui campent sur les hauteurs de Grennah.

La ville arabe de *Barcah*, où sont les ruines de l'antique Barcé, célèbre dans les temps florissants de la Pentapole, est située à quatre lieues des bords de la mer, à dix-sept lieues à l'ouest de Grennah, et à quarante au sud-ouest de Dernah.

Cette ville a presque conservé le nom de l'ancienne cité dont elle renferme les ruines, qui sont des débris de temples et de monuments qui en faisaient jadis l'ornement. Ces débris sont couverts d'inscriptions, et occupent une étendue de cinq à six milles. Barcah devrait être considérée comme le chef-lieu

de la province dont elle porte le nom ; mais les villes littorales, par l'avantage de leur commerce maritime, lui ont enlevé cette prérogative, et Barcah n'est plus qu'une grosse bourgade.

On trouve, à six lieues de distance de Tolometa, la petite ville de *Touakrah*, l'ancienne Tokira ou Arsinoë, dont les ruines sont éparses sur une légère élévation, et entourées d'une muraille d'enceinte formant un carré irrégulier de deux milles environ de circonférence. Ce mur, assez bien conservé et flanqué à ses angles, a été réparé, à ce que l'on voit, avec des matériaux d'anciens édifices. Ces fortifications, d'après le rapport de Procope, ont dû être faites par l'empereur Justinien.

Touakrah possède une quantité de tombeaux qui sont de la même disposition et de la même architecture que ceux de Tolometa, ayant, comme ceux-ci, des inscriptions encadrées. Touakrah est à quinze lieues au nord-nord-ouest de Ben-Ghazi.

Tolometa, l'ancienne Ptolémaïs dont il vient d'être fait mention dans l'antique Cyrénaïque, occupe toujours la place qu'elle avait sur le bord de la mer, par la latitude nord de 32° 43′ et 18° 47′ de longitude orientale, à vingt-cinq lieues nord-est de Ben-Ghazi, et à quatre lieues au nord de Barcah, dont elle fut jadis l'entrepôt.

Les restes de l'ancienne ville, comme toutes celles des villes littorales de la Pentapole, sont en grande partie envahis par la mer; on y trouve une quantité de ruines de temples, d'aqueducs; et ces débris précieux de colonnes, de blocs de marbre et

de porphyre sont en si grand nombre qu'on les distingue à travers la transparence des eaux.

Quant aux monuments antiques de Ptolémaïs, les seuls qui aient résisté aux ravages du temps, ils se trouvent à quelque distance des bords de la mer, sur les dernières ondulations de la montagne. Ce sont des tombeaux en grande quantité, de même style que ceux de Cyrène; ils sont épars entre les ruines de la ville : un des plus importants est une caserne romaine entourée d'un large fossé et d'une double enceinte. Sur la façade de l'édifice, on lit une inscription grecque très-longue qu'il est impossible de déchiffrer entièrement; mais le peu de mots qu'on en peut lire suffit pour démontrer que c'est un rescrit de l'empereur Anasthase.

Non loin de cette caserne, à peu près au centre de la ville, on rencontre trois colonnes debout, appartenant à un temple romain, au-dessous duquel règne un grand souterrain divisé en neuf corridors enduits de ciment et destinés sans aucun doute à servir de réservoirs.

A l'extrémité occidentale des ruines, on voit deux grandes constructions massives, d'architecture égyptienne, qui paraissent avoir formé l'entrée de la ville.

Les ruines de Ptolémaïs occupent environ quatre milles de circonférence; cette grande étendue et les débris grandioses qu'on y trouve, confirment le récit de Ptolémée et de Procope, qui en font une ville très-remarquable, très-grande, et en louent l'antique splendeur et la grande population.

Bonandrea est une petite ville située au fond d'une baie, au sud d'un cap auquel elle a donné son nom, à onze lieues à l'ouest de Dernah.

On croit qu'elle occupe la place de l'ancienne Apollonie, une des villes de la Pentapole, l'*emporium* de Cyrène.

Toutes ces petites villes intérieures et littorales de la Cyrénaïque font le cabotage et ont des relations commerciales avec Tripoli, Malte, Alexandrie, pour l'exportation des laines, des dattes et autres marchandises qu'elles échangent, telles que le séné, la cire, la poudre d'or, les plumes d'autruche, etc.

NOTICE

SUR

LE ROYAUME DE FEZZAN.

Le royaume de Fezzan tire son nom du mot *Phasania* que lui donnèrent les anciens, mot composé de deux racines grecques, φᾶ, qui signifie bouche, entrée, et Ζὰν, qui veut dire Jupiter, synonyme ici d'Ammon : ainsi *phàzan*, dont on a fait *phazania*, signifie bouche, entrée de l'Ammonitide ou pays d'Ammon.

Ce pays, dit le major Bennel, est l'ancienne région des *Garamantes* dont parlent les anciens historiens, où pénétrèrent les Romains sous la conduite de Cornelius Balbus : *Armis Romanorum superata et à Cornelio Balbo triumphata.* Selon Pline, ils tiraient leur nom de Garama, leur capitale : *Clarissimumque oppidum Garama caput Garamantum* (lib. V).

Ce pays aujourd'hui présente un aspect stérile. On peut dire que le Fezzan est situé dans le désert dont sa fertilité ne le distingue pas. Il est entouré au nord et au nord-est par la grande chaîne des monts *Soudàh*, et par le Haroudjé noir qui le séparent des possessions tripolitaines ; il est borné à l'orient par le grand désert de Libye, et du côté du couchant et du sud, il a pour limites le *Sahara*.

Un sable très-fin et une espèce de gravier en ouvrent généralement la surface. L'eau y est sauıâtre, quelquefois même entièrement salée; on rouve pourtant quelques puits dont l'eau paraît resque douce.

D'après la nature du sol, le Fezzan n'est pas trèsiche en végétation; mais près de *Mourzouk*, on ·ouve, sous la surface, une espèce d'argile blanhâtre qui, mêlée avec le sable, devient assez prouctive. Les petites portions du terrain que l'on culve sont fertiles; les palmiers y viennent très-bien ans les environs des puits.

La terre produit également de l'orge, du froıent, du millet, du goussier; avec quelque soin n parvient à avoir des pois, des fèves, des oignons, es radis, des potirons, de l'ail, du piment, du resson, des tomates et autres plantes potagères.

Les fruits, tels que les abricots, les pêches, les ›ommes, y sont rares et de mauvaise qualité. Les renades et les figues y sont bonnes, les dattes exuises : on en fait une grande exportation, et on ›eut les considérer comme la production naturelle lu pays. D'après le rapport des voyageurs qui ont isité le pays, le Fezzan est une vaste oasis dont la ›artie cultivée est d'environ trois cents milles (cent ieues) du nord au sud, et sa plus grande largeur de leux cents milles de l'est à l'ouest (soixante-six lieues).

Dans aucune saison le climat du Fezzan n'est ıgréable ni tempéré; la chaleur est extrême en été; quand le vent souffle du sud, elle est à peine supportable, même pour les habitants.

L'hiver serait doux, s'il ne régnait pas durant cette saison un vent du nord froid et pénétrant qui oblige les naturels à se chauffer.

Les pluies y sont rares et peu considérables; les ouragans sont néanmoins fréquents. Ils viennent du nord ou du sud, et enlèvent par tourbillons la poussière et le sable au point de répandre une teinte jaune sur l'atmosphère.

Il n'existe pas dans toute la contrée une rivière ou même un ruisseau digne de remarque.

Mourzouk est la ville capitale du Fezzan; elle est située au milieu de l'oasis qui forme ce royaume, par 25° 54′ de latitude nord, et les 13° 52′ longitude orientale du méridien de Greenwich. Elle est entourée de murailles construites en terre, soutenues par des arcs-boutants, et percées de meurtrières; la construction en est grossière, mais ils sont assez forts pour servir de défense en cas d'attaque. Ils ont environ quinze pieds de hauteur, huit d'épaisseur à fleur de terre, et diminuent progressivement jusqu'au sommet.

Cette ville a sept portes d'entrée. Les maisons de Mourzouk, à très-peu d'exceptions près, n'ont qu'un étage : dans celles d'un ordre inférieur, le jour n'entre que par la porte, qui est si basse alors qu'il faut se courber en deux pour y passer; mais les grandes maisons ont des portes plus élevées et sans gonds, tournant sur pivots. En général les maisons des Fezzanais sont misérablement bâties; elles sont construites avec des pierres ou des briques faites d'une terre calcaire mêlée avec de la glaise et séchée au soleil.

Quand les murs sont achevés, on les enduit d'un mortier fait avec une terre calcaire blanche.

Les rues sont étroites; mais celle par laquelle on entre dans la ville a trois cents pieds de largeur, et conduit au château du pacha. C'est un immense bâtiment en terre s'élevant à la hauteur de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds, garni de créneaux qui lui donnent l'aspect d'une forteresse.

La population de cette capitale peut être évaluée à vingt-cinq mille habitants nègres, qui ne changent pas de résidence comme les Arabes. La dixième partie de cette population se compose d'esclaves, dont un grand nombre ont été enlevés très-jeunes de leur pays.

Les Fezzanais sont la plupart nègres, et les femmes excessivement laides; ils ne sont remarquables ni par la taille, ni par leur vigueur, ni par leur agilité; leur figure les fait aisément distinguer des autres nègres : ils ont les pommettes des joues plus saillantes, le visage plus aplati, et cependant le nez moins déprimé et plus pointu; leurs cheveux sont laineux sans être crépus. Ils ont généralement de petits yeux, de belles dents et la bouche très-large.

Les femmes sont nubiles à douze ou treize ans; à quinze ou seize leur sein tombe; elles commencent à prendre les traits de la vieillesse de bonne heure. Il est rare qu'elles soient fécondes jusqu'à trente-cinq ans.

Elles sont en général passionnées pour la danse et pour toutes sortes d'amusements; elles jouissent de plus de liberté et sont mieux traitées dans le Fezzan qu'à Tripoli.

Les Fezzanais sont polygames, et les femmes n'y sont pas renommées pour leur chasteté.

Mourzouk est entourée de tous côtés de plantations de dattiers qui fournissent aux habitants leur principale nourriture. Cette ville est, depuis octobre jusqu'en février, le grand marché et le rendez-vous des différentes caravanes qui viennent du Caire, de Ben-Ghazi, de Tripoli, de Gadhames, de Taouat et du Soudan; c'est un port pour les caravanes qui parcourent cet océan de sables.

Celles qui se rendent à Mourzouk du sud ou de l'ouest y portent, comme articles de commerce, des esclaves de l'un et de l'autre sexe, des plumes d'autruche, du musc, des peaux de tigre et de l'or, partie en poudre, partie en grains, destinés à faire des anneaux et autres ornements pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique.

On y importe de Bournou une grande quantité de cuivre; le Caire y envoie des soies, des calicots rayés bleu et blanc qu'on appelle *mèlâyèh*, des étoffes de laine, du verre, de faux corail, des bracelets en verroterie, et un assortiment de marchandises de l'Inde.

La caravane de Tripoli, qui apporte à Mourzouk du papier, des armes à feu, des sabres, des couteaux, des étoffes appelées *abbeh* et des bonnets de laine rouge, met quarante et même quarante-cinq jours pour faire cette route.

La population du royaume de Fezzan s'élève à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille habitants, qui professent la religion mahométane. Les Fezza-

nais sont tous adonnés à l'ivrognerie; leur boisson est le jus récent du dattier, connu sous le nom de laghiby, dont j'ai déjà fait mention; ils font usage d'un autre breuvage appelé *bouzah*, qui se fait aussi avec des dattes et qui est très-enivrant.

Ils sont peu adonnés à l'agriculture, sont exclusivement commerçants, vivent de leurs brigandages et de leurs guerres avec leurs voisins. Malte-Brun prétend que les Fezzanais exercent l'infâme métier de transformer les garçons en eunuques.

Le gouvernement du Fezzan est absolu, et réside entre les mains d'un sultan dont la domination s'étend sur un vaste territoire. Sa cour porte le costume tripolitain. Ses revenus proviennent des droits qu'il perçoit sur les esclaves, les marchandises et les dattes. Chaque esclave, quel que soit son âge, paye 2 piastres fortes (10 francs) de droit d'entrée; le nombre s'en élève quelquefois à quatre mille; un chameau chargé d'huile ou de beurre, 7 piastres; une charge de verroteries, ustensiles, etc., 4 piastres; une charge d'étoffes, 3 piastres; chaque charge de dattes, 1 piastre : on en vend annuellement plus de trois mille charges. Il existe en outre d'autres impôts énormes qui enrichissent le sultan.

Le cadi est le chef suprême de la législation civile et religieuse[1]; cette charge est héréditaire à Mourzouk seulement.

[1] Ce mot arabe, assez connu par les relations des voyageurs, signifie *juge*. Le cadi est juge civil et ministre du culte en même temps, par la raison que les emplois civils ne se séparent point des devoirs religieux dans le Coran.

Les forces militaires de ce royaume peuvent s'élever à cinq mille hommes, en y comprenant les Arabes.

Les habitants les plus distingués de Mourzouk portent le même habit que les Tripolitains; les autres particuliers ont une grande chemise de coton blanc ou bleu, à manches très-larges, des pantalons de la même étoffe, et des sandales de peau de chameau. Les chemises étant très-longues, bien des gens ne portent pas d'autre vêtement.

Les Fezzanais ont peu de barbe, et la portent très-courte.

Le costume des femmes de Mourzouk est entièrement différent de celui des femmes maures. Elles exhalent une odeur qui n'est rien moins qu'agréable; les cheveux leur tombent jusqu'aux sourcils, et sont fortement enduits d'une huile grasse; elles les couvrent ensuite d'une poudre nommée *atria*, composée de clous de girofle, d'une espèce de lavande sauvage et autres plantes odoriférantes. Leur chevelure forme deux tresses qui leur descendent sur les épaules; un ornement en corail ou en verroterie pare le milieu de leur front; leur cou est orné de colliers de corail et de verroteries très-serrées, et sur le devant elles portent une plaque en or. Elles se servent en général de chemises blanches et bleues, ou de chemises de soie rayée qui leur viennent d'Égypte, et qui se nomment *clamy;* un djerid et des babouches rouges complètent leur toilette. Le djerid des femmes est ordinairement d'une couleur plus foncée que celui des hommes. Leurs doigts sont ornés de bagues; elles portent autour de leurs poi-

gnets des cercles d'or, d'argent, d'ivoire, de corne ou de verre, selon leur fortune; elles en ont aussi en argent, en cuivre ou en fer au-dessus des chevilles. Ces lourds ornements produisent une callosité sur la jambe, et déforment entièrement la cheville.

Le règne animal fournit beaucoup d'hyènes, de chacals, de chats tigres; il produit en moindre quantité des renards, des buffles, des antilopes, des hérissons, des guantchas, des souris, des gerboas, qui ne se trouvent que dans le désert.

Le chameau du Fezzan, que les indigènes appellent *makery*, remarquable par la rapidité de sa course, est, de toutes les bêtes de somme, le plus nombreux; mais le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre et le chien sont des animaux rares et très-précieux.

Les oiseaux n'abondent pas dans le Fezzan, excepté les vautours, les faucons, les corbeaux, très-communs dans le désert; on y trouve des autruches, des moineaux et autres oiseaux d'Europe. Les oiseaux aquatiques, comme les canards, les oies, etc., y sont presque inconnus.

La flore du Fezzan n'a rien de remarquable.

On y voit très-peu d'insectes, par la rareté des fleurs; les mouches mêmes ne se trouvent pas au Fezzan, mais en compensation beaucoup de scorpions et de fourmis.

Le capitaine Lyon donne, dans son *Voyage en Afrique*, de plus amples renseignements sur le royaume de Fezzan.

NOTICE

SUR

LE ROYAUME DE TEMBOCTOU.

Cette ville mystérieuse qui depuis des siècles occupait les savants, l'objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, qui fut le but des efforts de tant de malheureux voyageurs qui ont perdu la vie avant de l'atteindre, sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et son commerce avec tout l'intérieur du Soudan, cette ville est enfin connue.

Que de victimes n'a pas causées cette fatale curiosité! C'est à un Français que la connaissance en est due, et c'est à lui que j'emprunte ce récit comme le document le plus parfait qui existe de nos jours sur cette capitale du Soudan.

Temboctou[1] est située à huit milles (près de trois lieues) de la rive gauche du Niger, ou Dhcoliba, dans une immense plaine de sable blanc et mouvant, sur lequel il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris, tels que la *mimosa ferruginea*, qui ne s'élève qu'à la hauteur de trois à quatre pieds[2]. Quel-

[1] Les Anglais écrivent *Timbuctow*.

[2] Mimosa (mimose) Ce genre appartient à la famille des légu-

ques dunes, ou buttes de sable éparses çà et là en interrompent l'uniformité.

Cette ville n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre mal construites. Elle n'est fermée par aucune clôture : on peut y entrer de tous côtés ; elle peut avoir trois milles de tour (une lieue). Sa forme est un peu triangulaire. Les maisons sont grandes, peu élevées, n'ayant qu'un rez-de-chaussée ; dans quelques-unes on a construit une espèce de cabinet au-dessus de la porte d'entrée ;

mineuses, où il forme le type d'une section particulière sous le nom de *mimosées*.

Il est à présumer que la mimosa ferruginea que trouva le sieur Caillié dans les champs sablonneux de Temboctou est l'acacie du Sénégal, ou l'acacie d'Égypte, régions qui ont le même caractère. Ces deux arbres sont originaires de l'Afrique, et produisent une espèce de gomme.

Les mimoses qui sont décrites en si grand nombre dans le deuxième volume du *Prodrome* de De Candolle sont tantôt des arbres, tantôt des arbustes ou plus rarement des plantes herbacées souvent munies d'aiguillons qui croissent dans les terrains les plus secs et les plus chauds, et n'ont jamais une belle apparence.

Celles de Caillié n'avaient pas plus de trois à quatre pieds de hauteur, au rapport qu'il en fait. On appelle cette espèce *ferrugineuse*, parce qu'elle vient dans un terrain couvert de pierres ferrugineuses ainsi que le balanites ægyptiaca.

L'étymologie du mot *mimose* dérive du mot grec μῖμος, qu'il faut traduire ici par *trompeur, changeant*. On a donné ce nom à toutes les plantes ou arbrisseaux susceptibles d'irritabilité, c'est-à-dire, de changer de forme quand on touche seulement du bout du doigt une de leurs folioles, ou par la seule influence de la température : on les voit alors se redresser et se fermer. C'est pour ce motif qu'on l'a appliqué aussi à toutes les sensitives, dont l'espèce est très-nombreuse, et dont l'énumération ne doit pas figurer dans cette petite note.

elles sont bâties en briques rondes roulées dans la main et séchées au soleil.

Les murs ressemblent, à la hauteur près, à ceux des maisons de *Jenné*, ville des environs, située sur le même fleuve, au-dessus de Temboctou.

Ses rues sont propres et assez larges pour y passer trois cavaliers de front. En dedans et en dehors on voit beaucoup de cases en paille, de forme presque ronde, comme celle des foulahs pasteurs; elles servent de logement aux pauvres et aux esclaves qui vendent des marchandises pour le compte de leurs maîtres.

Temboctou est habitée par des nègres de la nation Kissour; ils en font la principale population, qu'on peut évaluer au-dessus de dix à douze mille habitants. Il y vient beaucoup d'Arabes amenés par les caravanes qui séjournent dans la ville, et qui momentanément augmentent cette population.

Beaucoup de Maures se sont établis dans cette ville; ils s'y adonnent au commerce, et s'enrichissent promptement, pour retourner ensuite dans leur pays et y vivre tranquilles. Ils possèdent les plus belles maisons de la ville, et ont beaucoup d'influence sur les indigènes.

On leur envoie en consignation des marchandises d'Adrar, de Tafilet, de Taouat, d'Ardamas, de Tripoli, de Tunis et d'Alger; ils reçoivent beaucoup de tabacs et diverses marchandises d'Europe, qu'ils expédient sur des embarcations pour Jenné et autres villes de l'intérieur.

Cette ville tire de Jenné tout ce qui est néces-

saire à son approvisionnement, le mil, le riz, le beurre végétal, le miel, le coton, les étoffes du Soudan, les effets confectionnés, les bougies, le savon, les piments, les oignons, le poisson sec, les pistaches et autres comestibles.

Temboctou étant à huit milles de la rive gauche du Niger, toutes les marchandises qui y arrivent par cette rivière sont débarquées au village de *Cabra*, qui n'est qu'à trois milles des bords du fleuve, dans la même direction de Temboctou, dont il est le port. Son commerce est considérablement gêné par le voisinage des Touariks, nation belliqueuse qui rend les habitants de Temboctou tributaires. Ces derniers, pour avoir leur commerce libre, leur donnent pour ainsi dire ce qu'ils demandent, indépendamment du droit que payent les flottilles à leur arrivée à Cabra; s'ils refusaient à les satisfaire, il en résulterait des inconvénients fâcheux, parce que les Touariks sont très-nombreux et assez forts pour interdire toute communication entre Temboctou et Cabra. Alors cette ville, qui n'a par elle-même aucune ressource en agriculture, se trouverait réduite à la plus affreuse disette, ainsi que les pays qui l'avoisinent.

Les marchés de Temboctou sont approvisionnés par les nègres des villages voisins, de *Dirimans*, *Malakas* et *Kissour*, situés sur les rives du Dhioliba, qui remontent ce fleuve avec leurs pirogues, et qui apportent des esclaves, de l'ivoire, des poissons secs, des pots en terre, et divers autres objets qu'ils

échangent contre des verroteries, de l'ambre, du corail et du sel.

Temboctou peut être considérée comme le principal entrepôt de cette partie centrale de l'Afrique; son sol n'étant nullement propre à la culture, elle n'a d'autre ressource que son commerce de sel. Elle reçoit tout celui qui provient des mines de *Toudeyni*, qui lui est apporté par des caravanes à dos de chameau.

Ces planches de sel sont liées ensemble avec de mauvaises cordes faites d'une herbe qui croît dans les environs de *Tandaye*. Cette herbe est déjà sèche quand on la cueille; pour l'employer on la mouille, puis on l'enterre pour la défendre du soleil et du vent d'est qui la sécheraient trop promptement. Quand elle est imprégnée d'humidité, on la retire et l'on tresse les cordes à la main. Les Maures les emploient à différents usages.

Souvent ces planches de sel arrivent brisées à Temboctou. Il y a des esclaves destinés à réparer ce dommage et à les refaire ; ils font cet ouvrage avec plaisir, parce qu'il les met à même de ramasser une petite provision de sel pour leur consommation. En général, les hommes de cette classe sont moins malheureux à Temboctou que dans d'autres contrées; ils sont bien vêtus, bien nourris et rarement battus, mais ils n'en sont pas moins considérés comme esclaves; on les vend pour être exportés à Tripoli, à Maroc, et dans d'autres villes de la côte, où ils ne sont pas si heureux qu'à Temboctou.

Les Maures de Maroc et ceux des autres pays qui font les voyages du Soudan restent six à huit mois à Temboctou pour faire le commerce; pendant ce temps-là ils se procurent un nouveau chargement pour leurs chameaux.

On ne trouve guère à Temboctou que les marchandises apportées par les embarcations, et quelques-unes venant d'Europe, telles que verroteries, ambre, soufre, papier et divers autres objets.

Il y a quelques boutiques assez bien fournies en étoffes de manufactures européennes, en fusils doubles de Saint-Étienne, qui sont très-estimés, et des dents d'éléphant qu'ils tirent de Jenné.

Les marchands ont à leurs portes des briques de sel en évidence; ils ne les étalent pas au marché. Tous ceux qui se tiennent sur la place ont de petites cabanes faites avec quelques piquets recouverts de nattes pour se préserver de l'ardeur du soleil. En général, les nègres ne sont pas si bien logés que les Maures; ceux-ci ont un grand ascendant sur cette classe, à laquelle ils se croient bien supérieurs.

Les habitants nés à Temboctou sont tous mahométans. Leur costume est le même que celui des Maures. Ils ont quatre femmes, comme les Arabes, auxquelles ils joignent leurs esclaves; mais ils n'ont pas, comme les Mandingues, la cruauté de les battre : elles sont cependant chargées des mêmes soins du ménage.

Les femmes ne sont pas voilées à Temboctou comme dans l'empire de Maroc; il y en a de très-

jolies; elles sortent quand elles veulent, et sont libres de voir tout le monde.

Les habitants sont doux et affables envers les étrangers; ils sont industrieux et intelligents dans le commerce, qui est leur seule ressource. La plupart des négociants sont riches et ont beaucoup d'esclaves.

Les Temboucains sont de taille ordinaire, bien faits, se tenant droits, ayant une démarche assurée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que les Mandingues, et comme eux, les lèvres minces et de beaux yeux. Ils se nourrissent de riz et de couscous fait de petit mil cuit avec de la viande ou du poisson sec; ils font par jour deux repas. Les nègres qui ont de l'aisance, ainsi que les Maures, font leur déjeuner avec du pain de froment, du thé et du beurre de vache; il n'y a que les nègres d'une classe inférieure qui mangent du beurre végétal.

Les vivres sont très-chers à Temboctou; les riches indigènes mangent à leur déjeuner, en prenant du thé, des petits pains que l'on y fait avec du froment que l'on apporte de Tafilet, d'Adrar, de Tripoli et autres pays. Ce pain est fait avec du levain, est de forme ronde, et pèse une demi-livre; son goût est assez bon; le prix en est de quatre *cauris* (quatre sous de notre monnaie).

Les habitants de Temboctou sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtements et l'intérieur de leurs maisons; leurs ustensiles de ménage consistent

en quelques calebasses et quelques plats de bois. Ils ne connaissent pas l'usage des cuillers ni des fourchettes ; ils croient qu'à leur exemple tous les peuples de la terre prennent les mets avec les doigts ; ils n'ont d'autres meubles que quelques nattes pour s'asseoir.

Leur lit se compose de quatre piquets fichés en terre à une extrémité de la chambre, sur lesquels ils tendent des nattes ou une peau de bœuf ; les riches ont un matelas en coton et une couverture fabriquée chez les Maures des environs avec le poil de chameau et la laine de leurs moutons.

Les Maures ne prennent pour femmes que des esclaves ; ils les occupent à promener les marchandises dans les rues, comme colats, piments, etc... Elles vont aussi au marché étaler une petite boutique, pendant que la favorite reste à la maison afin de surveiller celles qui sont chargées de faire la cuisine pour tout le monde : elle-même prépare seule le repas de son mari. Ces femmes sont vêtues très-proprement. Leur costume consiste en un coussabe comme celui des hommes, excepté qu'il n'a pas de grandes manches. On nomme coussabe une demi-pièce de guinée de sept aunes dans laquelle elles s'enveloppent à triple tour ; elles portent aussi des souliers en maroquin. La mode varie quelquefois pour la coiffure, qui consiste principalement en un fatara de belle mousseline, ou autre étoffe de coton d'Europe. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art ; la tresse, ou natte principale, est grosse comme le pouce ; elle part de derrière la tête, vient

incliner sur le devant, et est terminée par un morceau de cornaline rond, creusé au milieu; elles mettent sous cette natte un petit coussin pour la soutenir, et joignent à cet ornement beaucoup d'autres colifichets, tels que du faux ambre, du faux corail et des morceaux de cornaline taillés comme celui-ci; elles ont aussi l'habitude de se graisser de beurre la tête et le corps, mais moins profusément que les Bambaras et les Mandingues. La grande chaleur, augmentée par le vent brûlant d'est, leur rend cette habitude nécessaire.

Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles; elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines. Celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un fil de soie rouge; elles mettent des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles. Ceux-ci sont fabriqués dans le pays; ils sont plats et ont quatre pouces de large; ils sont ornés de quelques jolis dessins.

Les esclaves femelles des gens riches ont quelques parures en or au cou. Au lieu de boucles d'oreilles, comme aux environs du Sénégal, elles ont de petites plaques en forme de collier.

En général, il y a fort peu d'activité à Temboctou; les rues sont assez désertes. La chaleur étant excessive, le marché ne se tient que vers les trois heures de l'après-midi; on y voit peu d'étrangers; les habitants sont assis par terre sur des nattes, et font la conversation. Les Tembouctains ne fument pas, mais les Maures nomades des environs font usage de

la pipe; les Maures qui habitent la ville sont couchés devant leurs portes, et font la sieste à l'ombre, ce qui rend ce séjour assez triste.

Les environs de Temboctou offrent l'aspect le plus aride et le plus monotone; ils sont entièrement dépourvus de pâturages, puisque les chameaux y trouvent à peine de quoi paître. On en voit quelques troupeaux dispersés, et broutant çà et là quelques chardons desséchés par le vent brûlant d'est, et de jeunes branches de *mimosa ferruginea*, dont les longues épines, pareilles à celles de l'aubépine, n'empêchent pas ces animaux de les dévorer.

On tire de *Cabra* beaucoup de fourrage que les habitants de ce village récoltent dans les marais; ils le font sécher pour le vendre aux personnes de la ville qui ont des bestiaux à nourrir, et qui serrent ce fourrage sur le toit des maisons.

Le bois à brûler y est fort rare; on va aux environs pour s'en procurer; on en fait un objet de commerce, et les femmes des Maures le vendent au marché. Les riches seuls en brûlent; les pauvres font usage de fiente de chameau.

L'eau se vend également au marché.

Temboctou possède sept mosquées[1], dont les plus considérables sont celle de l'est et celle de l'ouest.

[1] Le mot mosquée vient du mot arabe *mesged* (oratoire), d'où les Italiens ont fait *meschita*. On l'appelle aussi *giema;* mais ce dernier mot veut dire précisément *assemblée*, et *mesged giema* signifie *mosquée principale* (Chenier, *Recherches sur les Maures*, tome I).

Elles sont surmontées chacune d'une tour cubique dans laquelle on monte par un escalier intérieur. Celle de l'ouest est plus vaste que celle de l'est, quoique construite dans le même genre. Les murs en sont mal entretenus et dégradés par les pluies; du côté de l'ouest la façade est tombée en ruines. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil à peu près de la forme de celles d'Europe; les murs sont enduits d'un gros sable pareil à celui dont ils font les briques, qu'ils mêlent avec de la glume de riz. Dans certains endroits du désert ils trouvent ce sable mêlé avec une terre couleur de cendre, très-dure, et ils en fabriquent leurs briques.

Cette mosquée a trois galeries soutenues par dix arcades chacune, et très-bien bâties; ces arcades ont six pieds de long sur dix de hauteur, et sont blanchies à la chaux.

Du côté de l'est cette mosquée est composée de six galeries dont trois ont cent quatre pas de long (deux cent huit pieds) et deux pas et demi de large, et les trois autres n'en ont que soixante-quatre. Celles de la partie ouest n'ont que trente-neuf pas de longueur; elles sont soutenues par trente-neuf piliers; leur ouverture est de six pieds et demi de largeur sur dix à onze de hauteur.

Dans leur prolongement est une grande tour de forme carrée et terminée par un petite pyramide tronquée, aussi en briques, et surmontée d'un pot en terre cuite; elle peut avoir cinquante à cinquante-cinq pieds d'élévation; les marches de l'escalier in-

térieur, au nombre de trente-deux, sont soutenues par des morceaux de bois scellés dans le mur et recouverts de terre.

Les murs de cette mosquée ont quinze pieds de hauteur sur deux environ d'épaisseur ; sa toiture est en forme de terrasse, ainsi que le haut de la tour, qui est environné d'un parapet de dix-huit pouces de hauteur. Elle a cinq portes d'entrée.

Sur les murs intérieurs il y a des ornements appliqués et faits en terre jaune; ils sont en forme de chevrons ou de festons triangulaires d'un pied et demi d'ouverture et de deux pieds de haut; les piliers qui soutiennent les arcades sont façonnés de la même manière. Une espèce de niche creusée au milieu du mur est destinée au marabout qui fait la prière; dans un autre enfoncement de ce genre on voit une grande chaire en bois dans laquelle le ministre du culte monte par deux ou trois gradins, et y donne lecture du Coran.

Le sol de la mosquée est recouvert de nattes sur lesquelles on se prosterne pour prier.

La mosquée de l'est est plus petite que celle-ci, mais surmontée également d'une tour de même forme et de même dimension que celle de l'ouest.

Une troisième mosquée un peu remarquable se trouve à peu près au centre de la ville; elle a une tour moins élevée que les deux premières. On en compte quatre autres qui sont petites et faites comme des maisons particulières. Elles sont toutes dominées par un minaret sur lequel montent les crieurs qui appellent les fidèles à la prière.

Tous les nègres de Temboctou sont en état de lire le Coran, le savent même par cœur; ils le font apprendre de bonne heure à leurs enfants. Ils savent aussi écrire pour leur correspondance avec Jenné, avec qui Temboctou fait un commerce très-étendu.

Au milieu de la ville on voit une espèce de place entourée de cases rondes; on y trouve quelques palma-christi et un palmier doum[1]. Dans le milieu de cette place est pratiqué un grand trou pour recevoir les immondices.

Dehors la ville on trouve de profondes excava-

[1] Le palmier doum se rapproche beaucoup des palmistes par l'aspect et par la fructification : il a trente pieds de haut; son tronc est composé de fibres longitudinales; on le fend en planches dont on fait des portes dans le Saïd. Il croît dans la haute Égypte; il était connu des anciens. Théophraste le désigne sous le nom de *cuci, cuciofera quæ appellatur, palmæ similis est;* mais les modernes le connaissent imparfaitement.

Les feuilles dont les plis sont unis par des filaments qui subsistent pendants, après leur épanouissement, sont employées à faire des tapis, des sacs et autres ustensiles, ce que confirme le texte du naturaliste greo : *Cortice sicuti palmæ ad utensilium nexus utuntur,* (lib. III).

Son fruit est une baie ovale, couverte d'une peau mince et lisse qui entoure une pulpe jaune, d'une saveur mielleuse et aromatique, entremêlée de fibres dont les intérieures sont très-serrées et forment une enveloppe ligneuse autour d'une grosse amande cornée. Sa pulpe est fort bonne à manger; les habitants du Saïd s'en nourrissent quelquefois.

On apporte au Caire de ces fruits en quantité, que l'on vend à bas prix; ils ont la saveur du pain d'épice.

On en fait par infusion un sorbet assez semblable à celui que l'on prépare avec le suc de réglisse ou la pulpe des gousses du caroubier; cette boisson passe pour salutaire.

L'amande de ce fruit se durcit en séchant, et on en fait des grains de chapelet.

tions remplies d'eau à une certaine hauteur, qui sont alimentées par les pluies. Les esclaves vont y puiser de l'eau pour leur boisson et leur cuisine; elle est assez claire, mais elle conserve un goût désagréable et est très-chaude. Ces espèces de citernes étant entièrement à ciel ouvert, l'eau y reçoit l'impression du soleil et d'un vent brûlant. Ces excavations se sont formées dans un sable presque mouvant. Les esclaves y puisent l'eau avec des calebasses; ils en remplissent des sacs de cuir qu'ils mettent sur le dos de leurs ânes; rendus chez leurs maîtres, ils déposent l'eau dans des jarres, où elle se rafraîchit et perd une partie de son mauvais goût.

Il y a autour de ces trous quelques petits champs de tabac : c'est la seule culture qu'il y ait dans le pays.

A l'entour de la ville et dans son enceinte, on remarque quelques *balanites ægyptiaca*[1].

[1] Le *balanites ægyptiaca* est un arbre épineux, haut de dix-huit à vingt pieds, ayant à peu près le port du *ziziphus* (spina-christi); il croît en Égypte, où il est maintenant fort rare, et dans tous les terrains du Sénégal. Ses feuilles sont entièrement pétiolées, unijuguées, c'est-à-dire composées d'une seule paire de folioles sessiles au sommet du pétiole commun, et irrégulièrement ovales. Les épines, qui sont très-acérées, naissent à l'aisselle des feuilles et sont plus courtes qu'elles; les fleurs sont assez petites, verdâtres, et forment des espèces de bouquets à l'aisselle des feuilles supérieures; les fruits qui leur succèdent sont presque ovoïdes, de la grosseur d'une noix jaunâtre; leur chair est un peu visqueuse, molle; leur noyau est de la grosseur d'une moyenne olive.

Les nègres du Sénégal appellent cet arbre *soump;* ils mangent la pulpe du fruit crue ou cuite sous la cendre. Les Maures en ramassent le fruit, et de l'amande qu'il renferme ils en font un san-

Le roi qui gouverne Temboctou est un nègre; il est très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes. Rien, pour ainsi dire, ne le distingue des autres habitants : son costume est celui des Maures de Maroc; il n'y a pas plus de luxe dans son habitation que dans celles des Maures commerçants. Il est marchand lui-même. Ses enfants font le commerce de Jenné. Il est très-riche; il a quatre femmes et une infinité d'esclaves. Il est mahométan zélé.

Sa dignité est héréditaire : son fils aîné doit lui succéder. Le roi ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers; cependant il reçoit des cadeaux. Il n'y a pas non plus d'administration: c'est un père de famille qui gouverne ses enfants;

glé * qu'ils aiment beaucoup, parce qu'il est très-gras. Cette amande contient beaucoup d'huile; quelques habitants du Sénégal en font pour leur consommation, quand l'huile d'olive est rare.

Si le gouvernement accordait des encouragements à la culture de cet arbre, son fruit pourrait, par cette fabrication, devenir une branche de commerce importante, puisque deux litres d'amandes donnent ordinairement une bouteille d'huile en les pilant dans un mortier, et en fourniraient davantage, si on employait un autre procédé pour en extraire l'huile.

Le tronc des balanites fournit un bois jaune, facile à travailler et solide.

Les *Laobés* ** en font des pilons, des baganes (grandes sébiles) et divers autres ouvrages.

* Espèce de ragoût que font les indigènes.

** Nation errante répandue dans toute la partie occidentale de l'Afrique. Les Laobés sont charpentiers, brocanteurs : ce sont les juifs de cette contrée.

il est juste et bon, et n'a rien à craindre de ses sujets : ce sont absolument les mœurs douces et simples de nos anciens patriarches.

En cas de guerre, tous sont prêts à servir. En général, ces peuples sont assez doux; ils ont peu de contestations, et, lorsqu'il s'en élève, les parties se rendent auprès du chef, qui assemble le conseil des anciens, toujours composé de noirs. Les Maures ne sont pas admis à prendre part au gouvernement; ils reconnaissent parmi eux un supérieur, mais ils n'en sont pas moins justiciables des autorités du pays.

Le prince qui régnait à Temboctou en 1824 s'appelait Osmann. Il était âgé de cinquante-cinq ans; ses cheveux étaient blancs et crépus, sa taille ordinaire; il avait une belle physionomie, le teint noir foncé, le nez aquilin, les lèvres minces, la barbe grise et de grands yeux. Son caractère était affable.

Ses vêtements étaient pareils à ceux des Maures, et faits en étoffe d'Europe; il portait un bonnet rouge avec un grand morceau de mousseline autour en forme de turban; il avait des babouches en maroquin, semblables à nos pantoufles de chambre, qu'ils appellent *boulghas*, mais fabriquées dans le pays.

Il se rendait souvent à la mosquée.

Telles sont les notions les plus fidèles et les plus modernes qui soient parvenues en Europe sur cette ville méditerranée du continent africain.

NOTICE

SUR

L'OASIS D'AMMON

(AUJOURD'HUI SYOUAH),

ET SUR LE TEMPLE DE JUPITER AMMON.

CETTE oasis, jadis célèbre par l'oracle de Jupiter Ammon [1], *Ammonis oraculo memorata,* était dans l'origine une colonie de prêtres marchands établie au milieu du désert, qui offrait un entrepôt très-avantageux pour le commerce de la Thébaïde, de la Cyrénaïque et des autres nations intérieures de la Libye éthiopienne. Elle devint ensuite le sanctuaire d'un oracle qui acquit une célébrité colossale et universelle par la visite d'Alexandre le Grand, qui y fut adopté pour fils de Jupiter, par sa hiérarchie, par ses temples et par sa fontaine périodique.

Cette colonie fut successivement alliée et dépendante de Cyrène Autonome, et soumise aux Romains; elle était située dans la partie orientale de la Cyrénaïque limitrophe de la Marmarique sur les confins du désert. Diodore de Sicile la dépeint de la même manière : *Regionem quæ fanum Ammonis*

[1] Ammon dérive du mot grec ἄμμος, *ammos* (sable).

continet, inclusam undiquè solitudinibus (lib. XVII, cap. 50), au milieu de ces sables arides, connus sous la dénomination de région ammonite ou ammoniaque [1], à quatre-vingts milles de Cyrène, selon Pline, cité où abordait le plus grand nombre de ceux qui allaient consulter l'oracle d'Ammon, à quatorze journées de marche d'Alexandrie, et cette région dépendait de l'Égypte.

Sur la route qui conduisait de Cyrène à cette oasis on trouvait de petites colonnes surmontées de figures de dauphins, pour servir de guides aux Cyrénéens qui allaient au temple de Jupiter Ammon : *Et in columnulis esse positos delphinos cum hac inscriptione, Cyrœneorum ad solemne spectaculum missorum* (Strab., lib. I, cap. 3) (les dauphins étaient, chez les Grecs, le symbole ordinaire des principales villes maritimes). Strabon comptait de *Parætonium* à l'oasis d'Ammon trois milles stades (cent vingt-cinq lieues); c'était le seul point de cette immense solitude où on pût rencontrer un peu de verdure.

Son enceinte ne s'étendait pas au delà de sept

[1] Ces déserts qui, selon Euripide, étaient non-seulement privés d'eau, mais même de rosée, étaient devenus célèbres, après la translation de l'empire, par l'exil de plusieurs seigneurs de la cour d'Arcadius, empereur d'Orient, qui y moururent, ainsi que le rapporte Claudien dans *Eutrope* :

Marmaricus claris violatur cædibus Ammon.
(Lib. I, v. 180.)

Ils servirent aussi de refuge à plusieurs évêques orthodoxes durant la persécution suscitée par les ariens : *Qui à Thebaïde erant, in Ammoniacam Libyæ relegati sunt* (Athanas., *Apol. ad Constantium*, sect. 32).

milles et demi de longueur, c'est-à-dire du levant au couchant, faisant près de trois de nos lieues, et sa largeur du nord au midi ne différait pas de beaucoup en plus; elle était plantée de palmiers et d'oliviers dont les productions devaient, comme aujourd'hui, former une branche du commerce de cette contrée. Ces arbres se plaisent assez dans ce terrain sablonneux; leur quantité formait un bois si touffu, selon Quinte-C., que le soleil pouvait à peine y pénétrer: *Vix in densam umbram cadente sole contexta est.*

Malgré les sables brûlants qui la ceignaient de tous côtés, on y respirait un air frais; on y jouissait toute l'année d'un printemps perpétuel.

Au milieu de ce bois touffu s'élevait une acropole entourée d'une triple enceinte dont les murs, épais de six pieds à leur base, étaient construits avec de grands blocs de pierres qu'unissaient du mortier et des cailloutages, et qui leur servait de forteresse: *Arx triplici muro circumdata* (Diod. Sic.).

La première enceinte renfermait la demeure des anciens princes et d'Étéarque, roi des Ammoniens, dont parle Hérodote.

La deuxième était la demeure de sa femme, de ses enfants, de ses concubines, et le temple de l'oracle de Jupiter, fondé par Danaüs l'Égyptien; auprès était une source sacrée avec l'eau de laquelle on purifiait les offrandes que l'on présentait au temple.

Et le troisième pourpris était occupé par les satellites et archers destinés à la garde du prince: *Ultima munimenta satellitum armigerorumque sedes erant* (Quint.-Curt.).

Ces enceintes devaient être vastes, car le temple enfermé dans la seconde enceinte se divisait en deux parties, l'avant-temple et le *sekos* ou *adytum* (sanctuaire). Cet avant-temple devait être très-spacieux, puisque quatre-vingts prêtres y fonctionnaient quand, pour consulter l'oracle, on le transportait processionnellement dans une nacelle d'or ornée de coupes d'argent qui pendaient de chaque côté, et cette cérémonie était toujours escortée d'une quantité de femmes et de jeunes filles qui chantaient des cantiques grossiers à l'usage du pays pour se rendre la divinité propice, et en tirer des réponses claires et certaines.

Selon les dimensions données par les voyageurs Brown et Horneman, cet édifice pouvait avoir intérieurement de trente-deux à trente-six pieds de longueur, de quinze à vingt-quatre de largeur sur dix-huit à vingt-sept de hauteur[1], dimension qui représente un monument de cent vingt pieds de circuit en œuvre, ce qui, joint à l'épaisseur inférieure des murs, qui était de six pieds, donne une circonférence de cent quarante-quatre pieds hors d'œuvre[2].

1 Cette différence de dimension tient à la manière dont Brown et Horneman ont mesuré cet édifice en ruines.

2 Ces deux versions ne paraissent pas avoir une grande analogie, si, comme nous venons de le dire, quatre-vingts prêtres et autant de femmes et de jeunes filles fonctionnaient dans le temple seulement; il devait être assez vaste, parce que l'on sait que l'entrée du *sekos* ou *adytum* était exclusivement réservée aux prêtres : *Adytum locus secretior templi ad quem non nisi sacerdotibus dabatur accessus;* cependant le récit de ces deux écrivains ne donne pas un local assez vaste pour venir à l'appui de celui de Diodore de Sicile et de

Son entrée était tournée au nord; en entrant dans le temple, on descendait à une profondeur de huit pieds en allant vers son extrémité méridionale et intérieure.

Les murs du temple étaient couverts d'hiéroglyphes et de sculptures représentant les figures d'*Isis* et d'*Anubis;* c'est à ces indices certains et à l'architecture du bâtiment que nos voyageurs furent convaincus qu'ils visitaient les ruines de l'ancien temple d'Ammon.

La forme du dieu qui était représenté dans ce temple n'était point celle que l'on donne ordinairement à une divinité; son image était celle d'un bélier sous laquelle était adoré Jupiter. Il avait les cornes dorées, symbole des rayons du soleil, que les peuples de Libye regardaient comme l'auteur de la fécondité [1]; il était couvert d'émeraudes et de

Quinte-Curce, qui décrivent cette cérémonie. On peut en conclure que le nombre des prêtres désignés par nos anciens auteurs n'était pas si élevé, parce qu'un local de si petite dimension ne pouvait contenir autant de monde.

[1] Ainsi que le rapporte Lucain dans ces deux vers :

. . . . stat corniger illic.
Jupiter ut memorant sed non ut fulmina vibrans,
Aut similis nostro, sed tortis cornibus Ammon.
(Lib. IX.)

« Jupiter, dit-on, n'est point en ces lieux représenté avec la foudre « en main, comme est le nôtre, mais avec des cornes recourbées. »

Tout le monde sait que, dans la Libye et à Thèbes d'Égypte, Jupiter était adoré sous la forme d'un bélier : *Utrobiquè enim simulacrum Jovis dicit esse arietino vultû*, et qu'on venait de très-loin consulter cet oracle, qui subsista jusqu'au règne de Théodose.

pierres précieuses : *Habitus smaragdo et gemmis coagmentatus* (Qunt.-Curt.)[1].

C'est dans ce temple que, 331 ans avant l'ère

[1] L'auteur de la *Vie d'Alexandre* rapporte que la divinité de ce temple était couverte d'émeraudes et de pierres précieuses. Si on ne savait pas que de tout temps l'Égypte a recélé dans son sein des mines d'émeraudes, on pourrait être étonné de la quantité de pierres précieuses qu'il a fallu sans doute pour en faire l'image de l'oracle; mais Strabon nous apprend que dans l'isthme de Suez les Arabes trouvaient des mines d'émeraudes et de pierres précieuses en creusant des canaux souterrains très-profonds : *In hoc isthmo sunt smaragdi et aliorum quorumdam pretiosorum lapidum metalla, ubi Arabes profundos quosdam cuniculos effodiunt* (lib. XVII).

Plusieurs siècles après, Mazoudi, dans ses *Mémoires sur l'Arabie*, et Maqryzy, dans sa *Description de l'Égypte*, nous assurent que, dans le Saïd supérieur *, dans la province de Keft, dans le désert qui confine à la ville d'Assour, se trouve la mine d'émeraudes connue depuis des siècles; que cette mine est au centre d'une longue caverne formée d'une pierre blanche, espèce de talc, que l'on casse pour retirer l'émeraude qui y est renfermée; que parmi les quatre espèces d'émeraudes que l'on en tire, il en est une que l'on nomme *maritime*, parce que les royaumes limitrophes de la mer, tels que l'Inde, la Chine, etc., l'estiment infiniment, et la recherchent à l'envi pour orner leurs diadèmes, leurs couronnes, leurs bagues et leurs bracelets.

Notre géographe arabe raconte aussi que, dans le pays des oasis, il est une montagne, nommée *Ghaçan*, qui renferme des mines d'émeraudes que l'on exploitait pour les transporter en Égypte.

Maillet, dans sa *Description de l'Égypte*, nous assure que de son temps la mine d'émeraudes du Saïd était perdue, et que le lieu où elle était placée était inconnu; mais comme depuis l'époque dont nous parle Maillet (1693) il s'est écoulé plus d'un siècle, Belzoni, en 1815, allant à la recherche de l'antique Bérénice sur les bords de la mer Rouge, trouva ces mines exploitées, et nous dit même que la montagne qui les renferme s'appelle *Zabada*. En allant les visiter, le chef des mineurs lui en fit voir qu'on venait de tirer de leurs gangues. Il serait aisé de donner, à cet égard, de plus amples documents; mais cette notice suffira pour

* La haute Égypte, qui confine la Nubie.

chrétienne, Alexandre le Grand, après la prise de Tyr, alla consulter l'oracle de Jupiter Ammon pour connaître son avenir.

D'après le rapport de Callisthènes[1], il mettait beaucoup de gloire à cette expédition, parce qu'il avait appris que Persée et Hercule, dont il se disait issu, *ex eâdem stirpe esse se vellet*, avaient été consulter cet oracle, et qu'il voulait aussi être fils de Jupiter, puisque la Fable donnait cette origine à ces deux héros.

Il partit de *Paraetonium*, ville maritime de la Marmarique, à treize cents stades à l'ouest d'Alexandrie, selon Strabon. Après trois jours de marche, arrivé aux *Palus Mæotides*, il rencontra les ambassadeurs de Cyrène, qui venaient mettre leur ville

faire connaître que les prêtres d'Ammon avaient pu se procurer à peu de frais les émeraudes dont leur idole était ornée à profusion.

[1] Callisthènes, philosophe, parent et disciple d'Aristote, était d'Olinthus, ville de Thrace. Celui-ci l'avait averti de ne parler devant le roi que rarement, ou de ne lui dire que des choses agréables. Malheureusement il ne sut profiter de cet avis; il accompagna ce monarque dans son expédition aux Indes. Ce prince, outré de ce que Callisthènes s'opposait aux honneurs divins que son orgueil réclamait, et désapprouvait hautement qu'il voulût se faire adorer à la façon des rois de Perse, fatigué des remontrances qu'il lui faisait, plutôt en pédant orgueilleux qu'en philosophe aimable, lui étant enfin devenu insupportable, Alexandre l'enveloppa dans une conspiration ourdie contre lui par Hermolaüs, jeune Macédonien, un de ses pages, et prit ce prétexte pour lui faire couper inhumainement les lèvres, le nez et les oreilles. Ainsi défiguré, il le faisait traîner à sa suite, enfermé avec un chien dans une cage de fer : *Eumque truncatis crudeliter omnibus membris, abcissisque auribus, ac naso, labiisque, deforme ac miserandum spectaculum reddidisset; insuper cum cane in caveâ clausum, ad metum cæterorum circumferret.* Mais Lysimaque, disciple de Callisthènes,

sous sa protection, et voulaient l'y faire venir. Il accueillit leurs présents, qui consistaient en une couronne d'or avec d'autres riches offrandes, au nombre desquelles étaient des chevaux de guerre et cinq chariots attelés chacun de quatre superbes coursiers. Il les assura de son amitié, fit alliance avec eux, et continua sa route vers l'oasis. Sa marche fut contrariée par les vents du midi, qui soufflaient avec violence : il eût pu être enseveli dans les sables, mais il triompha de cet obstacle; son armée eût péri faute d'eau, car à la fin du quatrième jour de marche, celle qui était renfermée dans des outres portées par des chameaux était déjà corrompue par l'ardeur brûlante du soleil, s'il n'était survenu une pluie abondante qui la sauva.[1] Ils regardèrent

touché de la misère que ce philosophe ne s'était attirée que par une louable franchise, lui fit tenir du poison, et mit fin à ses tourments. Tel est le rapport de Justin, liv. xv, ch. 3.

Arrien, sans approuver la cruauté d'Alexandre, blâme Callisthènes de la rudesse de sa franchise, et de n'avoir pas usé d'une assez grande modération. Pour être utile aux princes, dit cet historien, il faut savoir en ménager les intérêts : *Si quis desservire regi cuiquam in animum inducat, illius decori et gloriæ serviendum esse* (lib. IV, cap. 4). Ce même auteur rapporte, d'après Aristobule, qui ne quitta point Alexandre durant cette expédition, que Callisthènes, accusé de conjuration, fut seulement chargé de fers et traîné à la suite de l'armée ; qu'il y tomba malade et mourut. Ptolémée, autre historien, qui, comme Aristobule, avait fait partie de cette expédition, raconte que Callisthènes finit sa vie dans les tortures et sur une croix : *Primò tortum, deinde suspensum, vitam finisse* (Arr., lib. IV, cap. 5); tant est grande la diversité des récits, que les historiens contemporains et témoins des faits ne s'accordent même pas entre eux ; quelle ne doit pas être l'incertitude d'un écrivain moderne pour dire la vérité !

[1] Dans ces contrées brûlantes, non-seulement l'ardeur du soleil

cet événement comme une marque de la clémence et de la bonté des dieux : *Eventum igitur hoc contrà quàm speraverant servati, deorum providentiæ acceptum referebant* (Diod. de Sic., lib. XVII). Ils renouvelèrent leur provision d'eau et continuèrent leur route ; mais elle était tellement encombrée de sables, qu'ils ne voyaient plus leur chemin. Dans ce moment de crainte, les guides de l'armée vinrent dire à Alexandre qu'ils apercevaient des corbeaux sur leur droite, qui leur montraient la route[1]. Le prince regarda cette aventure comme le présage heureux de son arrivée, que Jupiter accueillait, et, après avoir marché six à sept heures encore, il arriva à l'oasis d'Ammon, le cinquième jour.

Alexandre fut conduit dans le temple par les prêtres ; il y fut introduit seul avec son vêtement accoutumé, tandis que sa suite fut obligée d'en prendre d'autres, et d'écouter l'oracle placé en dehors du temple. Il fut emmené devant l'image de la divinité. Alors le pontife interprète de ses prédictions, homme déjà avancé en âge, s'avança vers le monarque, et lui adressa ces paroles : « Sois le bien-

corrompt l'eau dont les caravanes sont approvisionnées, mais encore le vent du désert fait quelquefois éventer les meilleures outres, et les dessèche entièrement.

1 Arrien écrit, d'après le rapport de Ptolémée, historien qui suivit Alexandre dans ses conquêtes, que ce furent deux dragons qui apparurent à l'armée : *Dùm ita laborarent, dracones duos ante agmen ire conspectos, Ptolemæus scribit*, lib. III, cap. 2. D'autres traditions disent que les ambassadeurs de Cyrène qui joignirent Alexandre au milieu de sa marche dans le désert lui servirent de guides et d'introducteurs pour visiter l'oracle d'Ammon.

«venu, mon fils, c'est le nom par lequel notre dieu «t'appelle.» *Vates natu grandior ad illum accedens, salve, inquit, fili, et hanc à deo appellationem habe.*

«Je l'accepte, mon père, répondit le monarque, «et veux dorénavant porter ce nom.» Poursuivant ensuite, il demanda au ministre si Jupiter son père ne lui avait pas destiné l'empire du monde. A cette question, le pontife, porté autant à la flatterie que le roi à la vanité, s'approcha du sanctuaire du temple. Les prêtres qui entouraient l'oracle l'enlevèrent sur leurs épaules, et commencèrent à se mouvoir au son d'une certaine voix. Alors le grand prêtre prononça tout haut qu'Alexandre gouvernerait le monde : *terrarum omnium rectorem fore ostendit.* Le monarque, flatté de la prédiction de l'oracle, lui demanda encore si tous les meurtriers de son père avaient été punis : sur quoi le ministre s'écria qu'il blasphémait, que son père était immortel, mais que les meurtriers de Philippe, roi de Macédoine, étaient exterminés; il ajouta qu'il serait invincible jusqu'à ce qu'il eût pris rang parmi les dieux : *invictum fore, donec excederet ad deos* (Quint.-Curt.).

Après avoir achevé son sacrifice, Alexandre fit de magnifiques offrandes au dieu, de grandes largesses à ses ministres, et reprit sa route vers l'Égypte, où il alla fonder Alexandrie.

A peu de distance de ce bois fourré et de ce temple, s'élevait un second temple d'Ammon ombragé par de grands arbres. A côté était située la célèbre fontaine du soleil, dont parlent les anciens

écrivains, et que Diodore de Sicile désigne de cette manière : *Haud procul arce extrinsecus alterum Ammonis fanum jacet, quod multæ arbores proceræ inumbrant; et fons proximus est quem solis ab eo quod accidit nuncupant* (lib. XVII).

Hérodote s'exprime ainsi sur cette fontaine : « Son eau est tiède au point du jour, fraîche à « l'heure du marché, et extrêmement froide à midi; « aussi les habitants ont-ils soin, à cette heure-là, « d'arroser leurs jardins : *eâque horâ hortos irrigant* (lib. IV). A mesure que le jour baisse, elle devient « moins froide, jusqu'au coucher du soleil, qu'elle est « tiède; elle s'échauffe ensuite de plus en plus jusqu'au « milieu de la nuit; alors elle bout à gros bouillons : « *quo tempore fervens exæstuat* (lib. IV). Lorsque le « milieu de la nuit est passé, elle se refroidit jus« qu'au retour de l'aurore. »

La version de Pomponius Mela est à peu près la même : « Cette fontaine, dit-il, est bouillante au « milieu de la nuit, perd insensiblement sa chaleur, « et est déjà fraîche au point du jour; elle se refroi« dit de plus en plus, à mesure que le soleil s'élève sur « l'horizon, de sorte qu'elle est excessivement froide « à midi : *per meridiem maximè riget* (lib. I, cap. 8); « passé cette heure, elle se réchauffe de nouveau par « degrés, et déjà tiède quand le jour disparaît, sa « chaleur augmente de plus en plus jusqu'au milieu « de la nuit, où elle bout encore à gros bouillons » : *rursùs cùm est mediâ nocte perfervet* (lib. I)[1].

[1] Lucrèce a cherché la cause de ce phénomène, et l'attribue à

Telle était autrefois l'oasis d'Ammon, dont l'antique célébrité a disparu. Les Ptolomées s'étaient déclarés protecteurs de cette région, qui, sous les Romains, fit partie du nome libyque [1], dont elle dépendait encore à l'époque de l'empereur Justinien.

L'étendue de cette oasis, la bonté de ses eaux thermales, la fertilité de son territoire, et son heureuse situation commerciale au centre de la Libye, expliquent le continuel intérêt qu'elle inspira aux peuples civilisés qui occupaient le littoral.

De tant de grandeurs, il n'est resté aux habitants actuels que des ruines de temples que les indigènes appellent *Birbé*, des catacombes vides, et la connaissance des routes à travers le désert, que leur ont

la dilatation et à la contraction successive de la terre, qui, dans le premier cas (de fraîcheur), laisse échapper dans l'air les feux souterrains, tandis que, dans le second, elle les retient et les concentre. Voici comme il s'explique.

« Quelle est donc la cause de ce phénomène? C'est que la terre « est plus spongieuse et plus chargée de semences ignées autour de « cette fontaine que partout ailleurs. Lors donc que la nuit ense- « velit le globe dans ses ombres humides, cette terre, en se refroi- « dissant, se contracte, comme si on la pressait avec la main, et « fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les parti- « cules de feu dont elle est imprégnée, et qui communiquent à l'eau « une chaleur qu'on éprouve au toucher et au goût; ensuite, quand « les rayons naissants du soleil ont ouvert les pores de la terre, et « raréfié son tissu par le mélange de leurs feux, les semences ignées « reprennent leur première place, et toute la chaleur de l'eau « passe dans la terre. »

Voilà pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour :

Frigidus, hanc ob rem, fit fons in luce diurnâ.

[1] Préfecture romaine.

donnée les fréquentes caravanes qui les visitent, pour qui cette île de verdure est un lieu de rafraîchissement et de repos.

Cette oasis forme maintenant un petit État sous le nom de Syouah, dont suit la description.

Cette bourgade s'élève au milieu du grand désert de Libye, dans une vallée ceinte de tous côtés de rocs pelés; *in circuitu omnia vasta et arenosa sunt*, dit Cellarius. Sa circonférence est à peu près de cinquante milles (dix-sept lieues environ), mais son terrain cultivable n'a que six milles de long sur quatre milles de large. Le terrain est un sable gros qui produit des grains; de l'huile et des plantes potagères. Son étendue est comprise entre la montagne *Drarabou-Berych*, qui la borne à l'est, et la montagne d'*El-Garah-el-Kamyseh,* qui la termine dans l'ouest.

Ces montagnes appartiennent à la grande chaîne des monts Haroudjé blancs et noirs. Dans la partie orientale de la vallée se trouvent les terres les plus fertiles; elles sont couvertes d'arbres fruitiers et de bois touffus de dattiers.

A l'extrémité est une lagune d'eau salée qui s'étend dans le désert vers le nord-est. La partie occidentale est moins riche en végétation: un lac d'eau saumâtre, d'une lieue d'étendue, situé à une demi-lieue de la ville, réduit, de ce côté, les terres cultivables à quelques champs épars; d'autres parties sont abandonnées, à cause de la présence du sel dont le sol est imprégné.

En hiver, les vents du nord sont constants; les

pluies sont communes dans les mois de janvier et de février. Le kamsym se fait sentir en été, de la partie sud-sud-est. Les habitants redoutent beaucoup la saison d'été, à cause des fièvres dangereuses et prolongées qui règnent tous les ans à cette époque. On peut attribuer ces maladies aux eaux stagnantes, à la chaleur et à la grande quantité de dattes fraîches qui se mangent dans le pays en cette saison.

L'oasis de Syouah renferme plusieurs villages à différentes distances les uns des autres, et dépendants de son district. Le chef-lieu de l'endroit est la petite ville de Syouah, que les Arabes appellent *Êl-Oùâhh*, dont l'aspect extérieur ressemble assez à celui d'une forteresse; sa forme et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour pourraient aussi la faire comparer à une ruche. Elle est bâtie sur un rocher de forme conique, et est fermée par des murs auxquels sont adossées des habitations: ils s'élèvent en talus, et sont comme flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres; le tout semble ne former qu'une seule et même construction. Ces murs peuvent avoir de quarante à soixante pieds d'élévation, et rendent cette position susceptible d'une forte résistance.

Les maisons ont, à Syouah, trois, quatre et cinq étages. Dans son ensemble, la ville est à peu près carrée; sa circonférence peut avoir trois cent quatre-vingts mètres (quinze cent vingt pieds environ); douze ou quinze portes y sont pratiquées. Les murs extérieurs sont percés d'un grand nombre de trous de quinze pouces en carré environ, faisant fonction

de fenêtres, et donnant du jour dans les appartements, qui presque tous reçoivent la lumière par de petits soupiraux pratiqués dans la partie haute. L'intérieur de la ville présente des rues montueuses et rapides, ayant généralement cinq pieds de largeur sur dix à douze de hauteur; plusieurs même sont si basses, qu'il faut se courber pour y passer; elles sont tortueuses et obscures : on y est tellement dans les ténèbres, que souvent en plein jour il faut, pour s'y conduire, s'aider des mains et tenir les murailles, ou bien porter une lanterne; aussi arrive-t-il qu'à midi même les habitants circulent et vaquent à leurs affaires avec une lampe à la main; en un mot, la construction de cette ville est une des plus singulières et des plus bizarres qui existent au monde.

Dans la ville, il y a trois puits creusés dans le roc, dont un d'eau douce, qui donne de l'eau en abondance, et deux d'eau saumâtre.

La mosquée est dans la partie nord de la ville : elle est bâtie en pierres informes, et soutenue par une quantité de pièces de bois de dattier employées dans cette construction.

Le caractère des habitants de Syouah est naturellement porté à la méfiance et au soupçon. Ils sont voleurs, opiniâtres, indociles, d'humeur sombre et inquiète, farouches et jaloux à l'excès, fanatiques, superstitieux, exaltés en toutes choses.

Les Arabes des bords du Nil les redoutent comme tels; ils les traitent de sauvages, et les appellent *Abyd*, nom qu'on donne aux nègres de l'intérieur de l'Afrique; néanmoins, quoique très-ombrageux, ils

sont cependant hospitaliers : les indigènes, les étrangers peuvent aller sur la place publique, où sont exposées les récoltes de dattes, et en manger jusqu'à satiété gratuitement. Une place couverte est destinée aux étrangers et aux malheureux maltraités et dépouillés par les Arabes du désert.

Les gens de Syouah sont assez sobres et économes; ils se nourrissent principalement de dattes, de riz, de couscous, de lentilles, de pois chiches; très-peu d'entre eux mangent du pain levé et d'une certaine pâte très-mince qu'ils préparent à l'huile. Cette substance graisseuse est la seule qu'ils emploient dans leurs aliments, parce qu'ils ont trop peu de bestiaux pour faire du beurre. Les pâtes frites dans l'huile et le lait aigre caillé sont un régal pour eux. Ils usent rarement de viandes; il faut qu'ils voient leurs bestiaux malades et qu'ils soient en danger de les perdre, pour se décider à les tuer : c'est alors qu'ils mangent du bœuf, du buffle, du bouc ou du chameau, une grande partie des entrailles de ces animaux, et même la peau.

Ils interdisent à leurs femmes de manger des dattes sultanes : ils prétendent que ce fruit les porte trop à la volupté.

Ils font usage du vin de dattes, connu sur le continent africain sous le nom de *laghiby*, dont il a été question dans le cours de cet ouvrage[1]. Ils n'ont point l'usage de fumer, mais ils mâchent beaucoup de tabac en feuilles.

[1] Voyez au chapitre 2.

Ils n'ont d'autre occupation que le soin de leurs terres. Ils sèment très-peu de froment et d'orge, et le grain de la récolte ne suffit pas pour la consommation; ils entretiennent avec beaucoup d'attention leurs dattiers, au pied desquels ils ramassent, pour engrais, les feuilles mortes des autres arbres.

Ils se livrent encore assidument aux intérêts de leur commerce. Ils ne filent pas, ils n'ont point de métiers à toile comme en Égypte, et ne font aucun tissu. La fabrication de quelques vases grossiers en terre pour leur usage, et de quelques nattes, compose toute leur industrie.

Leurs femmes sont entièrement livrées aux détails du ménage; elles s'occupent surtout, ainsi que les jeunes filles, aux ouvrages en paille; elles font de petits paniers comme les *Barabras*, mais d'un travail bien supérieur.

On y fait aussi des nattes d'un tissu très-fin; elles remplacent les tapis; on s'en sert dans les appartements pour s'asseoir et pour dormir; ils font, avec la même matière, divers ustensiles de ménage, comme des plateaux, des vases qui peuvent contenir du lait et tout autre liquide.

Les femmes n'ont point coutume de se livrer au plaisir de la danse, comme on le voit en Égypte; c'est un témoignage de plus de la jalousie des habitants de ce canton. Les hommes dansent entre eux une espèce de sauteuse qui a du rapport avec la danse des nègres, en remuant toujours les hanches, en s'accompagnant du tambour de basque, de la flûte de roseau et du violon à trois cordes.

Les femmes sont très-précoces pour le mariage, dont la cérémonie est la même qu'en Égypte. Elles ne peuvent assister aux enterrements; les hommes seuls ont ce droit-là, et ensuite ils se réunissent dans un repas, où chacun apporte son plat de riz ou de pois chiches.

Quelques femmes âgées ont le droit de sortir hors la ville; mais les jeunes femmes ne le peuvent point, encore moins les jeunes filles, qui, depuis l'âge de neuf à dix ans, ne sortent plus. Comme en Égypte, ils ont des *almès*[1]; mais qui sont mariées, et ont plus de décence que les Égyptiennes. Elles pratiquent la même danse lascive que les hommes, au son du tambour de basque et de petites cymbales dont elles jouent avec adresse; elles sont assez jolies; cependant l'usage de porter sur le visage un grand anneau d'or qui est passé dans le nez a quelque chose qui inspire de l'éloignement à un Européen. La décence ne leur permettant pas de résider dans les villages, elles habitent de petits réduits couverts sous des palmiers, loin des habitations; elles voyagent d'une oasis à l'autre, vont jusqu'à celle d'*Audjelah*, et même plus loin.

Les femmes sortent rarement; elles se tiennent quelquefois aux fenêtres de leurs appartements donnant sur les murs de la ville. Leur mise est des plus simples; elle consiste en une longue et ample chemise de toile de coton bleu qui leur descend jusqu'à la cheville du pied, et en un *mèlâyèh*[2] pareil à ce-

[1] Espèce de bayadères.

[2] Le melayeh est une pièce d'étoffe rayée de trois aunes de long.

lui des hommes, dont elles s'enveloppent la tête à la façon des Égyptiennes, d'où il retombe sur le corps en forme de manteau.

Leur luxe consiste dans leur chevelure, qu'elles tressent comme au Caire, avec beaucoup d'art, en trois parties placées l'une au-dessus de l'autre; elles y mettent des pièces d'argent, du corail faux et des verroteries; elles y entrelacent de longues bandelettes de cuir noir qui leur descendent sur le dos comme ornement, aux extrémités desquelles elles attachent de petites clochettes; elles portent en guise de pendants d'oreilles deux ou trois grands anneaux d'argent disposés comme les anneaux d'une chaîne. Leurs colliers sont de verre imitant le corail; celles d'une condition relevée portent au cou un anneau d'argent massif, auquel est suspendue, par une chaîne de même métal, une plaque d'argent où sont gravés des fleurs et autres ornements dans le goût arabe; elles ont en outre aux bras et aux jambes, au-dessus de la cheville, des bracelets aussi en argent; d'autres les ont en cuivre, suivant leurs moyens.

Les hommes sont vêtus d'une chemise de toile blanche, de culottes de la même étoffe et d'un melayeh qu'ils portent en écharpe, dont ils rejettent l'extrémité sur l'épaule gauche. Point de turban, ou rarement; ils ont la tête couverte d'une calotte rouge, ou espèce de bonnet de laine qu'ils appellent *tarbouch*, qu'ils tirent de Tunis. Les jours de fête, ils se parent du *qaftan*[1] et du *benych*,

[1] Le qaftan est une robe de dessous fort ample, faite de drap

semblables à ceux que les Arabes portent dans les villes, et aux pieds des babouches jaunes.

Les habitants de Syouah sont mahométans; ils pratiquent la circoncision comme tous les autres musulmans, mais l'excision chez les femmes n'est point en usage. Ceux de la ville suivent plus scrupuleusement les pratiques de leur religion que ceux des villages de l'oasis; aussi ont-ils un sentiment de dédain pour ceux des villages de *Gharmy* et de *Menchyeh*, qui ne les observent pas assez. Cette animosité les met quelquefois aux prises les uns avec les autres.

La population de ce canton est un mélange de Berbers et d'Arabes; elle est évaluée à cinq mille habitants, sur lesquels on compte deux mille pour la ville.

Selon Horneman, ce district peut mettre quinze cents hommes sous les armes. Leur langage est celui des Berbers, dialecte que parle généralement la grande nation d'Afrique.

L'administration de ce canton est confiée à douze cheiks, dont six principaux sont inamovibles, et six sont renouvelés tous les ans. Comme le droit qui leur est dévolu vient du peuple, le nombre n'en est pas limité; ils sont nommés à la pluralité des voix, mais l'âge est toujours pris en considération, aussi beaucoup sont-ils très-âgés.

d'or ou de velours. Le qaftan est plissé au bas de la taille et couvre tout le corps, à l'exception du cou et de la poitrine. Les gens riches font broder le bord de leur qaftan en or. Le bencyh est un grand surtout.

Les cheiks délibèrent au milieu du peuple; rien ne se fait à son insu; toutes les affaires sont publiques. La loi du pays punit par des amendes le vol et tout autre délit du même ordre; les amendes sont imposées en dattes, et la quantité des mesures est fixée suivant la nature de la faute. Celui qui n'a pas le moyen de payer l'amende est conduit hors la ville, où il reçoit la bastonnade.

Les Syouahyens vivent avec les différentes tribus d'Arabes dans un accord fondé sur les besoins de ces derniers, qui viennent acheter chez eux les dattes que leur pays produit en abondance. Pacifiques par caractère, ils sont belliqueux quand la nécessité les y contraint; ils connaissent l'usage des armes, et s'en servent avec adresse et courage, lorsqu'il s'agit de faire respecter leur nation. Presque tous les habitants sont armés de fusils à longs canons, comme ceux des Bédouins; quelques-uns portent en outre un long sabre droit comme celui des *Ababdeh* et des *Nubiens*, dont les lames sont de fabrique allemande.

Le commerce de Syouah se fait par les caravanes qui viennent de l'orient et de l'occident, c'est-à-dire, 1° de l'Égypte, depuis le Fayoum jusqu'à Alexandrie et de la petite Oasis; 2° de l'Audjelah, Dernah, Ben-Ghazi, et autres parties de la Barbarie, même du Borgou et du Fezzan.

On peut calculer que, tous les ans, ils reçoivent de l'Égypte de six à huit cents chameaux, dont un tiers chargé, et trois à quatre cents qui viennent du *gharb* (de l'occident); tous s'en retournent chargés de dattes.

Les habitants exportent eux-mêmes beaucoup de ces fruits à Alexandrie sur des ânes; ils reçoivent par les caravanes de l'Égypte du froment, des fèves, des lentilles, et d'autres légumes secs, des toiles bleues et blanches, des melayehs, des mouchoirs, etc. Alexandrie leur fournit aussi ces mêmes denrées, des petits miroirs, du tabac en feuilles, et des verroteries de Venise.

Les caravanes de Barbarie leur apportent des moutons, de la viande séchée au soleil, du froment, des couvertures de laine, des bernus ou manteaux d'Arabes, des chaussures en maroquin jaune et des tarbouchs.

Toutes ces marchandises y sont estimées, même en Égypte, où elles arrivent par Dernah et par la route des pèlerins.

Le Fezzan fournit aux habitants de Syouah du soufre pour leur consommation; les royaumes de Barbarie leur envoient des bijoux d'argent, comme bracelets et colliers, en échange de diverses marchandises, telles que les dattes, qu'ils récoltent en abondance, et de l'huile, mais en petite quantité, ainsi que des abricots secs. Ils vont à la petite oasis acheter du riz rougeâtre, qu'ils échangent aussi contre de l'huile, mais qui est bien inférieur en qualité à celui d'Égypte.

Leurs besoins se bornent à si peu de chose que les caravanes, principalement celles de l'Égypte, sont souvent obligées d'acheter leurs dattes en gourdes d'Espagne; quand ils reçoivent les piastres tur-

ques de 40 paras [1], ils les échangent aussitôt qu'il arrive une caravane. Ils sont obligés, à leur tour, d'acheter les marchandises de Barbarie avec des piastres.

L'intérêt de leur commerce les porte à avoir beaucoup d'égards pour les caravanes qui viennent chez eux. Ils ont coutume de nourrir les chameaux de ces caravanes; ils leur donnent une mesure de dattes, le soir de la paille hachée; ils nourrissent même en partie les Arabes, en leur distribuant chaque jour un plat de lentilles ou d'autres légumes qu'ils ont eu l'attention de préparer avec de l'huile.

A Syouah on n'a point l'usage de la balance; on vend toutes les marchandises à la mesure ou au lot.

Quand un boucher tue un animal, la viande est coupée en très-petits morceaux; il la partage en lots, et il les vend en proportion du prix qu'il demanderait de l'animal entier.

Il règne entre les habitants une confiance absolue dans le commerce. Le marché des dattes est un vaste emplacement de trois cents pas de long sur deux cents de large : là, chaque propriétaire dépose tout son avoir, qui consiste en un énorme tas de dattes. Tout à côté du sien est celui de son voisin.

La loi fixe le prix des dattes suivant les années et les qualités. Une caravane ne peut pas acheter à un seul marchand; le nombre des chameaux limite la vente et les charges de dattes qui doivent être four-

[1] 40 paras font 1 franc 65 cent.

nies partiellement par tous les propriétaires de l'oasis, chacun à son tour.

Il existe à Syouah, et dans l'enceinte de la vallée qui renferme cette oasis, des ruines de catacombes et de temples. Par esprit de superstition, les habitants permettent difficilement aux étrangers de les visiter; c'est ce qui est arrivé au voyageur Cailliaud. Cependant, il rapporte que les indigènes désignent par le nom de *Omm-Beyda* un emplacement entre un village appelé *Charqyèh* ou *Agremyeh*, et une montagne isolée, où sont les ruines de l'ancien temple d'Ammon, auprès desquelles coule effectivement une source abondante d'eau douce; mais tous ces débris sont tellement dénaturés qu'il serait difficile d'y reconnaître les antiques monuments de l'oasis d'Ammon.

NOTICE

SUR

LE VENT DU DÉSERT.

Les vents, on le sait, ont plusieurs effets : celui de purifier l'air en dissipant les miasmes des marais, de soulever et transporter les nuages qui fertilisent la terre au moyen de la pluie, de répandre au loin la végétation, de refroidir ou échauffer l'atmosphère selon les contrées qu'ils traversent; celui-ci, humant les exhalaisons du sol brûlant qu'il parcourt, se charge d'une grande partie de gaz nitreux, suffoque et donne la mort à tout ce qui se trouve sur son passage.

Les voyageurs ont fait connaître ce vent en Europe sous le nom de vent empoisonné, ou plus correctement vent chaud du désert. Ce phénomène, particulier aux régions africaines et aux contrées sablonneuses de l'Asie, jette l'alarme en route dans le cœur des plus intrépides.

Nieburh, Volney, Bruce, Savary, et d'autres historiens modernes, rapportent qu'il engloutit des caravanes entières. Les funestes effets qu'ont produits de tout temps ces vents empoisonnés dans ces pays chauds ont été connus des anciens, puisque Hérodote, le père de l'histoire, retrace ainsi l'expédition de Cambyse contre les Éthiopiens, et la destruction de son armée par ce vent et celle des Psylles :

« Les troupes que Cambyse avait envoyées contre les Ammoniens partirent de Thèbes, en Égypte, avec des guides; « il est certain qu'elles allèrent jusqu'à Oasis, qui est à sept « journées de Thèbes, que les Grecs appellent *île des bienheureux*, où on ne peut aller que par des chemins sablonneux.

« L'armée des Perses, dit-on, alla jusque-là, mais personne « ne sait ce qu'elle devint ensuite » : *Deinceps quid de eo actum sit præter Ammonios et eos qui ab his audierunt, nulli alii habent quicquam dicere.* « Ce qu'il y a de certain, « c'est qu'elle n'alla point jusqu'au pays des Ammoniens, et « qu'elle ne revint point en Égypte. Les Ammoniens, et ceux « qu'ils en ont instruits, racontent que cette armée était partie « d'Oasis, qu'ayant fait halte au milieu des sables près de la « moitié du chemin qui est entre eux et cette ville, il s'éleva, « pendant qu'elle prenait son repas, un vent du sud impé- « tueux qui l'ensevelit sous des montagnes de sables, et la fit « entièrement disparaître »... *Ingruisse magnum ac validum austrum, et ingestis arenæ cumulis eos obruisse, atque hunc in modum illos è conspectu sublatos* (lib. III).

Ce même vent chagrina extrêmement l'armée romaine sous la conduite de Régulus dans sa marche à travers les déserts de la Libye, et dont Lucain, dans sa *Pharsale*, nous donne un tableau si éloquent. Personne, mieux que lui, n'a décrit les mouvements impétueux de ces vagues terrestres si fréquentes et si dangereuses dans ces régions brûlantes, dont Brébeuf nous donne une traduction parfaite :

La terre leur fournit la tourmente des flots ;
Le vent n'y trouve point de mont qui le maîtrise,
De forêt qui le lasse, ou d'écueil qui le brise ;
Et libre en sa fureur, il porte sur les champs
Des nuages de terre et de syrtes volants.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les sables agités, et la poussière émue
Égarent les Romains en leur frappant la vue,
Et des noirs tourbillons les insolents efforts
Meurtrissent les visages et repoussent les corps.
Ce souffle trop mutin, cette haleine trop fière,
Va jusque sous leurs pas dérober la poussière

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les champs et les sentiers se trouvent confondus;
Les vallons sont comblés et les chemins perdus;
Et, comme sur les flots, il faudrait dans ce doute
Interroger les cieux pour apprendre la route.
(Liv. IX.)

Les écrivains modernes le dépeignent ainsi:

Le vent brûlant du désert commence assez souvent à se faire sentir à une heure après midi par des coups violents, et se modère aux approches du soleil à mesure qu'il prend de la durée; il croît en intensité; il dure en général trois jours et quelquefois de sept à vingt heures. Sa vapeur brûlante est le plus souvent précédée d'un météore enflammé qui embrasse une étendue considérable de l'horizon. Une forte odeur de bitume, sortant du nuage embrasé, annonce l'arrivée de ce vent mortel; le nuage grossit et finit par crever. Alors le malheureux voyageur doit fermer la bouche, et tenir, s'il le peut, sous le nez des linges imbibés de vinaigre. Il est prudent encore d'éviter de recevoir la première rafale pestilentielle, car souvent elle suffoque ceux qui n'ont pas pris ces précautions, et elle engendre un asthme perpétuel dans ceux qui ont cédé à la fatale curiosité de contempler ce terrible phénomène.

La nature a appris aux animaux à s'en garantir; elle leur indique d'enfoncer leurs naseaux dans le sable.

Les personnes qui ont le moins souffert de la fatigue du voyage sont les plus capables de résister au simoom. Dans les premiers moments où ce vent se fait sentir, l'air prend un aspect inquiétant; la partie supérieure de l'atmosphère prend une couleur d'un jaune clair, tandis que la partie inférieure devient d'un rouge sombre. Cet effet est produit par les rayons du soleil qui pénètrent un sable extrêmement fin,

tandis que ce sable, s'insinuant par toutes les ouvertures des vêtements, parvient en grande quantité dans les yeux, dans la bouche et les oreilles.

Le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble; le sable obscurcit l'air à tel point qu'il est impossible de voir à dix ou douze pas au delà de soi. La chaleur des jours pendant lesquels le simoom continue est au delà de toute expression, de toute croyance; elle égale celle qu'on éprouve à l'ouverture de la porte d'un four banal au moment qu'on en retire le pain.

La vapeur brûlante du simoom enflamme le cœur et irrite les nerfs; elle oppresse aussi le poumon, qu'un air trop raréfié ne remplit plus, qui se contracte et se tourmente. Alors la respiration devient courte et pénible; les yeux deviennent rouges et enflammés; les lèvres et la peau se gercent et se dessèchent; l'on éprouve de vives douleurs de poitrine à cause du sable qu'il est impossible de ne pas respirer. La peau est sèche, et l'on est dévoré d'une chaleur interne; on a beau se gorger d'eau, rien ne rétablit la respiration; la suffocation arrive à son comble; le sang coule rapidement des yeux, des oreilles et des narines; quelques heures après le corps devient noir, les membres perdent leur élasticité, et la mort s'ensuit.

Les cadavres, dit Nieburh, conservent longtemps leur chaleur; ils enflent, deviennent verts, et quand on veut les soulever par un bras ou une jambe, les membres se séparent. Ce vent est appelé corruption par les écrivains sacrés, et poison par les Arabes. Pendant sa durée, on voit souvent d'immenses colonnes de sables s'élever dans le désert à différentes distances:

Interdùm rapido percurrens turbine campos,

dit Lucrèce (lib. I). Quelquefois, elles montent si haut, qu'elles se perdent dans l'air; dans d'autres moments, elles se séparent, et remplissent l'atmosphère de leurs particules brûlantes; pour l'ordinaire, quand ces colonnes sont une fois formées, elles crèvent avec une explosion semblable à celle d'un canon ou du tonnerre éloigné. Il est arrivé diverses fois que des tribus entières et de nombreuses caravanes ont été englouties

sous un sable rougeâtre tourmenté par cette ondulation furieuse de la mer quand elle est soulevée par la tempête. Il paraît, par le récit des Arabes et des voyageurs, que l'époque des équinoxes est la saison où ces ouragans sont le plus fréquents.

Les os de ces infortunés épars sur le sable glacent d'horreur les voyageurs qui viennent après eux, et qui se voient menacés d'un pareil sort.

Shaw, dans son *Voyage en Barbarie*, rapporte qu'en plusieurs endroits de la Numidie on est obligé de marquer le chemin d'un lieu à l'autre par un grand nombre de troncs de palmiers qu'on plante de distance en distance, et que, sans ces guides assurés, on n'y reconnaîtrait plus rien à cause des sables mouvants.

Dans ce malheureux pays, dit Solin, la mer a les dangers de la terre, et la terre ceux de la mer. La vase fait échouer le voyageur dans les Syrtes, et le vent le fait périr dans les sables.

Tel le Numide voit, dans ces vastes déserts,
Le fougueux ouragan fondre du haut des airs;
Il court en tournoyant sur la mobile arène,
En des monts inégaux il transforme la plaine.
A ce terrible aspect, le triste voyageur
Est demeuré frappé de surprise et d'horreur;
Et le sable en colonnes élancé vers la nue,
L'engloutit sous le poids de sa masse rompue.

(*Syph.*)



Branche de Lotus en fleurs.

NOTICE

SUR LE LOTUS.

Malte-Brun observe que les anciens distinguaient deux espèces de lotus, dont l'une était un arbrisseau, l'autre une plante aquatique.

La première était le *rhamnus lotus* de Linné, décrit par Théophraste sous le nom de *lotus*, que l'on suppose être le *dudaïne* des livres hébreux, ce fruit qui charma les compagnons d'Ulysse, et dont parle Mungo-Park dans son *Voyage en Afrique* (voyez la planche en regard).

La seconde espèce était le *nymphœa lotus* de Pline, connu sous le nom de *lotos d'Égypte*, que Théophraste appelle *faba œgyptiaca* (fève d'Égypte), qui est une plante aquatique. Pline donne aussi une description du rhamnus lotus.

Le rhamnus lotus de Linné est le lotus des anciens, dont les fruits servaient de nourriture aux Lotophages habitant les côtes de l'Afrique septentrionale : c'est une espèce de jujubier, le *zizyphus lotus* de Desfontaines et de Shaw.

C'est un arbrisseau qui croît en buisson et ne s'élève guère qu'à la hauteur de quatre à cinq pieds; ses rameaux sont nombreux, tortueux, en zigzag, courbés vers la terre, blanchâtres, épineux; les aiguillons inégaux, deux à deux; les feuilles courtes, petites, alternes, ovales, obtuses, à peine dentées, d'un vert plus pâle en dessous qu'en dessus, à trois nervures, ayant les pétioles[1] très-courtes; les fleurs petites, d'un blanc pâle, réunies en groupes axillaires.

[1] Queue qui soutient les feuilles des plantes.

Les fruits sont des drupes[1] presque ronds, de la grosseur de ceux du prunelier sauvage, *prunus spinosa* de Linné, roussâtres dans leur maturité, offrant, sous une chair pulpeuse d'une saveur agréable, un noyau globuleux à deux loges.

Cet arbrisseau fleurit au mois de mai; ses fruits mûrissent dans le courant du mois d'août et de septembre. Cet arbrisseau est très-abondant dans le royaume de Tunis, particulièrement dans la Petite-Syrte et dans l'île de Jerbi (l'ancienne Meninx), habitée autrefois par les Lotophages.

Clusius et Banlius avaient soupçonné que le vrai lotus des anciens Lotophages était un jujubier. Le docteur Shaw le croyait aussi; il en a donné la description et une figure assez exacte même sans fleurs ni fruits. Il pense, d'après Scherard, que c'est le *seedra* des Arabes, que les anciens nommaient *lotus*. Mais Desfontaines, qui a également observé cet arbrisseau sur les côtes de Barbarie, a levé tous les doutes, d'après de savantes recherches consignées, en 1788, dans les *Mémoires de l'Académie*: il paraît bien certain, dit-il, que cet arbrisseau est le véritable lotus dont les Lotophages se nourrissaient; on ne saurait guère en douter d'après le rapport de Polybe, qui assure avoir vu lui-même le lotus, et qui l'a mieux décrit que Théophraste et que Pline.

« Le lotos des Lotophages, dit cet historien, est un arbrisseau « rude et armé d'épines; ses feuilles sont petites, vertes et « semblables à celles du rhamnus; ses fruits, encore tendres, « ressemblent aux baies du myrte; lorsqu'ils sont mûrs, ils « se teignent d'une couleur rousse, et renferment un noyau « osseux dans leur intérieur » : *Est autem lotus arbor minimè procera, aspera, non tamen aculeata. Folio rhamni, paulò latiore et crassiore fructu, per initia colore et*

[1] *Drupa*, mot latin du genre féminin, d'où on a fait *drupe*, espèce de bulbe charnue renfermant un noyau ordinairement adhérent à la pulpe qui l'entoure.

magnitudine simili perfectis baccis myrti; dum augescit, coloris phœnicœi, oleæ magnitudine, rotundo nucleo admodùm pusillo.

Cette description convient parfaitement au zizyphus lotus, et ne saurait s'appliquer à un autre arbre du pays des anciens Lotophages. Polybe ne s'est pas borné à le décrire ; il a aussi donné des renseignements sur la manière dont on préparait le lotus.

« Lorsque le fruit est mûr, dit-il, les Lotophages le cueillent, « l'écrasent et le renferment dans des vaisseaux ; ils ne font « aucun choix des fruits qu'ils destinent à la nourriture des « esclaves, mais ils choisissent ceux qui sont de meilleure « qualité pour les hommes libres. On les mange aussi prépa- « rés ; leur saveur approche de celle des figues ou des dattes ; « on en fait une sorte de vin en le mêlant avec de l'eau. Cette « liqueur est très-bonne, mais elle ne se conserve pas au delà « de dix jours » : *Sed ultrà decimum diem non perdurat.*

Théophraste raconte que le lotus était si commun dans l'île Lotophagite (aujourd'hui île de Zerbi), et surtout sur le continent africain, que l'armée d'Ophellus, ayant manqué de vivres en traversant l'Afrique pour se rendre à Carthage, se nourrit des fruits de cet arbrisseau pendant plusieurs jours : *Exèrcitum itaque Ophelli, cum in Carthaginem proficisceretur, vel eo fructu diebus pluribus pastum commeatuum defectu accepimus* (lib. IV, cap. 4).

Voici ce que rapporte Pline de cet arbrisseau :

« La partie d'Afrique qui regarde l'Italie produit un arbre « célèbre nommé lotos : *In Libya lotos plurima et pulcher-« rima.* Le fruit de cet arbre est si doux que les peuples qui « s'en nourrissent ont été, pour cette raison, qualifiés de Loto- « phages : *Tam dulci ibi cibo, ut nomen etiam genti terræ-« que dederit.* Les plus grands lotos naissent dans le pays des « Syrtes et des Nasamons, et s'élèvent à la hauteur d'un poi- « rier ; il y a différentes sortes de lotos : ils se connaissent prin- « cipalement par les fruits qui sont de la grosseur d'une fève et « de la couleur du safran ; mais avant d'être mûrs, ils changent

« plusieurs fois de couleur comme le raisin; ils croissent fort « épais sur les branches, à la façon des grains de myrte. »

On fait de ce fruit une liqueur vineuse qui ressemble à du vin miellé, mais qui ne se conserve pas. Cornelius Nepos rapporte aussi que l'on hache les grains du lotus avec de la fromentée (farine de froment), et qu'on les garde ainsi dans des tonneaux pour les manger.

Le bois de lotus est noir; on en fait de très-bonnes flûtes : *Ad tibiarum cantus expetitur.* Festus dit aussi du lotus :

« Le lotos est une espèce d'arbre dont on faisait souvent des « flûtes, et dont les baies servaient autrefois de nourriture aux « Lotophages » : *Lotos arboris genus ex cujus materia frequenter tibiæ fiebant : cujus baccis pasti quondàm Lotophagi dicti.*

Athénée dit qu'à Alexandrie on donnait à ces flûtes le nom de *photinges*, liv. IV. Ovide en fait mention aussi dans ses *Fastes*, liv. IV. « Aux cris joyeux de sa hurlante flûte, » .....*et horrendo lotos adunca sono.*

De la racine de cet arbrisseau. on faisait des manches de couteaux et plusieurs autres petits ustensiles, parce que cet arbre n'était pas de la grande espèce, sans quoi on eût employé son bois à des ouvrages de grand volume, comme on fait de l'ébène.

C'est de ce même lotus que parle Homère dans son neuvième chant de l'*Odyssée* que j'ai cité plus haut, qui avait un goût si délicieux qu'il faisait perdre aux étrangers le souvenir de leur patrie. C'est le sort qu'éprouvèrent les compagnons d'Ulysse, qu'il fallut arracher avec violence de ces côtes étrangères[1].

[1] Les fruits du lotus étaient sans doute une ressource pour des peuples qui habitaient un pays peu cultivé; mais il ne peut appartenir qu'à l'imagination exaltée des poëtes d'attribuer à ces fruits, très-inférieurs d'ailleurs à beaucoup d'autres, tels qu'aux dattes qui croissent dans les mêmes contrées, et autres, une saveur tel-

Mungo-Park aussi, dans son *Voyage en Afrique*, fait mention d'un très-grand arbrisseau, dont il a donné la figure. Il rapporte que les baies en sont jaunes, farineuses et d'un goût délicieux, que les nègres appellent *tomberongs;* elles sont très-prisées des indigènes, qui en font une sorte de pain. Ils commencent par les exposer quelques jours au soleil; ensuite, ils les pilent légèrement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse soit séparée du noyau. Ils délayent cette farine avec un peu d'eau; ils en font des gâteaux, et ils les mettent cuire au soleil. Ces gâteaux ressemblent, par l'odeur et par la couleur, au pain d'épice [1].

On recueille le fruit du lotus en étendant un drap sur la terre, et en battant les branches de l'arbuste avec une gaule.

Le lotus, dit Mungo-Park, croît spontanément dans toutes les parties de l'Afrique; mais on le trouve surtout abondamment dans les terrains sablonneux du *Kaarta* et du *Ludamar*, ainsi que dans la partie septentrionale du *Bambara*. Nul autre arbuste n'y est aussi commun.

Cet arbre croît à Tunis et dans les royaumes de la Nigritie; il fournit un aliment qui, apprêté, tient lieu de pain aux habitants, et leur procure en outre une boisson douce qu'ils aiment beaucoup.

D'après ce célèbre voyageur, l'arbrisseau qu'il rencontra dans l'intérieur de l'Afrique ne différait du zizyphus lotus, qui est celui des Lotophages, que par sa dimension et par ses feuilles entières, qui étaient plus grandes et plus arrondies; malgré cette différence, il n'y a aucun doute que ce soit le zizyphus lotus lui-même, ou qu'il en soit extrêmement voisin.

Quoiqu'ayant ensemble une très-grande analogie, le lotus

lement parfaite que les étrangers ne voulaient plus quitter une terre si fortunée.

[1] Il est assez difficile de comprendre comment les habitants peuvent retirer une farine d'un fruit pulpeux, et en faire du pain.

des Lotophages, qui est le *rhamnus lotus* de Linné, n'est point, comme l'a cru Guillandinus, le micoucoulier de Provence, qui est le *celtis australis* de Théophraste, ni le plaqueminier, *diospiros lotus*. Les anciens possédaient sous le nom de lotus plusieurs espèces de jujubiers qu'ils confondaient ensemble, principalement avec le micoucoulier.

Aujourd'hui les habitants des bords de la Petite-Syrte et du voisinage du désert recueillent encore les fruits de ce jujubier, qui est toujours chez eux en grande réputation, car ils conservent encore la tradition que ces fruits servaient de nourriture à leurs ancêtres.

Les Arabes les appellent *arrebenta-el-seedra*, ou jujubes de seedra; ils les vendent dans tous les marchés des provinces méridionales; ils les mangent comme autrefois, et en nourrissent même leurs troupeaux. Ils en font encore, comme jadis, une boisson en les broyant et les mêlant avec de l'eau.

LOTUS D'ÉGYPTE

(*Lotus ægyptiaca*).

Je passe à la description des lotus d'Égypte, qui ne doivent pas être confondus avec les lotus de Libye.

Malte-Brun nous dit que le lotus était une production d'Égypte fameuse chez les anciens, qui prenaient le mot *lotus* dans des sens différents.

La plante proprement appelée lotus était une espèce de *nymphæa*, ou lis d'eau, qui, lorsque l'inondation du Nil cesse, couvre tous les canaux et tous les étangs de ses larges feuilles rondes, parmi lesquelles des fleurs en forme de coupes, d'un blanc éblouissant ou d'un bleu ravissant, reposent sur la surface de l'eau avec une grâce inimitable.

Les lotus d'Égypte étaient au nombre de trois espèces, dont deux ont été fort bien désignées dans Hérodote, Euterpe et Théophraste. La première espèce a des fleurs blanches, et des

fruits semblables à ceux du pavot, remplis d'un grand nombre de petites graines que Linné appelle *nymphæa lotus*, que l'on voit encore aujourd'hui en Égypte.

La seconde est celle qu'Hérodote nomme lis rose du Nil, à qui Théophraste donne le nom de fève d'Égypte, *faba ægyptiaca*, et d'autres auteurs celui de *lotos antinoïnien*, dont, au rapport d'Athénée, on faisait à Alexandrie des couronnes antinoïniennes, ainsi que du lotus bleu.

Ce lis du Nil a la fleur d'un beau rouge incarnat, et le fruit, ovale comme une pomme d'arrosoir, creusé d'alvéoles profonds, qui contiennent chacun une graine oblongue de la grosseur d'une petite aveline.

Ce lis rose du Nil, ou fève d'Égypte, qui est fréquemment sculpté sur les monuments antiques de l'Égypte, ne se retrouve plus dans cette contrée. Cette plante serait inconnue aux naturalistes s'ils ne l'avaient découverte dans l'Inde : c'est le *nymphæa nelumbo* de Linné ; c'était de cette plante que les Éthiopiens lotophages se nourrissaient.

Enfin la troisième espèce a les fleurs bleues ; ses fruits ressemblent à ceux de la première ; elle figurait aussi sur des monuments égyptiens.

Pline dit aussi que le lotus est une tige qui croît dans les marais d'Égypte. Lorsque les eaux du Nil se retirent après avoir inondé le pays, on voit pousser cette tige, qui ressemble à la fève d'Égypte, que Théophraste désigne sous le nom de *cyamos*. Ses feuilles, qui sont entassées, ressemblent aussi à celles de cette fève, si ce n'est qu'elles sont plus courtes et plus minces. Elle produit à sa cime une tête entièrement semblable à celle du pavot, tant par ses dentelures que dans tout le reste, et contenant une graine qui est comme du millet.

Les indigènes laissent pourrir ces têtes après les avoir entassées par monceaux ; lorsqu'ils ont brisé ces enveloppes, ils les lavent pour en séparer la graine, la laissent sécher pour la moudre, et en font du pain. *Cumque tegumenta putruerint, in flumine lavando separant fructum, et siccantes, pinsentesque panem faciunt.*

C'est le même lotus que Linné appelle *nymphæa;* ses racines sont oblongues, tubéreuses, grosses comme un œuf de poule, noirâtres extérieurement, jaunes en dedans, d'une saveur douce. Ses feuilles sont ovales, en cœur, dentées en leurs bords; ses fleurs sont grandes, blanches, roses sur les bords, composées de seize à vingt pétales.

Les Égyptiens mangent encore aujourd'hui les racines de cette plante, après les avoir fait cuire dans l'eau ou autrement. Prosper Alpin rapporte que ses graines servent à faire du pain dans certains cantons, usage qui existait déjà du temps d'Hérodote et de Théophraste, comme il en est fait mention plus haut.

Il y a une racine de lotus que l'on nomme *corsium*, dont la forme est ronde, de la grosseur d'une pomme de coing, couverte d'une écorce noire, semblable à celle de la châtaigne, et l'intérieur est blanc. Ce fruit, rôti ou bouilli, se change en une espèce de glaire, et devient agréable au goût; on le mange aussi cru, mais quand il est bouilli dans l'eau, ou cuit sous la braise, il est meilleur.

On raconte une particularité de cette plante, c'est que ses têtes se resserrent et se couvrent de feuilles quand le soleil se couche, qu'elles s'ouvrent quand il se lève, qu'elles continuent ainsi jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à maturité, et que la fleur qui est blanche vienne à tomber d'elle-même: « *Sole occidente se comprimunt, caputque integunt, ad ortum aperiuntur et super aquam assurgunt: idque facit dùm caput perficiatur floresque defluant* » (lib. IV, c. 10).

Les Égyptiens, dans leur écriture symbolique, employaient souvent le lotus. C'était la plante la plus significative de leurs hiéroglyphes, et celle qui revenait le plus souvent parce qu'elle semblait se régler sur le mouvement du soleil, se tenir sous l'eau pendant son absence, et qu'elle avait ses fleurs, ses feuilles, ses fruits et sa racine de figure ronde comme est celle de cet astre. Ainsi ce symbole représentait chez les Égyptiens Osiris, ou le soleil, d'une manière particulière, puisque cette plante lui était consacrée, et ils supposaient même que le tronc

de cette déesse était établi sur cette plante. Les prêtres, qui cherchaient à partager tous les honneurs avec leurs idoles, employaient le lotus dans leurs ornements de tête; les rois s'en faisaient des couronnes, telles qu'on les voit sur la tête d'Osiris et de plusieurs autres divinités égyptiennes, et on remarque cette plante avec sa tige dans la main de quelques dieux, comme un sceptre royal.

Théophraste appelle ce nymphæa lotus *faba ægyptiaca* (fève d'Égypte); elle vient aussi dans les marais, dans les étangs, à la hauteur de quatre coudées (quatre pieds et demi, *quaterna cubita perficit*)[1]; elle est de l'épaisseur d'un doigt, et comme un roseau flexible sans nœuds, ayant intérieurement des crevasses comme le lis, et ressemblant à son extrémité à un rayon de mouches à miel. Chacun de ces rayons contient une fève qui est tant soit peu saillante, et ordinairement au nombre de trente.

Sa fleur est double comme celle du pavot, et généralement de couleur rose : *Flos duplex* (*quam papaveris, color roseus in plenum*. On voit plier et s'ouvrir sur l'eau chacune de ses fèves entourée de feuilles. Sa racine et sa tige sont grosses; les habitants des marais la mangent crue, cuite à l'eau, ou rôtie. Cette plante vient même sans être semée. Du reste, dans les lieux où l'on veut en semer, on la mêle avec de la paille, afin qu'elle s'affaisse, qu'elle ne se corrompe pas, et on la sème dans le limon de cette manière; une fois qu'elle a pris racine, elle y reste toujours; sa racine est forte, elle vient près des roseaux hérissés d'épines, c'est pourquoi les crocodiles, qui n'ont pas la vue très-bonne, la fuient dans la crainte de se blesser les yeux. *Radix enim valida est, nec procul arundinum stirpibus, verum spinis, subhorrens quamobrem crocodilus eam refugit, ne occurrens oculo offendatur, quoniam acutè non videt.*

Athénée fait le même récit de la fève d'Égypte, et dit aussi

1 Strabon dit dix coudées; mais cela dépend de la hauteur dans laquelle cette tige s'élève.

que c'est un aliment pour ceux qui avoisinent les marais: *Eoque cibo, qui incolunt paludes, utuntur.*

Cette plante croît aussi en Syrie et dans la Cilicie; mais ces contrées ne lui permettent pas de mûrir.

Elle se trouve encore dans un marais aux environs de Torone en Chalcidique; là elle vient d'une hauteur médiocre, mais à parfaite maturité.

Dans ces contrées on l'appelle *lotus;* elle croît dans les champs incultes et qui sont inondés; sa nature est la même que la fève d'Égypte.

Strabon nous donne une description du lotus égyptien ou fève d'Égypte.

Dans les marais d'Égypte, dit cet auteur, croissent le *biblus,* qui est le *papyrus ægyptiaca,* et la fève égyptienne d'où l'on tire le *ciborium* [1]; leurs tiges, à peu près d'égale grandeur entre elles, ont environ dix pieds.

La tige de la fève est garnie en divers endroits de feuilles et de fleurs; son fruit ressemble à notre fève, dont il ne diffère que par la grosseur et le goût.

Les lacs ou étangs qui produisent cette plante offrent un coup d'œil charmant, et une retraite très-agréable à ceux qui veulent aller y faire des repas. Les convives, montés sur des *thalameges* [2], s'enfoncent dans le plus épais de ces fèves, les mangent, et se divertissent à l'ombre de leurs feuilles. *Id faciunt in scaphis thalamiferis, densissima fabeta subeuntes, et eorum foliis obumbrati* (cap. 17). Ces feuilles sont si grandes qu'on s'en sert comme de coupes et de plats, parce qu'elles présentent une sorte de concavité très-propre à cet usage.

Tels sont les renseignements que nous offrent les écrivains de l'antiquité sur ces deux végétaux, qui furent en si grand crédit alors, et dont on ne fait plus de cas, aujourd'hui que les céréales fournissent au delà des besoins de l'homme.

[1] Feuille de la fève égyptienne dont on faisait des vases à boire.

[2] Sorte de bateaux égyptiens.

NOTICE

SUR L'IBIS SACRÉ.

L'*ibis sacré*, nommé par Cuvier *avis religiosa*, et par Latham *tantalus æthiopicus* (voyez la planche en regard du titre), est celui qu'Hérodote décrit ayant le plumage blanc, à l'exception de la tête et du col, qui sont nus quand l'oiseau est adulte, et dont la peau est noire, ainsi que les plumes des extrémités des ailes et de la queue; le bec en grande partie courbé et les jambes semblables à celles de la grue.

De grands souvenirs s'attachent au nom de cet oiseau; la pensée se reporte vers un peuple célèbre de l'antiquité, habitant une terre féconde en merveilles, et gouvernée par des institutions sociales qui paraissent, au premier aperçu, d'une extrême singularité.

Plusieurs espèces d'animaux, et même des substances inanimées, furent chez les anciens Égyptiens des objets de la vénération publique. La superstition de ce peuple était à un si haut degré, qu'on leur rendit des honneurs divins, et on leur établit un culte particulier :

> . . . . Crocodilon adorat
> Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibim,
> (Juvénal, sat. XV.)

Rome, au temps de sa splendeur et de sa corruption, se moqua de cette foule de divinités dont les unes étaient nourries dans des étables, ou cherchaient leur proie dans la fange, et les autres croissaient dans les jardins. Une prodigieuse et facile fertilité répandait ses trésors sur des campagnes dont le sol était, pour ainsi dire, factice et comme d'emprunt.

Un limon souvent ramolli par des eaux bourbeuses et stagnantes, toujours échauffé par un soleil ardent, devenait le berceau et la retraite d'une foule de reptiles et d'insectes dégoûtants ou venimeux, qu'aucun effort de l'industrie humaine n'aurait pu détruire, et dont le nombre forçait à invoquer l'assistance de la nature.

Parmi les divinités qui formaient le culte égyptien, quelques-unes n'étaient adorées que dans quelques districts, tandis que d'autres avaient obtenu un culte universel : du nombre de ces dernières était l'ibis, consacré à Isis : *Ibis sacra Isidi avis*. C'était l'espèce sacrée par excellence; quiconque tuait un de ces oiseaux, même involontairement, ne pouvait éviter le dernier supplice.

Diodore de Sicile assure qu'il ne rapporte point cette coutume sur la foi d'autrui, mais qu'il en a vu des exemples dans son *Voyage en Égypte*. Le peuple, en pareille circonstance, n'attendait pas toujours le jugement prononcé contre le meurtrier; il l'entraînait et le traitait de la manière la plus cruelle. Si les prêtres s'étaient contentés de dire que le naturel des ibis les portait à détruire les reptiles seulement, ils n'eussent pas excité un pareil enthousiasme, mais ils inventaient des fables qui firent de l'ibis un objet de reconnaissance et de vénération. Si les dieux, disaient-ils, daignaient se manifester sous une forme sensible, ce devait être sous la figure de cet oiseau. C'est donc à d'autres circonstances qu'à la destruction des serpents qu'il faut attribuer la vénération des Égyptiens pour ces oiseaux qu'ils admettaient jusque dans leurs temples, et qu'il était défendu de tuer sous peine de mort. Dans un pays où le peuple était ignorant et dirigé seulement par des idées superstitieuses, il est naturel qu'on ait imaginé des fictions pour exprimer avec énergie les heureuses influences du phénomène qui, chaque année, attire et retient l'ibis en Égypte. Sa présence constante à l'époque de l'inondation, qui triomphe de toutes les sources de corruption et assure la fertilité du sol, a paru aux prêtres et aux personnes placées à la tête du gouvernement la plus propre à frapper vivement les

esprits, à faire supposer des rapports surnaturels et secrets entre les mouvements du Nil et le séjour de ces oiseaux aimables et de mœurs innocentes, considérés alors comme la cause d'effets exclusivement dus aux débordements du fleuve. Ces oiseaux exigeaient des ménagements et des égards.

Les voyageurs modernes, en visitant les débris de la splendeur d'une contrée jadis si célèbre, aujourd'hui si avilie, mirent un grand empressement à connaître un oiseau qui avait figuré avec tant d'éclat dans la légende sacrée de ses anciens habitants.

Presque tous se sont mépris sur la vraie nature de l'ibis, que les uns ont confondu avec la cigogne, d'autres avec quelques espèces de hérons, et quelques-uns avec le vautour.

Ces oiseaux étant devenus rares en Égypte, le voyageur anglais Bruce les a retrouvés dans la basse Éthiopie. Voici le rapport que l'on trouve dans son *Voyage en Abyssinie*.

« L'ancien nom de cet oiseau s'est perdu; celui de *abou-hannes*, sous lequel on le connaît aujourd'hui, est un sobriquet. Ce nom signifie, en notre langue, le père Jean, et on le lui a donné parce qu'il paraît ordinairement le jour de la Saint-Jean, qui est précisément l'époque où l'eau fraîche des pluies du tropique se mêle en Égypte à l'eau du Nil, la rend plus légère et plus douce, plus facile à s'évaporer et à retomber en rosée. C'est alors le commencement de la saison des pluies, et tous les oiseaux aquatiques, qui sont aussi oiseaux de passage, se rendent en grand nombre en Éthiopie.

« L'abou-hannes, ainsi que je viens de l'observer, a perdu son premier nom; d'un autre côté, dans l'*Histoire d'Égypte et d'Éthiopie*, nous avons perdu un oiseau qui fut jadis très-remarqué, dont le seul nom nous reste : c'est l'ibis, auquel on rendait des honneurs divins, et dont le corps était embaumé et conservé avec le même soin que les restes de l'homme.

« Il y a encore des ibis embaumés dans beaucoup d'endroits en Égypte; on en retrouve aussi dans toutes les collections qui sont entre les mains des curieux. Mais, quoique la manière dont ces oiseaux sont préparés, et les ingrédients caustiques

dont on s'est servi pour les injecter, aient singulièrement altéré leur forme et la couleur de leur plumage, je suis convaincu, d'après la comparaison que j'en ai faite avec l'abou-hannes, que celui-ci n'est autre chose que l'ibis. »

Plusieurs auteurs qui ont parlé de cet oiseau n'ont fait qu'augmenter les ténèbres épaisses où les Égyptiens l'avaient laissé. Ils ont dit d'abord que c'était la cigogne; ensuite l'*hœmatopus*, ou le héron aux pieds rouges; puis ils ont dit encore que sa couleur était d'un noir très-brillant et qu'il avait les jambes d'un rouge foncé. Pline a rapporté que c'était de l'ibis que les hommes avaient appris à faire usage de lavements : quand l'ibis est constipé, dit cet auteur, il remédie en se seringuant avec le croc de son bec, et en dégorgeant ainsi le canal par où il importe à la santé que les excréments aient un libre cours : *Rostri aduncitate per eam partem se perluens, quâ reddi ciborum onera maxime salubre est* (lib. VIII, cap. 17).

D'autres savants ont dit qu'il pondait ses œufs par le bec, que sa chair était très-délicate et rouge comme la chair du saumon : mais tous ces récits ont été considérés comme des fables.

Plutarque nous apprend que le plumage de l'ibis est noir et blanc, en s'exprimant ainsi : « L'ibis est le symbole de la « lune, figurant l'obscur par le noir et le lumineux par le « blanc, en ce que, dans le mélange et la diversité de son « plumage dans les ailes, on voit que le noir qui environne le « blanc a la forme d'une demi-lune » (*de Isid. et Osir.*, p. 381). Ce symbole est confirmé plus loin par Pignorius, qui rapporte la ponte de six œufs à la quantité des phases de la lune. Les restes des ibis qu'on trouve dans les sépulcres des momies confirment le rapport de Plutarque sur la couleur de cet oiseau. L'*abou-hannes* a le bec fait comme le courlis ou courlieu[1], c'est-à-dire qu'il est aux deux tiers droit, et ensuite recourbé, qu'il a le dessus vert et le dessous noir; le

1. Oiseau aquatique à long bec arqué.

bec a cinq pouces et demi de long, large d'un pouce et demi par le haut, et d'un demi-pouce par le bas; la jambe a six pouces de longueur depuis la jointure de la cuisse jusqu'à celle du pied; l'os en est rond et dur: c'est une remarque qu'a faite Cicéron. Depuis la jointure de la jambe jusqu'au corps, la cuisse a cinq pouces et demi; quand l'oiseau se tient debout, il a depuis le bas du pied jusqu'au milieu du dos dix-neuf pouces. Son œil a un pouce d'ouverture; ses jambes et ses pieds sont noirs. Il a ses pieds divisés en quatre grands doigts, dont trois en avant et un en arrière : les trois du devant sont armés d'ongles très-droits et très-forts, pointus et noirâtres. Sa tête est brune, et la même couleur s'étend jusqu'au dos, c'est-à-dire sur tout le dessus du col; mais la gorge, l'estomac, les cuisses et le dos sont blancs. Il est d'un noir foncé sur les grandes plumes des ailes jusqu'à treize pouces de la queue, ainsi que depuis l'extrémité de la queue jusqu'à six pouces sur le dos.

Les proportions du bec, du tibia, de l'os de la cuisse et du crâne, comparées avec les restes les plus parfaits des ibis qu'on a trouvés dans les tombeaux des momies, sont absolument les mêmes. Quoique les plumes des ibis embaumés soient brûlées, il est aisé d'en discerner la couleur, surtout le noir des ailes et de la queue, et l'accord des proportions ne laisse aucun doute.

L'ibis, dit-on, n'était en si grande vénération en Égypte que parce qu'il faisait la guerre aux serpents, et qu'il en diminuait de beaucoup le nombre : *Consecrationis fuit utilitas, serpentibus enim alatis ex Arabia in Ægyptum adventantibus obviam procedens, eas conficit* (Pign. *de mens. Isid.*, p. 76). Mais Bruce raconte qu'il n'a pas vu beaucoup de serpents en Égypte; il y a même tant de raisons pour qu'il y en ait en petit nombre, dit-il, qu'il ne peut assurer qu'ils y aient jamais été assez abondants pour faire distinguer l'oiseau qui était leur ennemi. Selon ce même écrivain, l'Égypte propre, c'est-à-dire la partie de l'Égypte qu'on cultive et qu'on habite, est inondée par le Nil pendant cinq mois de l'année; ainsi, il est impossible

que des vipères y abondent. La vipère change de peau au mois de mai, et se trouve alors rajeunie et pleine de vigueur. Si elle était en Égypte, elle serait condamnée pendant tout ce temps-là à vivre sous l'eau, ou à se cacher dans quelque trou; or, c'est précisément le temps où l'ibis vient en Égypte. Si le but de son voyage était d'y chercher des serpents ou des vipères, il serait bien inutile, puisqu'il ne pourrait pas en voir. Les vipères habitent les déserts de la Libye, que le ciel n'humecte jamais de la moindre rosée, et où les sables enflammés par les ardeurs du soleil et par le souffle des vents brûlants sont continuellement agités; mais l'ibis ne peut pas vivre dans ces déserts. Les hommes ne les habitent pas : ainsi les vipères ne peuvent leur nuire. L'ibis ne peut donc pas habiter le même pays que les vipères, et s'il le pouvait, le mal qu'il leur ferait ne serait pas à présent avantageux à l'homme. Cependant, comme plusieurs historiens dignes de foi rapportent que les ibis étaient en grand nombre en Égypte, que les vipères y abondaient aussi, du moins en quelques endroits, et y étaient même très-nuisibles; que, d'un autre côté, on sait bien certainement qu'à présent les vipères n'y sont point communes, et qu'on n'y trouve point l'ibis, on doit, dit cet auteur, en attribuer la cause aux changements qui ont eu lieu dans ce pays.

Jadis, l'Égypte était habitée jusqu'aux bords des déserts de la Libye, et même en quelques endroits du désert. Les premiers rois d'Égypte avaient fait creuser de grands lacs, qui se remplissaient dans le temps des débordements du Nil. Ces immenses réservoirs servaient à entretenir la fraîcheur et l'abondance dans des solitudes que la main de l'homme avait changés en champs fertiles et en jardins délicieux; mais il n'est pas douteux que les vipères ne fussent abondantes et nuisibles dans le voisinage des plantations de la Libye. Indigènes dans ces contrées, elles ne devaient pas les abandonner aisément, et les déserts voisins étaient toujours à portée d'en perpétuer l'espèce dans le terrain que l'Égyptien leur disputait. Ces grands lacs devaient en même temps attirer l'ibis et le placer

à côté de son ennemi. Dès que l'homme eut distingué l'utilité de cet oiseau, il lui marqua une éclatante reconnaissance. Mais quand les immenses lacs de la Libye et les canaux qui y portaient les eaux du Nil furent négligés et tombés en ruines; quand les champs fertilisés redevinrent un désert, l'ibis n'y trouvant plus de l'eau, ne put plus les fréquenter, et les vipères cessèrent d'y être dangereuses pour l'homme. L'oiseau si révéré des Égyptiens se retira dans la basse Éthiopie, son pays natal, où la chaleur du elimat et des lacs intarissables favorisèrent sans cesse ses goûts, ses habitudes, et où il réside aujourd'hui.

L'ibis avait beaucoup grossi en Égypte dans le temps où ce pays lui convenait; mais ensuite, n'ayant plus la même nourriture, il diminua et est redevenu, en Éthiopie, dans le même état où il était auparavant. Sa grosseur et son émigration en Égypte étaient purement accidentelles, c'est vraisemblablement la raison pour laquelle on ne le distingue plus aujourd'hui.

Maillet, qui fut longtemps consul au Caire et envoyé en ambassade en Éthiopie, a donné sur cet oiseau des documents qui offrent quelque intérêt, que je joins à la relation de Bruce.

Le seul trait caractéristique, rapporte cet écrivain, qui distingue l'ibis des autres oiseaux, c'est qu'il fait une guerre mortelle aux serpents dont le pays est infesté; mais il se trouve en Égypte d'autres oiseaux également ennemis de ces reptiles et qui les dévorent, tels que la grue, la cigogne, l'épervier, le milan et le faucon. Ils en détruisent un très-grand nombre dans le mois de mai, lorsque les vents soufflent et que les campagnes se sont découvertes.

On voit ces différentes espèces d'oiseaux descendre par troupes de la haute Égypte, d'où ils sont chassés par les pluies au sortir des montagnes de sable dont le Nil est bordé, et s'approcher des lieux plus frais. C'est alors qu'ils rendent au pays ce service qui a fait regarder l'ibis, par les anciens, comme un oiseau sacré, et dans lequel il assure n'avoir pas

trouvé de véritable rapport avec l'ibis dont les hiéroglyphes égyptiens nous donnent la figure.

Maillet raconte donc qu'il a vu en Égypte un oiseau particulier à ce pays et absolument inconnu en Europe, qu'on pourrait comparer à un chapon pour la forme, excepté qu'il est plus gros, qu'il dévore aussi les serpents, qu'on en trouve de blancs et de noirs : *Ibes in Ægyptum duum sunt generum : aliæ candidæ, aliæ nigræ.*

Dapper, dans son *Afrique*, dit aussi qu'on le trouve entre Rosette et Alexandrie.

Or, l'ibis étant décrit comme un oiseau qui n'est propre qu'à l'Égypte, ainsi que le désignent Pline : *avis pecularis Ægypti,* et Pignorius qui dit : *extrà fines Ægypti non progreditur;* il est extraordinaire que cet oiseau y soit devenu si rare.

Selon Pline, les ibis noirs (dont suit plus bas la description) ne se trouvent qu'aux environs de Peluse [1], et dans tout le reste de l'Égypte ils sont blancs : *Ibis circà Pelusium tantum nigra est, cæteris omnibus locis candida* (lib. x, ch. 30.)

Cet avis est celui d'Aristote et d'Hérodote. Maillet suppose que c'est l'ibis des anciens, ce qui se rapporterait au texte de Buffon, qui dit que les anciens écrivains reconnaissaient la même espèce d'ibis dans le blanc et dans le noir, tant sous le rapport de la figure, des habitudes, de l'instinct, et de leur domicile de préférence en Égypte, à l'exclusion de toute autre contrée.

On lit dans Buffon que, jour et nuit, l'ibis se promène sur

[1] Peluse, dont on trouve aujourd'hui quelques ruines à Tineh, auprès du lac Menzalé, près d'Alexandrie, était une ancienne ville de la basse Égypte. Elle était située sur la branche ou embouchure orientale du Nil, à qui elle avait donné de son nom celui de *branche pelusiaque*, parce que ce fleuve se déchargeait par trois branches ou embouchures dans la Méditerranée; elle fut la patrie du célèbre astronome et géographe Ptolémée.

la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur portait en Égypte, ces oiseaux venaient sans crainte au milieu des villes. Strabon assure qu'ils remplissaient les rues et les carrefours d'Alexandrie jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant à la vérité les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettait en réserve : *Alexandriæ nullum non trivium eis plenum est, partim utiliter, partim inutiliter : utiliter quatenùs omnes serpentes et omnes macelli et fororum opsonoriorum sordes colligit; inutiliter verò, quia omnivora et immunda est.* «Toutes les places d'Alexandrie sont «pleines de ces oiseaux, utiles sous certains rapports, incom«modes à d'autres égards : utiles en ce qu'ils enlèvent tout «animal immonde et les ordures provenant des boucheries et «des marchés aux poissons; incommodes en ce qu'ils sont très«voraces et très-sales.»

Ces oiseaux posent leurs nids sur les palmiers, et les placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes pour les mettre à l'abri des chats, leurs ennemis. La ponte est de quatre œufs, ce que nous indique Pignorius dans son explication de la table isiaque, que l'ibis marque sa ponte par les mêmes nombres que la lune marque ses temps : *Ibis sacra Isidi avis ad lunæ rationem ova fingit* (*Mens. Isid.* pag. 76). C'est ce que confirme Shaw dans son *Voyage en Barbarie*, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune.

Outre l'ibis blanc et noir, les Égyptiens révéraient également un ibis tout noir, qui était aussi embaumé.

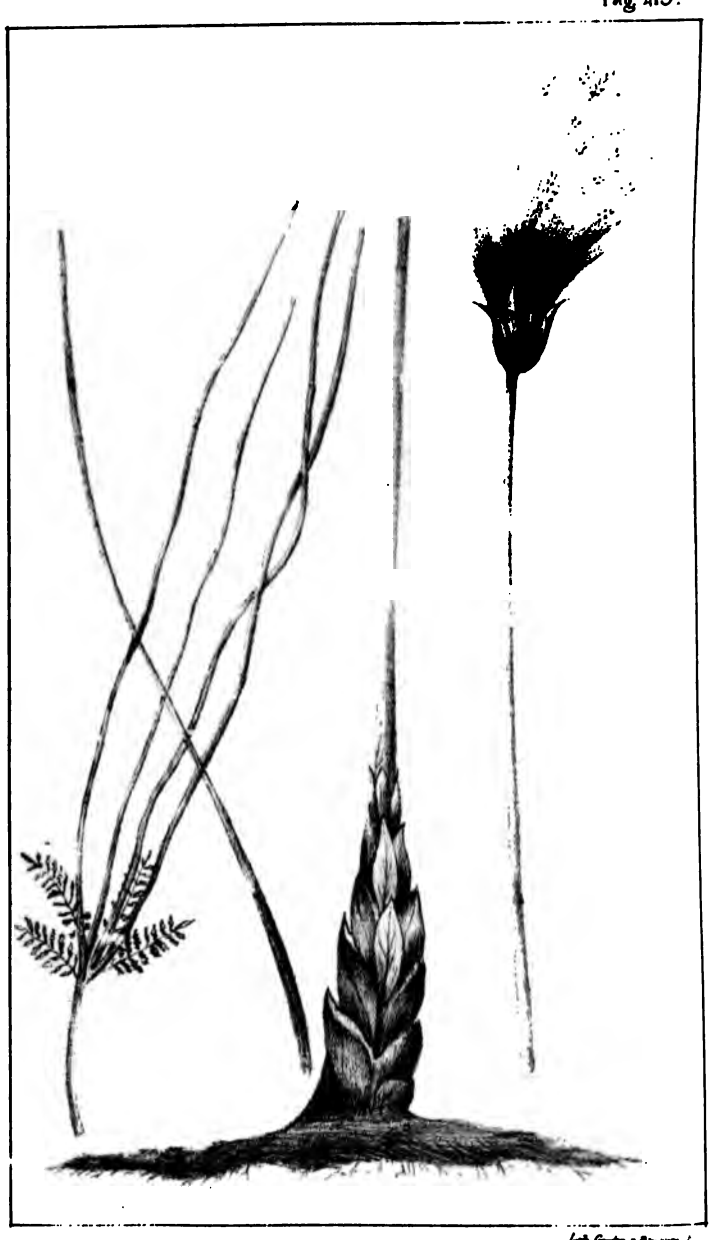
Celui-ci est plus svelte que l'autre dans ses formes extérieures; ses organes intérieurs sont aussi plus déliés. Quand ces oiseaux s'abattent sur des terres nouvellement découvertes, ils restent pressés les uns contre les autres ; on les voit pendant des heures entières occupés à fouiller la fange avec leur bec, avançant pas à pas, et ne s'élançant jamais avec rapidité comme les courlis.

Les ibis ne nichent plus en Égypte. Les blancs arrivent dès

que le Nil commence à croître; leur nombre augmente et diminue comme ses eaux; leur migration a lieu vers la fin de juin, époque à laquelle ils retournent en Éthiopie.

L'ibis noir, qui vient plus tard en Égypte, y reste aussi davantage. Le moment où les ibis se retirent avec les eaux du Nil est celui que les chasseurs préfèrent; ils en tuent peu à coups de fusil, mais ils leur tendent des filets. Pendant l'automne, on en trouve beaucoup dans les marchés de la basse Égypte, surtout dans celui de Damiette; on leur retranche la tête.

Savigny dit que l'ibis blanc va tantôt seul, tantôt par petites troupes de huit à dix, et l'ibis noir, plus nombreux, forme des troupes de trente à quarante.



Papyrus Ægyptiaca.

NOTICE

SUR

LE PAPYRUS ÉGYPTIEN.

Le papyrus du Nil, *papyrus ægypliaca* ou *nilotica*, que les Égyptiens nommaient *el-eberdi*[1], croissait aux bords du Nil, dans les marais d'Égypte, même dans certains creux qui, après la retraite de ce fleuve, lors de son inondation annuelle, demeuraient remplis d'eau, mais dont la profondeur avait tout au plus deux coudées (environ trois pieds): *Duo cubita non excedente* (Pline, lib. XIII), et ne croissait pas au milieu des eaux, comme l'ont dit certains auteurs, parce qu'il n'aurait pu être à l'abri du mouvement des vagues quand le vent agite l'eau avec force[2]. Sa racine était tortueuse et grosse comme le poignet, et sa tige triangulaire : *triangulis lateribus;* elle s'élevait à la hauteur de dix à douze pieds, en diminuant de grosseur jusqu'à la cime, qui portait un bouquet ayant la

[1] Ce mot n'a aucune signification en arabe et appartient sans doute à l'ancien égyptien. Strabon et Bruce disent que les Égyptiens le nommaient *biblus*, et les Syriens l'appelaient *babur*.

[2] Un de nos écrivains modernes croit que cette plante a été transportée de l'Éthiopie en Égypte, qu'elle n'est pas naturelle au sol égyptien, ni au Nil, parce qu'elle a la tête trop pesante, et que dans un pays plane comme la vallée d'Égypte, elle n'aurait jamais pu résister au vent, surtout avec une tige mince, faible, et une racine fort courte et fort menue. Indépendamment du vent, le courant du fleuve aurait suffi pour l'arracher ou la briser; ainsi elle n'aurait pu croître ni dans le Nil, ni dans aucune autre rivière rapide et profonde.

forme d'un thyrse[1] : *Thyrsi modo cacumen includens* (Pline, lib. XIII). Cette diminution avait lieu de la manière suivante :

Du bas de la plante, haute déjà de quatre pieds, s'élevait une seconde tige moins forte ; de celle-ci sortait une troisième plus faible, ainsi de suite, et toujours en diminuant de grosseur et de longueur. Sa tige était d'un vert très-vif, revêtue, jusqu'à environ deux pieds de hauteur, de feuilles longues, creuses, et taillées comme des lames d'épée qui renforçaient beaucoup le bas de la tige (voyez la planche en regard). Sa racine était très-dure et solide, surtout dans le cœur.

Le papyrus croissait en si grande abondance aux bords du Nil, que Cassiodore en parle ainsi : « Là s'élève cette forêt sans « branches, ce bocage sans feuilles, cette moisson qui croît « dans les eaux : *aquarum seges*, cet ornement des marécages. » Puis il décrit les bouquets de cette plante de la manière suivante : *Paludum pulchram cæsariem, virgultis molliorem, herbis duriorem* (lib. XI, ep. 38).

Ce bouquet, selon Pline, qui écrit d'après Théophraste, ne contenait point de graines. Ce panache était composé de pédicules faibles fort longs, et semblables à des cheveux, comme l'exprime très-bien ce dernier : *Coma inutili exilique fastigiatos, fructus nullius fecundos* (Theoph., lib. IV)[2].

[1] Le thyrse était un javelot environné de pampre et de lierre dont les bacchantes étaient armées ; quelquefois le haut était surmonté d'une pomme de pin.

[2] Bruce, qui a bien examiné cette plante en Syrie, dans le Jourdain, dans la basse Égypte, dans le lac Tzana, et en Abyssinie, dit que c'est une erreur de ces deux naturalistes, que la forme de la fleur démontre suffisamment qu'elle est faite pour couvrir une graine extrêmement petite à la vérité, mais qui, à cause de la violence du vent auquel elle est exposée, a besoin de cette couverture extraordinaire ; par la même raison, les filaments qui composent le panache sont fendus en quatre feuilles concaves qui, se tenant serrées, empêchent le vent de pénétrer entre elles et de nuire à la fleur.

Il prétend même que cette fleur est odorante et agréable, bien

Les Égyptiens se servaient de la racine du papyrus, non-seulement comme de bois à brûler, mais pour faire différents ustensiles de ménage : [*Sed ad vasa quoque plurifariam facienda* (Théoph., lib. IV); avec les tiges entrelacées et tissues, ils construisaient des espèces de barques, *etenim ex ea navigia faciunt,* fait que Lucain nous confirme aussi par ce vers :

Conferitur Bibulâ Memphitis cymba papyro,
(Lib. IV.)

et que nous trouvons encore rapporté dans les prophéties d'Isaïe : *Et in vasis papyri super aquas* (cap. XVIII, vers 2); de l'écorce intérieure du liber ils faisaient des voiles, des nattes, des habillements, des couvertures de lit, des cordes et autres objets.

Les barques faites de papyrus ressemblaient, par leur construction, à de grands paniers dont le tissu était fort serré, et sans doute enduit de quelque matière résineuse. Ils en formaient la première carcasse avec des bois d'épine ; ils les recouvraient de peaux d'animaux ou de cuir, et ces frêles embarcations leur servaient à naviguer sur le fleuve ou plutôt sur l'inondation : on pourrait conjecturer de leur forme que ce fut dans un de ces paniers que Moïse, encore enfant, fut exposé sur les eaux du Nil.

Les Égyptiens superstitieux prétendaient que les crocodiles, par respect pour la déesse Isis, qui s'était mise une fois sur le Nil dans une de ces barques, pour aller à la recherche des membres de son mari Osiris, n'attaquaient jamais ceux qui naviguaient de la même manière.

Pline rapporte, d'après Théophraste, que les Égyptiens mâchaient la tige crue ou cuite du papyrus, qu'ils en aimaient le suc, mais qu'ils ne l'avalaient pas : *Omnes enim incolæ et crudum et elixum et assum manducant, et succum de-*

qu'elle le soit moins que la rose (*Voyage en Nubie*, tom. XIII, édit. in-8°).

vorant, id autem quod manducarunt expuunt (lib. XIII); et Hérodote prétend qu'ils mangaient la partie inférieure de cette tige dans la longueur d'environ une coudée, et que, pour la rendre plus délicate, ils la faisaient rôtir au four.

On lit encore dans Pline que le papyrus n'était employé à faire des couronnes pour les dieux que dans des contrées étrangères à l'Égypte : *Aut usu ejus alio quam foris ad deos coronandos;* cependant Plutarque nous rapporte que de tous les présents que firent les Égyptiens à Agésilas, ce grand capitaine préféra les couronnes de papyrus à cause de leur simplicité : *Papyro coronario impensè oblectatum fuisse, ac id genus coronarum ob levitatem postulasse et usum esse* (Plut., *in Agesil.*). Les Égyptiens tressaient donc aussi des couronnes de papyrus pour les hommes illustres.

Mais le principal usage que les Égyptiens firent de cette plante fut d'en fabriquer du papier, appelé ainsi du nom de la plante même.

Varron nous apprend que l'usage de ce papier devint commun dans la Grèce après qu'Alexandre eut conquis l'Égypte; il en rapporte l'origine à cette époque; mais Pline assure que Numa, qui régna l'an 37 de Rome, trois cents ans avant Alexandre, laissa un assez grand nombre de livres écrits sur du papyrus, qui furent trouvés à Rome longtemps après sa mort. Quoi qu'il en soit, les auteurs de l'antiquité diffèrent sur l'époque de son origine.

Les Égyptiens fabriquaient le papyrus avec les fortes tiges de cette plante qu'ils préparaient, et dont ils séparaient, à l'aide d'un instrument aigu, les membranes circulaires, qu'ils divisaient en lames et en feuillets fort minces, aussi larges que possible : *Diviso acu prætenues sed quam latissimas philuras* (lib. XIII); ensuite ils étendaient les meilleures sur une table dans toute leur longueur, coupant seulement ce qui débordait aux extrémités; ils les humectaient ensuite avec de l'eau du Nil, ordinairement bourbeuse, qui servait de colle pour les joindre ensemble : *Turbidus liquor glutinis præbet*

vicem (Pline, lib. XIII)[1]; quelquefois on employait la colle.

Ces lames, ainsi préparées, étaient mises à la presse, dont on les retirait pour les faire sécher au soleil.

Horas Apollo nous apprend que les Égyptiens exprimaient, dans leurs hiéroglyphes, l'ancienneté de leur origine par un fagot de papyrus, parce qu'ils le regardaient comme ayant servi de première nourriture à leurs ancêtres.

On prétend que le papyrus qui croît dans l'Euphrate près de Babylone est aussi bon que celui d'Égypte pour faire du papier.

Le papyrus fut le premier dépositaire des progrès des sciences et des faits consacrés par l'histoire; par lui une nation communiquait à une autre ses découvertes. C'est à son usage que l'homme dut le commerce de la vie civile; son usage était si utile et si étendu qu'il servait même à sa nourriture; cependant aujourd'hui le papyrus est ignoré ainsi que sa forme, et on doute même s'il existe encore en Égypte.

[1] Bruce, qui dit avoir fait du papyrus en Égypte et en Abyssinie, dément ce procédé de l'eau du Nil pour coller les feuilles; il assure que le suc doux que contient la plante elle-même était la vraie cause de cette adhérence des bandes, que l'eau que l'on employait n'était que pour délayer ce suc, et le faire étendre également partout, parce qu'il prétend au contraire que l'eau du Nil les rendait rudes et graveleuses.

NOTICE

SUR

LE SILPHIUM OU LASERPITIUM.

Le silphium, dont notre voyageur fait mention dans sa sixième lettre, était une plante de la Cyrénaïque, entièrement perdue depuis des siècles, et par conséquent ignorée et inconnue.

Les modernes ont été fort embarrassés pour savoir quelle était cette plante : les uns ont cru la reconnaître dans l'espèce de férule qui donne *l'assa fœtida ;* d'autres ont pensé qu'on devait la rapporter à la *ferula tingitana*, qui croît dans l'Afrique septentrionale et même dans la Cyrénaïque.

On présumait, avec assez de vraisemblance, que cette plante appartenait à la famille des ombellifères, analogues à celle qui fournit l'assa fœtida ; chacun était encore dans le doute sur le véritable silphium, lorsque cette précieuse plante fut retrouvée par notre voyageur en parcourant la Cyrénaïque.

C'est dans la *Flore de la Libye*, publiée à Gênes, et dont l'auteur de ce voyage parle dans sa préface, que cette plante vient d'être nouvellement décrite, et dont le nouveau classement se trouve à la fin de cette notice.

Notre voyageur, ainsi qu'il le dit dans son x^e chapitre, n'a pas vu cette plante en floraison ; mais ses fruits en maturité lui ont démontré qu'elle appartenait au genre *thapsia*, et il l'a nommée *thapsia silphium*.

Effectivement, cette dernière espèce a un feuillage semblable à celui des médailles cyrénéennes, dont la gravure est en tête de cette Flore libyque. Sa tige fusiforme (à forme de

fuseau) rend un suc qui, concrété, formait sans doute ce précieux silphium auquel les anciens attribuaient tant de vertus en médecine, ce qui le rendait d'un si grand prix, et pour lequel on payait des droits si exorbitants.

Hippocrate a employé le suc du silphium avec efficacité, puisqu'il nous vante son odeur agréable. Il nous rapporte aussi qu'on avait tenté sans succès d'en cultiver la plante dans le Péloponèse, mais qu'elle ne prospérait que dans la Cyrénaïque[1]. Cette version d'Hippocrate se rapporte assez avec celle qui se trouve dans Théophraste, qui s'explique ainsi : « On dit « (*proditur*) qu'il fuit les terrains cultivés (le *laserpitium*), « où il dégénère et dépérit entièrement, semblable à un in- « digène qui se plaît dans sa rudesse naturelle et méprise la « culture : *Peculiare hujus culta fugere loca proditur*, etc. »

Selon Strabon, cette plante était le produit d'une région située au-dessus du jardin des Hespérides, limitrophe de la Cyrénaïque, et qui était peu habitée : *Cyrenæis finitima est regio quæ laserpitium producit* (lib. XVII)[2]. Cette contrée, selon cet auteur, était étroite, de forme allongée et assez aride. Sa longueur, en allant vers l'orient, était d'environ mille stades (quatre-vingt-trois milles), sa largeur de trois cents stades (environ vingt-cinq milles), à ne parler que de la partie connue : *Laserpicifera terra angusta est et longa et arida. Longitudo versùs ortum solis eunti, circiter mille stadia, latitudo trecentum, vel paulò plura quantum omninò cognitum est* (lib. XVII).

Strabon donne donc au canton qui produisait le silphium mille stades d'étendue, et Théophraste quatre mille : *Ampliorem*

[1] Cependant on lit dans Théophraste :

« On affirme que cette plante croît abondamment à Cyrène et « sur le mont Parnasse * » : *Nam apud Cyrenam et in monte Parnasso largè provenire affirmant* (lib. VI, cap. 3).

[2] Le silphium était généralement connu par les anciens sous la dénomination de *laserpitium* ; on verra plus loin pourquoi.

* Montagne située dans la Phocide, contrée de l'Achaïe.

quam quatuor stadiorum millia, in hortis Hesperidum ferunt. On rapporte que cette plante couvre plus de quatre mille stades dans le jardin des Hespérides.

Comment concilier ces deux versions ?

On lit dans Strabon : « Sa longueur était d'environ mille « stades et sa largeur de trois cents » (en parlant de ce canton); et dans Théophraste : « On rapporte que cette plante couvre « plus de quatre mille stades, etc. » Je pense qu'il y a plus de foi à ajouter à la version d'un auteur qui parle d'après lui, qu'à celle de l'historien qui écrit sur des rapports.

D'après cet argument, je crois que le récit de Strabon est plus digne de foi que celui de Théophraste. Ce qui pourrait justifier la différence des vingt-sept mille stades qui existe dans la version de ces deux auteurs, c'est que Strabon, dans l'étendue qu'il donne à ce canton, dit « à ne parler que « de la partie connue », ce qui pourrait faire supposer que Théophraste assignait les quatre mille stades à la totalité du canton inculte et cultivée.

Catulle met aussi le laserpitium près de Cyrène : *Laserpiciferis jacet Cyrenis* (ode à Lesbie, 7).

Cette plante fut découverte dans la Cyrénaïque; on attribuait cette découverte à un certain Aristée, qui, d'après Sprenghel, vivait plus de 600 ans avant J. C. [1]

Les Grecs la nommaient silphium, du mot *silf* qui est la racine du mot métal dans toutes les langues barbares, parce qu'on la vendait au poids de l'argent, comme il en sera question plus loin.

Les Latins lui avaient donné le nom de *laserpitium*, qui paraît signifier poix des ladres, parce qu'en médecine cette plante était employée à empoisser les écrouelles dont elle était le remède curatif : *Et strumis ac tuberculis cum cerato*

[1] A-t-on voulu parler ici de cet Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène (selon Cicéron fils de Bacchus), qui fut élevé par les nymphes ? Les bergers l'honoraient d'un culte particulier, parce qu'il était le propagateur des arts agricoles.

medetur (Diosc., lib. III, cap. 43); et on avait donné à son suc le nom de *laser*.

Les plus célèbres auteurs grecs, à ce que rapporte Pline (liv. IX), ont laissé par écrit que sept ans avant la fondation de Cyrène, qui fut bâtie, selon cet auteur, l'an 143 de Rome, le silphium fut produit par une certaine pluie poissée qui tomba en Afrique aux environs du jardin des Hespérides et de la Grande-Syrte, et que la vertu de cette pluie s'étendit l'espace de quatre mille stades[1].

Les mêmes auteurs, continue Pline, disent que cette plante était une herbe fort sauvage qui se retirait d'elle-même dans les lieux déserts plutôt que de souffrir d'être cultivée.

Elle avait plusieurs racines qui néanmoins étaient assez grosses. Sa tige ressemblait à celle de la férule, et était de la même grosseur. Sa feuille, qu'on appelait *maspeton*, était semblable à celle du persil; elle tenait lieu d'engrais et de semence; elle tombait tous les ans après la canicule. Le vent du midi l'enlevait, la dispersait. De cette semence naissait le silphium, dont la racine et la tige ne duraient pas plus d'une année: *Eodemque anno radix consummatur et caulis* (Theoph., lib. VI).

Plus bas, notre auteur ajoute : « Cette semence qui se re-« produisait aussitôt dans une nouvelle tige, il fallait la dépla-« cer chaque année, parce que, si on l'avait laissée en terre, « elle serait montée et se serait détériorée ainsi que sa racine,

[1] Je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi au récit des célèbres auteurs grecs; mais de nos jours ce phénomène a bien l'air d'une fable.

On voit que Pline a copié le texte de Théophraste, quand il donne quatre mille stades au canton du laserpitium, et quand on lit dans ce dernier: « Les Cyrénéens affirmaient que le laserpitium « croissait à l'emplacement de leur ville, sept ans avant qu'ils « vinssent s'y établir: » *Cyrenenses annis septem priùs quam ipsi urbem habitarent, laserpitium extitisse affirmant* (Theoph., lib. VI, cap. 3).

« tandis qu'on l'améliorait en la déplantant et en la couchant « sur un sol bien uni, opération qui se trouvait en opposition « avec l'opinion de ceux qui prétendaient que le laserpitium re-« fusait la culture » : *Sed hujus contrarium illi volunt, qui « culta recusarè, id inquiunt* (Theoph., lib. VI)[1].

Cette plante formait un petit buisson; elle avait la feuille épaisse, veloutée et couleur de sauge; elle était toujours verte, fleurissait en toute saison, s'il faut en croire le rapport de Paul Lucas dans son *Voyage aux montagnes de Derne,* rapport qui ne s'accordera guère avec celui de notre voyageur, qui n'a pu en voir les fleurs, dont la couleur imite celle de l'or: *Folium colore aurum æmulatur* (lib. VI). Elle jetait plusieurs bouquets les uns dans les autres, en forme d'artichaut. Les abeilles fréquentaient beaucoup ses fleurs, qui rendaient leur miel agréable.

Sa racine se couvrait d'une écorce noire qu'on enlevait pour extraire le suc. Selon certains auteurs, elle avait une coudée de haut et quelquefois plus; elle avait une tubérosité qui se faisait voir hors de terre et qui, étant incisée, rendait un suc laiteux.

Ensuite poussait la tige qu'on appelait *magydaris*, mot persan qui signifie baguette ou sceptre des mages, non que cette tige ressemblât à ce symbole des mages, mais parce qu'en Syrie, où croissait aussi le silphium, on appelait cette plante *magydaris;* c'était le silphium dont on se servait, comme on le verra plus avant, pour falsifier celui de la Cyrénaïque, qui était le plus estimé.

Au bout de quarante jours on retirait le suc de deux parties de la plante, savoir : de la racine que l'on coupait en petits morceaux, et de la tige. On distinguait ce suc par deux

[1] Cette opinion est celle d'Hippocrate, qui dit plus haut que cette plante refusait la culture. J'observe que l'on trouve toujours dans le texte de Théophraste ces mots : on dit, on ajoute, on rapporte, etc.

noms différents : celui de la racine se nommait *rhizias*, et celui de la tige *caulias* [1]. Celui-ci, comme se gâtant plus facilement, était à meilleur marché.

On préférait celui qui était de couleur roussâtre, transparent quoique épais, rivalisant avec la myrrhe, et blanchissant quand on le mettait dans l'eau : *Præfertur autem rufum, translucens myrrhæ æmulum, quod dilutum facile albescit* (Diosc., lib. III).

Pour empêcher que le silphium ne se corrompît, et qu'il pût surtout supporter le transport, les Cyrénéens y mêlaient de la farine.

Le laserpitium ou silphium croissait aussi en Syrie, en Arménie et en Médie.

On falsifiait le suc de la Cyrénaïque, dont la qualité était supérieure, avec le silphium de Médie et de Syrie, ou avec une autre espèce qui croissait sur le mont Parnasse; mais on s'apercevait facilement de ce mélange au goût, à l'odorat, à la vue, et surtout en le mouillant.

Arrien rapporte, dans son *Expédition d'Alexandre au temple d'Ammon* (liv. III, chap. 9), que les Cyrénéens, auxquels le suc du silphium était très-précieux, environnaient de haies cette plante pour la soustraire à la dent des troupeaux, qui, attirés par son odeur, s'en nourrissaient en en broutant la tige et la fleur jusque dans ses racines : *Floremque depasci, radicem quoque; excavando corrodere* (lib. III, cap. 9).

Selon Pline, les brebis qui avaient mangé de cette herbe s'endormaient aussitôt, et les chèvres éternuaient : *Ove cùm comederit dormiente protinùs, caprâ sternuente* (lib. XIX, cap. 3).

Selon Théophraste, elle purgeait le bétail, l'engraissait, et lui rendait la chair d'un goût exquis : *Pecus eo purgatur*

[1] Théophraste les nomme différemment : il appelle le suc extrait de la tige *scaparium*, et celui de la racine *radicarium* (lib. VI).

pinguescitque vehementer, et carnes mirabilem in modum suaves redduntur (lib. VI, cap. 3).

Au printemps et en hiver, on envoyait le bétail dans les montagnes; là, il se nourrissait non-seulement du laserpitium, mais encore d'une autre plante semblable à l'aurone[1].

La feuille du laserpitium n'était point purgative, comme le prétendaient les Cyrénéens, de même que celle de l'aurone; elle paraissait avoir la propriété d'échauffer plutôt que de purger, seulement elle desséchait et faisait digérer, et on a remarqué que si une bête malade, ou profitant moins que les autres, venait à en manger, elle était guérie ou mourait de suite. Cependant ce dernier cas était le plus rare: *Quod si qua pecus ægrescens, aut alias minus bene se habens ingressa sit, mox eam sanari aut mori aiunt, sed magnâ ex parte posse servari* (lib. VI).

La vertu du silphium, excessivement purgative, avait une action encore plus violente lorsque cette plante était sèche que lorsqu'elle était verte, puisque quelques brins secs mêlés par hasard parmi la paille que l'on donnait aux bestiaux suffisaient pour tuer le chameau le plus robuste né sous un autre ciel que sous celui de la Cyrénaïque.

Cette plante, après avoir été assez répandue, devint fort rare, parce que les fermiers des pâturages, pour mettre tout le terrain à profit pour leur compte, faisaient paître le bétail dans les endroits où croissait cette herbe, et finissaient par la détruire.

Tant que la Cyrénaïque fut autonome, le silphium fut abondant dans cette contrée, et il diminua de plus en plus depuis qu'elle fut province romaine : car Plaute, qui vivait un siècle avant que ce pays appartînt aux Romains, rapporte que l'on faisait encore de son temps d'abondantes récoltes de silphium.

Il commença à devenir rare à l'époque de Strabon; on n'en trouvait presque plus du vivant de Pline, et enfin, au v[e] siècle,

[1] Espèce d'absinthe.

où vivait Synésius, évêque de Ptolémaïs, on en conservait comme une rareté une plante dans un jardin.

Pline dit qu'elle était devenue si rare qu'on en trouva un jour une seule tige qu'on envoya à l'empereur comme une rareté : *Unus omninò caulis repertus Neroni principi missus est* (lib. XIX); et les Ampeliotes libyens, habitants du littoral de la Cyrénaïque, envoyèrent une tige de silphium au temple de Delphes, comme une offrande précieuse.

Ce suc devint si rare et si estimé dans le pays que, l'an 661 de la fondation de Rome, sous le consulat de C. Valérius et de Marcus Herennius, on apporta de Cyrène à Rome trente livres de laserpitium, qui y furent vendues publiquement et à un prix élevé.

Enfin on peut juger du cas que les Romains faisaient du silphium et de sa haute valeur dans le commerce, puisqu'il fut enfermé dans le trésor public à Rome, et que pour subvenir aux frais de la guerre civile, César, alors dictateur, en retira quinze cents marcs d'argent.

Martial dit qu'on ne peut énumérer ni les qualités, ni les usages du laser (qui était le suc du silphium); aussi les anciens appelaient-ils cette plante le trésor des Africains.

L'analogie du silphium cyrénaïque avec celui des différents pays où il croissait consistait dans l'emploi que l'on faisait de l'un et de l'autre comme comestible. A Cyrène, on attendait que les feuilles fussent tombées pour en manger la tige, bouillie, rôtie, ou assaisonnée de diverses manières; et l'on sait que dans la Bactriane[1] les soldats d'Alexandre, se trouvant dans une disette de vivres, se nourrirent du silphium, abondant dans cette contrée.

[1] La Bactriane était une grande province de l'Asie, au nord-est de la Perse, au sud-est de la mer Caspienne, ayant au nord la Sogdiane, dont elle était séparée par l'Oxus, que les anciens nommaient *Gihon*, et l'Ariane au sud-ouest. C'est une des provinces les plus reculées de l'Asie que les Grecs aient connues dans leurs expéditions guerrières.

Plusieurs fleuves arrosaient cette contrée, entre autres l'Indus et

Pendant les quarante premiers jours qu'on en mangeait, il purgeait si parfaitement le corps qu'il n'y restait aucune humeur vicieuse : *Humorem toto corpore ciet* (Diosc., lib. III).

Le vinaigre au laserpitium était en grande faveur.

Sans énumérer ici tous les avantages que la médecine retirait de cette plante précieuse, il suffira d'en mentionner quelques-uns. d'après Pline, Dioscoride et plusieurs anciens auteurs.

Le suc du silphium, mêlé à l'huile et au cérat, guérissait

l'Oxus, qui tous deux, en prenant une direction différente, avaient leur source dans la chaîne des monts *Paropamisus*.

Soumis d'abord par Sémiramis, ensuite par Cyrus et Alexandre, ce pays devint florissant, et Bactra, ville située sur l'Oxus, en fut la capitale.

Cette province tomba plus tard au pouvoir des Scythes et des Tartares, et a fini par former une partie de la province persane connue sous le nom de *Korassan*. Les contrées qui sont arrosées par les fleuves qui la baignent sont très-fertiles en grains, vins, fruits, soie, etc.; mais celles de l'intérieur et tirant vers le sud, sont généralement occupées par des déserts de sables, dangereux même à traverser.

Le Korassan est limitrophe de la Tartarie indépendante, et est fermé au nord et au nord-est par le Turkestan et la Grande-Buckarie, au sud par le Kermann, à l'est par l'Afghanistan, et à l'ouest par l'Irak-Adjemi et le Mazanderan.

Les villes principales sont Nishapour, Meched, et Herat. Cette dernière en fut la capitale jusqu'au moment où le premier sophi de Perse donna ce titre à la ville de Meched, située plus au nord que celle-ci.

Les plus beaux tapis de Perse, si renommés, sont fabriqués dans le Korassan; ses montagnes fournissent certaines pierres précieuses, comme turquoises et autres.

Quoique faisant partie de l'empire persan, il n'y a guère que la partie occidentale de cette province qui lui soit entièrement soumise ; les contrées méridionales sont, pour ainsi dire, au pouvoir des Afghans, et les parties du nord et de l'est au pouvoir de la Grande-Buckarie et des hordes turcomanes qui les avoisinent.

les meurtrissures, les tumeurs et les écrouelles, comme nous l'avons dit plus haut; on l'employait en frictions contre la goutte sciatique, avec une mixtion d'iris ou de cyprès. Bouilli avec l'écorce de grenade et le vinaigre, il servait de contre-poison contre la piqûre des reptiles venimeux, et était un remède salutaire contre l'hydrophobie. Employé avec le sel et mêlé aux aliments, il leur procurait une saveur agréable; il était en outre d'une efficacité générale pour bien des maux, et il entrait dans une infinité de compositions pharmaceutiques qu'il serait fastidieux de répéter.

Il suffit, pour en faire apprécier la valeur, de dire que l'éloge qu'en ont fait Hippocrate, Dioscoride, Théophraste et divers autres écrivains de l'antiquité, que cette exagération même explique la célébrité de cette plante, et la grande valeur qu'elle eut chez les anciens.

Il est certain que le nom de silphium passait en proverbe comme symbole de richesse, et qu'une simple tige de cette plante était estimée comme un présent qui n'était pas indigne des dieux et des souverains.

Pline disait que le laser, ou suc du laserpitium, devait être mis au rang des plus excellentes productions de la nature : *Inter eximia naturæ dona numeratum* (lib. XXII, cap. 23).

Peu s'en est fallu, dit Strabon, que cette plante ne fût entièrement détruite par les barbares nomades, voisins de Cyrène, qui y firent une incursion par un motif de haine, et qui mutilèrent cette plante jusque dans ses racines.

D'après cet événement, on s'étonnerait que les Cyrénéens n'eussent pas transporté cette plante ailleurs et dans leurs jardins, pour la mettre à l'abri des barbares, si on ne savait pas par certains auteurs de l'antiquité qui ont décrit cette plante, que le silphium ne supportait pas le transport, et ne pouvait croître que dans le désert où la nature l'avait placé.

La destruction de cette plante, occasionnée tant par les bergers qui la faisaient ravager par leurs troupeaux, que par l'invasion des barbares, l'avait rendue si rare qu'elle était

totalement perdue, au point que les botanistes ont ignoré quelle était la plante à qui les Grecs avaient donné le nom de *silphium*.

Cette plante fut déracinée par les Libyens étrangers, et détruite par les Cyrénéens malheureux, réduits à payer un impôt exorbitant pour son suc.

La nature, contrariée quelque temps par les hommes, cède à des efforts persévérants, mais elle ne tarde pas à reprendre ses droits aussitôt que ces efforts se ralentissent : or, les Libyens et les Cyrénéens ayant disparu de ces montagnes, cette plante, qui y était indigène, a dû se reproduire, aussi la retrouve-t-on fréquemment aujourd'hui dans les montagnes de la Cyrénaïque, et le silphium aussi frais, aussi vigoureux que dans les âges antiques, jadis si estimé, si recherché, que les Arabes nomment *derias*, sert de nos jours de nourriture à quelques pâtres désœuvrés qui le font rôtir sur des broussailles sèches qu'ils allument.

La disparition de cette plante a provoqué les recherches d'une foule de savants sans qu'ils aient trouvé une solution satisfaisante; mais depuis peu le docteur Viviani, dans sa *Flore libyque* publiée à Gênes, vient d'en donner une nouvelle description, et la désigne sous le nom moderne de *Thapsia silphium, foliis pinnatis, foliolis multipartitis, laciniis simplicibus, trifidis, omnibus linearibus, elongatis, utrinquè hirsutis, margine revolutis.*

« *Thapsia silphium*, à feuilles superposées, extrémités simples ou partagées en trois, formant toutes des lignes allongées, hérissées des deux côtés et retroussées sur les bords. »

Il serait donc inutile de répéter la nature et la forme de cette plante, que décrit la *Flore libyque*, puisqu'elle est décrite plus haut dans son état primitif, qui certainement est toujours le même, mais que la botanique et la pharmacologie ont délaissée faute de la connaître.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE X. — DU TOMBEAU DE SIDY-MHAMET A GHEGHEN.

CHAPITRE XI. — DE SLUGHE A CYRÈNE.

CHAPITRE XII. — DE LA FONTAINE DE CYRÈNE.

CHAPITRE XIII. — DE CYRÈNE.

CHAPITRE XIV. — DE CYRÈNE A DERNÉ.

CHAPITRE XV. — DE DERNE A BOMBA, ET RETOUR.

Notices du Traducteur.

FIN DE LA TABLE.

du Méridien de Paris.

R

Touakra (Arsinoe ou Teuchira)

Ruines d'Adrianopolis

Ben-Ghazi (Bernice)

Jardin des Hespérides

Cap Proudepernas

Kobyak (Tricones)

(Diacheris)

E

C

D

Puits

Plaine d

Bereichamera

Kasar-adechau

Philènes

Oasis de Mai

Syouah (Oasis d'Ammon)

Route d'Alexandre à l'Oasis d'Ammon

Al Baretoun (Paraetonium)

Mecque

Libye Maréotide

habitée jadis par les Marmarides d'où elle prit le nom de Marmarique.

33

32

31

30

